

LAUREN KATE

VERTIGE



bayard jeunesse

LAUREN KATE

VERTIGE



bayard jeunesse

Illustration de couverture : Fernanda Brussi Gonçalves

Ouvrage publié originellement par les éditions Delacorte Press,
une marque de Random House Ju-dim Children's Books,
une division de Random House, Inc. New York,
sous le titre :
TORMENT

© 2010, Tinderbox Books, LLC et Lauren Kate
© Bayard Editions, 2011, pour la traduction française
18 rue Barbés 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 978-2-7470-3367-1
Dépôt légal : juin 2011
Première édition

VERTIGE

Damnés Tome 2

Kate Lauren

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Elisabeth Luc

BAYARD JEUNESSE

Pour Elizabeth, Irdy, Anne et Vic.

J'ai de la chance de vous avoir !

REMERCIEMENTS

D'abord, mille mercis à mes lecteurs pour leur soutien sans faille. Grâce à eux, je pourrais écrire toute ma vie.

Merci à Wendy Loggia, qui croit en cette série, ce qui est une véritable bénédiction, et qui sait en faire ce qu'elle doit être. Merci à Beverly Horowitz, qui m'a fait le meilleur des discours d'encouragement, avant de glisser un gâteau dans mon sac à main. À Krista Vitola, pour ses mails chargés de bonnes nouvelles. À Angela Carlino et à l'équipe créative, pour une couverture exceptionnelle. Merci à mes compagnons de route Noreen Marchisi, Roshan Nozari et à tous les membres de la formidable équipe marketing de Random House. Vous êtes de véritables magiciens ! Merci à Midi Stearns et à Ted Malawer, génies infatigables. Votre esprit et votre soutien ont rendu cette collaboration presque trop agréable.

Merci à mes amis, qui me permettent de garder les pieds sur terre et qui m'inspirent. À mes parents du Texas, de l'Alabama, de Baltimore et de Floride, pour leur chaleur et leur amour. Merci à Jason pour chaque journée qui passe.

« Car si j'agite mon aile sur toi

L'affliction me fera avancer. »

George Herbert, *Easter Wings*

PROLOGUE. EN EAUX NEUTRES

D'un regard aussi gris que le brouillard enveloppant la côte de Sausalito, Daniel observait la baie et la mer agitée qui venait mourir sur les galets. En cet instant, il n'y avait pas la moindre touche de violet dans ses yeux. Luce était trop loin de lui...

Face à la tempête, il cherchait à resserrer les pans de son caban, mais à quoi bon... Il avait toujours froid, après la chasse.

Une seule personne pouvait le réchauffer, ce jour-là, et elle était inaccessible. Il aurait tant voulu poser les lèvres sur sa tête, comme il en avait l'habitude. Il se voyait l'enlacer, puis se pencher pour l'embrasser dans le cou. Cependant, il valait mieux que Luce ne soit pas là, car elle serait horrifiée par la scène qui se déroulait.

Derrière lui, les plaintes des otaries qui affluaient le long du littoral sud d'Angel Island faisaient écho à son sentiment de solitude absolue, que personne ne pouvait percevoir.

À part Cam.

Accroupi devant Daniel, celui-ci nouait une ancre rouillée autour d'un corps trempé, gisant à leurs pieds. Même dans cette sombre mission, Cam avait fière allure, avec ses yeux verts pétillants et ses cheveux noirs coupés court.

Pendant une trêve, les anges étaient toujours plus radieux. Ils avaient les joues plus roses, les cheveux plus soyeux... Leur corps déjà parfaitement musclé semblait encore plus resplendissant. Les jours de trêve leur étaient aussi bénéfiques que des vacances pour les humains.

Ainsi, même si Daniel souffrait d'avoir dû mettre fin à une vie humaine, on aurait dit qu'il rentrait d'une semaine au bord de la mer : il était reposé, bronzé...

Cam effectua un nœud sophistiqué dont il avait le secret et déclara :

— Ça ne m'étonne pas de toi, ça, Daniel ! Il faut toujours que tu te défiles pour me laisser le sale boulot.

— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est moi qui l'ai achevé, non ?

Daniel baissa les yeux vers le cadavre. C'était un homme aux cheveux gris plaqués sur le front. Il avait les mains noueuses, une blessure en forme de larme en plein torse, et portait des bottes en caoutchouc bon marché. Daniel frissonna. Si ce meurtre n'avait pas été indispensable à la sécurité de Luce, Daniel n'aurait plus utilisé la moindre arme et ne se serait plus jamais battu.

Ce mort laissait Daniel en proie à un certain malaise. Quelque chose clochait. Il avait même l'intime conviction que ça n'allait pas du tout.

— Le coup de grâce, c'est le moment le plus agréable, commenta Cam en enroulant la corde autour

du torse de l'homme avant de la serrer sous ses bras. Le pire, c'est de le jeter à la mer.

Daniel tenait encore la branche ensanglantée. Cam l'avait raillé d'avoir choisi cette arme, mais Daniel n'en avait eu que faire. Il était capable de tuer avec n'importe quoi.

— Dépêche-toi, grommela-t-il, dégoûté par le plaisir manifeste que Cam prenait à assassiner des êtres humains. Tu perds du temps ! La marée descend.

— Sauf que, si on ne procède pas de cette façon, la marée haute ramènera le cadavre ici même dès demain. Tu es trop impulsif, Daniel. Comme toujours. Tu ne réfléchis donc jamais à long terme ?

Daniel croisa les bras et observa de nouveau les vagues ourlées d'écume. Un catamaran venant du port de San Francisco filait dans leur direction. Naguère, ce spectacle aurait ravivé une foule de souvenirs de promenades avec Luce, sur toutes les mers du monde, au cours d'un millier de vies successives. Mais à présent..., maintenant qu'elle risquait de mourir et de ne jamais revenir, dans cette vie où tout était différent, et où il n'y aurait plus de réincarnations, Luce ne possédait aucun souvenir. C'était la dernière fois pour tous les deux. Pour tout le monde, en réalité. C'était donc la mémoire de Luce qui comptait, et non la sienne. Si la jeune fille devait survivre, il fallait que des vérités cruelles remontent à la surface. À la seule pensée de ce qu'elle avait à découvrir, Daniel se crispa.

Si Cam croyait qu'il ne pensait pas à l'étape suivante, il se trompait.

— Tu sais bien pourquoi je suis encore là, déclara Daniel. Il faut que nous parlions d'elle.

— Effectivement, répondit Cam.

Avec un grommellement, il hissa le corps inerte pardessus son épaule. Le costume bleu marine de la victime se froissa sous la corde. La lourde ancre reposait sur son torse ensanglanté.

— Il est un peu pénible, celui-là, commenta Cam. Je trouve ça presque insultant que les Aînés n'aient pas envoyé un homme de main plus à la hauteur.

Puis, tel un lanceur de marteau aux Jeux olympiques, Cam fléchit les jambes et tourna trois fois sur lui-même pour prendre son élan avant de propulser le cadavre à une trentaine de mètres dans les airs, vers le large.

L'espace de quelques secondes, le cadavre survola la baie, puis tomba dans les eaux turquoise avec un grand éclaboussement et sombra aussitôt.

Cam s'essuya les mains.

— Je crois que je viens de battre un record, dit-il.

Ils se ressemblaient à bien des égards, mais, en tant que démon, Cam était capable des actes les plus vils sans l'ombre d'un scrupule. Alors que Daniel, lui, était rongé par les remords. Et, pour l'heure, il était transi d'amour.

— Tu prends la mort humaine bien à la légère, déclara Daniel.

— Ce type méritait son sort, répliqua Cam. Tu ne saisis donc pas quel plaisir il y a dans tout cela ?

— Pour moi, Luce n'est pas une proie ! rétorqua Daniel.

— Et c'est la raison pour laquelle tu vas perdre.

Daniel empoigna Cam par le col de son trench-coat gris acier. Il avait envie de le jeter à l'eau comme celui-ci venait de le faire avec le prédateur.

Un nuage passa devant le soleil et assombrit leurs visages.

— Doucement, fit Cam en se dégageant. Tu as un tas d'ennemis, mais, là, maintenant, je n'en fais pas partie. N'oublie pas la trêve.

— Tu parles d'une trêve ! maugréa Daniel. Dix-huit jours pendant lesquels d'autres vont tenter de la tuer...

— Dix-huit jours pendant lesquels on les repoussera ensemble, corrigea Cam.

Par tradition, chez les anges, une trêve durait dix-huit jours. Au Paradis, dix-huit était le nombre le plus favorable, le plus propice : deux fois sept (les archanges et les vertus cardinales) que venait contrebalancer l'avertissement des quatre cavaliers de l'Apocalypse. Dans certaines langues mortelles, le nombre dix-huit avait fini par représenter la vie elle-même. En l'occurrence, pour Luce, il aurait tout aussi bien pu signifier la mort.

Cam avait raison. Tandis que la nouvelle de la mortalité de Luce traversait toutes les couches célestes, les rangs de ses ennemis allaient doubler chaque jour. M^{lle} Sophia et sa clique, les vingt-quatre Aînés Zhsmaelin, étaient toujours aux trousses de Luce. Daniel les avait aperçus dans les ombres projetées par les Annonciateurs, le matin même. Il avait entrevu autre chose, aussi, d'autres ténèbres, une fourberie plus profonde, qu'il n'avait pas réussi à identifier.

Un rai de lumière transperça les nuages et, du coin de l'œil, Daniel décela une lueur. En se tournant, il s'agenouilla et trouva une flèche plantée dans le sable humide. Elle était plus fine qu'une flèche ordinaire, d'un ton argenté terne, ornée de volutes et chaude au toucher.

Daniel eut la gorge nouée. Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas vu une étoile filante. Les doigts tremblants, il arracha la flèche en prenant soin d'éviter sa pointe mortelle.

Il savait désormais d'où provenaient ces ténèbres qu'il avait entrevues chez les Annonciateurs du matin. La situation était encore plus grave qu'il le redoutait. Il se tourna vers Cam, la fine flèche entre ses mains :

— Il n'a pas agi seul.

En la voyant, Cam se crispa. Il s'en approcha presque respectueusement et tendit la main vers elle, comme Daniel l'avait fait.

— Abandonner une arme si précieuse... Les Bannis devaient vraiment être très pressés de s'en aller.

Les Bannis étaient une secte d'ange lâches et bavards, exilés à la fois du Paradis et de l'Enfer. Leur atout majeur était Azazel, un ange reclus, le dernier qui connaisse encore l'art de créer des étoiles filantes. Ces flèches argentées ne risquaient guère de provoquer plus qu'une ecchymose chez un

humain. Mais, pour les anges et les démons, c'était la plus mortelle des armes.

Tout le monde voulait s'en emparer, mais personne n'était disposé à s'associer avec les Bannis. Aussi les échanges de tirs d'étoiles se déroulaient-ils toujours de façon clandestine, par le biais d'un messenger. Ce qui signifiait que le type que Daniel avait tué n'était pas un homme de main envoyé par les Aînés. C'était un intermédiaire. Les Bannis, le véritable ennemi, avaient disparu comme par enchantement, sans doute dès qu'ils avaient aperçu Daniel et Cam. Daniel frémit ; ce n'était pas de bon augure.

— Nous n'avons pas tué l'homme qu'il fallait, déclara-t-il.

— Comment ça ? répondit Cam, désinvolte. Cela fait toujours un prédateur en moins. Le monde ne s'en portera que mieux. Et Luce aussi, non ? (Il fixa Daniel, puis la mer.) Le seul problème, c'est...

— Les Bannis.

Cam opina :

— Ils la veulent aussi, désormais.

Sous son pull en cachemire et son épais manteau, Daniel sentait frémir les extrémités de ses ailes, telle une démangeaison brûlante et troublante. Il demeura immobile, les yeux fermés, les bras ballants. Ses ailes demandaient à se déployer avec la puissance des voiles d'un bateau, mais il s'efforçait de les retenir, de peur qu'elles ne l'emportent loin de cette île, au-dessus de la baie. Droit vers Luce.

Il ferma les yeux et tenta d'imaginer la jeune fille. Il avait eu toutes les peines du monde à s'arracher de la cabane où elle dormait paisiblement, sur la minuscule île de Tybee. Ce devait être le soir, là-bas. Était-elle réveillée ? Avait-elle faim ?

Luce avait souffert de la bataille qui avait fait rage à Sword & Cross, des révélations, de la mort de son amie... Les anges s'attendaient à ce qu'elle dorme toute la journée et toute la nuit, mais, dès le lendemain matin, ils devraient avoir établi un plan d'action.

C'était la première fois que Daniel proposait une trêve. Pour fixer les limites, établir les règles, et concevoir un système de peines encourues en cas de transgression de la part de l'un ou l'autre. Et ce lourd fardeau, il devait le porter avec Cam. Bien sûr, il le ferait. Daniel ferait n'importe quoi pour elle... il tenait simplement à le faire bien.

— Il faut la cacher en lieu sûr, dit-il. Il y a un lycée, vers le nord, près de Fort Bragg...

— Shoreline, répondit Cam. On s'est renseignés aussi de notre côté. Elle sera heureuse, là-bas. Elle suivra un enseignement qui ne la déstabilisera pas. Et, surtout, elle sera protégée.

Gabbe avait déjà expliqué à Daniel le type de camouflage que procurerait Shoreline. Très vite, la nouvelle se répandrait que Luce y était cachée, mais, pendant au moins un certain temps, elle serait pratiquement invisible. Dans l'enceinte de l'établissement, Francesca, l'ange le plus proche de Gabbe, s'occuperait d'elle, tandis que Daniel et Cam traqueraient et tueraient quiconque oserait s'approcher du lycée.

Qui avait pu parler de Shoreline à Cam ? Daniel n'appréciait guère l'idée que le camp des démons

soit mieux informé que le sien, et il se maudissait de ne pas avoir visité le lycée avant d'avoir fait ce choix. Mais il avait déjà eu tant de mal à quitter Luce...

— Elle peut y entrer dès demain. À condition... (Cam dévisagea longuement Daniel.) À condition que tu acceptes.

Daniel posa sa main sur la poche de sa chemise, où il gardait une photographie récente de Luce, au bord du lac de Sword & Cross. Elle avait les cheveux mouillés et scintillants, un rare sourire au coin des lèvres. En général, quand il parvenait à photographier Luce, au cours d'une vie, il la perdait. Cette fois, elle était encore là.

— Allez, Daniel, reprit Cam, on sait tous les deux ce dont elle a besoin. On l'inscrit, et on la laisse vivre. On ne peut rien faire pour accélérer cette phase, à part la laisser tranquille.

— Je ne veux pas l'abandonner seule aussi longtemps, lâcha Daniel un peu trop vite.

Pris d'un malaise, il observa la flèche qu'il tenait à la main. Il avait envie de la jeter à la mer, mais il en était incapable.

— Donc, tu ne le lui as pas dit, déclara Cam, le regard perçant.

Daniel se figea :

— Je ne peux rien lui révéler. Nous risquerions de la perdre.

— *Tu* risquerais de la perdre, corrigea Cam.

— Tu sais très bien ce que je veux dire ! rétorqua sèchement Daniel. Il est très dangereux de croire qu'elle encaissera tout sans...

Il ferma les yeux pour chasser l'image du feu rougeoyant. Hélas, elle rôdait toujours dans un coin de son esprit, menaçant de se propager comme une traînée de poudre. S'il avouait à Luce la vérité et que cela la tuait, alors elle disparaîtrait à tout jamais. Et ce serait sa faute. Daniel était impuissant. Il ne pouvait exister sans elle. Ses ailes le brûlaient rien que d'y penser. Mieux valait garder Luce à l'abri un peu plus longtemps.

— Ça tombe bien, pour toi, railla Cam. J'espère simplement qu'elle ne sera pas déçue...

Daniel ne tint pas compte de sa remarque :

— Tu crois vraiment qu'elle arrivera à travailler, dans ce lycée ?

— Oui, répondit Cam. Mais mettons-nous bien d'accord : elle ne doit avoir aucune distraction extérieure. Donc pas de Daniel, ni de Cam. Il faut que ce soit une règle stricte.

Ne pas voir Luce pendant dix-huit jours ? C'était impensable. Pire encore, il ne pouvait concevoir que Luce accepterait. Ils venaient juste de se trouver, dans cette vie, et ils avaient enfin une chance d'être ensemble... Hélas, comme tant d'autres fois, ses révélations la tueraient. Elle ne pouvait écouter le récit détaillé de ses vies passées de la bouche des anges. Luce l'ignorait encore, mais, très bientôt, elle se retrouverait seule pour... tout deviner.

Daniel était terrifié par cette vérité cachée, et surtout par la réaction de Luce. Mais qu'elle

découvrir tout par elle-même était le seul moyen de briser ce cycle infernal. Voilà pourquoi son expérience à Shoreline serait essentielle. Pendant dix-huit jours, Daniel serait libre de tuer tous les Bannis qu'il croiserait. À l'issue de la trêve, la situation serait de nouveau entre les seules mains de Luce.

Le soleil se couchait sur le mont Tamalpais et le brouillard nocturne commençait à descendre.

— Laisse-moi t'emmener à Shoreline, dit Daniel, désireux de profiter de cette dernière chance de voir la jeune fille.

Cam posa sur lui un regard étrange, hésitant. Une fois encore, Daniel dut rentrer ses ailes de force.

— D'accord, concéda enfin Cam. En échange de la flèche. Daniel la lui tendit, et Cam la glissa sous son manteau :

— Emmène-la jusqu'au lycée, puis viens me retrouver. Et surtout, pas d'incartades ! Je te surveille.

— Et ensuite ?

— On partira à la chasse tous les deux.

Sentant le plaisir intense de la libération l'envahir, Daniel opina et déploya ses ailes. Il se dressa et puisa toute son énergie face aux bourrasques de vent. Il était temps de fuir cette scène maudite, de laisser ses ailes le porter vers un lieu où il pourrait être à nouveau lui-même.

Auprès de Luce.

Et vers ce mensonge avec lequel il devrait vivre un peu plus longtemps encore.

— La trêve commence demain à minuit, lui rappela Daniel avant de prendre son envol dans un nuage de sable.

I. DIX-HUIT JOURS

Luce avait la ferme intention de garder les yeux fermés durant les six heures de vol entre la Géorgie et la Californie, jusqu'à ce que l'avion se pose à San Francisco. Si elle somnolait, il lui serait plus facile de s'imaginer qu'elle avait déjà retrouvé Daniel.

Ils n'étaient séparés que depuis quelques jours, mais elle avait l'impression que cela faisait une éternité qu'ils s'étaient dit au revoir, ce vendredi matin-là, à Sword & Cross. La jeune fille était plongée dans une sorte de torpeur. La voix de Daniel, sa chaleur, la douceur de ses ailes s'étaient imprimées en elle comme une étrange maladie.

Un bras frôla soudain le sien. Luce ouvrit les yeux et, en se tournant, se retrouva face à un garçon brun aux yeux écarquillés, qui semblait avoir quelques années de plus qu'elle.

— Pardon, dirent-ils tous deux en chœur en s'écartant légèrement de l'accoudoir.

Par le hublot, la jeune fille assista à un spectacle époustouflant. Elle n'avait jamais rien vu de tel. L'appareil effectuait sa descente vers San Francisco, longeant la partie sud de la baie. Une rivière d'un bleu intense serpentait vers la mer. D'un côté se trouvait un champ vert vif, tandis que de l'autre, s'étendait une sorte de tourbillon rouge et blanc. Luce posa le front contre la vitre pour mieux voir.

— Qu'est-ce que c'est ? s'interrogea-t-elle à voix haute.

— Du sel, répondit le garçon. On l'extrait du Pacifique. Sa réponse était tellement simple, tellement... humaine.

Elle lui parut presque bizarre, après le temps qu'elle avait passé avec Daniel et les autres... les anges et les démons – elle avait toujours un peu de mal à employer ces termes. Elle scruta les eaux bleu nuit de l'océan qui semblaient s'étendre à l'infini. Au bord de l'Atlantique, où elle avait grandi, le soleil se levait, alors qu'ici la nuit tombait.

— Vous n'êtes pas d'ici, hein ? lui demanda son voisin.

Luce secoua la tête sans dire un mot. Elle regardait fixement par la fenêtre. Avant son départ de Géorgie, ce matin-là, M. Cole lui avait recommandé de ne pas se faire remarquer. Il avait raconté aux autres enseignants que ses parents souhaitaient la changer d'établissement. C'était un mensonge. Pour ses parents, Callie et tous les autres, Luce fréquentait toujours Sword & Cross.

Quelques semaines auparavant, elle aurait été folle de rage. Mais, depuis les événements des derniers jours, elle prenait les choses plus au sérieux. Elle avait eu un aperçu d'une autre vie, l'une des nombreuses existences qu'elle avait partagées avec Daniel, autrefois. Elle avait découvert un amour bien plus fort qu'elle n'aurait pu l'imaginer. Lorsqu'une vieille folle armée d'un poignard, en qui elle croyait pouvoir avoir confiance, l'avait mise en péril.

Et il y aurait d'autres personnes comme M^{lle} Sophia. Luce le savait. Hélas, nul ne lui avait appris à les reconnaître. La bibliothécaire avait une apparence normale... jusqu'à la fin. Les autres auraient-ils le même air innocent que ce garçon aux cheveux châains assis à côté d'elle, par exemple ? La gorge nouée, Luce croisa les mains sur ses genoux et pensa à Daniel.

Daniel la conduirait en lieu sûr.

Elle l'imagina, assis sur un siège en plastique gris, à l'aéroport, qui l'attendait, le menton dans la main, ses cheveux blonds glissés derrière ses oreilles. Chaussé de ses éternelles Converse noires, il se balançait d'avant en arrière pour tromper son impatience. Toutes les cinq minutes, il se levait pour aller vérifier si les premiers passagers arrivaient.

L'avion toucha terre dans un soubresaut. Soudain, Luce eut un pincement au cœur. Daniel serait-il aussi heureux de leurs retrouvailles qu'elle ?

Elle se concentra sur le motif marron et beige du siège situé devant elle. Elle avait une raideur dans la nuque et envie de changer de vêtements. Sur la piste, les employés semblaient mettre un temps fou à diriger l'appareil vers la passerelle menant au terminal. Luce commençait à s'agiter.

— Vous allez rester longtemps en Californie ? hasarda son voisin avec un sourire désinvolte qui ne fit qu'intensifier son envie de sortir au plus vite.

— Pourquoi ? répondit-elle vivement. Qu'est-ce qui vous fait penser une chose pareille ?

— Eh bien, vous avez un gros sac...

Luce s'écarta légèrement. Elle n'avait même pas remarqué la présence de ce type avant qu'il ne la réveille d'un coup de coude. Comment pouvait-il connaître la taille de ses bagages ?

— Hé, pas de panique, reprit-il avec un regard étrange. J'étais à côté de vous dans la queue, lors de l'enregistrement.

— J'ai un petit ami, déclara Luce avec un sourire gêné, avant de rougir.

— C'est bon, j'ai compris, bredouilla le jeune homme. Pourquoi avait-elle dit ça ?

Elle ne voulait pas se montrer grossière, mais le voyant lumineux indiquant qu'il fallait attacher sa ceinture s'était éteint, et elle n'avait plus qu'une envie : quitter rapidement cet avion et s'éloigner de ce type. Sans doute devina-t-il ses pensées, car il s'effaça dans l'allée. Aussi poliment que possible, Luce passa devant lui et se précipita vers la sortie.

Hélas, le flot des passagers ralentit sur la passerelle. Maudissant la nonchalance légendaire des Californiens, Luce se hissa sur la pointe des pieds et trépigna. Quand elle émergea enfin dans le terminal, elle était à bout de nerfs.

La voie était libre ! Elle fendit la foule, laissant derrière elle son voisin de cabine. C'était la première fois qu'elle mettait les pieds en Californie. Elle n'avait pas la moindre appréhension, elle qui n'était pourtant jamais allée plus loin que Branson, dans le Missouri, pour voir un spectacle de

Yakov Smirnoff^[1], avec ses parents. Elle en oublia presque les horreurs de Sword & Cross qui l'obsédaient. Elle allait rejoindre le seul être avec qui elle se sentirait mieux, le seul auprès de qui

cela valait la peine d'avoir survécu aux ombres, à cette bataille irréelle, au cimetière, et, pire que tout, à la douleur de la mort de Penn.

Il était là.

Il était assis exactement comme elle se l'était imaginé, sur le dernier siège gris et triste d'une rangée, à côté d'une porte automatique qui ne cessait de s'ouvrir et de se refermer. L'espace d'un instant, Luce demeura immobile, à le contempler.

Daniel portait des tongs et un jean foncé qu'elle n'avait jamais vu, ainsi qu'un ample T-shirt rouge. S'il était bien le même, quelque chose avait changé. Il semblait plus reposé que lors de leur séparation. Était-ce parce qu'il lui avait beaucoup manqué, elle lui trouva une mine plus radieuse que dans ses souvenirs. Et, lorsqu'il croisa enfin son regard, il lui adressa un sourire magnifique.

Elle courut dans sa direction. Dès qu'il la prit dans ses bras, elle posa la tête sur son torse avec un long soupir. Bientôt, leurs lèvres se trouvèrent, et la jeune fille s'abandonna.

Une partie d'elle-même s'était demandé si elle le reverrait un jour ou bien si tout cela n'était qu'un rêve. Cet amour qu'elle ressentait, et que Daniel lui rendait, lui paraissait encore si irréel...

Mais non, elle ne rêvait pas ! Pour la première fois depuis une éternité, elle se sentait chez elle.

— Tu es là, murmura-t-il à son oreille.

— Toi aussi, tu es là.

— On est là tous les deux, quoi !

Ils éclatèrent de rire, sans cesser de s'embrasser, dissipant toute trace de gêne. Au milieu de ces tendres retrouvailles, au moment où Luce s'y attendait le moins, son rire fit place à un sanglot étouffé. Ces derniers jours avaient été durs pour elle, sans lui, sans personne, en pleine torpeur, alors qu'elle savait que rien ne serait plus jamais pareil... À présent, dans les bras de Daniel, elle ne trouvait pas ses mots.

— Je sais, souffla-t-il. Allons chercher tes bagages et filons d'ici.

Quand Luce se tourna vers le tapis roulant, son voisin se trouvait devant elle. Il lui tendit son énorme sac fourre-tout.

— Je l'ai vu passer, expliqua-t-il avec un sourire forcé, désireux de prouver ses bonnes intentions. C'est bien le vôtre, non ?

Avant que Luce puisse lui répondre, Daniel prit le bagage pourtant encombrant d'une seule main.

— Merci, je m'en occupe, affirma-t-il d'un ton sans réplique.

Le garçon regarda Daniel prendre Luce par la taille et l'emmener avec lui. C'était la première fois, depuis *Sword & Cross*, que Luce pouvait voir Daniel tel que les autres le percevaient. Les gens se rendaient-ils compte qu'il avait quelque chose d'extraordinaire ?

Dès qu'ils eurent franchi les portes vitrées, Luce respira enfin l'air de la côte ouest. La fraîcheur de ce début novembre était vivifiante. Rien à voir avec le froid humide de Savannah, au moment de

son départ. Le ciel était limpide, d'un bleu intense, sans un nuage à l'horizon. Tout était propre, flambant neuf, même le parking était occupé par des rangées entières de voitures étincelantes. Une chaîne de montagnes aux tons bruns encadrait le paysage, derrière une enfilade de collines.

La Géorgie était à des milliers de kilomètres...

— Je ne sais pas si je dois m'en offusquer, plaisanta Daniel. Je te laisse t'aventurer loin de mes ailes quelques jours, et voilà qu'un autre type rapplique.

Luce leva les yeux au ciel.

— Arrête ! On a à peine échangé quelques mots. En fait, j'ai dormi pendant presque tout le vol, dit-elle en lui assenant un coup de coude espiègle. J'ai rêvé de toi.

Les lèvres pincées de Daniel esquissèrent un sourire. Il déposa un baiser sur le front de la jeune fille, qui en espérait davantage. Elle ne s'était même pas rendu compte que Daniel s'était arrêté devant une voiture. Et pas n'importe laquelle...

Une Alfa Romeo noire.

Tandis qu'il ouvrait la portière du côté passager, la jeune fille demeura bouche bée.

— C'est..., balbutia-t-elle. Tu savais que c'est la voiture de mes rêves ?

— Mieux que ça, répondit-il en riant. C'était ta voiture ! Elle sursauta presque lorsque Daniel prononça ces mots.

Elle ne se faisait toujours pas à ces réincarnations successives. C'était tellement injuste... Cette voiture totalement oubliée... Ces vies entières dont elle ne gardait aucun souvenir. Si seulement elle pouvait en savoir davantage ! Ses réincarnations précédentes étaient comme des sœurs dont elle aurait été séparée à la naissance. Elle posa une main sur le pare-brise, en quête d'un vague souvenir, d'un sentiment de déjà-vu. Rien.

— Tes parents te l'ont offerte pour tes seize ans, il y a quelques vies de cela.

Daniel lui décocha un regard en biais, comme s'il se demandait ce qu'il pouvait lui révéler sans danger. Il la savait avide d'informations, mais pas assez solide pour en assimiler trop d'un seul coup.

— Je l'ai rachetée à un type de Reno. Il l'avait acquise après que tu... enfin, après que...

« Après ma combustion spontanée », songea amèrement Luce, puisque Daniel était incapable d'énoncer la terrible vérité. Ses vies passées avaient au moins une chose en commun : elles se terminaient toutes de la même façon.

Sauf cette fois, peut-être. Cette fois, ils pouvaient se tenir par la main, s'embrasser et... quoi d'autre encore ? Elle l'ignorait, mais elle brûlait de le découvrir. Elle se ressaisit vite. Ils devaient se montrer prudents. Dix-sept ans, c'était trop jeune et, là, Luce avait la ferme intention de savoir à quoi ressemblait une vie avec Daniel.

Il se racla la gorge et tapota le capot étincelant :

— Elle roule encore à merveille. Le seul problème, c'est... Il observa tour à tour le coffre de la voiture, puis le sac de la jeune fille.

Luce avait la mauvaise habitude d'emporter trop de bagages, elle était la première à le reconnaître. Mais, pour une fois, ce n'était pas sa faute. C'étaient Arriane et Gabbe qui étaient allées chercher ses affaires dans sa chambre de Sword & Cross. Elles avaient emballé tous ses vêtements sans distinction. Elle était trop occupée à dire au revoir à Daniel et à Penn.

Elle s'en voulut un peu d'être là, en Californie, avec Daniel, si loin de l'endroit où reposait son amie. C'était injuste. M. Cole lui avait maintes fois assuré que M^{lle} Sophia serait châtiée pour le meurtre de Penn. Quand Luce avait cherché à en savoir plus, il s'était contenté de tripoter sa moustache d'un air gêné.

Daniel scruta le parking d'un œil méfiant, puis il ouvrit le coffre. Evidemment, le bagage ne rentrait pas. Soudain, un léger bruit d'aspiration se fit entendre, et le sac commença à rétrécir.

— Refais-moi ça, pour voir !

Mais Daniel ne plaisantait pas, il semblait nerveux, au contraire. Il s'installa derrière le volant et démarra la voiture sans un mot. C'était étrange : son visage, si serein à première vue, laissait transparaître une vague inquiétude.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— M. Cole t'a recommandé de ne pas te faire remarquer, non ?

Elle opina de la tête.

Daniel effectua une marche arrière et se dirigea vers la sortie du parking. Il inséra une carte dans l'automate.

— Pardon, j'aurais dû réfléchir...

— Ce n'est pas grave, assura Luce en glissant ses cheveux derrière les oreilles, tandis que Daniel accélérât. Tu crois que tu risques d'attirer l'attention de Cam rien qu'en rangeant un sac dans le coffre ?

Daniel eut un regard vague et secoua la tête :

— Non, pas Cam... (Il posa une main sur le genou de Luce.) Oublie ce que j'ai dit. Il faut juste que tu... qu'on soit prudents tous les deux.

Luce l'entendit, mais elle était trop bouleversée pour l'écouter avec attention. Daniel passa les vitesses d'un geste sûr, tandis qu'ils s'orientaient vers l'autoroute. Il se faufila avec aisance dans la circulation. Luce aimait le contempler, c'était si bon d'être avec lui et si doux de sentir le vent sur leur peau tandis qu'ils filaient vers San Francisco.

En ville, les rues étaient très pentues. Chaque fois qu'ils arrivaient au sommet d'une côte pour redescendre aussitôt, Luce découvrait un nouveau panorama de la ville. Les gratte-ciel en verre se dressaient parmi des boutiques anciennes. Des voitures minuscules garées dans tous les sens défiaient les lois de la gravité. Partout, des gens promenaient des chiens. Les eaux scintillantes de

l'océan bordaient la ville. Au loin, Luce aperçut enfin le rouge intense du Golden Gate

Luce ne savait plus où regarder, tant le spectacle la fascinait. Et, bien qu'elle ait beaucoup dormi, ces derniers jours, elle se sentait soudain accablée par la fatigue.

Daniel la prit par les épaules et l'attira vers lui :

— Tu veux savoir un truc sur les anges ? On est absolument parfaits, comme oreillers.

Luce éclata de rire et l'embrassa sur la joue.

— Je n'arriverai jamais à dormir, confia-t-elle en enfouissant le visage dans son cou.

Les voitures circulaient sur le pont avec une foule de piétons et de cyclistes aux tenues bariolées, sans oublier les joggeurs. En contrebas scintillaient les eaux de la baie parsemées de voiliers blancs, dans les premiers reflets pourpres du coucher de soleil.

— On ne s'est pas vus depuis plusieurs jours, et je voudrais tant rattraper le temps perdu ! avoua la jeune fille. Raconte-moi ce que tu as fait. Je veux tout savoir !

Pendant une fraction de seconde, elle crut le voir crispier les doigts sur le volant.

— Si tu n'as pas l'intention de dormir, répondit-il avec un petit sourire, il vaut mieux que je t'épargne les détails du Conseil des anges, qui a duré huit heures. Il m'a accaparé toute la journée d'hier. On a discuté d'un amendement à la proposition 362B, qui énumère en détail le format requis de la participation chérubinique dans le troisième circuit de...

— C'est bon, j'ai compris, coupa Luce en lui donnant une tape.

Daniel plaisantait, mais pas comme d'habitude. Il parlait enfin ouvertement de sa qualité d'ange, ce que la jeune fille apprécia beaucoup. Il lui faudrait quand même encore un peu de temps pour digérer tout ça. Elle avait l'impression que son cœur et son esprit luttèrent de concert pour assimiler les changements intervenus dans son existence.

Mais ils étaient ensemble pour toujours, désormais. Tout serait plus facile. Plus rien ne les séparerait...

— Dis-moi au moins où nous allons, reprit-elle.

Daniel tiqua. Aussitôt, une boule d'angoisse se forma dans la gorge de Luce. Elle voulut poser une main sur la sienne, mais il l'esquiva pour rétrograder.

— À Shoreline, un lycée proche de Fort Bragg. Les cours commencent demain.

— On est inscrits dans un nouveau lycée ? Mais pourquoi ? Il semblait très sérieux. Ce devait pourtant être un séjour de courte durée. Ses parents ne savaient même pas qu'elle était partie !

— Je suis sûr que tu vas aimer. C'est très moderne, bien mieux que Sword & Cross. Je crois que tu pourras... évoluer, là-bas. Et tu seras protégée. C'est un établissement un peu spécial. Un vrai bouclier, idéal pour se cacher.

— Je ne comprends pas, là. Pourquoi aurais-je besoin de protection ? Je croyais que m'éloigner de

M^{lle} Sophia était suffisant.

— Il n’y a pas que M^{lle} Sophia, répondit posément Daniel. Il y a les autres, aussi.

— Qui ? Tu peux me protéger de Cam ou de Molly, quand même ! railla Luce, malgré l’angoisse qui l’étreignait.

— Il ne s’agit pas d’eux non plus. Je ne peux pas t’en dire davantage.

— Il y aura des gens que nous connaissons, là-bas ? D’autres anges ?

— Quelques anges, oui. Tu ne les connais pas, mais tu t’entendras bien avec eux. Encore une chose, ajouta-t-il en regardant droit devant lui : je ne resterai pas. Tu iras seule. Mais pas pour longtemps.

— Combien de temps ?

— Quelques... semaines.

Si Luce avait été au volant, elle aurait pilé :

— Quelques semaines ?

— Si je pouvais rester avec toi, je le ferais, assura Daniel d’une voix tellement neutre que Luce en fut encore plus bouleversée. Tu as bien vu ce qui s’est passé, avec ton sac, tout à l’heure. Autant envoyer une fusée de détresse dans le ciel pour signaler à nos ennemis où tu te trouves, alerter ceux qui me recherchent, et qui te cherchent aussi, par la même occasion. Je suis trop facile à repérer, trop facile à traquer. Et ce petit truc avec le sac n’est rien à côté de ce que je fais tous les jours et qui risque d’attirer l’attention de... (Il secoua vivement la tête.) Je refuse de te mettre en péril, Luce. C’est hors de question.

— Alors reste avec moi !

— C’est compliqué, reprit Daniel, l’air peiné.

— Laisse-moi deviner : tu ne peux pas m’expliquer, c’est ça ?

— J’aimerais bien, pourtant.

Luce se recroquevilla sur elle-même et s’éloigna de Daniel pour se plaquer contre la portière. Soudain, sous le vaste ciel bleu de Californie, elle se sentit oppressée.

Ils roulèrent en silence pendant une demi-heure, traversant plusieurs nappes de brouillard sur un terrain aride et accidenté. Ils virent des panneaux indiquant Sonoma. Enfin, tandis qu’ils cheminaient tranquillement au milieu des vignes, Daniel prit la parole :

— On sera à Fort Bragg dans trois heures. Tu comptes faire la tête pendant tout le trajet ?

Luce l’ignora. Des centaines de questions se bousculaient dans sa tête, mais elle refusait de les formuler, de même que ses frustrations, ses reproches et ses excuses pour son comportement d’enfant gâtée. À la sortie d’Anderson Valley, en se dirigeant vers l’ouest, Daniel tenta de prendre

la main de la jeune fille :

— Tu ne crois pas que tu pourrais me pardonner, qu'on profite de nos derniers instants ensemble...

Ce n'était pas l'envie qui lui en manquait. Elle ne supportait pas de se disputer avec Daniel. Mais, en entendant ces mots, « leurs derniers instants ensemble », avant qu'il ne l'abandonne pour des raisons qu'elle ne pouvait comprendre puisqu'il refusait de les lui expliquer, Luce sentit son angoisse redoubler. Dans le tourbillon d'un nouvel État, d'un nouveau lycée, de nouveaux dangers à affronter, Daniel était le seul rocher auquel elle pouvait l'accrocher. Et il allait la laisser seule ! N'en avait-elle pas déjà assez subi ? N'avaient-ils pas tous les deux enduré suffisamment d'épreuves ?

Lorsqu'ils eurent traversé les forêts de séquoias pour émerger sous un ciel étoilé d'un bleu sombre et intense, Daniel prononça des paroles qui la crucifièrent. Ils venaient de passer devant un panneau annonçant « Bienvenue à Mendocino », et Luce regardait vers l'ouest. La pleine lune éclairait quelques bâtiments : un phare, plusieurs citernes et des rangées de vieilles maisons en bois bien conservées. Au-delà s'étendait l'océan invisible, dont la jeune fille entendait le grondement.

Daniel désigna une autre forêt de séquoias et d'érables, à l'est.

— Tu vois ce camping, devant nous ? demanda-t-il.

Elle ne l'aurait pas remarqué si Daniel ne le lui avait pas montré du doigt. En y regardant de plus près, elle distingua une allée étroite avec une vieille pancarte en bois couverte de mousse clamant, en lettres blanches : Mobile homes de Mendocino.

— Tu habitais juste là.

— Comment ? demanda Luce, le souffle coupé.

Le terrain était triste, désolé, avec des mobile homes alignés comme des boîtes de conserve de part et d'autre d'une allée de gravier.

— C'est affreux...

— Tu y vivais avant qu'il n'y ait un camping, précisa Daniel en arrêtant la voiture au bord de la route. Dans cette vie-là, vous êtes venus, toi et ta famille, de l'Illinois, pour vous installer ici. C'était en pleine ruée vers l'or.

Il parut réfléchir, puis secoua la tête.

— Avant, c'était vraiment sympa, comme endroit, reprit-il. Un homme chauve et ventripotent vêtu d'un débardeur blanc et d'un caleçon en flanelle tirait sur la laisse d'un vieux chien roux. Luce ne s'imaginait pas du tout dans ce cadre.

Tout était très clair, cependant, pour Daniel :

— Vous occupiez un bungalow de deux pièces, et ta mère était mauvaise cuisinière. Ça empestait toujours le chou, chez vous. Il y avait des rideaux en vichy bleu que j'écartais pour passer par la fenêtre, la nuit, quand tes parents dormaient.

Luce ferma les yeux et tenta de ravalier ses larmes. Dans la bouche de Daniel, leur passé semblait à la fois possible et impossible. Elle se sentait coupable. Il était resté à son côté si longtemps, durant tant de vies... Elle avait oublié à quel point il la connaissait bien. Daniel devinait-il ses pensées, en cet instant ? Valait-il mieux être à sa place, et ne se souvenir de rien, ou à la place de Daniel, qui devait tout revivre, encore et encore ?

S'il affirmait devoir la laisser pendant plusieurs semaines sans pouvoir lui expliquer pourquoi... elle ne pouvait que lui faire confiance.

— C'était comment, notre première rencontre ?

— Je coupais du bois en échange de quelques repas, à l'époque, expliqua-t-il avec un sourire. Un soir, à l'heure du dîner, je suis passé devant ta maison. Ta mère avait mis le chou sur le feu, et ça puait tellement que j'ai failli ne pas frapper à votre porte. Mais je t'ai aperçue à la fenêtre. Tu étais en train de coudre. J'étais fasciné par tes mains.

Luce observa ses longs doigts pâles et ses petites paumes carrées. Avaient-elles toujours été semblables ? Daniel les prit dans les siennes.

— Elles sont aussi douces qu'elles l'ont toujours été, déclara-t-il.

Cette histoire plaisait à Luce. Elle aurait voulu en entendre des milliers d'autres aussi belles, mais ce n'était pas ce qu'elle cherchait.

— Je voulais savoir comment on s'était rencontrés. La toute première fois. Comment c'était ?

Daniel ne répondit pas aussitôt, puis il déclara :

— Il se fait tard. On t'attend à Shoreline avant minuit.

Il redémarra et tourna à gauche vers le centre de Mendocino. Dans le rétroviseur, le camping s'éloignait, de plus en plus sombre. Quelques secondes plus tard, Daniel s'arrêta devant un restaurant ouvert toute la nuit, doté d'une grande baie vitrée et de murs jaunes. La salle était déserte.

Le quartier était constitué de bâtiments bizarres et pittoresques, qui n'étaient pas sans rappeler la Nouvelle-Angleterre et Dover, où elle avait été pensionnaire, mais en moins guindé. Les pavés étaient nimbés de la lueur blafarde des réverbères. La rue semblait se jeter droit dans l'océan. Soudain, Luce eut froid. Il fallait qu'elle maîtrise sa peur instinctive du noir. Daniel lui avait parlé des ombres : elle n'avait rien à en craindre, car elles n'étaient que des messagers. Elle aurait dû être rassurée. Hélas, cela laissait supposer qu'il existait des dangers plus graves.

— Pourquoi tu ne me dis rien ? insista-t-elle, malgré elle. Elle n'aurait su expliquer pourquoi elle avait tant besoin de savoir. Si elle devait accorder sa confiance à Daniel, alors qu'il allait l'abandonner après qu'elle eut passé sa vie à attendre ces retrouvailles... Peut-être voulait-elle simplement comprendre d'où venait cette confiance absolue. Savoir comment et où tout avait commencé...

— Tu connais la signification de mon nom de famille ? lui lança-t-il.

Luce tenta de se remémorer les recherches menées avec Penn.

— M^{lle} Sophia a parlé d'observateurs, mais je n'ai pas saisi ce qu'elle entendait par là, ou si je pouvais la croire.

Elle porta la main à son cou, là où M^{lle} Sophia avait posé la lame de son couteau.

— Elle avait raison. Les Grigori forment un clan auquel j'ai donné mon nom. Ils observent et tirent des enseignements des événements survenus quand... quand j'étais encore le bienvenu au Paradis. Et quand tu étais... Enfin, c'était il y a très, très longtemps. Je m'en souviens à peine.

— Où ça ? J'étais où ? insista la jeune fille. Elle avait dit que les Grigori fréquentaient des femmes mortelles. C'est ce qui s'est passé ? Tu l'as fait... ?

Il croisa son regard, et son expression changea au clair de lune, Luce ne comprit pas pourquoi. Il semblait presque soulagé qu'elle ait deviné, car cela lui épargnait la peine de tout lui raconter.

— La première fois que je t'ai vue, avoua-t-il, ça a été comme toutes les autres fois. Le monde était différent, mais tu étais la même. Ça a été...

— Le coup de foudre, compléta-t-elle. Il hocha la tête :

— Comme toujours. La seule différence, c'est que, au début, tu étais inaccessible. J'étais puni et je suis tombé amoureux de toi au pire moment possible. C'était très violent, au Paradis. Je dois... Je devais rester à distance de toi, car tu focalisais mon attention. Or il fallait que je me concentre sur la guerre. C'était la même guerre qu'aujourd'hui, soupira-t-il. Et, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, tu me distrais toujours autant...

— Donc, tu étais un ange supérieur, murmura-t-elle.

— Bien sûr, dit-il d'un air triste, avant d'ajouter à contrecœur : je suis tombé de l'un des plus hauts perchoirs qui soient.

Naturellement. Daniel devait être un personnage important, au Paradis, pour avoir provoqué de telles dissensions, pour que son amour à l'égard d'une mortelle soit à ce point inacceptable.

— Tu as renoncé à tout pour moi ? Il posa son front sur celui de Luce :

— Je n'ai aucun regret.

— Mais je n'étais rien, reprit Luce, qui avait le désagréable sentiment d'être un boulet. Tu as renoncé à tant de choses... Et tu es damné à jamais...

Daniel coupa le moteur et afficha une moue étrange :

— Peut-être pas à jamais.

— Que veux-tu dire ?

— Viens, ordonna-t-il en descendant de voiture pour lui ouvrir la portière. On va faire un tour.

Ils marchèrent jusqu'au bout de la rue, qui se terminait par un escalier en pierre menant à l'océan. L'air était frais et humide, chargé d'écume. À gauche de l'escalier s'ouvrait un chemin. Daniel prit la jeune fille par la main et l'emmena au bord de la falaise.

— Où allons-nous ? s'enquit-elle.

Daniel lui sourit et se redressa pour déployer ses ailes.

Lentement, elles surgirent de ses épaules et se déplièrent dans le bruissement léger d'un édredon que l'on dépose sur un lit.

Pour la première fois, Luce remarqua que le T-shirt de Daniel était percé de deux petites fentes presque invisibles par lesquelles les ailes pouvaient se glisser. Tous ses vêtements avaient-ils subi ces retouches angéliques ? Ou bien Daniel enfilaient-ils une tenue spéciale lorsqu'il avait l'intention de s'envoler ?

Quoi qu'il en soit, Luce en resta sans voix.

Ses ailes étaient immenses, trois fois plus hautes que Daniel lui-même, et se déployaient en arc vers le ciel telles deux voiles blanches. Leur ampleur captait la lumière des étoiles, dont l'éclat se reflétait, encore plus intense, dans un chatoyement irisé. Près de son corps, les ailes étaient plus foncées et se teintaient de beige. Sur les bords, au contraire, elles étaient fines et luisantes, presque translucides aux extrémités.

Fascinée, Luce les contempla longuement, cherchant à graver dans sa mémoire chacune de ces superbes plumes. Daniel était si éclatant qu'il avait de quoi éclipser le soleil. Dans ses yeux violets pétillait un sourire qui disait combien il se sentait bien, les ailes ainsi déployées. Aussi bien que Luce quand elle s'y enveloppait.

— Viens voler avec moi, murmura-t-il.

— Comment ?

— On ne va pas se voir avant un moment, alors il faut que je te laisse un souvenir.

Luce l'embrassa avant qu'il ne puisse en dire davantage. Elle glissa les bras autour de son cou et le serra le plus fort possible, dans l'espoir de marquer son esprit, à son tour.

Son torse plaqué contre le dos de la jeune fille, la tête sur son épaule, Daniel déposa un chapelet de baisers le long de son cou. Le souffle court, elle attendit. Puis il fléchit les jambes et s'envola avec grâce du bord de la falaise.

Ils volaient !

Ils s'éloignèrent de la côte, par-dessus les vagues argentées qui déferlaient, en contrebas, et filèrent comme s'ils voulaient rejoindre la lune. Les bras de Daniel protégeaient Luce de la force du vent et de la fraîcheur de l'océan. Dans la nuit paisible, ils avaient l'impression d'être seuls au monde.

— On est au Paradis, non ? susurra-t-elle.

Daniel rit :

— J'aimerais bien ! Un jour, bientôt, peut-être...

Quand ils ne virent plus la terre, Daniel partit vers le nord. Ils tracèrent une courbe au-dessus de

Mendocino, dont les lumières brillaient à l'horizon. Ils se trouvaient loin au-dessus du plus haut édifice de la ville et se déplaçaient à une allure vertigineuse. Pourtant, jamais Luce ne s'était sentie aussi aimée et protégée.

Soudain, bien trop vite, ils amorcèrent leur descente vers une autre falaise. Le bruit de l'océan s'amplifia. Une route à une voie s'éloignait de l'autoroute. Quand leurs pieds foulèrent l'herbe tendre et fraîche, Luce soupira.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle, même si elle le savait déjà.

Shoreline. Un grand bâtiment se profilait au loin, totalement plongé dans la pénombre. Daniel garda la jeune fille plaquée contre lui, comme s'ils étaient encore dans les airs. Elle tenta de lire son expression. Il avait les yeux humides.

— Ceux qui m'ont damné m'observent encore, Luce. Depuis des siècles. Et ils ne veulent pas que nous soyons ensemble. Ils tenteront n'importe quoi pour nous en empêcher. C'est pourquoi il est plus prudent que je ne reste pas ici.

Au bord des larmes, elle opina du chef.

— Mais qu'est-ce que je vais faire ici, moi ? demanda-t-elle.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour assurer ta sécurité. Cet endroit est le meilleur refuge, pour l'instant. Je t'aime, Luce. Plus que tout. Je reviendrai te chercher dès que possible.

Elle se retint de protester. Daniel avait renoncé à tout pour elle. Lorsqu'il la libéra de son étreinte, il ouvrit la main. Une petite forme rouge se mit à gonfler dans sa paume. Son sac de voyage ! À l'insu de la jeune fille, il l'avait sorti du coffre de la voiture et gardé dans le creux de sa main. En quelques secondes, le bagage retrouva sa taille normale. Si elle n'avait pas été aussi bouleversée par ce que ce geste signifiait, Luce aurait adoré ce tour de force.

À l'intérieur du bâtiment, une lumière s'alluma. Puis une silhouette apparut sur le seuil.

— Cela ne durera pas, reprit Daniel. Dès que la situation sera plus sûre, je viendrai te chercher.

D'une main brûlante, il saisit le poignet de la jeune fille, et Luce se blottit dans ses bras. Lorsque ses lèvres se posèrent sur les siennes, elle s'abandonna, le cœur débordant d'amour. Elle ne se rappelait peut-être pas ses vies antérieures mais, quand Daniel l'embrassait, elle se sentait proche de ce passé. Et de l'avenir.

Une silhouette venait à leur rencontre : une femme vêtue d'une courte robe blanche.

Leur baiser, trop doux pour être aussi bref, laissa Luce aussi pantelante que de coutume.

— Ne pars pas, l'implora-t-elle, les yeux fermés.

Tout se passait trop vite. Elle refusait de renoncer à lui. Pas encore. Elle n'en serait sans doute jamais capable...

Hélas, un souffle de vent lui indiqua que Daniel avait déjà repris son envol. Le cœur brisé, elle rouvrit les yeux et vit la dernière trace de ses ailes disparaître dans la nuit noire.

II. DIX-SEPT JOURS

Toc.

Luce grimaça et se frotta le visage. Elle avait mal au nez. Toc. Toc.

Maintenant, c'étaient ses pommettes. Elle ouvrit lentement les paupières puis, presque aussitôt, écarquilla les yeux de surprise. Une robuste blonde aux lèvres pincées et aux sourcils fournis était penchée sur elle. Ses cheveux en désordre étaient relevés sur sa tête. Elle portait un pantalon de sport et un débardeur à motif camouflage assorti à ses yeux noisette, tachetés de vert. Elle brandissait une raquette de ping-pong, prête à frapper.

Luce s'enfonça sous les draps en se protégeant le visage. Daniel lui manquait déjà terriblement. Elle refusait de souffrir davantage. Cherchant à comprendre, elle se rappela le lit sur lequel elle s'était écroulée, au hasard, la nuit précédente.

La veille, la femme en blanc s'était présentée comme étant Francesca, une enseignante de Shoreline. Malgré sa torpeur, Luce avait constaté que c'était une femme superbe, âgée d'environ trente-cinq ans, avec de longs cheveux blonds, des pommettes hautes et des traits doux.

« Un ange », se dit Luce sur le moment.

Francesca n'avait posé aucune question en accompagnant Luce vers sa chambre. Elle devait s'attendre à son arrivée tardive et avait perçu l'épuisement de la jeune fille.

L'inconnue qui venait de réveiller Luce semblait prête à lancer une nouvelle balle.

— C'est bien, dit-elle d'une voix éraillée. Tu es réveillée.

— Qui es-tu ? demanda Luce, ensommeillée.

— Et toi ? En dehors de cette inconnue qui squatte ma chambre et qui perturbe mes exercices du matin en racontant n'importe quoi dans son sommeil ! Moi, c'est Shelby. Enchantée.

« Ce n'est pas un ange, conclut Luce. Rien qu'une Californienne dotée d'un sens de la propriété exacerbé. »

Luce se redressa et jeta un regard à la ronde. La pièce était un peu encombrée mais bien aménagée, avec un parquet clair, une cheminée en état de marche, un four à micro-ondes, deux grands bureaux, des étagères, et deux lits superposés, reliés par une échelle escamotée.

Derrière une porte coulissante, on devinait une salle de bains. Luce n'en revenait pas : la fenêtre offrait une vue splendide sur l'océan. Quel soulagement pour elle qui venait de passer un mois à regarder un vieux cimetière depuis une chambre plus digne d'un hôpital que d'un lycée ! Mais au moins, à Sword & Cross, Daniel était présent. À peine avait-elle réussi à s'intégrer qu'elle devait repartir de zéro dans un autre établissement...

— Francesca ne m’a pas prévenue que j’aurais une coloc. À l’expression de Shelby, Luce comprit que le moment était mal choisi pour raconter sa vie.

Elle se concentra donc sur la pièce. Luce n’avait jamais fait confiance à son instinct, en matière de décoration. À moins qu’elle n’ait jamais eu l’occasion de lui laisser libre cours... Elle n’était pas restée assez longtemps à Sword & Cross pour se soucier de la déco, mais, même avant cela, sa chambre de Dover était nue et blanche. Callie appelait ça le « chic dépouillé ».

Cette chambre, en revanche, avait quelque chose d’étrangement... tendance, avec ses plantes en pot alignées devant la fenêtre, des guirlandes au plafond, un patchwork aux tons clairs qui pendait du lit supérieur, masquant à moitié un calendrier astrologique, au-dessus d’un miroir.

— Qu’est-ce que tu croyais ? Qu’ils allaient dégager les appartements du directeur uniquement parce que tu es Lucinda Price ?

— Non, répondit Luce en secouant la tête. Ce n’est pas du tout ça. Mais attends, comment tu connais mon nom ?

— Donc tu es bien Lucinda Price ! lança la jeune fille dont les yeux mordorés étaient rivés sur le pyjama gris, un peu miteux, de Luce. J’ai de la chance !

Luce ne savait que répondre.

— Désolée, souffla Shelby en s’asseyant au bord de son lit. Je suis fille unique. Léon, mon thérapeute, essaie de m’aider à être moins agressive, quand je rencontre quelqu’un.

— Et ça marche ?

Luce était fille unique, elle aussi, mais elle ne se montrait pas hargneuse envers les inconnus qu’elle croisait.

— Ce que je voulais dire, c’est que... (Shelby s’agita, un peu mal à l’aise.) Je n’ai pas l’habitude de partager. On pourrait... repartir du bon pied ?

— Ce serait bien.

— D’accord.

Shelby respira profondément, et reprit :

— Frankie ne t’a pas prévenue que tu partageais cette chambre, hier soir, parce que, alors, elle aurait dû t’informer que je n’étais pas au lit, au moment où tu t’es couchée. Je suis rentrée par cette fenêtre, vers trois heures du matin...

Par ladite fenêtre, Luce voyait une large corniche. C’était sans doute par là que Shelby se faufilait à pas de loup dans la nuit.

Shelby bâilla ostensiblement.

— Pour les Néphilim, à Shoreline, la seule chose au sujet de laquelle les profs ne rigolent pas, c’est l’apparence de la discipline. La discipline n’existe pas vraiment. Sauf que Frankie ne l’avouerait jamais à une nouvelle. Surtout pas à Lucinda Price.

Shelby prononçait son nom avec un tremblement étrange dans la voix. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Et où Shelby se trouvait-elle, jusqu'à trois heures du matin ? Comment diable était-elle entrée par la fenêtre en pleine nuit sans renverser un seul pot de fleurs ? Et qui étaient ces Néphelim ?

Luce eut soudain des flashes-back très précis des chemins que l'esprit tortueux d'Arriane lui avait fait emprunter, lors de leur première rencontre. Le visage dur de Shelby lui rappelait son amie. Luce s'était également demandé comment elle pourrait s'entendre avec elle, à son arrivée à Sword & Cross.

Mais, si Arriane était intimidante, voire inquiétante, à cause de son côté déjanté, cette nouvelle coloc lui paraissait tout simplement agaçante.

Shelby sauta du lit et alla se laver les dents. Luce trouva sa brosse dans son sac et la suivit.

— J'ai oublié mon dentifrice, déclara-t-elle.

— Ta célébrité t'éblouit au point de te faire négliger les réalités de la vie, répondit la jeune fille, qui lui tendit néanmoins son tube.

Elles se lavèrent les dents en silence. Au bout d'une dizaine de secondes, Luce n'y tint plus.

— Shelby ? fit-elle en crachant de la mousse.

— Quoi ?

Au lieu de lui poser toutes les questions qui se bousculaient dans sa tête une minute plus tôt, Luce demanda :

— Qu'est-ce que je racontais, dans mon sommeil ?

Ce matin était le premier d'au moins un mois de rêves intenses, complexes, où Daniel tiendrait toujours le premier rôle, et dont Luce ne garderait aucun souvenir.

Rien. Pas un frôlement d'aile. Pas un baiser...

Elle observa la mine bourrue de Shelby, dans la glace. Il fallait qu'elle l'aide à se souvenir. Elle avait forcément rêvé de Daniel. Et sinon... qu'est-ce que cela signifiait ?

— Aucune idée, répondit enfin Shelby. Tu marmonnais des paroles incohérentes. La prochaine fois, articule mieux.

Sur ces mots, elle sortit de la salle de bains et enfila une paire de tongs orange.

— C'est l'heure du petit-déjeuner. Tu viens ? Luce s'arrêta au milieu de la chambre :

— Qu'est-ce que je dois porter ?

Elle était toujours en pyjama. La veille, Francesca n'avait évoqué aucun code vestimentaire, et sa camarade de chambre encore moins.

Shelby haussa les épaules :

— Tu me prends pour qui ? La fashion police ? Mets ce qui s'enfile le plus vite. J'ai la dalle.

Luce opta pour un Jean moulant et un pull portefeuille noir. Elle aurait aimé consacrer quelques minutes à sa tenue, pour ce premier jour de cours, mais elle se contenta de saisir au vol son sac à dos et d'emboîter le pas à Shelby.

Le couloir n'avait pas le même aspect, en plein jour. Partout, d'immenses fenêtres donnaient sur l'océan, et des étagères étaient tapissées d'ouvrages reliés et colorés. Les sols, les murs, les plafonds et les escaliers vertigineux étaient en érable, comme les meubles de la chambre. Cette essence aurait dû conférer aux lieux la chaleur d'un chalet, mais l'agencement était aussi complexe et bizarre que les chambres de Sword & Cross étaient ternes et simples. Le couloir semblait ainsi se démultiplier en de nombreux autres, plus petits, avec des escaliers en spirale menant à d'autres labyrinthes sombres.

Après deux volées de marches et ce qui ressemblait à une porte dérobée, Luce et Shelby franchirent une baie vitrée et sortirent au grand jour. Si le soleil était ardent, l'air était assez frais pour que Luce se réjouisse d'avoir enfilé un pull, et il sentait l'océan. Pas comme chez elle, toutefois : il était moins salé, plus crayeux que sur la côte est.

— Le petit-déjeuner est servi sur la terrasse, expliqua Shelby.

Luce découvrit une vaste pelouse bordée sur trois côtés de massifs d'hortensias bleus. Le quatrième plongeait vers l'océan. Luce avait peine à croire à un cadre aussi splendide. Jamais elle ne supporterait d'être enfermée dans une salle de cours !

En s'approchant, Luce vit un autre bâtiment long et rectangulaire au toit de bardeaux en bois et aux fenêtres bordées de jaune vif. Au-dessus de l'entrée, une pancarte gravée à la main annonçait : « Réfectoire », entre guillemets, dénotant une certaine ironie. Luce n'avait jamais vu de réfectoire aussi ravissant.

Sur la terrasse équipée de meubles en fer forgé peints en blanc étaient attablés une centaine d'élèves, d'allure décontractée. La plupart avaient ôté leurs chaussures et, pieds nus sous la table, ils dégustaient des mets raffinés : œufs Bénédic, gaufres aux fruits, quiche aux épinards appétissante. Certains lisaient le journal, d'autres discutaient au téléphone ou jouaient au croquet sur la pelouse. Luce savait y jouer grâce aux gosses de riches de Dover – guindés, prétentieux, tout le contraire de ces élèves bronzés et insoucians. On se serait cru en plein été, et non un mardi de début novembre. C'était si agréable qu'elle avait presque du mal à leur envier leur mine satisfaite. Presque.

Luce imagina Arriane dans un tel environnement. Que penserait-elle de Shelby ou de ces repas au bord de l'eau ? Son amie ne saurait sans doute pas de qui se moquer en premier. Luce aurait aimé pouvoir se tourner vers elle, en cet instant, histoire de rigoler un peu.

En observant les alentours, elle croisa par hasard le regard de quelques élèves : une jolie fille au teint mat, vêtue d'une robe à pois, un foulard vert noué dans ses cheveux noirs et soyeux, et un garçon aux cheveux blonds, aux larges épaules, qui s'attaquait à une pile de crêpes.

D'instinct, Luce évita tout contact visuel. À Sword & Cross, c'était plus prudent. Pourtant, ici, personne ne la foudroyait du regard. Le plus étonnant, à Shoreline, ce n'était pas le soleil limpide, ni cette terrasse confortable ou encore l'impression de richesse que dégageaient tous ces jeunes. C'était le fait qu'ils étaient tous souriants. Enfin, presque tous.

Shelby et Luce choisirent une table libre. Shelby prit une petite pancarte et la jeta à terre. En se penchant de côté, Luce lut « Réservé » au moment où un serveur en costume noir et cravate s'approchait avec un plateau d'argent.

— Excusez-moi... Cette table est réserv..., bredouilla-t-il.

— Du café noir, coupa Shelby. Et toi, tu prends quoi ? demanda-t-elle à Luce d'un ton brusque.

— Euh... La même chose, répondit-elle, gênée d'être servie de la sorte. Avec une goutte de lait, si c'est possible.

— Les boursiers ont un larbin, expliqua Shelby en levant les yeux au ciel, tandis que le serveur s'éloignait d'un pas décidé.

Elle prit le San Francisco Chronicle posé sur la table et le déplia en bâillant.

Alors, c'en fut trop pour Luce.

— Hé, fit-elle en baissant le bras de sa camarade pour voir son visage, derrière le journal.

Surprise, Shelby haussa les sourcils.

— J'ai été boursière, moi, reprit Luce. Pas dans ma dernière école, mais dans celle d'avant...

Shelby repoussa sa main :

— Je suis censée être impressionnée, là aussi ?

Luce allait lui demander ce qu'elle avait entendu dire à son propos quand une main chaude se posa sur son épaule.

Francesca, la prof qui avait accueilli Luce à l'entrée, la veille, lui sourit. Grande, imposante, elle avait un certain style, de l'aisance. Elle portait ses cheveux blonds sur le côté, bien nets, et avait du brillant rose sur les lèvres. Sa robe fourreau noire était ornée d'une ceinture bleue assortie à ses chaussures ouvertes à talons aiguilles. N'importe qui se serait senti moche, face à elle. Luce regretta de ne pas avoir mis une touche de mascara, au moins, et eut honte de ses Converse crasseuses.

— Je vois que vous avez fait connaissance, toutes les deux, lança Francesca avec bonne humeur. Je savais que vous alliez vite sympathiser !

Shelby ne dit rien, mais remua son journal. Luce se racla la gorge.

— Je pense que tu n'auras aucun mal à t'adapter à Shoreline, Luce. L'établissement est conçu dans ce but. La plupart de nos élèves doués s'intègrent sans difficulté.

« Doués » ? songea-t-elle.

— Surtout, n'hésite pas à me poser des questions. Tu peux aussi compter sur Shelby.

Pour la première fois de la matinée, cette dernière rit. C'était un rire bourru, éraillé, digne d'un vieux monsieur, d'un grand fumeur et non d'une jeune adepte du yoga.

Luce se renfrogna. Elle n'avait aucune envie de « s'intégrer sans difficulté » à Shoreline. Elle

n'avait rien à faire ici, au milieu de ces enfants gâtés et doués, au sommet d'une falaise surplombant l'océan. Sa place était parmi les vrais gens, ceux qui avaient une âme, les gens qui connaissaient la vie. Sa place était auprès de Daniel. Elle n'avait toujours aucune idée de ce qu'elle fichait là, à part se cacher – de façon très temporaire – pendant que lui s'affairait à sa guerre. Ensuite, il la ramènerait à la maison. Ou quelque chose dans ce genre.

— Bon. Je vous reverrai en cours, plus tard. Bon appétit ! conclut Francesca avant de s'éloigner. Je vous conseille la quiche ! ajouta-t-elle en faisant signe au serveur de leur en apporter une part.

Dès qu'elle eut disparu, Shelby avala bruyamment une longue gorgée de café et s'essuya la bouche du dos de la main.

— Euh... Shelby...

— Je peux déjeuner en paix ?

Luce posa brusquement sa tasse sur sa soucoupe et attendit que le serveur fébrile soit parti. Elle avait envie de changer de table. Tout autour d'elle, les conversations enjouées allaient bon train. Si elle pouvait se joindre à l'une d'elles... Elle préférait encore rester seule que supporter Shelby. Mais les propos de Francesca l'avaient troublée. Pourquoi considérait-elle Shelby comme une camarade de chambre merveilleuse alors que celle-ci était manifestement désagréable ? Luce mâchonna une bouchée de quiche, sachant qu'elle ne pourrait rien avaler tant qu'elle n'aurait pas dit ce qu'elle avait sur le cœur :

— OK, je suis nouvelle, ici, et ça t'agace, même si j'ignore pourquoi. Peut-être parce que tu avais ta chambre pour toi toute seule, avant mon arrivée ?

Shelby baissa un peu son journal pour révéler ses yeux, puis elle haussa un sourcil.

— Mais je ne suis pas si pénible que ça. J'ai quelques questions à poser, rien de plus. Excuse-moi de débarquer sans savoir qui sont tes fameux Néphermans, là...

— Néphilim.

— Peu importe. Je m'en fous. Je n'ai aucune envie d'être ton ennemie, ce qui signifie qu'une partie de ça – elle désigna l'espace qui les séparait – vient de toi. C'est quoi, ton problème ?

Shelby esquissa un rictus et replia son journal pour s'adosser plus confortablement sur sa chaise :

— Tu devrais pourtant t'en soucier, des Néphilim. Tu vas nous avoir comme camarades de classe.

Elle fit un geste ample en direction de la terrasse :

— Regarde un peu ces jolis et privilégiés minois de Shoreline. La moitié de ces crétins, tu ne les reverras jamais, sauf en tant qu'objets de nos plaisanteries.

— Comment ça, nos plaisanteries ?

— Tu intègres le « programme d'honneur », avec les Néphilim. Mais ne t'en fais pas, au cas où tu ne serais pas très futée. (Luce grommela.) Ici, quand on dit « doué », c'est surtout une façon de masquer les Néphs sans éveiller les soupçons. En fait, la seule personne qui ait jamais eu des soupçons est Beaker Brady.

— Qui c'est ? s'enquit Luce en se penchant pour ne pas avoir à hausser le ton à cause du bruit des vagues.

— Tu vois le premier de la classe, à deux tables de la nôtre, là-bas ? dit Shelby en désignant un garçon grassouillet habillé d'une chemise en tissu écossais, qui venait de renverser du yaourt sur son cahier. Ses parents ne supportent pas qu'il n'ait jamais été accepté dans une classe d'honneur. Chaque semestre, ils se mettent en campagne. Beaker apporte des résultats de tests de QI, des rapports scientifiques, des recommandations, etc. Et, chaque semestre, Francesca doit élaborer un test impossible pour le maintenir hors du programme. Du style : il a trente secondes pour terminer un Rubik's Cube. (Shelby émit un grommellement de dédain.) Sauf qu'il a réussi, ce taré.

— Mais si c'est une couverture, fit Luce, non sans compassion pour le garçon, qu'est-ce qu'elle cache ?

— Des gens comme moi. Je suis une Néphilim. N-E-P-H-I-L-I-M. Ce terme désigne tout ce qui a de l'ange dans son ADN : mortels, immortels, transéternels... On ne fait pas de discrimination, dans la mesure du possible.

— Le singulier devrait être néphil, non ?

— Sérieux ? railla Shelby en fronçant les sourcils. Tu aimerais bien qu'on te traite de Néphil ? La honte ! Non, merci. C'est Néphilim, quel que soit le nombre.

Shelby était bien une sorte d'ange. C'était bizarre. Elle n'avait pas le comportement ni le physique de l'emploi. Elle ne possédait pas la beauté de Daniel, Cam ou Francesca, ni le magnétisme de Roland ou d'Arriane. Elle semblait au contraire assez brute et imprévisible.

— On est donc dans une sorte de lycée pour anges, résuma Luce. Et après ? Il y a des universités angéliques ?

— Tout dépend de ce dont le monde a besoin. Beaucoup de jeunes prennent une année sabbatique et intègrent ensuite l'armée néphilim. On voyage, on flirte avec les étrangers, etc. Mais ça, c'est en temps de paix relative. En ce moment...

— Quoi, en ce moment ?

— Rien..., fit Shelby qui semblait regretter ses paroles. Tout est fonction de qui tu es. Ici, les gens ont tous des pouvoirs à des degrés variables, selon leur arbre généalogique. Mais dans ton cas...

— Je suis là uniquement à cause de Daniel, dit Luce. Shelby jeta sa serviette en papier sur son assiette vide et se leva :

— Vraiment très impressionnant, comme carte de visite. La fille dont le petit ami haut placé tire bien des ficelles...

C'était donc l'image qu'on avait d'elle, à Shoreline ? Était-ce au moins... la vérité ?

Shelby chipa la dernière bouchée de quiche de Luce :

— Si tu veux un club des fans de Lucinda Price, tu l'auras sûrement. Mais ça ne m'intéresse pas, d'accord ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'exclama Luce en se disant qu'elles étaient encore parties sur de mauvaises bases. Je ne veux pas d'un club de...

— Tu vois, je te l'avais bien dit, énonça une voix aiguë mais mélodieuse.

Tout sourire, la fille au foulard vert s'était approchée. Elle en poussait une autre vers Luce. Celle-ci regarda au loin, mais Shelby avait déjà disparu, ce qui valait sans doute mieux. La fille au foulard vert ressemblait un peu à Salma Hayek, en plus jeune, avec des lèvres pulpeuses et une poitrine encore plus généreuse. Entre ses petites dents blanches, elle tenait deux épingles à cheveux pailletées et enroulait quelques mèches brunes en macarons. L'autre avait le teint pâle, des yeux noisette, des cheveux noirs coupés court, et ressemblait un peu à Luce.

— Attends, tu es vraiment Lucinda Price ? demanda-t-elle.

— La Luce de « Luce et Daniel » ? Celle qui débarque d'un lycée atroce de l'Alabama...

— De Géorgie, rectifia Luce.

— C'est pareil. C'est pas vrai ! Et Cam, il était comment ? Je l'ai croisé, une fois, à un concert de death métal... Naturellement, je n'ai pas osé l'aborder. De toute façon, Cam ne doit pas t'intéresser... Par rapport à Daniel ! (Elle émit un rire strident.) Au fait, je m'appelle Dawn, et elle, c'est Jasmine.

— Salut, dit Luce, étonnée. Euh...

— Ne fais pas attention à elle, elle vient d'avaler plus d'une dizaine de cafés.

Jasmine parlait trois fois plus lentement que Dawn.

— Elle voulait dire qu'on est très contentes de te rencontrer, reprit-elle. On a toujours pensé que Daniel et toi, vous aviez... la plus belle histoire d'amour de tous les temps.

— Sérieux ? s'étonna Luce en faisant craquer nerveusement les jointures de ses doigts.

— Tu rigoles ? fit Dawn, alors que Luce se posait la même question sur elles. Avec toutes ces morts successives ! Est-ce que tu le veux de plus en plus, à cause de ça ? Je parie que oui ! Tu dois te consumer pour lui, non ?

Elle ferma les yeux et posa une main sur son ventre, puis elle la glissa vers son cœur et crispa le poing :

— Quand j'étais petite, ma mère me racontait déjà votre histoire.

Abasourdie, les joues empourprées, Luce scrutait la terrasse en se demandant si les autres les entendaient.

Une cloche sonna sur le toit du réfectoire, signalant la fin du petit-déjeuner. Luce fut soulagée de voir que tout le monde se mettait en route pour les cours.

— Ta mère te racontait notre histoire ? demanda-t-elle. Celle de... Daniel et moi ?

— Seulement les meilleurs passages, répondit Dawn, les yeux écarquillés. Ça fait comme une bouffée de chaleur à la ménopause, non ? Enfin, tu ne peux pas le savoir...

Jasmine donna une tape sur le bras de Dawn :

— Tu viens de comparer la passion débridée de Luce à une bouffée de chaleur !

— Désolée, gloussa Dawn. Je suis fascinée, c'est tout. C'est tellement romantique, c'est si génial ! Je t'envie, mais sans jalousie.

— Tu m'envies de mourir chaque fois que j'essaie de vivre avec celui que j'aime ? fit Luce en se repliant un peu sur elle-même. Admets que c'est un peu bizarre.

— Dis ça à la fille qui n'a embrassé, à ce jour, en tout et pour tout qu'Ira Frank, qui souffre de colopathie, railla Jasmine en désignant Dawn.

Voyant que Luce ne riait pas, elles gloussèrent de plus belle, et crurent qu'elle faisait simplement preuve de modestie. C'était la première fois que Luce suscitait ce type de réaction.

— Qu'est-ce qu'elle te disait, au juste, ta mère ? s'enquit la jeune fille.

— Oh, les trucs habituels : la guerre a éclaté, ça a commencé à barder et, quand ils ont tracé une ligne, dans les nuages, Daniel a juré que rien ne pourrait vous séparer. Tout le monde s'est énervé. C'est mon passage préféré. Maintenant, ton amour doit subir ce châtement éternel. Vous vous désirez toujours éperdument, mais vous ne pouvez pas... Enfin, tu sais...

— Dans certaines vies, ils peuvent ! intervint Jasmine avec un clin d'œil espiègle.

Luce en demeura pétrifiée.

— Pas du tout ! s'insurgea Dawn en levant une main. Le truc, c'est justement qu'elle s'embrase quand elle... Face à la mine horrifiée de Luce, Dawn grimaça.

— Désolée, tu n'aurais pas dû entendre ça, fit-elle. Jasmine s'éclaircit la voix :

— Ma sœur aînée m'a raconté une histoire de ton passé, je t'assure qu'elle...

— Ouah ! s'écria Dawn en prenant Luce par le bras, comme si le fait de savoir que Luce n'avait pas la possibilité de consommer son amour faisait d'elle une amie plus fréquentable.

Luce devenait folle. Tout cela était d'un gênant ! Mais elle se sentait un peu exaltée, aussi, elle devait l'admettre. Qu'y avait-il de vrai, dans tout ça ? Une chose était sûre : elle jouissait d'une certaine aura. Mais c'était une sensation étrange. Elle avait l'impression d'être une bimbo anonyme photographiée par un paparazzi à côté d'une célébrité en vire.

— Hé, les filles ! s'exclama Jasmine en désignant l'horloge de son portable. On est super en retard ! Il faut vite aller en cours !

Luce fit la moue et saisit son sac à dos. Elle ignorait par quoi commençait la journée et où se trouvait la salle. Comment interpréter l'enthousiasme de Dawn et Jasmine ?

Elle n'avait pas croisé de sourires si radieux depuis... une éternité.

— Je ne sais même pas où j'ai cours, soupira Luce. Je n'ai pas d'emploi du temps, je crois.

— Pas de problème, suis-nous, répondit Dawn. On est ensemble partout. C'est génial.

Les deux filles escortèrent Luce entre les tables et les élèves qui terminaient leur petit-déjeuner. Elles avaient beau être « super en retard », Jasmine et Dawn prirent tout leur temps pour traverser la pelouse.

Luce eut envie de leur demander quel était le problème de Shelby, mais elle ne voulait pas leur donner l'impression d'être une commère. Ces filles semblaient sympas, mais avait-elle vraiment besoin de se trouver des amies ? Elle devait garder en tête l'idée que sa présence dans ce cadre idyllique était temporaire.

Les trois jeunes filles longèrent les hortensias qui entouraient le réfectoire. Tandis que Dawn babillait, Luce était fascinée par le bord de la falaise qui tombait à pic dans l'océan scintillant. Les vagues venaient mourir sur une petite plage dorée avec la même nonchalance que les élèves de Shoreline qui se rendaient en cours.

— C'est là, annonça Jasmine.

Une maison en bois se dressait au bout de l'allée, au milieu d'un bois de séquoias. Son toit pentu et la pelouse qui s'étendait devant étaient tapissés d'aiguilles. Il y avait quelques tables de pique-nique ; quant au bâtiment lui-même, c'était une véritable attraction : il était en grande partie constitué de verre, avec des baies vitrées teintées et coulissantes. On aurait dit un ouvrage de Frank Lloyd Wright. Plusieurs élèves étaient installés sur le balcon, à l'étage, face à l'océan. D'autres gravissaient les marches des deux escaliers en colimaçon, depuis l'allée.

— Bienvenue au Néphi-lodge, annonça Jasmine.

— C'est là que sont les salles de classe ? s'étonna Luce, bouche bée.

Les lieux rappelaient davantage un centre de vacances qu'un bâtiment scolaire.

À côté d'elle, Dawn se mit soudain à pousser des cris stridents en serrant le poignet de Luce.

— Bonjour, Steven ! lança-t-elle en saluant de la main un homme plus âgé, au pied des marches.

Il avait le visage mince, des lunettes rectangulaires assez tendance et une épaisse tignasse poivre et sel.

— J'adore quand il porte son costume trois pièces, murmura Dawn.

— Bonjour, les filles, répondit l'intéressé en souriant.

Il observa Luce, sans cesser de sourire, juste assez longtemps pour la déstabiliser.

— À tout à l'heure, ajouta-t-il avant de monter.

— Steven Filmore, souffla Jasmine tandis qu'elles lui emboîtaient le pas. Alias S. F. ou Silver Fox, le Renard argenté. C'est l'un de nos profs. Dawn est raide dingue de lui. Pourtant, il est pris. Elle n'a vraiment honte de rien.

— Mais j'adore également Francesca, protesta Dawn avant de se tourner vers Luce, les yeux pétillants. Je parie que tu vas craquer pour eux, toi aussi.

— Attends, fit Luce en s'arrêtant. Silver Fox et Francesca sont nos profs ? Et vous les appelez par leurs prénoms ? Et ils sont ensemble ? Ils sont profs de quoi ?

— Les cours du matin sont consacrés aux humanités, comme on dit : philo, littérature..., expliqua Jasmine. On devrait plutôt dire aux « angélités ». Frankie et Steven enseignent conjointement, le yin et le yang, en quelque sorte. Pour qu'aucun élève ne soit... influencé.

Luce se mordilla la lèvre. Au sommet des marches, elle se retrouva sur le balcon, au milieu d'une foule d'élèves, qui commençaient à entrer par les portes coulissantes.

— Comment ça, « influencé » ?

— Ce sont tous les deux des anges déchus, bien sûr, mais ils n'ont pas choisi le même camp. Elle est un ange, et il est plus un démon.

Dawn s'exprimait avec une certaine désinvolture, comme si elle évoquait différents parfums de yaourt. Face à l'air abasourdi de Luce, elle ajouta :

— Donc, ils ne peuvent pas se marier, et tout ça – d'ailleurs, ça doit sûrement être un couple très chaud. Ils... vivent dans le péché, en quelque sorte.

— C'est un démon qui nous enseigne la philo et l'histoire ? demanda Luce. Ça ne pose aucun problème ?

Dawn et Jasmine échangèrent un clin d'œil et s'esclaffèrent.

— Au contraire, répondit Dawn. Tu finiras par apprécier Steven, tu verras. Allez, on y va.

Luce suivit le flot des élèves dans la salle, qui était vaste et sur trois niveaux, avec des pupitres, descendant vers deux longues tables. La lumière entrait par les baies vitrées. Cet éclairage naturel et le haut plafond agrandissaient encore la salle. La brise de l'océan s'engouffrait par les portes ouvertes, maintenant une fraîcheur agréable. C'était si différent de Sword & Cross... Luce se dit qu'elle pourrait presque aimer Shoreline, si elle oubliait la raison de sa présence : l'absence de la personne qui comptait le plus dans sa vie. Daniel. Pensait-il à elle ? Lui manquait-elle aussi cruellement qu'il lui manquait ?

Luce choisit un pupitre proche d'une fenêtre, entre Jasmine et un garçon plutôt mignon vêtu d'un jean coupé, d'une casquette et d'un sweat-shirt bleu marine. Quelques filles s'attardèrent devant la porte des toilettes. L'une d'elles avait les cheveux bouclés et des lunettes violettes bizarres. En découvrant son profil, Luce faillit bondir de son siège.

Penn.

Mais, quand la fille se tourna vers elle, Luce découvrit qu'elle avait un visage plus carré. Son nez était plus fort, aussi. Luce eut l'impression que son cœur allait s'arrêter de battre. Bien sûr que ce n'était pas Penn ! Il n'y aurait plus jamais de Penn...

Luce sentait les regards des autres rivés sur elle. Certains la fixaient sans vergogne. Seule Shelby ne l'observait pas. Elle se contenta de lui adresser un signe de tête.

Il n'y avait qu'une vingtaine de pupitres, face aux deux tables en acajou, encadrées de deux tableaux blancs et deux étagères, ainsi que deux corbeilles à papier, deux lampes de bureau, deux

ordinateurs portables – un sur chaque table. Et les deux profs, Steven et Francesca, à l'avant de la salle, en train de murmurer.

Soudain, ils se retournèrent et fixèrent Luce, avant de se diriger vers les tables. Francesca s'assit sur l'une d'elles, frôlant le plancher de ses talons hauts.

Steven s'appuya contre l'autre. Il ouvrit une lourde serviette en cuir bordeaux, son stylo entre les lèvres. Pour un homme mûr, il était séduisant, et Luce aurait presque préféré qu'il ne le soit pas. Il lui rappelait Cam et combien les démons pouvaient tromper leur monde grâce à leur charme.

Elle attendit que les autres sortent un manuel qu'elle ne possédait pas. Puis ils se plongeraient sans doute dans un devoir, de sorte qu'elle pourrait rêvasser de Daniel à loisir.

Or cela ne se passa pas ainsi. La plupart des élèves lui décochaient des regards à la dérobée.

— Vous avez sans doute tous remarqué que nous accueillons une nouvelle élève, déclara Francesca d'une voix basse et suave de chanteuse de jazz.

Steven sourit, révélant des dents d'une blancheur étincelante :

— Alors, Luce, Shoreline te plaît, jusqu'à présent ?

Luce pâlit en entendant les sièges des autres racler le sol. Ils se tournaient carrément pour mieux la voir !

Son cœur battait à tout rompre et elle avait les mains moites. Elle se tassa sur sa chaise, regrettant de ne pas être une élève comme les autres, dans une école normale, chez elle, à Thunderbolt, en Géorgie. Plusieurs fois, au cours des derniers jours, elle s'était dit qu'elle aurait préféré ne jamais avoir aperçu une ombre, ne jamais s'être retrouvée dans cette situation qui avait coûté la vie à des amis chers, qui l'avait compromise avec Cam et lui interdisait d'être auprès de Daniel. Mais son esprit tourmenté et anxieux buttait toujours sur une question : comment être normale et fréquenter Daniel, puisqu'il était loin de l'être, lui ? C'était impossible. Alors elle était condamnée à tout encaisser.

— Je commence tout juste à m'habituer, je crois, répondit-elle d'une voix tremblante qui trahit sa nervosité en résonnant sur le plafond en pente. Mais cela me paraît bien.

Steven éclata de rire :

— Eh bien, Francesca et moi, nous nous sommes dit que, pour t'aider à t'intégrer, nous allons renoncer aux exposés du mardi matin...

— Yes ! s'exclama Shelby, à l'autre extrémité de la salle. Elle avait un tas de fiches posé devant elle et une affiche portant l'inscription : Les apparitions, ce n'est pas si mal. Luce venait de lui épargner un exposé et marquait sans doute quelques points à ses yeux.

— Ce que Steven veut dire, intervint Francesca, c'est que tu vas participer à un jeu, histoire de faire plus ample connaissance avec les autres élèves.

Elle descendit de son perchoir et fit claquer ses talons sur le parquet en distribuant une feuille de papier à chacun.

Luce s'attendait à un concert de protestations, mais la classe avait l'air disposée à jouer le jeu.

En posant une feuille sur le pupitre de Luce, Francesca déclara :

— Ce formulaire te donnera une idée de certains de tes camarades et de nos objectifs, dans ce cours.

Luce observa le document, sur lequel étaient tracées vingt cases contenant chacune une phrase. Elle avait déjà joué à ce jeu lors d'un camp de vacances, dans l'ouest de la Géorgie, quand elle était petite. Et plusieurs fois à Dover, également. Le but était de faire le tour de la salle et d'attribuer une affirmation à chaque élève. Elle fut soulagée. Il existait des moyens bien plus gênants de faire connaissance. Elle s'attendait à des informations du style « A une tortue apprivoisée » ou « Rêve de faire de la plongée », mais, en regardant les expressions de plus près, elle découvrit, non sans étonnement : « Parle plus de dix-huit langues » ou « A visité l'univers »...

Il devenait douloureusement évident que Luce était la seule ici à ne pas être une Néphilm. Elle pensa au serveur si nerveux qui leur avait servi le petit-déjeuner. Luce serait peut-être plus à l'aise parmi les boursiers. Beaker Brady ne savait même pas à quoi il avait échappé.

— Si personne n'a de questions, dit Steven, à l'avant de la salle, on peut commencer.

— Sortez et amusez-vous, ajouta Francesca. Prenez tout votre temps.

Luce suivit les autres sur le balcon. En s'approchant de la rambarde, Jasmine se pencha sur son épaule et, désignant l'une des cases de son ongle verni en vert, déclara :

— Il y a dans ma famille un chérubin de sang pur. Ce vieux fou d'oncle Carlos.

Luce hocha la tête, comme si elle comprenait ce qu'elle racontait, et inscrivit son prénom dans la case.

— Et moi, j'ai le pouvoir de lévitation, babilla Dawn en lui montrant le haut de la feuille. Pas toujours, mais quand j'ai bu mon café, en général.

— Ouah, fit Luce en s'efforçant de ne pas sembler abasourdie.

Dawn avait eu l'air de parler sérieusement. Elle avait le don de lévitation ?

Se sentant de plus en plus déplacée, Luce chercha sur la page quelque chose qu'elle connaisse, ne serait-ce que vaguement.

« A convoqué les Annonceurs », lut-elle.

Les ombres. Daniel lui avait indiqué leur véritable nom, lors de sa dernière nuit à Sword & Cross. Luce ne les avait jamais vraiment « convoquées ». Elles s'étaient présentées d'elles-mêmes. Toutefois, Luce avait vécu cette expérience.

— Vous pouvez m'inscrire ici, dit-elle en tapotant le coin gauche, en bas de la page.

Jasmine et Dawn levèrent les yeux vers elle, impressionnées mais pas incrédules, puis elles remplirent le reste du formulaire. Le cœur de Luce se calma un peu. Ce ne serait pas si terrible,

finalement.

Au cours des minutes qui suivirent, elle rencontra une rouquine très sage, Lilith, une des rares Néphilim triplées (« on nous distingue grâce à nos restes de queue, expliqua-t-elle. La mienne est en tire-bouchon. »), Oliver, un garçon trapu à la voix grave qui avait visité l'univers lors de ses vacances d'été, l'année précédente (« C'est surfait, tu n'imagines même pas ! »), et Jack, qui se croyait apte à lire les pensées et jugeait que Luce pouvait l'inscrire dans cette case-là (« Je sens que tu n'y vois pas d'inconvénient. Je me trompe ? »). Il fit un pistolet à l'aide de ses doigts et tira la langue. Il restait encore à Luce trois cases à compléter quand Shelby lui prit sa feuille.

— Je fais ces deux trucs-là, « Parle plus de dix-huit langues » et « A vu une vie passée », déclara-t-elle. Tu me préfères dans laquelle ?

— Quoi ? murmura Luce. Tu... tu peux voir les vies passées ? Shelby fronça les sourcils, signa dans une case et ajouta son nom dans la partie « Parle dix-huit langues », pour faire bonne mesure. Luce regarda fixement sa page, songeant à toutes ses propres vies passées. Elles lui étaient inaccessibles, et c'était particulièrement frustrant. Elle avait sous-estimé Shelby.

Mais sa camarade de chambre avait déjà disparu. À sa place se tenait le garçon qui était assis à côté d'elle, en classe. Il la dépassait de quinze bons centimètres et affichait un sourire amical, lumineux. Il avait le nez parsemé de taches de rousseur et les yeux d'un bleu intense. Tout en lui, même sa façon de mâchonner son stylo, semblait... robuste ! Luce se rendit compte que c'était un terme étrange pour décrire quelqu'un qu'elle n'avait jamais rencontré, mais elle n'y pouvait rien.

— Dieu merci, dit-il en riant et en se frappant le front, la seule chose que je sache faire est celle qui te reste.

— Tu peux refléter une image en miroir de toi-même et des autres ? lut Luce.

Il acquiesça et nota son nom dans la case. Miles Fisher.

— C'est très impressionnant pour quelqu'un comme toi, sans doute.

— Euh... Ouais, balbutia Luce avant de se détourner. Quelqu'un comme elle, qui ne savait même pas ce que cela signifiait !

— Hé, ne te vexe pas ! lança-t-il en la retenant par une manche. Tu n'as pas saisi que c'était de l'autodérision ?

En la voyant secouer la tête, il devint grave :

— Je voulais juste dire que, en comparaison avec les autres élèves de la classe, je fais à peine le poids. La seule personne que j'aie réussi à refléter, à part moi-même, c'est ma mère. Mon père a eu la trouille de sa vie, mais ça n'a pas duré longtemps.

— Attends, répéta Luce, abasourdie. Tu as reflété l'image de ta mère ?

— Par hasard. Il paraît que c'est facile à faire avec les gens qu'on aime.

Ses pommettes s'empourprèrent légèrement.

— Tu vas me prendre pour un petit garçon à sa maman, sans doute. Je parlais simplement des

limites de mon pouvoir. Toi, en revanche, tu es la célèbre Lucinda Price, ajouta-t-il avec emphase.

— J'aimerais bien qu'on arrête de me dire ça, rétorqua Luce.

Se sentant impolie, elle soupira et s'appuya à la rambarde pour contempler l'océan. Elle avait du mal à accepter le fait que tous les autres élèves semblaient en savoir davantage sur elle qu'elle-même. Elle ne voulait pas s'en prendre à ce garçon.

— Excuse-moi, dit-elle. Je pensais être la seule à être larguée. Quelle est ton histoire ?

— Oh, je suis ce qu'ils appellent un « dilué », répondit-il en mimant des guillemets. Ma mère a du sang angélique, quelques générations en arrière, mais les autres membres de ma famille sont mortels. Mes pouvoirs sont tellement faibles que j'en ai honte. Mais je suis ici parce que mes parents ont financé... le balcon sur lequel tu te trouves.

— Ouah !

— Cela n'a rien d'impressionnant, en fait. Ma présence à Shoreline est devenue une obsession, chez eux. Si tu savais la pression qu'ils me mettent, à la maison, pour que je « sorte avec une gentille Néphilim, pour changer ».

Luce rit de bon cœur pour la première fois depuis des jours. Miles leva les yeux au ciel d'un air enjoué :

— Je t'ai vue déjeuner avec Shelby, ce matin. Vous êtes dans la même chambre ?

Luce opina de la tête.

— Tu parlais d'une gentille Néphilim..., railla-t-elle.

— Eh bien, je sais qu'elle est un peu...

Miles siffla et fit mine de sortir ses griffes, ce qui rendit Luce plus hilare encore.

— Enfin, je ne suis pas la vedette, ici, mais je suis là depuis un moment, et je continue de penser que c'est un endroit complètement dingue. Si un jour tu as envie de prendre un petit-déjeuner normal, par exemple...

Luce hocha la tête.

— Bien sûr, pourquoi pas ?

— Demain, peut-être ? poursuivit Miles.

— Super.

Miles lui sourit et s'éloigna avec un salut de la main. Luce constata que les autres avaient déjà regagné la salle. Elle observa sa feuille de papier, ne sachant que penser des élèves de Shoreline. Daniel lui manquait. Il aurait pu l'aider à décoder ces informations, si seulement il n'était pas... Où se trouvait-il, d'ailleurs ? Elle n'en savait rien, hélas.

Il était trop loin.

Elle posa un doigt sur ses lèvres, se rappelant son dernier baiser, le contact merveilleux de ses

ails. Sans lui, elle se sentait démunie sous le soleil de Californie. Elle avait intégré cette classe d'anges avec une réputation nouvelle à cause de lui. C'était bizarre, mais c'était bon d'être si inextricablement liée à Daniel.

Jusqu'à ce qu'il vienne la chercher, elle ne pouvait se raccrocher à rien d'autre.

III. SEIZE JOURS

— Allez, vas-y, qu'est-ce que tu trouves le plus bizarre, à Shoreline ?

C'était mercredi matin, avant les cours. Attablée au soleil, sur la terrasse, Luce buvait du thé avec Miles. Il portait un T-shirt vintage jaune orné d'un logo Sunkist, une casquette de baseball, juste au-dessus de ses yeux bleus, des tongs et un jean usé. Inspirée par les tenues décontractées des élèves de Shoreline, Luce avait troqué ses habituels vêtements noirs pour une robe d'été rouge avec un petit gilet court. Elle avait l'impression que c'était sa première journée de soleil après des mois de mauvais temps.

Elle versa une cuillerée de sucre dans sa tasse en riant :

— Je ne sais même pas par où commencer. Par ma camarade de chambre, peut-être. Je crois qu'elle est rentrée en douce juste avant l'aube, ce matin, et qu'elle est ressortie avant mon réveil. Je pourrais aussi te raconter que j'ai suivi un cours donné par un couple composé d'un démon et d'un ange. Ou alors... – elle déglutit, la gorge nouée – que les autres me regardent comme une bête curieuse. Anonyme, encore, ça irait, mais célèbre...

— Détrompe-toi, tu n'es pas célèbre, répliqua Miles en mordant dans son croissant. Bon, prenons les choses dans l'ordre...

Il s'essuya le coin des lèvres avec sa serviette. Luce était à la fois amusée et impressionnée par les bonnes manières qu'il avait parfois, à table. Elle l'imaginait très bien prenant des cours de maintien dans un club de golf, quand il était petit.

— Shelby est assez rude, au premier abord, déclara Miles, mais elle peut aussi être cool, quand elle le veut. Enfin, je n'en ai jamais été témoin. (Il pouffa.) Enfin, c'est ce qu'on dit. Et le couple Frankie-Steven m'a fait flipper moi aussi, au départ, mais, bizarrement, ça fonctionne bien. C'est un peu un exercice d'équilibre céleste. La combinaison des deux permet aux élèves d'évoluer dans une plus grande liberté.

Evoluer. Daniel avait employé le même terme, en lui apprenant qu'elle allait intégrer Shoreline. Mais évoluer vers quoi ? C'était sans doute bon pour les Néphilim, mais pas pour elle, la seule véritable humaine parmi des presque anges, qui attendait que son ange à elle revienne la chercher pour la sauver.

— Luce, dit Miles, en interrompant sa rêverie, si les autres te dévisagent avec curiosité, c'est parce qu'ils sont au courant, pour Daniel et toi. Mais personne ne connaît la véritable histoire.

— Alors, au lieu de me demander simplement...

— Quoi ? Si vous le faites vraiment, tous les deux, dans les nuages ? Ou bien si sa... gloire impressionnante dépasse parfois ton côté mortel...

Face à l'air horrifié de la jeune fille, il s'arrêta et déglutit :

— Désolé, tu as raison, ils ont inventé toute une histoire à partir d'un mythe. Enfin, les autres, je veux dire. Moi, j'essaie de ne pas... émettre d'hypothèses.

Miles posa sa tasse et fixa sa serviette en papier.

— C'est peut-être trop personnel pour qu'on en parle, admit-il.

Miles riva les yeux sur elle, mais Luce n'en fut pas gênée. Ses prunelles d'un bleu limpide et son sourire un peu tordu étaient comme une porte ouverte, une invitation à s'exprimer sur des choses qu'elle n'avait pas encore pu raconter. C'était difficile à admettre, mais Luce comprenait pourquoi Daniel et M. Cole lui avaient interdit de contacter Callie ou ses parents quand ils avaient décidé de l'inscrire à Shoreline. Ils pensaient qu'elle y serait bien. Alors elle ne voyait aucune raison de cacher son histoire à quelqu'un comme Miles. D'autant plus qu'il en connaissait déjà une version.

— C'est une longue histoire, commença-t-elle. Dans tous les sens du terme. Et je ne sais pas tout. En gros, Daniel est un ange important, c'était un haut personnage, avant la Chute.

La gorge nouée, elle évita de croiser le regard de Miles, de peur de trahir son angoisse.

— Enfin, il l'était jusqu'à ce qu'il tombe amoureux de moi.

Elle se mit à tout raconter, tout, depuis le premier jour, à Sword & Cross : les attentions d'Arriane et Gabbe, qui s'étaient occupées d'elle, les brimades de Molly et Cam, l'impression troublante qu'elle avait eue en découvrant une photo d'elle, dans une autre vie. La mort de Penn, son immense chagrin, la bataille irréaliste, au cimetière. Luce omit quelques détails personnels sur Daniel, des moments intimes qu'ils avaient partagés... Quand elle eut terminé, elle se dit qu'elle venait de donner à Miles un aperçu assez détaillé des événements, et qu'elle espérait avoir démythifié son histoire pour au moins une personne.

Elle se sentait plus légère :

— Ouah, je n'avais jamais raconté tout ça à personne. Ça fait du bien. Cela me semble plus vrai, maintenant que j'ai tout dit.

— Tu peux continuer, si tu veux, répondit-il.

— Je sais que je ne vais pas rester longtemps ici, reprit Luce. D'une certaine façon, je crois que Shoreline va m'aider à m'habituer aux gens, enfin... aux anges comme Daniel. Et aux Néphilim, comme toi. Mais je ne me sens pas à ma place. C'est comme si je faisais semblant d'être ce que je ne suis pas.

Miles, qui avait acquiescé pendant tout le récit de la jeune fille, secoua soudain la tête :

— Mais non ! Le fait que tu sois mortelle ne fait que rendre cette histoire plus impressionnante encore.

Luce balaya la terrasse du regard. Pour la première fois, elle remarqua une ligne de démarcation entre les tables des Néphilim et celles des autres élèves. Les Néphilim s'étaient attribués celles du côté ouest, au bord de l'eau. Ils n'étaient pas plus de vingt, mais ils occupaient davantage de

tables. Parfois, un élève monopolisait une table de six personnes, tandis que les autres devaient se serrer du côté est. Shelby, par exemple, déjeunait seule, luttant contre le vent pour lire son journal. Les élèves changeaient souvent de place, mais aucun non-Néphilim ne s'aventurait chez les « doués ».

La veille, Luce avait rencontré quelques non-Néphilim. Après le déjeuner, les cours avaient lieu dans le bâtiment principal, à l'architecture ordinaire, où l'on enseignait les matières classiques : biologie, géométrie, histoire de l'Europe. Certains de ces élèves paraissaient sympathiques, mais Luce sentait une certaine distance, sans doute parce qu'elle faisait partie de la filière privilégiée. Cela limitait les possibilités de conversation.

— Ne te méprends pas, je me suis fait des amis, parmi eux, dit Miles en désignant une table très peuplée. Je préfère jouer au foot avec Connor ou Eddie G. qu'avec n'importe quel Néphilim. Sérieusement, tu crois que quelqu'un d'autre, ici, aurait pu encaisser ce que tu as subi et survivre ?

Luce se massa la nuque, les yeux embués de larmes. Le souvenir du poignard de M^{lle} Sophia était encore présent à son esprit, et elle était incapable de repenser à cette nuit et à Penn sans avoir le cœur gros. Pourquoi était-elle morte ? C'était tellement injuste...

— J'ai survécu de justesse, murmura-t-elle.

— Ouais, fit Miles avec une grimace. J'en ai entendu parler. C'est bizarre. Francesca et Steven sont forts pour nous enseigner le présent et l'avenir, mais pas vraiment le passé. Ça doit être une question de pouvoirs...

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Pose-moi n'importe quelle question sur la grande bataille qui s'annonce et le rôle qu'un pauvre petit Néphilim peut y jouer. Mais les débuts dont tu parlais... Aucun de nos cours ne les a vraiment abordés. À ce propos... (Miles désigna la terrasse qui commençait à se vider.) On devrait y aller. Tu veux qu'on déjeune une autre fois ensemble ?

— Volontiers, répondit Luce en toute sincérité.

Elle aimait bien Miles. C'était avec lui qu'elle avait discuté le plus facilement, jusqu'à présent. Il était sympa et avait un humour qui la mettait à l'aise. Pourtant, une chose qu'il avait évoquée la tourmentait : la bataille qui s'annonçait. La bataille de Cam et Daniel. Ou alors une bataille contre le groupe d'Anciens de M^{lle} Sophia ? Même si les Néphilim se préparaient, qu'allait-il advenir d'elle, dans tout cela ?

Steven et Francesca avaient le don d'assortir leurs tenues vestimentaires, au point qu'ils semblaient davantage prêts pour une séance de photo de mode que pour un cours.

Le deuxième jour, Francesca portait des talons dorés de huit centimètres et une robe évasée couleur citrouille, ornée, autour du décolleté, d'un nœud souple du même ton d'orange que la cravate de Steven, qu'il arborait avec une chemise ivoire et un blazer bleu marine.

Ils étaient superbes. Fascinée par ses professeurs, sans toutefois sombrer dans le béguin dont parlait Dawn, la veille, Luce les observait depuis son pupitre, derrière Miles et Jasmine. Elle se sentait attirée par eux pour des raisons sentimentales : ils lui faisaient penser au couple qu'elle formait avec Daniel.

Elle ne les avait jamais vus se toucher, mais, quand ils étaient proches l'un de l'autre, leur attirance mutuelle était presque palpable. C'était certainement dû à leurs pouvoirs d'anges déchus et au lien qui les unissait. Luce ne put s'empêcher de les envier. Ils ne cessaient de lui rappeler ce dont, pour l'heure, elle était privée.

La plupart des élèves avaient pris place. Dawn et Jasmine tentaient de convaincre Luce d'adhérer au comité social pour les aider à organiser un tas d'événements. Luce n'avait jamais beaucoup aimé les activités extrascolaires. Mais ces filles étaient tellement sympas avec elle... Et Jasmine évoqua avec tant d'enthousiasme l'excursion en bateau qui était prévue, plus tard dans la semaine, que Luce décida d'accorder une chance au comité. Elle était en train de s'inscrire sur la liste quand Steven s'avança, posa son blazer sur la table, derrière lui, et tendit les bras, sans un mot.

Aussitôt, une longue ombre noire très sombre parut se détacher de sous l'un des séquoias proches du bâtiment.

Elle surgit de l'herbe, puis prit forme et entra dans la salle par la fenêtre ouverte. Très vite, la lumière baissa. La salle se trouva plongée dans la pénombre.

Par habitude, Luce retint son souffle, mais elle n'était pas la seule. La plupart des élèves se tassèrent peu à peu sur leur siège tandis que Steven commençait à faire tourner l'ombre. Il referma les bras, et elle se mit à tourner encore plus vite. Bientôt, l'ombre tourna si rapidement qu'elle devint floue, comme une hélice. Une bourrasque de vent lourd et humide surgit en son milieu, rejetant les cheveux de Luce en arrière.

Les bras crispés, Steven manipula l'ombre, transformant la masse informe en une sphère compacte et noire pas plus grosse qu'un pamplémousse.

— Voilà, dit-il en faisant rebondir la boule en lévitation une dizaine de centimètres au-dessus de ses doigts, le sujet du cours d'aujourd'hui.

Francesca s'avança et prit l'ombre entre ses mains. Perchée sur ses hauts talons, elle était presque aussi grande que Steven. Luce supposa qu'elle devait être tout aussi habile que lui dans le maniement des ombres.

— Vous avez tous vu des Annonciateurs, à un moment où à un autre, déclara-t-elle en avançant vers les pupitres en demi-cercle pour que chacun puisse mieux l'observer. Et certains d'entre vous, ajouta-t-elle en fixant Luce, ont même travaillé avec eux. Mais savez-vous vraiment ce que sont ces ombres ? Savez-vous de quoi elles sont capables ?

« Des rumeurs », songea Luce, se rappelant les paroles de Daniel, le soir de la bataille. Par timidité, elle n'osa pas répondre, mais, comme personne ne semblait savoir, lentement, elle leva la main.

— Luce, fit Francesca en inclinant la tête.

— Elles portent des messages, dit-elle avec une assurance grandissante, car elle pensait à Daniel. Mais elles sont inoffensives.

— Ce sont des messagers, en effet. Quant à être inoffensives...

Francesca adressa un regard à Steven, sans indiquer si elle était d'accord ou pas, ce qui mit Luce dans l'embarras.

Toute la classe parut étonnée quand Francesca recula vers Steven et saisit le bord de l'ombre, tandis qu'il tenait l'autre côté, en tirant fermement.

— On appelle ceci un aperçu, expliqua-t-elle.

L'ombre enfla comme un ballon de baudruche en émettant un gargouillis tandis que sa noirceur cédait la place à des couleurs vives comme Luce n'en avait jamais vu. Jaune fluo intense, or scintillant, marbrures de roses et de pourpres, formèrent un tourbillon de couleurs plus brillantes et plus claires derrière le voile sombre qui disparaissait peu à peu. Steven et Francesca tiraient toujours, reculant lentement. Lorsque l'ombre atteignit le format d'un écran de projection, ils arrêtaient.

Ils ne prévinrent pas les élèves de ce qui les attendait. Après un moment d'effroi, Luce comprit pourquoi. Rien ne pouvait les préparer à cela.

L'enchevêtrement de couleurs se disloqua pour dessiner un ensemble de formes distinctes. C'était une ville. Une cité ancienne, fortifiée. Surpeuplée, enfumée, dévorée par des flammes déchaînées. Les gens pris au piège levaient les bras au ciel. Leurs bouches n'étaient plus que des puits sombres. Et, partout, une pluie d'étincelles et de flammes, une lumière mortelle se propageait, enflammant tout sur son passage.

Luce sentait presque le brûlé et la mort, à travers l'écran que formait l'ombre. C'était un spectacle atroce. Et le plus étrange, c'était qu'il était muet. Des élèves penchaient la tête, comme pour réprimer un sanglot, d'autres criaient des mots que Luce ne saisissait pas. Mais tous regardaient les victimes de plus en plus nombreuses mourir en silence.

Puis, avec un mouvement de recul, l'image se concentra sur autre chose. Luce eut l'impression de voir plus loin. Deux villes brûlaient, et non plus une seule. Une idée bizarre vint à la jeune fille, tout doucement, comme un souvenir auquel elle n'aurait pas pensé depuis longtemps. Ce qu'ils voyaient, c'étaient Sodome et Gomorrhe, deux villes de la Bible que Dieu avait détruites.

Puis Steven claqua les doigts sèchement et l'image disparut. Les vestiges de l'ombre se réduisirent à un petit nuage de cendres qui se posa sur le sol. Les élèves en restèrent le souffle coupé.

Luce ne parvenait pas à détacher le regard de l'endroit où s'était trouvée l'ombre. Comment avait-elle fait cela ? Soudain, elle commença à se former de nouveau. Les débris sombres se rassemblèrent pour redevenir une ombre. Sa mission accomplie, l'Annonciateur flotta sur le plancher, puis quitta la salle, comme l'ombre d'une porte qui se ferme.

— Vous vous demandez peut-être pourquoi nous venons de vous imposer ceci, déclara Steven à l'assistance.

Francesca et lui scrutaient les élèves, et échangèrent un regard inquiet. Dawn geignait.

— Comme vous le savez, déclara Francesca, la plupart du temps, dans ce cours, nous nous concentrons sur les pouvoirs que vous détenez en tant que Néphilim. Vous pouvez rendre le monde meilleur, en fonction de vos aptitudes personnelles. Nous aimons regarder devant nous et non en arrière.

— Mais ce que vous avez découvert aujourd’hui, reprit Steven, est plus qu’un cours d’histoire avec des effets spéciaux incroyables. Nous n’avons pas fait venir que des images. Non. Ce que vous avez vu, c’était les véritables Sodome et Gomorrhe détruites par le grand tyran quand il...

— Attention ! On ne cite pas certains noms à la légère, ici, intervint Francesca en agitant un index.

— Bien sûr, elle a raison, comme toujours ! Même moi, je risque parfois de dérapier vers la propagande, dit Steven en souriant. Mais, comme je vous l’expliquais, les Annonceurs sont plus que de simples ombres. Ils peuvent détenir des informations très précieuses. D’une certaine façon, ce sont des ombres du passé, d’événements anciens ou plus récents.

— Ce à quoi vous avez assisté aujourd’hui, termina Francesca, n’était qu’une démonstration d’un talent inestimable que certains d’entre vous parviendront peut-être à maîtriser un jour.

— Il vaut mieux ne pas essayer tout de suite, prévint Steven en s’essuyant les mains à l’aide d’un mouchoir. Nous vous l’interdisons même, de peur que vous n’abandonniez tout contrôle pour vous perdre dans les ombres. Mais un jour, peut-être, ce n’est pas impossible...

Luce échangea un regard avec Miles. Il lui adressa un large sourire, les yeux écarquillés, comme s’il était soulagé. Il ne semblait pas perdu. En tout cas pas autant que Luce.

— De plus, reprit Francesca, la plupart d’entre vous ressentent peut-être une grande fatigue.

Luce observa les visages des élèves tandis que Francesca parlait. Sa voix faisait l’effet d’un baume sur un coup de soleil. La moitié d’entre eux avaient les yeux fermés et semblaient apaisés.

— C’est tout à fait normal. Apercevoir une ombre n’est pas anodin. Il faut de l’énergie pour regarder vers le passé, ne serait-ce qu’avec un recul de quelques jours. Alors revenir des millénaires en arrière ? Eh bien, vous en sentez les effets vous-mêmes. Sachant cela... – elle consulta Steven - nous vous laissons sortir plus tôt, aujourd’hui, pour vous permettre de vous reposer.

— Nous reprendrons demain. Veillez bien à effectuer vos lectures sur la disparition, dit Steven. Le cours est terminé.

Autour de Luce, les élèves se levèrent lentement, comme hébétés, épuisés. Quand elle se leva à son tour, elle avait les jambes tremblantes, mais elle paraissait moins secouée que les autres. Elle resserra son gilet sur ses épaules et suivit Miles dehors.

— C’était plutôt lourd, commenta-t-il en descendant les marches deux par deux. Tu te sens bien ?

— Ça va, répondit Luce en toute sincérité. Et toi ?

Miles se frotta le front :

— J'ai eu l'impression d'être vraiment là-bas... Je suis content qu'on sorte plus tôt. J'ai envie de faire un petit somme.

— Sérieux ! ajouta Dawn en les rejoignant dans l'allée menant aux chambres. Je m'attendais à tout, sauf à ça, pour un mercredi matin. Je suis naze !

C'était la vérité. La destruction de Sodome et Gomorrhe avait été un spectacle si horrifiant et réaliste que Luce ressentait encore la chaleur de l'incendie sur sa peau.

Ils prirent un raccourci vers les chambres en contournant le réfectoire par le nord avant de gagner l'ombre des séquoias. C'était étrange de voir le campus désert. Et tandis que les autres pensionnaires étaient en cours, dans le bâtiment principal, un par un, les Néphilim quittèrent l'allée pour aller se coucher. À l'exception de Luce, qui n'était pas fatiguée. Pas du tout. Elle débordait d'énergie, au contraire. Si seulement Daniel était là... Elle mourait d'envie de lui parler de la démonstration de Francesca et Steven. Et de savoir pourquoi il ne lui avait pas expliqué plus tôt que les ombres n'étaient pas que des apparitions.

Devant elle se dressait l'escalier menant à sa chambre. Derrière, il y avait le bosquet de séquoias. N'ayant aucune envie de monter, elle fit les cent pas devant l'entrée. Elle ne voulait pas dormir et faire comme si elle n'avait rien vu. Francesca et Steven n'avaient pas cherché à les effrayer. Ils souhaitaient sans doute leur apprendre quelque chose qu'ils ne pouvaient décrire franchement. Mais, si les Annonciateurs portaient des messages et des échos du passé, pourquoi leur avoir proposé précisément celui-là ?

Elle s'enfonça dans les bois.

Sa montre indiquait onze heures, mais il aurait tout aussi bien pu être minuit, sous la canopée sombre. Cela lui donna la chair de poule. Elle ne voulait pas trop y penser. Y penser ne ferait qu'augmenter le risque d'avoir peur. Elle était sur le point de pénétrer dans un territoire sauvage, un territoire interdit.

Elle allait faire appel à un Annonciateur.

N'avait-elle pas déjà eu affaire à eux ? La toute première fois, c'était quand elle en avait pincé un, en plein cours, pour l'empêcher de s'insinuer dans sa poche. Puis une autre fois, à la bibliothèque, elle en avait repoussé un loin de Penn. Pauvre Penn ! Luce ne pouvait s'empêcher de se demander quel message portait cet Annonciateur. Si elle avait su le manipuler, à ce moment-là, comme Francesca et Steven tout à l'heure, aurait-elle pu éviter ce qui était arrivé ?

Elle ferma les yeux et revit Penn, contre le mur, le torse ensanglanté. Son amie morte. Non. Revivre cette nuit était trop douloureux, et cela ne la menait jamais nulle part. Il fallait regarder vers l'avenir.

Luce dut lutter contre la peur qui la rongea de l'intérieur. Une forme familière, noire, furtive, rôdait à côté de la véritable ombre d'une branche de séquoia, à quelques mètres devant elle.

Elle fit un pas en avant. L'Annonciateur recula. S'efforçant d'éviter tout geste brusque, Luce poursuivit son chemin, en espérant que l'ombre ne s'éloignerait pas.

L'ombre s'agita sous la branche, mais resta en place.

Le cœur battant à tout rompre, Luce tenta de se calmer. Il faisait si sombre, dans cette forêt, et personne ne savait où elle se trouvait. S'il lui arrivait quelque chose, personne ne remarquerait son absence avant un bon moment. Non, il n'y avait aucune raison de céder à la panique... Mais alors pourquoi la terreur la tenaillait-elle à ce point ? Pourquoi ses mains tremblaient-elles comme chaque fois qu'elle croisait une ombre, quand elle était petite, sans savoir qu'elles étaient inoffensives.

Le moment était venu d'agir. Soit elle restait là, pétrifiée à jamais, soit elle cédait à la peur et filait dare-dare dans sa chambre, ou encore...

Elle tendit le bras. Il ne tremblait plus. Elle s'empara de la chose, la leva et la serra fort contre sa poitrine, étonnée par sa puissance, par son contact froid et humide. Comme une serviette mouillée. Elle frissonna. Et maintenant ?

L'image de ces villes incendiées lui revint à l'esprit. Luce supporterait-elle de voir ce message seule ? Encore fallait-il qu'elle puisse déchiffrer ses secrets. Comment fonctionnaient ces trucs-là ? Francesca et Steven s'étaient contentés de tirer dessus.

Retenant son souffle, Luce passa les doigts sur les bords légers-de l'ombre et se mit à tirer doucement. À sa grande surprise, l'Annonciateur était docile, il se laissait manipuler comme de la pâte à modeler et prenait la forme qu'elle lui donnait. Avec une grimace, Luce tenta de façonner un carré, semblable à celui que ses profs avaient créé.

D'abord, ce fut facile, mais l'ombre semblait durcir à mesure qu'elle tentait de l'étirer. Et, chaque fois qu'elle déplaçait les mains pour tirer sur une autre partie, le reste reformait une masse noire et froide. Bientôt, elle se trouva à bout de souffle. Elle s'épongea le front avec son bras. Elle ne voulait pas abandonner, mais, quand l'ombre se mit à vibrer, Luce cria et la laissa tomber par terre.

Elle s'enfuit aussitôt à travers les arbres. Ce n'est que quand elle se fut éloignée que Luce comprit : ce n'était pas l'ombre qui vibrait, c'était son téléphone portable, dans son sac à dos.

Elle s'était habituée à ne plus en avoir. Jusqu'à cet instant, elle avait même oublié que M. Cole lui avait donné son vieux téléphone avant de la mettre dans l'avion pour la Californie. C'était presque inutile, mais il avait au moins un moyen de la joindre, de la maintenir informée des histoires qu'il racontait à ses parents, qui la croyaient toujours à Sword & Cross. Ainsi, quand Luce leur parlerait, ses mensonges seraient cohérents.

Personne, à part M. Cole, n'avait son numéro. Et, pour des raisons de sécurité pénibles, Daniel ne lui avait donné aucune indication sur la façon dont elle pourrait le joindre. Et voilà que ce téléphone lui coûtait son premier véritable progrès avec une ombre !

Elle le sortit et lut le texto que lui adressait M. Cole.

ApL T paren. Ils kroi Ke Ta u 1 A en histoire é ke tu pas dê Sé pour l'ékip de natation, la semN prochN. Fé kom si tt alé bi1.

Une minute plus tard, un autre lui parvint :

Tt va bi1 ?

Luce rangea l'appareil dans son sac en bougonnant et foula l'épais tapis d'aiguilles de séquoia, à la lisière des arbres, en direction du bâtiment abritant les chambres. Le texto l'incitait à s'interroger sur le sort des autres, à Sword & Cross. Arriane était-elle encore là ? À qui envoyait-elle désormais des avions en papier, pendant les cours ? Molly avait-elle trouvé une autre ennemie à tourmenter ? Ou bien les jeunes filles avaient-elles poursuivi leur chemin ? Randy croyait-elle en l'histoire de son changement d'établissement ? Luce soupira. Elle s'en voulait de ne pas avouer la vérité à ses parents, de ne pas pouvoir leur dire combien elle se sentait loin et seule.

Mais un appel téléphonique ? Tous ces mensonges : un A en histoire, l'équipe de natation bidon, tout cela n'allait pas lui remonter le moral.

M. Cole devait avoir perdu la raison. Il lui demandait de les appeler et de leur mentir. En même temps, si elle disait la vérité vraie à ses parents, ils penseraient que c'était elle qui était devenue folle. Et, si elle n'entrait pas en contact avec eux, ils se douteraient qu'il se passait quelque chose. Ils se rendraient à Sword & Cross, découvriraient sa disparition et ensuite...

Elle pouvait leur envoyer un e-mail. Mentir serait moins difficile, par mail. Elle gagnerait ainsi quelques jours avant de recevoir un appel. Elle décida donc de leur adresser un e-mail le soir même.

Elle sortit de la forêt et s'engagea sur le chemin. Il faisait déjà nuit. Elle se tourna vers les bois denses. Combien de temps y était-elle restée, en compagnie de l'ombre ? Elle consulta sa montre. Vingt heures trente ! Elle avait raté le déjeuner. Et le dîner. Il faisait si sombre, dans la forêt, qu'elle n'avait pas vu le temps passer. Elle encaissa le coup. Elle avait froid, faim, et elle était épuisée.

Après s'être perdue trois fois dans le labyrinthe des couloirs, Luce trouva enfin la porte de sa chambre. Espérant intérieurement que Shelby se trouve là où elle avait coutume de disparaître la nuit, Luce glissa sa grosse clé dans la serrure et tourna la poignée.

La lumière était éteinte, mais un feu flambait dans la cheminée. Assise en tailleur par terre, les yeux fermés, Shelby méditait. Quand Luce entra, elle ouvrit les yeux, visiblement agacée.

— Désolée, murmura Luce en s'installant sur la chaise, près de la porte. Ne fais pas attention à moi. Fais comme si je n'étais pas là.

Shelby referma les yeux et reprit sa méditation. Calmement, Luce alluma l'ordinateur, sur son bureau, et fixa l'écran, cherchant dans sa tête à composer le message le plus anodin possible pour ses parents. Pendant qu'elle y était, elle en enverrait un à Callie, dont les courriers non lus s'accumulaient dans sa boîte de réception, depuis une semaine.

Tapant le plus silencieusement possible pour ne pas donner à Shelby une raison supplémentaire de la détester, Luce écrivit :

Chers maman et papa, vous me manquez beaucoup. Juste un petit mot pour vous dire que tout va bien à Sword & Cross.

Sa poitrine se serra, elle brûlait d'envie d'ajouter : à ma connaissance, il n'y a pas eu d'autre mort,

cette semaine.

Les cours se passent toujours bien, se força-t-elle à taper. Je vais même peut-être intégrer l'équipe de natation !

Luce regarda le ciel étoilé et limpide par la fenêtre. Il fallait qu'elle termine au plus vite, de peur de perdre courage.

Je me demande quand le mauvais temps va s'arrêter... C'est comme ça, en novembre, en Géorgie ! Bisous, Luce.

Elle copia le message dans un autre courrier destiné à Callie en changeant quelques mots. Puis elle cliqua sur « Envoyer », les paupières closes, la tête baissée. Elle était décidément une mauvaise fille et une amie menteuse. C'étaient les e-mails les plus ternes et les plus hypocrites jamais écrits. Quels effets auraient-ils ?

Son estomac se mit à gargouiller. Puis encore plus fort. Shelby se racla la gorge.

Luce pivota sur sa chaise pour lui faire face et la découvrit en position du chien, tête en bas. Luce sentit ses yeux s'embuer de larmes :

— J'ai faim, d'accord ? Tu n'as qu'à déposer une plainte et me faire transférer dans une autre chambre !

Shelby bondit en avant sur son tapis de yoga et se mit en position de prière.

— J'allais simplement te parler du plat de macaronis au fromage bio, dans mon tiroir à chaussettes. Alors épargne-moi les grandes eaux, s'il te plaît.

Onze minutes plus tard, Luce était assise sous une couverture, sur son lit, avec un bol fumant de macaronis au fromage, les yeux secs et une coloc qui avait soudain cessé de la détester.

— Je ne pleurais pas parce que j'avais faim, précisa Luce.

Le plat était si bon, le geste de Shelby si gentil et inattendu, qu'elle faillit avoir de nouveau les larmes aux yeux. Luce avait envie de se confier à quelqu'un et Shelby... était là. Elle n'était pas totalement amadouée, mais partager ce plat était un grand pas pour une personne qui avait à peine adressé quelques mots à Luce, jusqu'à présent.

— J'ai... J'ai des problèmes familiaux. C'est dur d'être aussi loin.

— Oh, là, là ! s'exclama Shelby en dévorant ses macaronis. Laisse-moi deviner... Tes parents sont encore heureux en ménage.

— C'est pas juste, protesta Luce en se redressant. Tu n'as pas idée de ce que j'ai enduré.

— Et toi, tu sais ce que j'ai subi ? demanda Shelby en toisant Luce. Je m'en doutais. Voilà : je suis fille unique, élevée par une mère seule. J'ai un problème de père absent ? Peut-être. Je suis difficile à vivre parce que je déteste partager ? C'est presque certain. Mais ce que je ne supporte pas, c'est qu'une jolie fille gâtée et venant d'un loyer heureux, avec un petit ami de rêve, débarque sur mon territoire pour se plaindre de son histoire d'amour à distance.

Luce retint son souffle :

— Ce n'est pas ça du tout.

— Ah non ? Alors explique-moi !

— Je suis une imposture, répondit Luce. Je... Je mens aux gens que j'aime.

— Tu mens à ton petit ami de rêve ?

Shelby parut sceptique, au point que Luce se dit qu'elle était peut-être intéressée par ce qu'elle lui racontait.

— Non, bredouilla-t-elle. Je ne lui parle même pas. Shelby s'allongea sur le lit de Luce et leva les jambes pour poser les pieds sur le sommier du lit supérieur.

— Pourquoi pas ?

— C'est long, stupide, et compliqué.

— Eh bien, toute fille à peu près sensée sait qu'il n'y a qu'une seule chose à faire quand on rompt avec son mec...

— Non, on n'a pas rompu, dit Luce au moment précis où Shelby déclara :

— Changer de coiffure.

— Changer de coiffure ?

— Histoire de prendre un nouveau départ, expliqua Shelby. Moi, je me suis teint les cheveux en orange et je les ai coupés. Un jour, je les ai même rasés, quand un salaud m'a brisé le cœur.

Il y avait un petit miroir ovale entouré d'un cadre ouvragé, au-dessus de la coiffeuse, à l'autre bout de la chambre. De sa place, Luce pouvait voir son reflet. Elle posa son bol de pâtes et s'approcha.

Après Trevor, elle s'était coupé les cheveux, mais c'était différent. La plupart avaient brûlé, de toute façon. Et, quand elle était arrivée à Sword & Cross, elle avait coupé les cheveux d'Arriane. Mais Luce croyait comprendre ce que Shelby laissait entendre par « un nouveau départ ». On pouvait se transformer en une autre personne, faire comme si on n'était plus celle qui venait de vivre un chagrin d'amour. Même si – Dieu merci – Luce n'avait pas perdu Daniel à jamais, elle avait subi toutes sortes de pertes : Penn, sa famille, la vie qu'elle menait, avant que les choses se compliquent.

— Tu y penses vraiment, hein ? Alors, tu veux que j'aille chercher l'eau oxygénée sous le lavabo ?

Luce passa les doigts dans ses cheveux noirs et courts. Que penserait Daniel ? Pour être heureuse jusqu'à leurs retrouvailles, elle devrait oublier celle qu'elle avait été à Sword & Cross.

Elle se tourna vers Shelby :

— Va chercher ton flacon.

IV. QUINZE JOURS

Elle n'était pas si blonde que cela, finalement.

Luce se rinça les mains et tira sur ses courtes mèches décolorées. Elle avait survécu à ses cours du jeudi, notamment une conférence pénible de deux heures de Francesca sur la sécurité. En leur répétant que les Annonceurs ne devaient pas être pris à la légère, elle semblait presque s'adresser directement à Luce. Ensuite, celle-ci avait aussi enduré des jeux de questions-réponses durant ses cours « normaux » de biologie et de maths, dans le bâtiment principal. Bref, la jeune fille avait l'impression d'avoir passé huit heures d'affilée sous le regard insistant de ses camarades, Néphelim ou non.

Même si Shelby avait été cool, à propos du nouveau look de Luce, la veille, dans leur chambre, elle ne l'avait pas abreuvée de compliments comme Arriane et ne la soutenait pas autant que Penn, loin de là. Ce matin-là, en sortant au grand jour, Luce avait cédé à l'angoisse. Miles l'avait vue le premier et lui avait adressé un signe d'encouragement. Mais il était tellement gentil qu'il ne lui aurait jamais dit qu'il la trouvait moche, de toute façon.

Bien sûr, Dawn et Jasmine s'étaient ruées sur elle juste après les « humanités », désireuses de lui toucher les cheveux et de savoir de qui Luce s'était inspirée.

— Ça fait très Gwen Stefani, commenta Jasmine.

— Madge, plutôt, hasarda Dawn. Ou plutôt le genre Vogue.

Avant que Luce puisse répondre, Dawn reprit :

— On n'est plus jumelles, maintenant.

— Jumelles ? répéta Luce en secouant la tête.

— Allez ! Ne dis pas que tu ne l'avais pas remarqué ! déclara Jasmine avec un regard perçant. Vous vous ressemblez à mort, toutes les deux. Enfin, avant... On aurait juré deux sœurs...

Face au miroir, dans les toilettes du bâtiment principal, Luce observait son reflet en songeant aux yeux écarquillés de Dawn. Elles avaient en commun leur teint pâle, leurs lèvres roses, leurs cheveux bruns... Mais Dawn était plus petite qu'elle. Elle portait des couleurs vives six jours sur sept et était bien plus moqueuse que Luce le serait jamais. À part quelques vagues points communs, Luce et Dawn n'auraient pu être plus différentes.

La porte s'ouvrit sur une brune d'allure sportive, vêtue d'un jean et d'un pull jaune. Luce l'avait aperçue en cours d'histoire. Amy quelque chose... Elle vint s'appuyer sur le lavabo, à côté de Luce, et se mit à tripoter ses sourcils.

— Pourquoi tu as fait ça à tes cheveux ? demanda-t-elle en la dévisageant.

Luce n'en revenait pas. Elle voulait bien en discuter avec ses pseudo-copines de Shoreline, mais elle n'avait jamais adressé la parole à cette fille.

Elle pensa aux propos de Shelby sur le « nouveau départ ». Mais à quoi bon se bercer d'illusions ? Tout ce que ce flacon d'eau oxygénée avait fait, c'était de lui donner une allure aussi fausse à l'extérieur qu'elle se sentait à l'intérieur. Ses parents et Callie n'allaient pas la reconnaître, ce qui n'était pas le but recherché.

Et Daniel. Que penserait Daniel ? Luce avait l'impression que l'artifice était gros comme une maison. Et cela devait se voir...

— J'en sais rien, admit-elle en passant devant la fille pour sortir. Je n'en ai aucune idée.

Se décolorer les cheveux n'allait pas chasser les mauvais souvenirs des dernières semaines. Si elle voulait vraiment prendre un nouveau départ, il fallait qu'elle agisse. Mais comment ? Elle ne maîtrisait pas grand-chose, en réalité. Son univers se trouvait entre les mains de M. Cole et de Daniel. Or tous les deux étaient loin.

C'était effrayant qu'elle en soit arrivée à compter à ce point sur Daniel, et aussi vite, d'autant plus qu'elle ignorait quand elle le reverrait. En pensant aux jours heureux qu'elle s'était imaginé vivre auprès de lui en Californie, elle se sentait terriblement seule...

Elle traversa le campus, et se fit la réflexion que l'unique moment où elle avait eu l'impression d'être indépendante, depuis son arrivée à Shoreline, c'était...

Quand elle s'était trouvée dans les bois, avec l'ombre.

Après la démonstration de la veille, Luce s'attendait à un nouveau cours similaire, avec Francesca et Steven. Elle espérait néanmoins que les étudiants auraient la possibilité de vivre leur propre expérience avec les ombres, ce jour-là, et s'était surprise à rêver de recommencer devant tous les Néphilim ce qu'elle avait fait dans la forêt.

Il ne se passa rien de tout ça ; ils firent même une sorte de bond en arrière. Les élèves eurent droit à une conférence soporifique sur le protocole et la sécurité des Annonciateurs, sur les raisons pour lesquelles ils ne devaient jamais, quelles que soient les circonstances, tenter de reproduire seuls ce qu'ils avaient vu la veille.

C'était aussi frustrant que régressif. Au lieu de regagner sa chambre, Luce alla courir un peu derrière le réfectoire, sur le chemin qui longeait la falaise, puis elle gravit les marches menant au pavillon des Néphilim. Le bureau de Francesca se trouvait dans l'annexe, à l'étage. Elle avait invité les élèves à y venir chaque fois qu'ils le souhaitaient.

L'édifice était très différent, en l'absence des élèves : sombre, traversé de courants d'air, presque abandonné, en apparence. Le moindre son que produisait la jeune fille résonnait contre les poutres. Une lumière était allumée sur le palier, à l'étage au-dessus. Il flottait un arôme de café.

Allait-elle raconter à Francesca ce qu'elle avait accompli, dans la forêt ? Cela paraîtrait sans doute insignifiant à quelqu'un d'aussi compétent. Et sa prof y verrait peut-être une violation de ses recommandations.

Au fond d'elle, Luce avait envie de jauger Francesca, de savoir si elle pouvait compter sur sa prof

si, un jour comme celui-là, elle était à deux doigts de craquer.

Au sommet des marches, elle se retrouva au bout d'un long espace ouvert. À sa gauche, derrière la balustrade, elle vit la salle de cours vide, en contrebas. À sa droite se déployait une rangée de lourdes portes en bois surmontées de vitraux. Luce foula le plancher en silence. Où se trouvait le bureau de Francesca, au juste ? Une seule porte était entrebâillée, la troisième à droite. Le joli vitrail était éclairé. Elle crut entendre une voix masculine, à l'intérieur. Au moment où elle allait frapper, une voix féminine stridente s'éleva. Luce se figea.

— Nous n'aurions jamais dû essayer, siffla Francesca.

— Nous avons pris un risque et nous n'avons pas eu de chance, voilà tout.

C'était Steven.

— Pas de chance ? railla Francesca. Tu veux dire qu'on a fait n'importe quoi, oui ! D'un point de vue purement statistique, les chances pour qu'un Annonciateur apporte de mauvaises nouvelles sont bien trop élevées. Tu as vu le résultat sur ces gamins. Ils n'étaient pas prêts !

Le silence s'installa. Luce fit quelques pas de plus sur le tapis persan.

— Elle, elle l'était.

— Je refuse de sacrifier tous les progrès effectués par une classe entière parce qu'une... une...

— Ne sois pas aussi obtuse, Francesca. Nous avons élaboré un programme superbe. Je le sais aussi bien que toi. Nos élèves surpassent tous ceux des autres programmes réservés aux Néphelim. Grâce à toi. Tu peux en être fière. Mais les choses ont changé...

— Steven a raison, intervint un homme dont les intonations étaient familières à Luce. Autant jeter par la fenêtre le programme scolaire. La trêve conclue par les deux camps est désormais le seul repère temporel qui compte.

— Vous croyez vraiment..., soupira Francesca.

— Tel que je connais Daniel, déclara l'inconnu, il arrivera pile à l'heure. Il compte sans doute les minutes.

— Il y a autre chose, intervint Steven.

Luce crut entendre un tiroir s'ouvrir, puis une exclamation retentit. Luce aurait tout donné pour savoir ce qui se passait derrière la porte.

— Où as-tu trouvé ça ? demanda l'homme. Tu l'as négociée ?

— Mais, enfin, il ne négocie jamais ! s'emporta Francesca, offusquée. Steven l'a trouvée dans la forêt, au cours de l'une de ses rondes, l'autre soir.

— Elle est authentique, n'est-ce pas ? demanda Steven. Encore un soupir.

— C'est si vieux... Je ne saurais le dire, répondit l'inconnu. Cela fait une éternité que je n'ai pas vu une flèche. Daniel saura, lui. Je vais la lui porter.

— C'est tout ? Et on fait quoi, en attendant ? s'enquit Francesca.

— Écoute, ce n'est pas mon problème, déclara l'homme, que Luce ne parvenait toujours pas à identifier, ce qui commençait à l'agacer. Et ce n'est vraiment pas mon style.

— Je t'en prie ! l'implora Francesca.

Dans le silence pesant, le cœur de Luce se mit à battre à tout rompre.

— Très bien. Si j'étais vous, je remettrais un peu d'ordre, ici. Renforcez la surveillance et faites le maximum pour qu'ils soient tous prêts. La Fin du temps n'est pas supposée être une partie de plaisir.

La Fin du temps. C'était ce qu'Arriane avait prévu, si Cam et son armée avaient gagné, ce soir-là, à Sword & Cross. Cependant, ils n'avaient pas remporté la victoire. À moins qu'ils se soient déjà lancés dans une autre bataille. Mais alors, pourquoi les Néphilim devaient-ils être prêts ?

Luce sursauta en entendant un raclement de chaises sur le plancher. Il ne fallait surtout pas qu'on la surprenne en train d'espionner cette conversation, quel qu'en soit le sujet.

Pour une fois, elle se réjouit de l'architecture tarabiscotée de Shoreline et de ses multiples recoins. La jeune fille se tapit dans une alcôve ouvragée, entre deux bibliothèques.

Une seule personne quitta le bureau, à en juger par le bruit des pas, puis la porte se referma. Le souffle court, Luce attendit que l'inconnu approche.

D'abord, elle ne vit que ses pieds, chaussés de bottes en cuir marron. Au détour du virage, elle constata que l'homme portait un jean délavé, et une chemise à rayures bleues et blanches. Enfin apparurent des dreadlocks noir et or caractéristiques.

Roland Sparks était à Shoreline !

Luce quitta sa cachette. Elle se tenait toujours à carreau en présence de Francesca et Steven. Ils étaient si beaux et puissants, si mûrs... Et ils étaient ses profs, après tout. Roland, lui, ne l'intimidait nullement. Enfin, pas beaucoup. Plus maintenant. De plus, il était l'être le plus proche de Daniel qu'elle ait vu depuis plusieurs jours.

Elle descendit les marches aussi furtivement que possible, puis se précipita sur la terrasse. Roland flânait en direction de l'océan, en toute insouciance.

— Roland ! appela-t-elle en se hâtant.

Elle se mit à courir. Roland avait atteint l'extrémité du chemin, au bord du précipice, au-dessus des rochers.

Immobile, il contemplait la mer. Lorsqu'il se retourna lentement, Luce sentit naître un trouble bizarre dans le creux de son ventre.

— Tiens, tiens, grinça-t-il avec un sourire. Lucinda Price découvre la décoloration.

— Oh !

Elle porta les mains à ses cheveux, se sentant ridicule.

— Non, non, dit-il en s’approchant d’elle en ébouriffant sa tignasse. Ça te va bien. Ça met un peu de relief, en ces temps difficiles.

— Qu’est-ce que tu fiches là ?

— Je viens de m’inscrire, répondit-il, désinvolte. Je suis allé prendre mon emploi du temps, rencontrer les profs. Ça a l’air très sympa, ici.

Du sac à dos qu’il portait sur une épaule dépassait un objet long, étroit et argenté. Suivant son regard, Roland changea son sac de côté et resserra le cordon qui le fermait.

— Roland, dit Luce d’une voix tremblante. Pourquoi as-tu quitté Sword & Cross ? Qu’est-ce que tu fais ici ?

— J’avais besoin de changer de rythme, répondit-il de façon un peu sibylline.

Luce allait lui demander des nouvelles des autres – Arriane et Gabbe, et même de Molly – histoire de savoir s’ils avaient remarqué son départ et s’ils s’en souciaient. Mais, quand elle ouvrit la bouche, il en sortit tout autre chose :

— De quoi vous parliez, dans le bureau, avec Francesca et Steven ?

L’expression de Roland se fit aussitôt plus grave :

— Ça dépend. Qu’est-ce que tu as entendu ?

— Daniel. Je t’ai entendu dire qu’il... Ne me mens pas, Roland. Quand reviendra-t-il ? Parce que je ne crois pas que...

— Viens faire un tour avec moi, Luce.

À Sword & Cross, elle aurait trouvé bizarre que Roland Sparks la prenne par les épaules. Ce jour-là, à Shoreline, ce geste était réconfortant. Ils n’avaient jamais été vraiment amis, mais il lui rappelait son passé proche, et ce lien était une occasion qu’elle ne pouvait laisser échapper.

Ils longèrent le sommet de la falaise et la terrasse du petit-déjeuner, puis les chambres et une roseraie dont Luce ignorait l’existence. La nuit tombait. À leur droite, les eaux de l’océan chatoyaient dans des tons de rose, d’orangé et de pourpre, au soleil couchant.

Roland l’entraîna vers un banc, face à l’horizon, à l’écart des bâtiments du campus. En baissant les yeux, elle vit les marches brutes taillées dans la roche, qui menaient à la plage.

— Qu’est-ce que tu me caches ? s’enquit la jeune fille quand le silence devint insupportable.

— L’eau est à douze degrés, répondit-il.

— Ce n’est pas ce que je voulais dire, reprit-elle en le regardant droit dans les yeux. Il t’a envoyé ici pour me surveiller ?

Roland se gratta la tête.

— Ecoute, Daniel fait son boulot, déclara-t-il en désignant le ciel. En attendant...

Luce eut l’impression qu’il regardait du côté de la forêt, derrière les chambres.

— ... Et toi, tu as quelque chose à faire, aussi.

— Quoi ? Pas du tout ! s'exclama-t-elle. Je suis là uniquement parce que...

— Arrête ! lança-t-il en riant. On a tous nos secrets, Luce. Le mien m'a amené à Shoreline, et le tien va te conduire dans les bois.

Elle voulut protester, mais Roland la fit taire d'un signe et de son regard mystérieux.

— Je ne veux pas te poser de problèmes. Je viens t'encourager, au contraire, dit-il en regardant au loin. Revenons-en à l'océan. L'eau est glaciale. Tu t'y es déjà baignée ? Je sais que tu adores nager...

Luce se rendit compte qu'elle se trouvait à Shoreline depuis trois jours à respirer l'air marin, bercée par le ronronnement permanent des vagues, mais qu'elle n'avait toujours pas mis les pieds sur la plage. Or ce n'était pas parce que cela était interdit, comme à Sword & Cross. Comment cela ne lui était-il jamais venu à l'esprit ?

Elle secoua la tête.

— Sur une plage où il fait aussi froid, on peut à la limite allumer un feu de camp, mais rien de plus, reprit Roland. Tu t'es fait des amis, ici ?

— Quelques-uns, répondit-elle, évasive.

— Amène-les avec toi, ce soir, à la nuit tombée. Là-bas.

Il désigna une étroite langue de sable, au pied des marches.

— C'est quoi ton idée, au juste ? demanda-t-elle avec un regard en biais.

— Ne t'en fais pas ! répondit Roland avec un sourire diabolique. Ce sera très innocent. Mais tu sais ce que c'est : je suis nouveau, j'aimerais juste me faire connaître.

— Hé, mec ! Si tu me marches une fois de plus sur les pieds, je te fracasse la cheville !

— Si tu nous éclairais un peu mieux avec ta torche, Shelby, on y verrait peut-être plus clair...

Luce s'efforça de ne pas glousser en suivant Miles et Shelby, qui ne cessaient de se chamailler, à travers le campus, dans l'obscurité. Il était presque onze heures et Shoreline était plongé dans le noir et le silence, à peine troublé par le hullement d'une chouette. Nimbé de brouillard, un croissant de lune orange luisait très bas dans le ciel. À eux trois, ils n'avaient réussi à dénicher qu'une torche, celle de Shelby, de sorte que celle-ci était la seule à discerner le chemin qui menait vers l'océan. Pour les deux autres, le terrain qui, de jour, paraissait si luxuriant et bien entretenu était jalonné d'obstacles et de pièges, de fougères et de pommes de pin...

Quand Roland lui avait demandé d'amener des copains, Luce avait senti son estomac se nouer. À Shoreline, il n'y avait ni caméras de surveillance ni moniteurs. Ce n'était donc pas la peur d'être surprise qui la tenaillait. En fait, quitter en douce le dortoir s'était révélé assez facile. Le plus grand défi, c'était de réunir des gens.

Dawn et Jasmine semblaient être les meilleures candidates pour une fête sur la plage, mais quand

Luce était allée frapper à la porte de leur chambre, au quatrième étage, il n'y avait pas de lumière, et elles n'avaient pas répondu. De retour chez elle, elle avait trouvé Shelby dans une position de yoga tantrique qui faisait mal à regarder. Luce ne voulait pas rompre la concentration intense de sa camarade en l'invitant à une fête dont elle ignorait tout. Par chance, quelqu'un avait toqué à leur porte. Furieuse, Shelby avait dû interrompre sa posture.

C'était Miles, qui voulait savoir si Luce avait envie d'aller manger une glace.

Luce les avait observés tour à tour avant de déclarer :

— J'ai une meilleure idée.

Dix minutes plus tard, vêtus de sweat-shirts à capuche, ils se mettaient en route vers le sommet de la falaise. Miles était coiffé d'une casquette des Dodgers, visière en arrière ; Shelby arborait des chaussettes de laine à doigts de pied qui permettaient de porter des tongs, et Luce angoissait sérieusement à l'idée de les présenter à Roland.

— C'est qui, ce mec, déjà ? demanda Miles en lui signalant une ornière juste avant qu'elle ne fasse un vol plané.

— Oh, c'est... un type de mon ancien lycée.

Luce chercha une réponse plus adéquate tandis qu'ils descendaient les marches. Roland n'était pas vraiment un ami, et, même si les élèves de Shoreline semblaient plutôt ouverts d'esprit, elle hésitait à leur dire de quel côté de la barrière des anges déchu Roland était tombé.

— C'était un ami de Daniel, expliqua-t-elle enfin. On ne sera sans doute pas très nombreux à la fête. Je crois qu'il ne connaît personne, ici, à part moi.

Avant même de le voir, ils sentirent le feu de camp, et l'odeur de la fumée de noyer blanc. Au pied des marches, ils prirent un virage parmi les rochers et, soudain, des étincelles jaillirent devant eux. Ils s'arrêtèrent.

Il devait bien y avoir une centaine de personnes, sur la plage.

Le vent soufflait avec violence, mais ce n'était rien par rapport à l'énergie des fêtards. À une extrémité de l'assemblée, non loin de Luce, un groupe de hippies à longue barbe hirsute et chemise miteuse formaient un cercle et jouaient des percussions. D'autres jeunes dansaient en suivant leur rythme endiablé. En se hissant sur la pointe des pieds, Luce reconnut pas mal d'élèves de Shoreline réunis autour du feu pour se réchauffer. Ils brandissaient des bâtons, se chamaillant pour faire griller saucisses et guimauves ou réchauffer des gamelles de haricots. Comment diable avaient-ils été informés de la fête ? En tout cas, tout le monde semblait s'éclater.

Roland trônait au milieu de cette foule. Il avait troqué sa chemise bien repassée et ses élégantes bottes en cuir pour la même tenue que les autres : sweat-shirt à capuche et jean troué. Perché sur un rocher, il gesticulait de façon exagérée en racontant une histoire que Luce n'entendait pas vraiment. La mine réjouie, radieuses, Dawn et Jasmine faisaient partie de l'auditoire captivé.

— C'est ce que tu appelles une petite fête ? s'enquit Miles.

Luce observait Roland. Que pouvait-il bien raconter ?

Sa façon de prendre le contrôle de la soirée ramena Luce dans la chambre de Cam, lors de la première et seule fête à laquelle elle était allée, à Sword & Cross. Arriane lui manquait. Penn aussi, bien sûr. Elle était tellement angoissée en arrivant, mais elle avait tout de même fini par s'amuser. Et Daniel, qui adressait à peine la parole à Luce, à l'époque... Les choses avaient bien changé.

— Faites comme ça vous chante, déclara Shelby en ôtant ses tongs pour marcher dans le sable en chaussettes, mais moi, je vais me chercher à boire. Et une saucisse, aussi ! Ensuite, je prendrai peut-être une petite leçon particulière de percussions avec l'un de ces mecs, là-bas.

— Moi aussi, intervint Miles. Enfin, sauf pour le mec des percussions, je précise !

— Luce ! lança Roland depuis son perchoir. Tu es venue...

Miles et Shelby se dirigeaient déjà vers les saucisses, tandis que Luce franchit une dune de sable frais et humide pour rejoindre Roland et son petit groupe :

— Tu ne plaisantais pas quand tu as dit vouloir te faire connaître des autres. Tu as fait fort !

— N'est-ce pas ? répondit Roland. Fort, dans le bon, ou dans le mauvais sens ?

La question lui parut tendancieuse, mais Luce ne pouvait en dire davantage. Elle pensait à la conversation animée qu'elle avait entendue, dans le bureau de sa prof. Francesca s'exprimait d'un ton cassant. Soudain, la frontière entre le bien et le mal était très floue. Roland et Steven étaient des anges déchus qui n'étaient jamais passés de l'autre côté. A priori, c'étaient des démons. Luce savait-elle au moins ce que cela signifiait ? Mais il y avait Cam et... Que voulait dire Roland en posant cette question ? Elle l'observa avec attention. Peut-être cherchait-il simplement à savoir si elle s'amusait bien...

Des fêtards déchaînés tournoyaient autour d'elle. Luce percevait les vagues noires et infinies, toutes proches. Au bord de l'eau, l'air était vif et froid, mais le feu de camp lui réchauffait la peau. Tant de choses semblaient aller de travers, avant de venir la heurter de plein fouet, toutes en même temps...

— Qui sont ces gens, Roland ?

— Voyons un peu... Des paumés, dit-il en désignant les percussionnistes.

À leur droite, il lui montra un groupe de garçons qui cherchaient à impressionner quelques filles avec leurs pas de danse pitoyables.

— Ceux-là, ce sont des marines stationnés à Fort Bragg. Vu leur état, j'espère qu'ils sont en permission pour le week-end.

Jasmine et Dawn apparurent aux côtés de Roland, qui les prit par les épaules :

— Ces deux-là, tu les connais déjà, je crois.

— Tu ne nous avais pas dit que tu étais une si bonne amie de notre organisateur de soirées célestes, déclara Jasmine.

— Sérieux, murmura Dawn assez fort à l'oreille de Luce, seul mon journal intime sait à quel point j'ai toujours rêvé d'aller à une soirée de Roland Sparks. Et mon journal intime ne révèle jamais

rien.

— Contrairement à moi, peut-être, plaisanta Roland.

— Y a pas de sauce, dans cette fête ? lança Shelby, derrière Luce.

Flanquée de Miles, elle tenait deux hot-dogs dans une main.

— Shelby Sterris, dit-elle en tendant l'autre à Roland. Et toi, qui es-tu ?

— Shelby Sterris, répéta Roland. Moi, je suis Roland Sparks. Dis-moi, tu n'as jamais habité l'est de Los Angeles ? On se connaît ?

— Non.

— Elle possède une mémoire photographique, déclara Miles.

Il tendit un hot-dog végétarien à Luce. Ce n'était pas ce qu'elle préférait, mais c'était gentil quand même.

— Et moi, je m'appelle Miles, ajouta-t-il. Sympa, ta fête.

— Très cool, admit Dawn en bougeant au rythme des percussions, avec Roland.

— Et Steven et Francesca ? demanda Luce à Shelby, criant presque. Ils ne vont pas nous entendre ?

— Échapper au radar était assez facile, mais si l'on plaçait une sono d'enfer en plein dessus...

Jasmine regarda en direction du campus :

— Sûrement, mais on a pas mal de liberté, à Shoreline. Du moins les Néphilim. Tant qu'on reste sur le campus, sous leur surveillance, on peut faire à peu près ce qu'on veut.

— Y compris un concours de limbo ? suggéra Roland avec un sourire espiègle, en brandissant une grosse branche. Miles, tu veux bien tenir l'autre extrémité ?

— Quelques secondes plus tard, la perche de fortune était tendue et le rythme des percussions changea. Chacun abandonna aussitôt ce qu'il était en train de faire pour s'aligner devant la perche.

— Luce ! appela Miles. Tu ne vas pas rester plantée là-bas, quand même ?

Elle scruta la foule, un peu mal à l'aise, mais Dawn et Jasmine lui firent une place entre elles. Shelby était déjà en mode compétition. Ce devait être de naissance, chez elle. Elle s'étira. Même les marines étaient de la partie.

— D'accord, fit Luce en se joignant aux autres.

Au début, la file avança rapidement. Les trois premières fois, Luce passa aisément sous la perche. La quatrième fois, elle dut faire un petit effort pour pencher la tête en arrière et voir les étoiles, ce qui lui valut les acclamations de la foule. Bientôt, elle se trouva en train d'encourager tout le monde, à peine étonnée de sauter de joie lorsque Shelby réussit son passage. Il y avait quelque chose de fascinant à voir les corps se cambrer et passer sous la branche, au grand bonheur de tous. Luce en avait des poussées d'adrénaline.

Pour elle, s'amuser n'était pas facile, en général. Depuis trop longtemps, ses rires étaient suivis de près par un sentiment de culpabilité, l'impression lancinante qu'elle n'était pas en droit de prendre du bon temps, quelle qu'en soit la raison. Ce soir-là, elle se sentait plus légère. Sans même s'en rendre compte, elle avait réussi à chasser les ténèbres.

Lors de son cinquième passage sous la barre, la file s'était considérablement raccourcie. La moitié des participants déjà éliminés s'était groupée autour de Miles ou de Roland. Luce était sur un petit nuage, un peu enivrée, et fermait la marche. Soudain, une main ferme lui empoigna le bras et lui fit perdre l'équilibre.

Elle faillit crier, mais une autre main se posa sur sa bouche :

— Chut...

Daniel l'entraîna à l'écart des autres. Sa main puissante glissa sur sa nuque, puis effleura sa joue de ses lèvres. L'espace d'un instant, le contact de sa peau sur la sienne, la lueur violette de ses yeux et sa propre envie de le serrer contre elle pour ne jamais le relâcher lui donnèrent le tournis.

— Qu'est-ce que tu fais là ? murmura-t-elle.

Ce qu'elle voulait dire, c'était : « Dieu merci, tu es là » ou bien : « Tu m'as tellement manqué », ce qui signifiait : « Je t'aime », mais aussi : « Tu m'as abandonnée » et : « Je croyais que c'était trop risqué » ou encore : « C'est quoi, cette trêve ? ». Mille idées se bousculaient dans sa tête.

— Il fallait que je te voie, dit-il.

Il l'emmena derrière un gros rocher volcanique, sur la plage, un sourire de conspirateur sur les lèvres, qui gagna bientôt Luce. Ce sourire indiquait que, non seulement ils ne respectaient pas les règles que Daniel lui-même avaient fixées, mais qu'ils y prenaient un malin plaisir.

— En m'approchant pour voir cette fête de plus près, j'ai remarqué que tout le monde dansait, poursuivit-il. Et j'ai été un peu jaloux...

— Jaloux ? répéta Luce.

Ils étaient seuls. Elle se jeta à son cou et plongea son regard dans ses yeux violets :

— Pourquoi serais-tu jaloux ?

— Parce que ton carnet de bal est plein, répondit-il en lui caressant le dos. Pour l'éternité.

Daniel l'enlaça comme pour une valse et ils se mirent à danser sur le sable. Ils entendaient la musique de la fête, mais, de là où ils se trouvaient, ils avaient l'impression d'assister à un concert privé. Luce ferma les yeux et se lova contre son torse, la tête posée sur son épaule, où elle se nicha parfaitement.

— Non, ce n'est pas tout à fait ça, déclara Daniel au bout d'un moment.

Il désigna ses pieds. Elle remarqua que les siens étaient nus.

— Enlève tes chaussures, dit-il, et je te montrerai comment dansent les anges.

Luce obéit et jeta ses chaussures noires plus loin sur la plage. Entre ses orteils, le sable était doux

et frais. Quand Daniel l'attira vers lui, leurs pieds se touchèrent. Elle faillit perdre l'équilibre, mais il la tenait fermement dans ses bras. Luce se retrouva vite les pieds posés sur les siens. Elle leva les yeux et vit ce qu'elle brûlait de voir depuis des jours : Daniel déployant ses ailes.

Elles envahirent son champ de vision et s'étendirent vers le ciel. Grandes et magnifiques, elles luisaient dans la nuit. Il n'y en avait sans doute pas de plus belles dans tout le Paradis. Luce sentit Daniel décoller de terre. Ses ailes battaient légèrement, presque comme les pulsations d'un cœur, à quelques centimètres au-dessus du sable.

— Prête ?

Prête pour quoi, elle n'en avait aucune idée, mais cela n'avait aucune importance.

Ils virevoltaient dans le ciel aussi souplement que des patineurs sur la glace. Daniel s'envola au-dessus de l'eau, la jeune fille dans ses bras. En sentant l'écume d'une vague lui frôler les orteils, Luce retint son souffle. Daniel éclata de rire et monta plus haut encore en penchant Luce en arrière. Puis ils se mirent à tourner. Ils dansaient au-dessus de l'océan !

La lune n'éclairait plus qu'eux. Luce riait de bonheur, à tel point que Daniel rit de plus belle avec elle. Jamais elle ne s'était sentie aussi légère.

— Merci, murmura-t-elle.

Il lui répondit d'un baiser. Doucement, d'abord, puis il l'embrassa sur le front, le nez, avant de trouver enfin ses lèvres.

Elle lui rendit son baiser, de tout son corps, de façon avide, brusque, presque désespérée. C'était sa façon de retrouver Daniel, de toucher au cœur de cet amour rassurant qu'ils partageaient depuis si longtemps. L'espace d'un instant, ce fut le silence, puis Luce reprit son souffle. Elle n'avait même pas remarqué qu'ils étaient de retour sur la plage.

Daniel avait une main sur sa nuque. Le bonnet de la jeune fille était baissé sur ses oreilles, dissimulant ses cheveux décolorés. Dès qu'il le lui enleva, le vent balaya ses mèches.

— Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ?

Il parlait d'une voix douce, mais d'un ton un peu réprobateur. Peut-être était-ce parce que la musique s'était tue, avec leur danse et leur baiser, et qu'ils n'étaient plus que deux personnes comme les autres, sur le sable. Les ailes de Daniel étaient encore visibles, dans son dos, mais hors d'atteinte.

— On s'en moque, de mes cheveux.

Tout ce qui comptait, à ses yeux, c'était de le serrer dans ses bras. Cela ne devait-il pas être également la seule préoccupation de Daniel ?

Luce voulut reprendre son bonnet. Ses cheveux blonds lui semblaient trop voyants, comme un drapeau rouge destiné à avertir Daniel qu'elle était sur le point de craquer. Quand elle essaya de se détourner, il l'enlaça.

— Attends, dit-il en la serrant contre lui. Pardonne-moi. Elle soupira et, blottie contre lui, elle s'abandonna. Puis elle pencha la tête en arrière pour croiser son regard.

— Il n’y a plus de risque, maintenant ? demanda-t-elle. Pourvu que Daniel évoque la trêve ! Alors ils pourraient enfin être ensemble. Hélas, son regard morne lui fournit la réponse à sa question sans qu’il ait besoin de prononcer un mot.

— Je ne devrais pas être ici, mais je m’inquiète pour toi, avoua-t-il en l’écartant un peu de lui. Et à juste titre, apparemment. (Il souleva une mèche de ses cheveux.) Je ne comprends pas pourquoi tu as fait ça, Luce. Cela ne te ressemble pas.

Elle le repoussa. Elle avait toujours détesté qu’on lui tienne ce genre de propos.

— Eh bien, c’est moi qui les ai décolorés, pourtant. Je ne suis peut-être pas celle que tu voudrais que je sois...

— Ne sois pas injuste. Je t’aime telle que tu es.

— C’est-à-dire, Daniel ? Parce que, si tu sais qui je suis, n’hésite pas à me le dire.

Elle haussa le ton, la frustration dépassant la passion qui lui filait entre les doigts :

— Je suis toute seule, ici, et je voudrais bien comprendre pourquoi. Je cherche à savoir ce que je fabrique ici, avec tous ces... Alors que je ne suis même pas...

— Tu n’es pas quoi ?

Comment avaient-ils pu passer aussi vite d’une danse dans le ciel à ça ?

— Je ne sais pas. Je m’efforce de vivre au jour le jour, de me faire des amis. Hier, je me suis inscrite à un club, et nous envisageons une promenade en bateau, des trucs comme ça.

En réalité, elle avait envie de lui parler des ombres, et surtout de ce qu’elle avait fait dans les bois. Mais Daniel semblait déjà contrarié, comme si elle avait commis une faute.

— Tu n’iras nulle part en bateau, décréta-t-il.

— Quoi ?

— Tu vas rester ici, sur le campus, jusqu’à nouvel ordre de ma part.

Percevant sa colère, il poussa un soupir :

— Je regrette de t’imposer ces règles, Luce, mais... C’est dans ton intérêt. Je ne veux pas qu’il t’arrive quelque chose.

— À ce rythme-là, il ne m’arrivera rien, en effet, maugréa la jeune fille. Rien de mal, mais rien de bon, non plus. On dirait que, quand tu n’es pas là, tu refuses que je fasse quoi que ce soit.

— Ce n’est pas vrai, lui assura-t-il en brandissant un index rageur.

Jamais elle ne l’avait vu s’emporter aussi vite. Puis il leva les yeux vers le ciel. Luce suivit son regard. Une ombre surgit au-dessus de leurs têtes, tel un feu d’artifice noir laissant une traînée de fumée mortelle dans son sillage. Daniel parut la déchiffrer instantanément.

— Il faut que j’y aille, annonça-t-il.

— C'est incroyable ! s'exclama-t-elle en se détournant. Tu débarques comme par enchantement, tu déclenches une dispute et tu t'en vas. C'est vraiment le grand amour !

Il la prit par les épaules et se mit à la secouer jusqu'à ce qu'elle consente à le regarder.

— C'est le grand amour, tu le sais bien, affirma-t-il avec une telle ferveur que Luce fut incapable de dire si elle était transportée ou si elle souffrait davantage.

Ses yeux scintillaient d'une lueur violette, non pas de colère, mais d'un désir intense. Un regard qui vous fait aimer une personne si fort qu'elle vous manque même quand elle est là.

Daniel se pencha pour l'embrasser sur la joue mais, au bord des larmes et gênée, elle se détourna. Elle l'entendit soupirer, puis elle perçut son battement d'ailes.

Non.

Quand elle fit volte-face, Daniel filait dans le ciel, entre la lune et l'océan. Ses ailes blanches brillaient. Au bout de quelques instants, elle ne parvint plus à le distinguer des étoiles...

V. QUATORZE JOURS

Durant la nuit, une nappe de brouillard avait fondu sur la ville de Fort Bragg. Elle ne se dissipa pas au lever du soleil, et la grisaille continua de s'insinuer partout, même dans les esprits. Au cours de ce vendredi interminable, Luce eut l'impression d'évoluer dans une certaine indolence. Les profs se montrèrent distants, apathiques et les élèves léthargiques luttèrent pour ne pas s'endormir.

À la fin des cours, cette atmosphère lugubre avait pénétré Luce jusqu'à la moelle. Que faisait-elle dans ce lycée qui n'était pas vraiment le sien, dans cette vie temporaire qui ne faisait que souligner qu'elle n'avait aucune existence réelle, permanente ? Elle ne souhaitait qu'une chose : se glisser dans son lit et dormir, pour fuir le mauvais temps et cette longue première semaine à Shoreline, mais aussi sa dispute avec Daniel et les mille et une interrogations qui se bousculaient dans sa tête...

La veille, elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Au petit matin, elle avait regagné sa chambre toute seule. Puis elle s'était agitée dans son lit sans trouver le sommeil. Si le rejet de Daniel ne la surprenait plus, il n'était pas supportable pour autant. Et cet ordre insultant et machiste qu'il lui avait donné de rester sur le campus... Il se croyait où ? Au XIXe siècle ? Daniel régenterait peut-être sa vie, des siècles plus tôt. Mais Luce n'aurait jamais accepté d'être une Jane Eyre soumise, même à l'époque, et encore moins maintenant...

Après les cours, en regagnant sa chambre, elle était encore furieuse et agacée. Elle avait les yeux rouges et dormait presque debout. Dans la pénombre de la pièce vide, elle faillit ne pas remarquer la lettre glissée sous la porte.

C'était une enveloppe légère, carrée, de couleur crème. En la retournant, Luce vit son nom écrit en lettres épaisses. Espérant des excuses de Daniel, elle l'ouvrit vite en la déchirant. Elle lui devait des excuses, elle aussi.

Chère Luce,

Il y a quelque chose que je veux te dire depuis trop longtemps. Rejoins-moi en ville, près de Noyo point, vers six heures, ce soir. Le bus n° 5, sur l'autoroute1, s'arrête à quelques centaines de mètres au sud de Shoreline. Utilise cette carte de transport. Je t'attendrai près de la falaise nord. Je suis impatient de te voir.

Je t'embrasse,

Daniel

Luce trouva un petit morceau de papier à l'intérieur de l'enveloppe, un ticket de bus bleu et blanc portant le numéro 5, avec un plan sommaire de Fort Bragg tracé au dos. Rien d'autre.

C'était à n'y rien comprendre. Il n'y avait pas un mot sur leur différend, à la plage. Daniel se rendait-il au moins compte à quel point c'était bizarre qu'il disparaisse un soir, et qu'il exige qu'elle le rejoigne comme par caprice le lendemain ?

Il ne s'excusait pas le moins du monde.

C'était étrange. Daniel était capable d'apparaître n'importe où, n'importe quand. En général, il n'avait que faire des réalités logistiques imposées aux êtres humains normaux.

La lettre était froide et raide, entre ses doigts. Une partie d'elle-même, la plus rebelle, fut tentée de faire mine de ne l'avoir jamais reçue. Elle en avait assez de cette dispute, assez que Daniel ne lui fasse pas assez confiance pour lui révéler certains détails. Toutefois, l'amoureuse transie se demandait si elle n'était pas trop dure avec lui. Leur relation valait bien un petit effort. Elle tenta de se rappeler les yeux de Daniel, et sa voix, quand il lui avait raconté leur vie en Californie, au temps de la ruée vers l'or, quand il l'avait vue par la fenêtre et qu'il était tombé amoureux d'elle pour la millième fois, sans doute.

Telle fut l'image qu'elle emporta avec elle en quittant sa chambre, quelques minutes plus tard. Elle suivit l'allée menant à la grille de Shoreline pour se rendre à l'arrêt de bus indiqué par Daniel. Sous ce ciel gris et plombé, le souvenir de son regard implorant lui serrait le cœur. Elle regarda des voitures incolores surgir du brouillard et emprunter la bretelle en épingle à cheveux menant à l'autoroute, avant de disparaître de nouveau.

En observant l'imposant campus de Shoreline, derrière elle, Luce songea aux paroles prononcées par Jasmine, lors de la fête : « Tant qu'on reste sur le campus, sous leur surveillance, on peut faire à peu près ce qu'on veut. » Luce était en train d'échapper à cette surveillance, mais il n'y avait aucun mal à cela, non ? Elle n'était pas vraiment une élève. De toute façon, revoir Daniel valait bien le risque de se faire prendre.

Peu après 17h30, le bus numéro 5 marqua l'arrêt. C'était un vieux véhicule gris et dégingué, à l'image du chauffeur qui actionna les portières. Luce s'assit à l'avant. Cela sentait les toiles d'araignées, le renfermé, comme dans un grenier. La jeune fille devait s'agripper au siège en similicuir chaque fois que le bus fonçait dans les virages à plus de soixante-dix kilomètres à l'heure, menaçant de plonger à pic dans l'océan, à quelques centimètres du bord.

Lorsqu'elle arriva en ville, il bruinait. La plupart des commerces de la rue principale étaient déjà fermés. Les lieux étaient trempés, désolés, ce n'était pas le cadre dont elle rêvait pour une réconciliation.

En descendant du bus, elle sentit la pluie froide sur son nez et ses doigts. Elle repéra un panneau en métal vert et tordu, et suivit la flèche vers Noyo Point.

Il s'agissait d'une large langue de terre, moins verdoyante que le campus de Shoreline, où alternaient zones herbeuses et étendues de sable gris et humide. Dépouillés de leurs feuilles par le vent marin, les arbres étaient moins fournis. À quelques dizaines de mètres de la route se dressait un banc solitaire, dans la boue. C'était sans doute là que Daniel lui avait donné rendez-vous. Il n'était pas encore arrivé. Luce consulta sa montre : elle avait cinq minutes de retard.

Daniel, lui, était toujours ponctuel.

Les gouttelettes d'eau restaient posées sur ses cheveux au lieu de s'insinuer jusqu'à son cuir chevelu. Même Dame Nature ne savait pas que faire des mèches décolorées de Luce... La jeune fille n'avait aucune envie d'attendre Daniel sous la pluie. Dans la rue principale, elle se réfugia sous le porche en bois d'un magasin fermé, sous une enseigne rouillée indiquant Fred's Fish en lettres bleu délavé.

Fort Bragg avait moins de charme que Mendocino, où Daniel et elle s'étaient arrêtés avant de s'envoler vers la côte. C'était un village de pêcheurs traditionnel, niché au-dessus d'une baie bordée de quais en bois pourrissant. Justement, un groupe de pêcheurs venait de débarquer, en contrebas. Secs et noueux, sous leurs cirés trempés, ils gravirent les marches taillées dans la roche depuis le bord de l'eau.

Seuls ou par deux ou trois, ils passèrent devant le banc solitaire, puis longèrent les arbres penchés et les devantures de magasins en direction d'un parking situé à la lisière sud de Noyo Point. La mine renfrognée, ils regagnèrent leurs vieilles voitures déglinguées. Tous sauf un. Il ne descendait pas d'un chalutier, celui-là. En fait, il était apparu comme par enchantement. Luce se plaqua contre le rideau de fer de la poissonnerie et retint son souffle.

Cam.

Il marchait vers l'ouest et allait croiser la jeune fille. Il portait une veste en cuir et un Jean slim noirs. Ses cheveux bruns et courts luisaient sous la pluie. Sur son cou, on distinguait une partie de son tatouage en forme de soleil. Contre le ciel délavé, ses yeux verts n'avaient jamais été d'une couleur aussi intense.

La dernière fois qu'elle l'avait vu, il était à la tête d'une armée abjecte de démons durs et cruels : le Mal incarné. De quoi glacer les sangs. Luce ne manquait pas d'insultes et de reproches à lui assener, mais elle préférait tout bonnement ne pas avoir affaire à lui.

Trop tard. Dès que le regard d'émeraude de Cam se posa sur elle, elle se figea, non pas sous l'effet de ce charme puissant auquel elle avait failli plusieurs fois succomber à Sword & Cross, mais parce qu'il semblait sincèrement inquiet de la trouver là. Il revint sur ses pas et rejoignit la jeune fille en un clin d'œil.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Cam était plus qu'alarmé : il avait peur. Un peu voûté et le regard fuyant, il n'avait pas dit un mot sur sa nouvelle coiffure, comme s'il ne l'avait même pas remarquée. Il n'était sans doute pas censé savoir qu'elle séjournait en Californie. Ce déplacement visait justement à la maintenir à l'écart des types de son espèce... C'était fichu.

— Je me...

Elle observa l'allée de gravier blanc, derrière Cam, qui coupait l'étendue herbeuse, au sommet de la falaise.

— Je me promenais...

— C'est faux.

— Laisse-moi tranquille ! répondit-elle en essayant de s'éloigner. Je n'ai rien à te dire.

— Pas de problème, puisqu'on n'est pas supposés se parler. Mais tu ne devais pas quitter ce lycée.

Soudain, elle s'effraya, il paraissait au courant de quelque chose qu'elle ignorait :

— Comment sais-tu que je fréquente ce lycée ?

— Je sais tout..., soupira Cam.

— Alors tu es venu te battre contre Daniel ?

— Quoi... ? bredouilla Cam, intrigué. Attends un peu !

— Tu veux dire que tu as rendez-vous avec lui, ici ?

— Ne prends pas cet air outré ! On est ensemble, lui et moi, non ?

Manifestement, Cam ne s'était toujours pas remis du fait que Luce lui ait préféré Daniel. Il se gratta le front, l'air soucieux.

— C'est Daniel qui t'a fait venir ? s'enquit-il.

La jeune fille grimaça, gênée par son regard appuyé :

— J'ai reçu une lettre.

— Fais voir !

Crispée, Luce tenta de déchiffrer son étrange expression. Que savait-il, au juste ? Il était aussi mal à l'aise qu'elle... Luce ne broncha pas.

— Tu t'es fait embobiner ! Grigori ne te donnerait rendez-vous nulle part, en ce moment.

— Tu ignores ce qu'il est capable de faire pour moi, rétorqua Luce en se détournant.

Si seulement Cam ne l'avait pas remarquée... Luce aurait voulu se trouver très loin, en cet instant. De façon un peu puérile, elle avait envie de se vanter de la visite de Daniel, la veille. Mais à quoi bon lui fournir les détails d'une querelle ?

— Il mourrait, si tu venais à disparaître, Luce. Si tu tiens à vivre, tu ferais mieux de me montrer cette lettre.

— Tu me tuerais pour une feuille de papier ?

— Non, mais c'est l'intention de la personne qui te l'a envoyée.

— Comment ça ?

Elle avait presque l'impression que cette lettre la brûlait, au point qu'elle fut tentée de la remettre à Cam. Celui-ci ne savait pas de quoi il parlait. Il ne pouvait en être autrement. Mais plus il la regardait fixement, plus elle s'interrogeait sur cette enveloppe incongrue, avec son ticket de bus et ses instructions. Le mot était étrangement froid et strict. Pas du tout le genre de Daniel. Les doigts tremblants, Luce sortit la lettre de sa poche.

Cam s'en empara vivement et la parcourut avec une moue. Puis il marmonna dans sa barbe en scrutant la forêt, de l'autre côté de la route. Luce en fit autant, mais elle ne trouva rien de suspect

du côté des derniers pêcheurs qui chargeaient leur matériel à l'arrière de leurs pick-up.

— Viens, dit-il enfin en lui empoignant le bras. Il est temps que tu retournes au lycée.

Luce se dégagea de son emprise :

— Je n'irai nulle part avec toi ! Je te déteste ! Qu'est-ce que tu fais là, d'ailleurs ?

— Je suis à la chasse, répondit-il en observant les alentours.

S'efforçant de dissimuler l'angoisse qu'il lui inspirait encore, elle le toisa. Il était fluet, sous ses airs de mauvais garçon, et il n'avait pas d'arme...

— Vraiment ? Et qu'est-ce que tu chasses ?

Cam regarda vers la forêt plongée dans la pénombre.

— Elle ! répondit-il avec un signe de tête.

Luce se retourna, mais, avant qu'elle puisse voir la personne dont il parlait, Cam la poussa brutalement sur le côté. Il y eut un souffle d'air, puis un objet argenté fusa à quelques centimètres du visage de la jeune fille.

— À terre ! hurla Cam.

Il la prit par les épaules.

Elle se coucha, coincée sous le poids de Cam, le nez dans la poussière.

— Pousse-toi ! s'écria-t-elle en se débattant, dégoûtée et effrayée.

Cette personne devait être vraiment dangereuse pour que Luce se retrouve sous la protection de Cam...

Quelques instants plus tard, celui-ci traversa le parking désert en courant en direction d'une fille très jolie de l'âge de Luce, vêtue d'une longue cape marron. Elle avait les traits fins, les cheveux d'un blond très clair noués en queue de cheval, et une lueur bizarre dans le regard, une expression un peu vague qui, même de loin, pétrifia Luce.

Ce n'était pas tout : cette fille était armée d'un arc argenté et s'apprêtait à décocher une nouvelle flèche.

Cam se précipita vers elle. Ses pas crissèrent sur le gravier. L'insolite arc argenté scintillait même dans le brouillard, comme s'il se trouvait dans un autre monde.

Luce détourna le regard de cette folle avec sa flèche, et se redressa sur les genoux pour scruter le parking, cherchant à voir si quelqu'un d'autre était en proie à la même panique qu'elle. Les alentours étaient déserts et plongés dans un silence sinistre.

Luce avait du mal à respirer normalement. La fille se comportait comme un robot implacable, sans la moindre hésitation, face à un garçon désarmé. Elle banda son arc, Cam en ligne de mire, mais une fraction de seconde trop tard. Cam la plaqua sur le dos brutalement, saisit son arc et la frappa au visage jusqu'à ce qu'elle lâche prise. Elle poussa un cri strident, puis se recroquevilla à

terre en voyant Cam la viser à son tour. Elle brandit une main pour le supplier de ne pas tirer.

Mais il lui décocha une flèche en plein cœur.

Luce se mit à hurler et se mordit le poing. Elle aurait voulu se trouver loin, très loin de là. Elle se leva néanmoins péniblement et s'approcha à petites foulées. Quelque chose n'allait pas. Luce s'attendait à trouver la fille gisant au sol, ensanglantée.

Or elle n'était plus là.

Elle avait disparu, avec la flèche que Cam venait de lui planter dans la poitrine.

Cam regarda autour de lui et, comme s'il n'y avait pas tâche plus urgente, il alla ramasser les flèches de la fille. Luce s'accroupit à l'endroit où la victime était tombée. Abasourdie, terrifiée, elle passa les doigts sur le gravier. Aucune trace de la moindre présence...

Cam revint vers Luce avec trois flèches dans une main et l'arc d'argent dans l'autre. D'instinct, Luce voulut en toucher une. Elle n'avait jamais rien connu de tel. Pour une raison inconnue, elle était fascinée au point d'en avoir la chair de poule et la tête qui lui tournait un peu.

— Non ! s'écria Cam en reculant le bras. Elles sont mortelles.

Elles n'avaient rien de dangereux, en apparence. D'ailleurs, elles étaient dépourvues de pointe. Il s'agissait en fait de bâtons argentés à extrémité plate. Et l'une d'elles avait fait disparaître cette fille.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Cam ? s'enquit Luce, la gorge nouée. Qui était-ce ?

— C'était une Bannie, répondit Cam sans la regarder, les yeux rivés sur l'arc.

— Une quoi ?

— La pire espèce d'ange qui soit. Ils se sont alliés à Satan, pendant la Révolte, mais n'ont pas voulu mettre les pieds aux Enfers.

— Pourquoi pas ?

— Tu sais, c'est comme ces filles qui veulent être invitées aux fêtes sans avoir l'intention de s'y rendre. (Il grimaça.) Dès la fin de la bataille, ils ont voulu revenir en arrière et retourner au Paradis, mais c'était déjà trop tard. On n'a qu'une seule chance de monter dans les nuages. Enfin, pour la plupart d'entre nous, en tout cas, ajouta-t-il en adressant un regard furtif à Luce.

— Donc, s'ils ne sont pas du côté du Paradis...

La jeune fille commençait à s'habituer à évoquer ces questions sans détours :

— ... Ils sont du côté de l'Enfer ?

— Pas vraiment. Enfin, je me souviens du moment où ils sont revenus en rampant, raconta Cam avec un rire sinistre. En général, on accueille tous ceux qui se présentent, sauf que Satan n'accepte pas tout. Il les a bannis de façon définitive et les a aveuglés, histoire d'ajouter une blessure à une insulte.

— Mais cette fille n'était pas aveugle, murmura Luce.

Elle avait même suivi de son arc les moindres mouvements de Cam. Si elle ne l'avait pas touché, c'était uniquement parce qu'il s'était montré plus rapide qu'elle. Cependant, Luce avait bien senti que quelque chose n'allait pas, chez cette fille.

— Si, elle l'était. Elle s'orientait grâce à ses autres sens, ce qui a ses avantages et ses limites.

Cam ne cessait de balayer les bois du regard. Luce eut des sueurs froides en imaginant d'autres Bannis tapis dans la forêt, d'autres arcs argentés, d'autres flèches...

— Que lui est-il arrivé ? Où se trouve-t-elle, maintenant ?

— Elle est morte, répondit Cam en la dévisageant. Paf. Disparue.

Morte. Luce examina l'endroit désormais vide où cela s'était produit. Prise d'un vertige, elle baissa la tête.

— Je... Je croyais que les anges ne pouvaient pas se faire tuer.

— Il suffit de posséder l'arme adéquate.

Il brandit les flèches une dernière fois avant de les envelopper dans un linge qu'il avait tiré de sa poche et de les glisser sous son blouson de cuir.

— Elles sont rares. Et arrête de trembler comme une feuille ! Je ne vais pas te tuer, toi !

Il tenta d'ouvrir les portières des voitures garées sur le parking. En repérant la vitre baissée d'une fourgonnette grise et jaune, il afficha un sourire satisfait. Il passa le bras à l'intérieur et déverrouilla le véhicule.

— Réjouis-toi de ne pas avoir à regagner le lycée à pied. Allez, monte.

Lorsqu'il lui ouvrit la portière du passager, Luce demeura bouche bée. Il entreprit ensuite de démarrer le moteur.

— Tu ne crois quand même pas que je vais monter avec toi dans une voiture volée alors que tu viens de tuer quelqu'un ?

— Si je ne l'avais pas tuée, répondit-il en s'affairant sous le volant, c'est elle qui t'aurait éliminée, d'accord ? D'après toi, qui t'a adressé cette lettre ? On t'a fait sortir du lycée pour t'assassiner. Ça te va, comme ça ?

Désemparée, Luce s'appuya sur le capot. Elle songea à sa conversation avec Daniel, Arriane et Gabbe, juste avant de quitter Sword & Cross. Ils avaient déclaré que M^{lle} Sophia et les membres de sa secte risquaient de s'en prendre à elle.

— Mais elle n'avait pas l'air... Les Bannis font-ils partie des Aînés ?

Quand il eut mis le moteur en marche, Cam descendit et fit monter la jeune fille de force du côté passager :

— Allez, bouge-toi ! J'ai l'impression d'obliger un chat à rentrer dans sa boîte.

Enfin, elle obéit et boucla sa ceinture de sécurité.

— Malheureusement, Luce, tu as plusieurs genres d'ennemis. C'est pourquoi je te ramène au lycée, où tu seras à l'abri. Et tout de suite.

Elle ne trouvait pas très sûr de monter en voiture avec Cam, mais rester là toute seule ne l'était pas davantage.

— Attends une minute, dit-elle tandis qu'ils mettaient le cap sur Shoreline. Si ces Bannis ne font partie ni du Paradis ni de l'Enfer, de quel côté sont-ils ?

— Les Bannis naviguent entre les deux. Ni blancs ni noirs, ils sont d'un gris répugnant. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, il existe pire que moi...

Luce croisa les mains sur ses genoux, impatiente de retrouver sa chambre, où elle se sentait protégée, du moins où elle pouvait faire comme si. Pourquoi se fierait-elle à Cam ? Elle avait tant de fois gobé ses mensonges...

— Il n'existe rien de pire que toi. Ce que tu veux... Ce que tu as essayé de faire, à Sword & Cross, était horrible. C'était mal. (Elle secoua la tête.) Tu cherches encore à m'embobiner.

— Pas du tout, répondit-il d'un ton moins dur qu'elle ne s'y attendait.

Il semblait pensif, voire triste. Enfin, il s'engagea dans la longue allée menant à Shoreline.

— C'est pour ça que tu as appelé ces ombres, quand j'étais au cimetière ?

— La limite entre le bien et le mal n'est pas aussi claire que tu le crois.

Il regarda les bâtiments du lycée, qui semblaient sombres et abandonnés.

— Tu viens du Sud, non ? reprit-il. Enfin, dans cette vie. Tu devrais comprendre la liberté dont disposent les vainqueurs pour récrire l'histoire. Tout est question de sémantique, Luce. Ce que tu considères comme le mal... Pour moi, ce ne sont que des mots.

— Ce n'est pas ce que Daniel pense.

Luce aurait aimé pouvoir affirmer qu'elle était du même avis que lui, mais elle n'en savait pas encore suffisamment pour se forger une opinion. Elle avait l'impression de prendre les propos de Daniel pour argent comptant.

Cam se gara sur l'herbe, derrière le dortoir, et vint lui ouvrir la portière.

— Daniel et moi sommes les deux faces d'une même pièce, expliqua-t-il en lui tendant une main qu'elle ignora. Cela doit te faire de la peine d'entendre ça...

Elle eut envie de lui répondre que ce ne pouvait être la vérité, que Daniel et lui n'avaient rien en commun, malgré ce qu'il tentait de lui faire croire. Mais, au cours de la semaine qu'elle venait de passer à Shoreline, Luce avait vu et entendu des choses qui contredisaient ses certitudes. Elle pensa à Francesca et à Steven. Ils venaient du même endroit, à l'origine. Autrefois, avant la guerre et la Chute, il n'y avait qu'un unique camp. Cam n'était pas le seul à affirmer que la différence entre anges et démons n'était pas si évidente.

La fenêtre de sa chambre était éclairée. Luce imagina Shelby sur son tapis orange, les jambes croisées dans la position du lotus, en train de méditer. Comment Luce allait-elle feindre qu'elle n'avait pas vu un ange mourir ? Ou que tous les événements de la semaine n'avaient pas semé le doute dans son esprit ?

— Ce qui s'est passé ce soir doit rester entre nous, d'accord ? déclara Cam. Et dorénavant sois sympa, reste sur le campus, où tu n'auras pas d'ennuis.

Elle s'éloigna du halo des phares de la fourgonnette volée pour gagner le bâtiment.

Cam se remit au volant. Avant de repartir, il baissa sa vitre.

— Au fait, il n'y a pas de quoi ! railla-t-il. Luce se retourna :

— Hein ?

— Je viens de te sauver la vie..., répondit-il avant d'accélérer.

VI. TREIZE JOURS

— À table ! lança une voix forte, derrière la porte de Luce, le lendemain matin, de bonne heure. Le petit-déjeuner est servi !

La personne tambourinait de plus en plus fort. Luce ignorait quelle heure il était, mais il était bien trop tôt pour les gloussements qui résonnaient dans le couloir.

— Tes copines..., bougonna Shelby, depuis le lit du haut.

Luce se leva de mauvaise grâce et regarda Shelby. Couchée sur le ventre, elle était vêtue d'un jean et d'un gilet rouge, et faisait des mots croisés.

— Tu ne dors jamais ? demanda la jeune fille en ouvrant le placard.

Elle en sortit le peignoir écossais que sa mère lui avait confectionné pour son treizième anniversaire et qui lui allait encore. Enfin, à peu près...

Dans le judas, elle reconnut les visages déformés et souriants de Dawn et Jasmine, munies d'écharpes de couleurs vives et de protège-oreilles en peluche. Jasmine brandit un petit plateau avec quatre gobelets de café tandis que Dawn, un grand sac en papier marron à la main, frappait une nouvelle fois à la porte.

— Tu les vires ou j'appelle la sécurité ? demanda Shelby. Luce l'ignora et ouvrit à ses amies, qui entrèrent en trombe.

— Enfin ! s'exclama Jasmine.

Elle tendit un café à Luce et s'écroula sur le lit du bas encore défait.

— On a plein de trucs à te dire ! reprit-elle.

C'était la première fois qu'elles venaient dans sa chambre, mais elles y semblaient parfaitement à l'aise, ce qui fit plaisir à Luce. Elles lui rappelaient Penn, qui avait « emprunté » la clé de Luce pour pouvoir débarquer chez elle quand bon lui semblait.

La gorge nouée par l'émotion, Luce observa son gobelet. Pas question pour elle de craquer devant les trois autres.

Dans la salle de bains, Dawn fouillait les placards, à côté du lavabo.

— En tant que membre à part entière du comité, tu devrais, selon nous, participer à la cérémonie de bienvenue, aujourd'hui, déclara-t-elle en dévisageant Luce d'un air incrédule. Comment se fait-il que tu ne sois toujours pas habillée ? Le bateau part dans... une heure, à tout casser !

— Quoi ? fit Luce en se grattant la tête.

— Tu sais, le bateau ! Amy Branshaw, mon binôme du labo, grommela Dawn avec emphase. Celle

dont le père possède un yacht énorme ! Ça te rappelle quelque chose ?

Ah oui, ça lui revenait... Samedi. L'excursion le long de la côte. Jasmine et Dawn avaient exposé l'aspect vaguement pédagogique de cette sortie au comité des fêtes de Shoreline, c'est-à-dire à Francesca, qui avait donné son accord. Luce s'était engagée à les aider, mais elle n'avait rien fait. Pour l'heure, elle n'avait qu'une seule image en tête : l'expression de Daniel quand elle lui avait parlé du projet. Il avait aussitôt rejeté l'idée que Luce puisse prendre du bon temps sans lui.

Maintenant, Dawn fouillait l'armoire de Luce. Elle en sortit une robe à manches longues couleur aubergine qu'elle jeta à la jeune fille, avant de la pousser dans la salle de bains :

— N'oublie pas d'enfiler des leggings en dessous. Il fait froid, au large.

Luce saisit son téléphone sur son chargeur. La veille, après que Cam l'avait déposée, elle s'était sentie très seule et apeurée. Brisant la règle numéro un de M. Cole, elle avait envoyé un texto à Callie. Si M. Cole avait su à quel point elle avait besoin d'avoir des nouvelles d'une amie... Il serait quand même furieux. Mais il était trop tard.

Elle ouvrit son dossier de messages, se rappelant combien ses doigts tremblaient quand elle avait rédigé son texto, un tissu de mensonges :

Enf1, G 1 portable ! La réception é pourrie. J t'apL dê que possible. Le lyC est Gnial, mê tu me mank ! Écris-moi vite !

Pas de réponse de Callie.

Était-elle malade ? En voyage ?

Faisait-elle la tête à Luce parce que celle-ci l'avait négligée ?

Luce se regarda dans la glace. Elle avait vraiment une sale mine et le moral à zéro. Mais elle avait promis d'aider Dawn et Jasmine. Elle enfila donc sa robe et glissa quelques épingles dans ses cheveux blonds.

Quand elle émergea de la salle de bains, Shelby était en train de dévorer le petit-déjeuner que les filles avaient apporté. C'était très appétissant : viennoiseries, beignets aux pommes, muffins, roulés à la cannelle et trois sortes de jus de fruit. Jasmine lui tendit un énorme muffin au blé complet et une portion de fromage fondu :

— C'est bon pour le cerveau.

— C'est quoi, tout ça ? s'enquit Miles en passant la tête dans l'entrebâillement de la porte.

Sa casquette de baseball lui masquait les yeux, ses cheveux châtain dépassaient sur les côtés et son sourire creusait ses fossettes. Dawn se mit aussitôt à glousser, uniquement parce que Miles était mignon. Elle était comme ça, Dawn.

Mais Miles ne parut pas s'en rendre compte. Entouré de filles, il était presque plus détendu que Luce elle-même. Peut-être avait-il une ribambelle de sœurs ou quelque chose dans ce goût-là. Il était différent des autres garçons de Shoreline, dont la décontraction semblait n'être qu'une

façade. Miles, lui, était authentique.

— T'as pas de potes ? lui demanda Shelby, moins agacée qu'elle ne voulait en donner l'impression.

Maintenant qu'elle connaissait un peu mieux sa camarade, Luce commençait à trouver l'humour corrosif de Shelby presque charmant.

— Bien sûr que si, répondit Miles en entrant dans la chambre. Mais pas du genre à se pointer avec un petit-déjeuner.

Il prit un roulé à la cannelle dans le sac en papier et mordit avidement dedans.

— Tu es jolie, Luce, commenta-t-il la bouche pleine. Luce rougit, Dawn retrouva son sérieux et Shelby se mit à toussoter.

— La honte ! railla-t-elle.

En entendant crépiter le haut-parleur, dans le couloir, Luce sursauta. Les autres la regardèrent comme si elle était folle, mais elle avait encore en tête le règlement pour le moins sévère de Sword & Cross. La voix suave de Francesca envahit la pièce :

— Bonjour à tous ! Si vous participez à la sortie en mer, le car part pour la marina dans dix minutes. Rendez-vous à l'entrée sud pour l'appel. Et n'oubliez pas de vous habiller chaudement !

Miles chipa une autre pâtisserie pour la route. Shelby enfila une paire de bottes en caoutchouc à pois. Jasmine resserra ses protège-oreilles roses :

— Trop tard pour discuter ! On va devoir l'improviser, notre discours de bienvenue.

— Mets-toi avec nous, dans le car, recommanda Dawn. On mettra au point les préparatifs sur la route vers Noyo Point.

Noyo Point. Luce eut toutes les peines du monde à avaler sa bouchée de muffin. L'expression insondable de la Bannie, même quand elle était vivante, l'atroce trajet de retour avec Cam... Ces souvenirs lui donnèrent la chair de poule. Et Cam qui en avait rajouté en lui rappelant qu'il lui avait sauvé la vie... juste après lui avoir interdit de quitter de nouveau le campus.

C'était bizarre. Cam et Daniel paraissaient de mèche. Histoire de gagner un peu de temps, elle s'assit sur son lit :

— Alors, on y va tous ?

Jamais elle n'avait brisé une promesse faite à Daniel – mais elle ne lui avait pas formellement promis de ne pas faire de bateau. Cette restriction semblait si dure, si disproportionnée, que son instinct lui intimait de ne pas en tenir compte. Cependant, en acceptant de jouer selon les règles fixées par Daniel, elle n'aurait peut-être pas à affronter un nouveau danger. Enfin, c'était peut-être simplement sa paranoïa qui revenait au galop. Ce message de la veille l'avait attirée hors du campus. Une excursion en bateau, c'était différent. Après tout, ce n'était pas des Bannis qui pilotaient le yacht.

— Bien sûr qu'on y va tous, répondit Miles en prenant Luce par la main pour l'entraîner dehors. Pourquoi on n'irait pas ?

C'était l'instant décisif : Luce pouvait rester bien à l'abri au campus comme Daniel (et Cam) le lui avait ordonné. Comme une prisonnière. Ou bien sortir de cette pièce et se prouver que sa vie lui appartenait.

Une demi-heure plus tard, Luce et la moitié des élèves de Shoreline contemplaient un superbe yacht blanc étincelant de cent trente pieds.

Si le ciel était dégagé, à l'école, la marina proche des quais était encore nimbée d'une légère nappe de brouillard.

— Ça suffit, marmonna Francesca à sa descente du bus, en levant les mains.

Très calmement, comme si elle ouvrait un rideau, elle fendit le brouillard de ses doigts, révélant un pan de ciel bleu intense, juste au-dessus du navire éblouissant.

Son action fut si subtile que les élèves ou enseignants non Néphelim n'y virent que du feu et attribuèrent ce changement de temps aux caprices de la nature. Luce en eut le souffle coupé. Avait-elle bien vu ? Dawn applaudit discrètement :

— Époustouflant, comme d'habitude.

— C'est mieux, comme ça, non ? demanda Francesca avec un sourire.

Luce commençait à remarquer les petits détails susceptibles d'être l'œuvre d'un ange. Le trajet en car avait été bien moins agité que celui en bus, la veille, sous la pluie.

Les devantures des magasins semblaient plus pimpantes, comme si toute la ville avait reçu une couche de peinture.

Les élèves se mirent en file pour embarquer. Le yacht était impressionnant. Un véritable bateau de luxe à la ligne courbe, comme un coquillage. Chaque niveau était doté d'un pont blanc. Derrière les baies vitrées, Luce devinait les cabines richement meublées. Dans la lumière de la marina, les interrogations de Luce concernant Cam et les Bannis semblaient ridicules. À sa grande surprise, elles s'éloignèrent peu à peu.

Elle suivit Miles à bord, dans la cabine du deuxième niveau. Les murs étaient couleur taupe, avec de longues banquettes noires et blanches bordant les parois incurvées. Cinq ou six élèves étaient déjà avachis sur les sièges capitonnés et se servaient dans les plats qui couvraient les tables basses.

Au bar, Miles ouvrit une canette de Coca, dont il répartit le contenu dans deux gobelets en plastique. Il en tendit un à Luce :

— Alors le démon dit à l'ange : me poursuivre en justice ? D'après toi, tu vas le trouver où, ton avocat ?

Il lui donna un coup de coude.

— T'as compris ? demanda-t-il. Parce que les avocats sont tous supposés griller en...

La chute. Luce avait la tête ailleurs. Elle n'avait pas saisi qu'il était en train de lui raconter une histoire drôle. Elle émit un rire forcé, allant jusqu'à frapper le bar. Miles parut soulagé, quoique un peu méfiant face à cette réaction excessive.

— Ouah ! fit Luce, mal à l'aise, en maîtrisant son rire forcé. Elle est bonne, celle-là !

À leur gauche, Lilith, la grande rousse que Luce avait rencontrée le premier jour, s'interrompit en pleine dégustation de tartare de thon.

— Elle est vraiment pourrie, cette blague, commenta-t-elle en pinçant ses lèvres pleines de gloss d'un air de dédain. Tu la trouves drôle, toi ? Tu y es déjà allée, en Enfer ? Y a pas de quoi rigoler. Une vanne aussi naze, on peut s'y attendre de la part de Miles, mais toi, je croyais que tu avais meilleur goût.

— J'ignorais que c'était une question de goût, répondit Luce, intriguée. Auquel cas je suis solidaire de Miles.

— Chut ! ordonna Francesca en posant ses mains manucurées sur les épaules des deux jeunes filles. Quel que soit le problème, n'oubliez pas que vous êtes à bord d'un yacht en compagnie de soixante-treize non-Néphilim. Le mot d'ordre, aujourd'hui, c'est : discrétion.

Encore un aspect de Shoreline que Luce trouvait des plus bizarres : ce temps passé avec les élèves « normaux », à faire comme si le pavillon des Néphilim n'avait rien de particulier. Luce brûlait d'envie de parler à Francesca des Annonceurs, d'évoquer ce qu'elle avait tenté quelques jours plus tôt, dans les bois.

L'enseignante s'éloigna, laissant sa place à Shelby aux côtés de Luce et de Miles.

— D'après vous, ce serait assez discret de plonger la tête de soixante-treize non-Néphilim dans la cuvette des toilettes du bateau avant de tirer la chasse ?

— Tu charries ! raila Luce en se servant sur l'assiette d'antipasti que lui tendait sa camarade. Ma parole, tu partages ! Toi qui te disais fille unique...

Shelby recula son assiette dès que Luce eut saisi une olive :

— Bon, mais n'y prends pas goût, hein !

Bientôt, les moteurs se mirent à vrombir, sous les acclamations des élèves. C'était dans ces moments-là que Luce préférait Shoreline : quand on ne pouvait distinguer les Néphilim des autres. Quelques filles bravaient le froid, à l'extérieur, riant, les cheveux au vent. Des garçons du cours d'histoire jouaient au poker dans un coin de la cabine principale. Luce s'attendait à y voir Roland, mais il était étrangement absent.

Près du bar, Jasmine prenait des photos. Dawn fit soudain signe à Luce, lui mimant qu'elles avaient encore leur discours à rédiger. Luce se dirigeait vers elles quand, du coin de l'œil, elle repéra Steven, par le hublot.

Il était seul, appuyé à la rampe, vêtu d'un long imper noir et coiffé d'un chapeau sur ses cheveux poivre et sel. Luce était toujours angoissée à l'idée que c'était un démon, d'autant plus qu'elle l'appréciait sincèrement. Du moins ce qu'elle connaissait de lui. Sa relation de couple avec

Francesca la troublait davantage. Elle songea à ce que Cam lui avait dit la veille, sur le fait que lui et Daniel n'étaient pas si différents. Cette comparaison la tourmentait encore tandis qu'elle ouvrait la porte coulissante pour sortir sur le pont.

Elle ne voyait à l'ouest que le bleu infini de l'océan sous le ciel limpide. La mer était calme, mais un vent vif balayait le pont du bateau. Luce dut s'accrocher à la rambarde, les yeux plissés sous le soleil radieux, la main en visière. Elle s'approcha de Steven. Francesca était invisible.

— Bonjour, Luce.

Il ôta son chapeau et lui sourit. Il avait le visage hâlé pour un mois de novembre.

— Tout va bien ? s'enquit-il.

— Question cruciale, répondit-elle.

— Tu t'es sentie un peu dépassée, cette semaine ? Notre démonstration avec l'Annonciateur ne t'a pas trop bouleversée ? Tu sais, ajouta-t-il en baissant la voix, c'était la première fois que nous donnions ce genre de cours.

— Bouleversée ? Non, j'ai adoré, lui assura Luce. Enfin, je veux dire... C'était un peu dur à regarder, mais fascinant aussi. J'avais envie d'en discuter avec quelqu'un...

Sous son regard appuyé, elle se souvint de la conversation qu'elle avait surprise entre ses deux professeurs et Roland. C'était Steven, et non Francesca, qui avait été le plus enclin à intégrer les Annonciateurs dans le programme.

— Je veux tout apprendre sur eux.

— Tout apprendre sur eux ? répéta Steven en inclinant la tête pour mieux exposer au soleil son visage déjà doré. Cela peut prendre un certain temps. Il existe des milliards d'Annonciateurs, un pour presque chaque moment de l'histoire. C'est un domaine infini. La plupart d'entre nous ne savent même pas par où commencer.

— C'est pour cela que vous ne leur aviez jamais consacré un cours ?

— Le sujet est controversé, expliqua Steven. Certains anges n'accordent pas la moindre valeur aux Annonciateurs. Ou ils pensent que les mauvaises nouvelles qu'ils annoncent dépassent les bonnes. Ils considèrent que leurs défenseurs, comme moi, sont en fait des accumulateurs de faits historiques obsédés par le passé au point de ne pas prêter attention aux problèmes du présent.

— Alors autant affirmer... que le passé n'a aucune valeur.

Auquel cas toutes les vies précédentes de Luce se résumaient à rien. Son histoire avec Daniel ne valait pas davantage. Il ne lui resterait donc que ce qu'elle savait de lui dans cette vie-là. Était-ce vraiment suffisant ?

Non.

Elle voulait croire qu'il y avait bien plus que ses sentiments pour lui : une histoire précieuse, cachée, qui allait au-delà de quelques baisers extatiques et plusieurs querelles d'amoureux.

— À en juger par ton expression, j'ai une nouvelle alliée, déclara Steven.

— J'espère que tu n'es pas en train de lui bourrer le crâne de tes saletés diaboliques, intervint Francesca, derrière eux.

Les poings sur les hanches, elle affichait une mine réprobatrice. Puis elle se mit à rire. Luce n'avait pas compris qu'elle plaisantait.

— Nous parlions des ombres, enfin des Annonceurs, déclara Luce. Steven me disait que, selon lui, il y en a des milliards.

— Steven juge également inutile d'appeler le plombier quand il y a une fuite dans les toilettes, répondit Francesca avec un sourire chaleureux.

Toutefois, Luce décela dans son ton quelque chose qui la mit mal à l'aise, comme si elle s'était montrée trop audacieuse.

— Tu veux être témoin de scènes plus effrayantes encore que celle que nous avons observée en classe, l'autre jour ?

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Je pense qu'il vaut mieux laisser certaines choses entre les mains des experts, insista Francesca en dévisageant Steven. J'ai bien peur que, comme les fuites d'eau, les Annonceurs, en tant que fenêtres sur le passé, fassent partie de ces choses.

— Bien sûr, nous comprenons pourquoi cela t'intéresse autant, reprit Steven, à l'intention de Luce.

Steven avait donc saisi : elle voulait connaître ses vies passées.

— Mais tu dois comprendre que voir ces ombres est très risqué sans un entraînement adéquat. Sache néanmoins qu'il existe des universités, des programmes d'enseignement rigoureux même, dont je te parlerai volontiers, un jour. Pour l'heure, Luce, pardonne-nous notre erreur. Nous n'aurions pas dû vous montrer cela en cours. C'était trop tôt. Mieux vaut en rester là pour l'instant.

Luce se sentait bizarre, vulnérable. Ils l'observaient tous les deux.

Appuyée à la rambarde, elle voyait certains de ses camarades sur le pont principal, en contrebas. Muni d'une paire de jumelles, Miles essayait de désigner quelque chose à Shelby, qui l'ignorait, derrière ses Ray-Ban géantes. À la poupe, Dawn et Jasmine étaient assises en compagnie d'Amy Branshaw. Penchées sur un dossier, elles griffonnaient furieusement quelques notes.

— Je ferais bien d'aller les aider à rédiger le discours de bienvenue, déclara Luce en s'éloignant de Francesca et Steven.

Dans l'escalier en colimaçon, elle sentait encore leurs regards rivés sur elle. En atteignant le pont principal, elle passa sous une pile de voiles roulées, puis elle croisa un groupe d'élèves non Néphelim réunis en cercle autour de M. Kramer, le prof de biologie, maigre comme un lacet. Ils semblaient s'ennuyer en l'écoutant parler du fragile écosystème de l'océan.

— Te voilà ! s'exclama Jasmine en faisant signe à Luce de les rejoindre. Le discours commence à

prendre forme.

— Cool. Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ?

— À midi, on va la faire sonner.

Dawn désignait une énorme cloche en cuivre suspendue à un mât blanc grâce à une poulie, près de la proue du navire.

— Ensuite, je souhaiterai la bienvenue à tout le monde. Amy racontera comment cette excursion a pu avoir lieu et Jasmine évoquera les événements prévus pour ce semestre. Il ne nous manque plus que quelqu'un qui parle de la protection de l'environnement.

Les trois filles se tournèrent vers Luce.

— C'est un yacht hybride, comme les voitures, ou quoi ? s'enquit cette dernière.

Amy haussa les épaules et secoua la tête. Dawn eut soudain une idée :

— Tu pourrais dire, par exemple, que cette sortie en mer nous rend plus verts parce que quiconque vit plus proche de la nature agit pour la nature.

— Tu es douée en poésie ? s'enquit Jasmine. Et si tu tentais le coup ? Un truc sympa, tu vois ?

Luce se sentait coupable de fuir ainsi toute responsabilité. Elle éprouva le besoin de se racheter.

— Un poème environnemental, conclut-elle.

S'il y avait un domaine où elle était encore plus nulle qu'en poésie et en biologie marine, c'était bien l'art de prendre la parole en public.

— Bien sûr. Je peux faire ça.

— Ouf ! s'exclama Dawn en faisant mine de s'éponger le front. Voilà comment je vois les choses...

Elle sauta de son perchoir et se mit à compter sur ses doigts.

Luce devait absolument se concentrer sur les requêtes de sa camarade (« Ce serait pas génial si on se mettait en rang, par ordre de taille ? »), d'autant plus qu'on lui demandait de trouver, en très peu de temps, quelque chose d'intelligent à dire – et en rimes – sur l'environnement, face à une centaine de camarades de classe. Or, elle avait toujours l'esprit embrumé par cette étrange conversation avec Francesca et Steven.

Laisser les Annonceurs aux experts. Si Steven avait raison, et s'il y avait vraiment un Annonceur pour chaque période de l'histoire, elle n'avait plus qu'à réserver tout le passé aux spécialistes. Luce ne se targuait d'aucune connaissance particulière sur Sodome et Gomorrhe. C'était son propre passé qui l'intéressait, et celui de Daniel. S'il devait y avoir une experte sur cette question, ce serait elle, non ?

Mais Steven l'avait affirmé : il existait des milliards d'ombres. Comment identifier celles qui avaient un rapport avec elle et Daniel ? C'était quasiment impossible. Quant à savoir qu'en faire, une fois qu'elle aurait trouvé les bonnes...

Luce leva les yeux vers le deuxième pont. Elle ne distinguait que les crânes de Francesca et Steven. Avec un peu d'imagination, elle pouvait inventer un dialogue entre eux, à propos d'elle-même et des Annonceurs, où ils se jurèrent de ne plus jamais les appeler en la présence de la jeune fille.

Luce avait la certitude qu'elle serait toute seule pour retrouver ses vies antérieures. Une petite minute...

Le premier jour de cours, pendant le jeu des présentations, Shelby avait affirmé...

Luce se leva, oubliant totalement les autres. Elle commençait à traverser le pont quand un cri strident retentit derrière elle.

En se retournant, Luce vit se décrocher une forme de la proue, qui disparut presque aussitôt. Puis il y eut un plouf.

— Oh, mon Dieu, Dawn !

Jasmine et Amy étaient penchées en avant, et scrutaient les eaux en hurlant.

— Je vais chercher le canot de sauvetage ! s'écria Amy en courant vers la cabine.

Luce grimpa sur le banc du bateau, près de Jasmine. Le spectacle lui coupa le souffle : Dawn avait basculé par dessus bord et se débattait dans l'eau. On ne voyait que sa chevelure sombre et ses bras, mais, lorsqu'elle leva la tête, Luce lut la terreur sur son visage.

Une terrible seconde plus tard, une grosse vague submergea le minuscule corps de Dawn. Le bateau avançait encore. En tremblant, les filles attendirent que leur amie remonte à la surface.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Steven tandis que Francesca décrochait une bouée de sauvetage attachée sous la proue.

Les lèvres de Jasmine tremblaient :

— Elle essayait de faire sonner la cloche pour attirer l'attention des gens, avant le discours. Elle s'est à p-peine p-penchée. Je ne comprends pas comment elle a p-perdu l'équilibre.

Luce regarda de nouveau en bas. Dawn avait fait une chute d'environ dix mètres dans l'eau froide, et elle ne réapparaissait toujours pas.

— Où est-elle ? s'écria-t-elle. Elle sait nager ?

Sans attendre de réponse, Luce prit la bouée des mains de Francesca et grimpa sur la proue.

— Luce ! Arrête !

Elle perçut son cri, derrière elle, mais il était trop tard. Retenant son souffle, elle sauta dans l'océan, en pensant à Daniel et à leur dernier plongeon dans le lac.

Elle sentit d'abord le froid envahir sa cage thoracique, ses poumons qui se crispaient sous le choc de la température. Elle attendit que sa descente ralentisse, puis elle remonta à la surface. Les vagues déferlaient sur elle. Elle avait de l'eau salée dans la bouche et dans le nez. La bouée l'entravait pour nager, mais quand elle trouverait Dawn, si elle la trouvait, elles en auraient besoin

pour ne pas sombrer en attendant le canot de sauvetage.

Elle perçut vaguement une clameur, à bord du bateau, des gens criaient et couraient sur le pont. Si Luce voulait se rendre utile, il fallait qu'elle coupe le son.

Dans les eaux glaciales, elle repéra une tache sombre : la tête de Dawn. Elle se mit à nager contre le courant dans sa direction quand son pied heurta quelque chose. Une main ? Hélas, cela disparut aussitôt. Comment savoir s'il s'agissait de son amie ?

Il ne fallait pas qu'elle lâche la bouée, mais celle-ci l'empêchait de plonger. Or Luce avait le pressentiment que Dawn avait sombré. Il ne fallait pas qu'elle lâche la bouée, et en même temps, elle ne pouvait sauver sa camarade autrement.

Jetant alors la bouée, Luce respira profondément et plongea. La surface disparut et l'eau devint si froide que c'en était douloureux. Elle n'y voyait rien, mais elle s'enfonçait toujours plus bas, dans l'espoir de retrouver Dawn avant qu'il ne soit trop tard.

Elle reconnut d'abord ses cheveux, ses boucles brunes coupées court. À tâtons, elle palpa ensuite sa joue, son cou, puis son épaule. Dawn avait sombré si profond en si peu de temps ! Luce l'attrapa sous les aisselles, puis la hissa vers le haut de toutes ses forces, à l'aide de vigoureux battements de jambes.

Elles étaient si loin que la lumière du jour paraissait inaccessible.

Et Dawn était un véritable poids mort qui les tirait vers le bas.

Enfin, elles émergèrent. Dawn se mit à crachoter et à tousser. Elle avait les yeux rouges et les cheveux plaqués sur le front. Tenant la jeune fille par le tronc, Luce tenta de l'entraîner vers la bouée de sauvetage.

— Luce..., murmura Dawn.

Au milieu des vagues, elle l'entendait à peine.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je n'en sais rien, répondit Luce en s'efforçant de rester à flot.

— Nagez jusqu'au canot ! lança une voix, derrière elles. Mais il était impossible de nager où que ce soit. Elles parvenaient à peine à garder la tête hors de l'eau.

L'équipage avait descendu à la hâte un canot pneumatique à bord duquel se trouvait Steven. Il ramait vigoureusement vers les deux jeunes filles. Luce ferma les yeux, submergée par un sentiment de soulagement. Si elle arrivait à tenir, elles allaient s'en tirer.

— Prends ma main ! ordonna Steven.

Luce avait si mal aux jambes qu'elle avait l'impression de nager depuis une heure. Elle poussa Dawn vers le professeur pour qu'il la sorte la première.

Steven était en pantalon et en chemise blanche. Celle-ci collait à son torse. Il tendit ses bras musclés vers Dawn. Le visage écarlate sous l'effort, il grogna en la soulevant. Quand Dawn se

trouva hissée à cheval sur le bord de l'embarcation, Steven se tourna vers Luce pour l'attraper par les bras.

Elle se sentit légère comme une plume en jaillissant de l'océan. Ce n'est qu'en glissant à l'intérieur du canot qu'elle se rendit compte qu'elle était trempée et frigorifiée.

Sauf à l'endroit où Steven l'avait touchée.

Les gouttes d'eau fumaient sur sa peau.

Elle se redressa pour aider Steven à installer Dawn dans le canot. La jeune fille tremblait de tous ses membres. Épuisée, elle parvenait à peine à bouger. Luce et Steven durent la prendre chacun par un bras. Luce sentit soudain un coup sec tirer Dawn dans l'eau.

La malheureuse écarquilla les yeux et poussa un cri. Luce, surprise, ne put la retenir, et retomba dans le canot.

— Accroche-toi ! lança Steven en saisissant Dawn par la taille au dernier moment.

Il se leva et faillit les faire chavirer. Tandis qu'il tentait de hisser de nouveau la jeune fille hors de l'eau, Luce aperçut un éclair doré dans son dos.

Ses ailes.

Elles surgirent au moment précis où Steven avait besoin de toutes ses forces, presque contre son gré. Elles étaient étincelantes, de la même teinte que les bijoux des vitrines des bijoutiers. Très différentes de celles de Daniel, qui étaient chaleureuses, accueillantes, magnifiques et sexy, les ailes de Steven étaient brutes, intimidantes, irrégulières et terrifiantes.

Les muscles tendus, Steven grommela. Un seul battement d'ailes lui procura un élan suffisant pour extraire Dawn de l'océan et créa assez de vent pour plaquer Luce contre la paroi du canot. Dès que Dawn fut en lieu sûr, et que Steven toucha de nouveau le fond de l'embarcation, ses ailes rentrèrent sous sa peau. Elles laissèrent deux petites larmes sur sa chemise blanche, seules preuves indiquant que Luce n'avait pas rêvé. Le professeur avait le visage blême et les mains tremblantes.

Tous trois s'écroulèrent au fond du canot. Dawn n'avait rien remarqué. Les passagers du yacht avaient-ils constaté quelque chose ? Steven observa Luce comme si celle-ci venait de le surprendre dans le plus simple appareil. Elle aurait aimé lui avouer que le spectacle de ses ailes l'avait époustouflée, et qu'elle ignorait que même le côté sombre des anges déchus pouvait être aussi fascinant.

Elle tendit la main vers Dawn, s'attendant à la trouver blessée. On aurait vraiment dit qu'une créature l'avait saisie entre ses mâchoires. Or elle était indemne.

— Ça va ? murmura-t-elle.

Dawn secoua la tête, projetant des gouttelettes d'eau :

— Je sais nager, Luce. Je suis même une bonne nageuse. Quelque chose m'a attrapée... Quelque

chose...

— Cette chose est toujours là, indiqua Steven en prenant la rame pour les ramener vers le yacht.

— C'était quoi ? s'enquit Luce. Un requin ou...

— Des mains, répondit Dawn dans un frisson.

— Des mains ?

— Luce ! cria Steven.

Elle se tourna vers lui. Il semblait différent de l'homme avec qui elle parlait quelques minutes plus tôt, sur le pont. Son regard était plus dur que jamais.

— Ce que tu as fait était...

Il s'interrompit. Son visage dégoulinant était féroce. Luce retint son souffle, attendant sa sentence : inconscient, stupide, dangereux...

— Très courageux, dit-il enfin, avant de retrouver une expression normale, plus détendue.

Luce soupira et mit un certain temps à retrouver l'usage de la parole pour le remercier. Elle ne parvenait pas à quitter des yeux les jambes tremblantes de Dawn. Et les marques rouges qui apparaissaient autour de ses chevilles, comme des traces de doigts.

— Je parie que vous avez peur, les filles, dit posément Steven. Mais inutile de déclencher l'hystérie dans tout le lycée. Je vais discuter avec Francesca. Tant que je ne vous aurai rien dit, vous ne parlerez de ceci à personne, c'est compris ? Dawn ?

Terrifiée, elle opina de la tête.

— Luce ?

Elle fit une moue. Comment garder ce secret ? Dawn avait failli mourir...

— Luce, insista Steven en la prenant par l'épaule.

Il ôta ses lunettes et plongea les yeux dans le regard noisette de la jeune fille. Tandis qu'on hissait le canot à bord, où les autres les attendaient, il souffla à son oreille :

— Pas un mot à quiconque. Il en va de ta sécurité...

VII. DOUZE JOURS

— Je ne comprends pas pourquoi tu es si bizarre, dit Shelby à Luce, le lendemain matin. Ça fait six jours que tu es à Shoreline, et tu es déjà la star du lycée ! Tu vas probablement être à la hauteur de ta réputation, en fin de compte...

Le ciel de ce dimanche matin était plombé de gros nuages. Les deux jeunes filles marchaient au bord de l'eau, sur la petite plage, partageant une orange et le thé aux épices d'une thermos. Un vent violent portait l'odeur forte des séquoias depuis les bois, et la marée haute charriait des amas d'algues noires, de méduses et de bouts de bois flotté vers le rivage.

— Ce n'était rien, marmonna Luce, ce qui n'était pas tout à fait vrai.

Plonger dans l'eau froide pour sauver Dawn, ce n'était pas rien. Mais le ton sévère de Steven, son autorité, lui coupaient toute envie d'évoquer le sauvetage de Dawn.

Elle observa l'écume laissée par les vagues en se retirant. Il ne fallait surtout pas regarder les eaux sombres, au-delà, car elle risquait alors de songer à ces mains, dans les profondeurs glaciales. Que voulait dire Steven, au juste, en parlant de « sécurité » ? S'agissait-il de l'intérêt de tous les élèves ? Car s'il n'était question que d'elle-même...

— Dawn va bien, déclara-t-elle. C'est le plus important.

— Euh... C'est quand même grâce à toi, « Alerte à Malibu ».

— Ne m'appelle pas comme ça !

— Tu préfères te considérer comme une sauveteuse amateur, reprit Shelby, avec son humour à froid. D'après Frankie, il y a un mystérieux inconnu un peu louche qui rôde dans l'enceinte du lycée, depuis deux nuits. Tu devrais lui...

— Quoi ? coupa Luce en recrachant presque son thé. Qui est-ce ?

— Tu es bouchée ou quoi ? J'ai dit « mystérieux ». On n'en sait rien !

Shelby s'assit sur une pierre plate et se mit à faire des ricochets dans l'eau.

— C'est juste un type, reprit-elle. J'ai entendu Frankie en parler à Kramer, sur le bateau, hier, après ton show.

Luce prit place à côté de la jeune fille et ramassa quelques galets dans le sable.

Quelqu'un errait donc à Shoreline... Et si c'était Daniel ?

C'était bien son style, entêté qu'il était à tenir sa parole de ne pas la voir, mais incapable de rester à distance. À cette pensée, il lui manqua encore davantage. Elle était au bord des larmes. C'était fou ! Ce mystérieux rôdeur n'était peut-être même pas Daniel. Il pouvait s'agir de Cam. Ou de

n'importe qui. Voire d'un Banni...

— Francesca semblait inquiète ? demanda-t-elle à Shelby.

— Tu ne le serais pas, à sa place ?

— Attends, c'est pour ça que tu n'es pas sortie en douce, cette nuit ?

Pour une fois, Shelby n'avait pas réveillé Luce en rentrant par la fenêtre.

— Non.

Grâce au yoga, Shelby avait le geste sûr. La pierre suivante ricocha six fois, formant un grand arc pour revenir vers elles comme un boomerang.

— Où est-ce que tu vas, la nuit, d'ailleurs ?

Shelby glissa les mains dans les poches de sa doudoune rouge. Elle observait si fixement les vagues grises qu'il n'y avait que deux possibilités : soit elle avait remarqué quelque chose, soit elle éludait la question. En suivant son regard, Luce fut presque soulagée de ne distinguer que le gris et le blanc des vagues, à l'infini.

— Shelby...

— Quoi ? Je ne vais nulle part.

Agacée par le manque de confiance de sa camarade, qui refusait de lui faire des confidences, Luce se leva et entreprit d'ôter le sable humide de ses jambes. D'une main ferme, Shelby la força à se rasseoir.

— Bon, d'accord ! Avant, j'allais voir mon mec, un vrai naze, soupira Shelby en lançant avec adresse un nouveau galet, qui faillit heurter une mouette fondant sur un poisson. Il est toujours aussi naze, mais, maintenant, c'est mon ex.

— Ah bon ? fit Luce en se mordant la lèvre. Je ne savais même pas que tu avais un petit ami.

— J'ai dû prendre mes distances. Il exprimait un peu trop d'intérêt pour ma nouvelle camarade de chambre. Il me suppliait de le laisser passer, un soir, tard. Il voulait te rencontrer. Je ne sais pas pour qui il me prend, au juste. Ne sois pas vexée, mais, les plans à trois, c'est pas mon truc.

— Qui est-ce ? Il est ici ?

— Philip Aves. Il est en terminale dans le bâtiment principal.

Luce ne pensait pas le connaître.

— C'est ce garçon très pâle aux cheveux blond clair, expliqua Shelby. On dirait un peu David Bowie en albinos. Difficile de ne pas le remarquer. Hélas, ajouta-t-elle avec une moue.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que vous aviez rompu ?

— Quand tu n'es pas là, je préfère télécharger des chansons de Vampire Weekend, que je chante en playback. C'est mieux pour mes chakras. De plus... C'est toi qui es bizarre, aujourd'hui. Daniel te fait des misères, ou quoi ?

Luce s'appuya en arrière, sur les avant-bras :

— Pour ça, il faudrait encore qu'on se voie, ce qui, apparemment, nous est interdit.

Elle ferma les yeux et laissa le bruit des vagues la ramener à leur premier baiser, du moins dans cette vie.

La fusion humide de leurs corps, sur ces vieilles planches, à Savannah. Les mains pressantes de Daniel qui l'attiraient vers lui. Tout semblait possible, alors. Elle rouvrit les yeux. C'était si loin, désormais.

— Donc, ton naze d'ex...

— Non, coupa Shelby, j'ai aussi peu envie de parler de ce crétin que toi de Daniel, je suppose. On enchaîne.

C'était légitime, sauf que Luce ne pouvait affirmer ne pas avoir envie de discuter de Daniel. C'était surtout que, si elle se lançait sur ce sujet, elle risquait d'être intarissable. Dans sa tête, elle avait déjà l'impression d'être un disque rayé, à revivre les... quatre expériences physiques qu'ils avaient partagées. (Elle avait décidé de ne compter qu'à partir du moment où il avait cessé de faire comme si elle n'existait pas.) Elle risquait de laisser très rapidement la pauvre Shelby, qui avait sans doute eu un tas de petits amis et possédait une longue expérience en la matière, contrairement à Luce, qui n'en avait presque aucune.

Un baiser dont elle se souvenait à peine avec un garçon qui s'était embrasé, quelques moments très chauds avec Daniel... C'était à peu près tout. Pas de quoi se dire experte dans le domaine de l'amour.

L'injustice de sa situation la frappa de plein fouet. Daniel avait de leur histoire tant de souvenirs merveilleux auxquels se raccrocher quand tout allait mal... Elle, elle n'avait rien.

Puis elle leva les yeux vers sa camarade de chambre :

— Shelby ?

Celle-ci avait mis sa capuche molletonnée et enfonçait un bâton dans le sable mouillé :

— Je t'ai dit que je n'avais pas envie de parler de lui.

— Je sais, mais je me demandais... Tu te souviens quand tu m'as affirmé voir les vies antérieures des autres ?

C'était la question qu'elle était sur le point de poser à la jeune fille au moment où Dawn était tombée à l'eau.

— Je n'ai jamais affirmé ça, répondit-elle en enfonçant son bâton plus profondément.

Shelby avait le visage tout rouge. Quelques mèches de cheveux blonds s'échappaient de sa queue de cheval.

— Si..., insista Luce. Tu l'as inscrit sur mon formulaire, le jour où je me suis présentée à la classe. Tu m'as arraché la feuille des mains en m'expliquant que tu parlais plus de dix-huit langues et que

tu voyais les vies antérieures. Tu me demandais quelle case cocher.

— Je me souviens très bien de ce que j'ai dit ; tu m'as mal comprise.

— D'accord, concéda Luce. Alors...

— Ce n'est pas parce que j'ai déjà aperçu une fois une vie antérieure que je sais comment m'y prendre. Et cela ne signifie en rien qu'il s'agissait de la mienne.

— Donc, ce n'était pas la tienne ?

— Surtout pas ! La réincarnation, c'est pour les tarés. Luce fronça les sourcils et enfouit les doigts dans le sable, comme si elle voulait s'y enterrer.

— Hé, je déconnais ! lança Shelby en lui donnant un coup de coude. Une vanne spécialement dédiée à la fille qui a vécu mille fois sa puberté. (Elle grimaça.) Une seule puberté, ça m'a suffi, merci !

Luce était donc celle qui avait enduré mille fois la puberté. Elle n'avait jamais envisagé les choses sous cet angle. C'était presque drôle. Vu de l'extérieur, supporter ce bouleversement encore et encore semblait le pire aspect de son destin. Mais c'était tellement plus compliqué que cela ! Luce allait dire qu'elle était prête à vivre encore mille poussées de boutons et autant de fluctuations hormonales pour avoir un aperçu de ses vies antérieures, et en savoir davantage sur elle-même, quand elle se ravisa.

— Si ce n'était pas la tienne, quelle était cette vie antérieure que tu as entrevue ? s'enquit-elle.

— Pourquoi tu es tellement curieuse ? C'est pénible.

Luce sentit sa nervosité monter d'un cran :

— Écoute, Shelby, donne-moi au moins un indice !

— Bon, d'accord, concéda la jeune fille avec un geste d'apaisement. J'étais à une fête, un soir, à Corona. Les choses sont un peu parties en vrille, les gens commençaient à se mettre torse nu, et tout ça. Enfin, là n'est pas le problème. Donc je suis allée prendre l'air. Il pleuvait, et je n'y voyais pas grand-chose. Au détour d'une ruelle, je suis tombée sur un type assez mal en point. Il était penché sur une sphère sombre. Je n'avais jamais rien vu de tel. C'était une sorte de globe qui luisait en planant au-dessus de ses mains. Et le type pleurait.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Sur le moment, je n'en avais aucune idée, mais je sais maintenant que c'était un Annonciateur.

— Et tu as vu un peu de la vie antérieure dont il était le témoin ? poursuivit Luce, fascinée.

La gorge nouée, Shelby croisa le regard de sa camarade :

— C'était horrible, tu sais.

— Désolée, fit Luce. Je te posais la question parce que... Elle avait soudain toutes les peines du monde à aller jusqu'au bout, car elle savait que Francesca ne serait pas d'accord. Mais Luce voulait absolument obtenir des réponses. Et elle avait besoin d'aide.

— Il faut que je découvre mes vies antérieures, déclara-t-elle. Du moins que j'essaie. Ces derniers temps, il s'est passé des choses que je suis censée accepter par ignorance. Or, je pourrais en savoir davantage, bien davantage, si je voyais d'où je viens, où je suis allée. Tu comprends ce que je veux dire ?

Shelby acquiesça.

— Il faut que je sache ce que j'ai vécu avec Daniel, autrefois, pour être plus sûre de ce que je vis avec lui aujourd'hui, expliqua Luce dans un souffle. Ce type, dans la ruelle... Tu as pu voir ce qu'il a fait à l'Annonciateur ?

Shelby se voûta légèrement :

— Il l'a mis en forme, enfin quelque chose dans ce genre-là. Je ne savais même pas ce que c'était, je te dis ! Et j'ignore comment il a réussi à l'attraper. Voilà pourquoi la démonstration de Francesca et Steven m'a fait flipper à ce point. J'ai revu toute la scène, et depuis, j'essaie de l'oublier. Je ne pouvais pas savoir que c'était un Annonciateur.

— Si je parvenais à en traquer un, tu crois que tu arriverais à lire son message ?

— Je ne te promets rien, répondit Shelby. Mais je veux bien tenter le coup. Tu sais comment faire ?

— Pas vraiment, mais ce ne doit pas être sorcier. Ils me hantent depuis toujours.

Shelby posa une main sur celle de Luce, sur le rocher :

— Je veux t'aider, Luce, mais c'est bizarre. J'ai peur. Et si tu voyais quelque chose... que tu ne devrais pas ?

— Quand tu as rompu avec ton crétin...

— Je t'ai dit de ne pas en...

— Écoute-moi : tu n'es pas contente de t'être décidée à rompre avec lui tout de suite au lieu d'attendre ? C'est vrai, quoi ! Vous auriez pu vous fiancer et ensuite...

— C'est bon ! coupa Shelby en levant une main pour la faire taire. J'ai compris. Allez, trouve-nous vite une ombre.

Luce entraîna Shelby vers l'escalier de pierre qui montait depuis la plage. Des touffes de fleurs de verveine rouges et jaunes, un peu flétries, surgissaient du sol sableux. Elles traversèrent la pelouse impeccable en s'efforçant de ne pas déranger un groupe d'élèves non Néphelim qui jouaient au frisbee. Elles passèrent ensuite sous la fenêtre de leur chambre, puis contournèrent le bâtiment. À l'orée du bosquet de séquoias, Luce désigna un espace vide entre les arbres :

— La dernière fois, j'en ai trouvé un là-bas.

Shelby s'avança dans les bois, devant sa camarade, se frayant un chemin parmi les feuilles griffues des érables, avant de s'arrêter sous une fougère géante.

Il faisait sombre, sous les arbres, et Luce se réjouit de la présence rassurante de Shelby. En

repensant à l'autre jour, elle se dit que le temps s'était écoulé bien vite tandis qu'elle harcelait cette ombre en vain. Soudain, elle se sentit dépassée.

— Si on arrive à attraper un Annonciateur et à voir quelque chose, dit-elle, quelles sont les chances pour qu'il nous montre, Daniel et moi ? Et si on se retrouvait face à une de ces horribles scènes bibliques, comme en classe ?

— Pour Daniel, je n'en sais rien, répondit Shelby. Mais, si on fait venir une ombre, elle aura forcément un rapport avec l'une de nous. Les Annonciateurs ont toujours un lien avec la personne qui les fait apparaître, même si ce qu'ils ont à dire n'est pas toujours très intéressant. Comme quand on reçoit un tas de mails publicitaires au milieu du courrier important.

— Mais comment les ombres peuvent-elles être spécifiques d'une personne ? Cela signifierait que Francesca et Steven ont assisté à la destruction de Sodome et Gomorrhe.

— Ben oui... Ils sont là depuis un bout de temps. Il paraît qu'ils ont un CV impressionnant, déclara Shelby de façon étrange. Ne prends pas cet air effaré. Comment tu crois qu'ils ont trouvé ce boulot à Shoreline ? C'est vraiment une excellente école, tu sais.

Une masse sombre et glissante plana au-dessus d'elles : la lourde cape d'un Annonciateur venait de se déployer dans la pénombre, sous un séquoia.

— Le voilà ! lança Luce en le désignant.

Sans perdre un instant, elle se hissa sur une branche qui pendait derrière Shelby. En équilibre sur une jambe, elle dut s'étirer au maximum pour effleurer l'Annonciateur du bout des doigts.

Shelby ramassa une pomme de pin et la lança au milieu de l'ombre, là où elle pendait de la branche.

— Arrête ! murmura Luce. Tu vas l'énerver !

— Ce qui m'énerve, moi, c'est toutes ces manières ! Tends la main !

Luce obéit avec une grimace.

La pomme de pin rebondit sur le côté de l'ombre, puis la jeune fille entendit le léger sifflement qui, naguère, lui faisait une peur bleue. L'ombre s'éloigna très lentement de la branche, avant de glisser sur le bras tendu et tremblant de Luce, qui s'en saisit.

Luce sauta de la branche où elle était perchée et s'approcha de Shelby, tenant son offrande, froide et humide.

— Attends, dit cette dernière. J'en prends une moitié et toi l'autre, comme en cours. Beurk, c'est visqueux. Bon, relâche tes doigts, il ne va pas filer. Laisse-le se détendre un peu pour qu'il prenne forme...

L'ombre ne bougea pas pendant un long moment. Luce avait presque l'impression de jouer avec le oui-ja [\[iii\]](#) de son enfance. Elle perçut une énergie incroyable, un léger mouvement perpétuel, avant de constater une différence dans la forme de l'Annonciateur.

Puis il y eut une sorte de glissement : l'Annonciateur se contractait, se repliait doucement sur lui-même. Bientôt, il prit l'aspect d'une grande boîte planant au-dessus de leurs doigts.

— Tu as vu ça ? souffla Shelby d'une voix presque inaudible à cause du bruit. Regarde, là, au milieu...

Comme pendant le cours, un voile sombre parut se détacher de l'Annonciateur, révélant un éclat de couleur intense. Luce se protégea les yeux. La lumière vive rentra dans l'écran que formait l'ombre pour se muer en silhouettes distinctes aux teintes douces.

Elles virent un salon, puis le dossier d'un fauteuil à carreaux bleus, dont le repose-pied était relevé et le tissu très élimé. Un vieux téléviseur démodé diffusait un épisode de **Mork & Mindy** ^[iv], mais sans le son. Un Jack-Russell dodu était couché en boule sur un tapis circulaire.

Luce vit s'ouvrir une porte à battant, apparemment celle d'une cuisine. Une femme encore plus âgée que la grand-mère de la jeune fille, au moment de sa mort, entra dans la pièce. Elle portait une robe à motifs rose et blanc, de grosses tennies blanches, des lunettes à verres épais, au bout d'un cordon, et tenait une assiette de fruits découpés en morceaux.

— Qui sont ces gens ? s'enquit Luce.

Quand la vieille dame posa l'assiette sur la table basse, une main parsemée de taches brunes apparut derrière le fauteuil et choisit une rondelle de banane.

Luce se pencha pour mieux voir. Avec elle, le centre de l'image se déplaça, comme sur un panorama en 3D. Elle n'avait même pas remarqué le vieil homme chétif installé dans le fauteuil. Il avait les cheveux blancs et clairsemés, et le front grêlé de taches. Il remuait les lèvres, mais Luce n'entendait rien. Sur la cheminée étaient alignées des photos encadrées.

Le bruit de glissement s'intensifia, au point que Luce grimaça. Tandis qu'elle s'interrogeait sur ces photos, elle eut l'impression de recevoir un coup de fouet : l'Annonciateur opéra un gros plan très rapproché sur l'un des clichés.

Dans un mince cadre doré, sous une plaque de verre abîmée, se trouvait une petite photo en noir et blanc, entourée d'une fine bordure. Luce découvrit deux visages : le sien et celui de Daniel.

Elle retint son souffle en observant son portrait, sur lequel elle semblait jeune. Ses cheveux bruns retenus par des épingles lui arrivaient aux épaules. Elle était vêtue d'un chemisier blanc à col Claudine et d'une jupe évasée qui lui arrivait à mi-mollets. Ses mains gantées de blanc tenaient celles de Daniel. Il la regardait droit dans les yeux en souriant.

L'Annonciateur se mit à vibrer, puis à trembler. L'image qui se trouvait à l'intérieur clignota avant de disparaître peu à peu.

— Non ! s'écria Luce, prête à se ruer au cœur de la scène. Ses épaules heurtèrent un côté de l'Annonciateur, mais la jeune fille n'alla pas plus loin. Un souffle glacial la repoussa, lui laissant une impression de sueur froide. Une main la prit par le poignet.

— Laisse tomber tes idées folles, lui conseilla Shelby. Trop tard.

L'écran devint obscur et l'Annonciateur tomba des mains des deux camarades sur le sol, où il se brisa en mille morceaux, comme du verre noir. Luce réprima une plainte. Le souffle court, elle avait l'impression qu'une partie d'elle-même était morte.

Elle se mit à quatre pattes et posa le front par terre, puis roula sur le côté. Il faisait plus froid et humide que lorsqu'elles avaient commencé. À sa montre, il était deux heures passées, or c'était encore le matin quand elles étaient entrées dans les bois. En regardant vers l'ouest, vers la lisière de la forêt, Luce remarqua la différence de lumière, sur le bâtiment abritant les chambres. Les Annonciateurs avalaient du temps.

Shelby s'allongea à côté d'elle :

— Ça va ?

— Je suis complètement paumée. Ces gens... (Luce se prit la tête entre les mains.) Je ne sais pas qui ils étaient.

Shelby se racla la gorge, visiblement mal à l'aise.

— Tu ne crois pas que... tu les as peut-être connus ? Disons, il y a très longtemps ? Ils pourraient être tes...

— Mes quoi ? demanda Luce, attendant la suite.

— Il ne t'est pas du tout venu à l'idée que c'étaient tes parents, dans une autre vie ? Que c'est la tête qu'ils ont maintenant ?

Luce en demeura bouche bée :

— Non. Attends, tu veux dire... Que j'ai des parents totalement différents dans chacune de mes vies passées ? Je croyais que Harry et Doreen... Je pensais qu'ils avaient toujours été avec moi.

Soudain, elle se rappela des propos de Daniel sur sa mère, qui cuisinait du chou, dans cette vie antérieure. Sur le moment, elle ne s'était pas attardée sur ce détail, mais elle y voyait plus clair, à présent. Doreen était une cuisinière hors pair, c'était connu dans toute la Géorgie.

Shelby devait avoir raison. Luce avait sans doute eu un bataillon de familles dont elle n'avait aucun souvenir.

— Je suis bête, dit-elle.

Pourquoi n'avait-elle pas prêté plus d'attention à l'apparence de cet homme et de cette femme ? Pourquoi n'avait-elle senti aucun lien avec eux ? C'était comme si elle venait juste d'apprendre qu'elle était une enfant adoptée. Combien de fois avait-elle été confiée à des parents différents ?

— C'est... c'est..., bredouilla-t-elle.

— C'est le bordel, dit Shelby. Je sais. Mais vois plutôt le bon côté des choses : tu économiserais beaucoup d'argent en honoraires de psy si tu pouvais voir tes autres familles, identifier les problèmes que tu as eus avec des centaines de mères, avant celle-ci.

Luce se prit le visage dans les mains.

— Enfin, au cas où tu aurais besoin d'une thérapie familiale, soupira Shelby. Désolée, je parle pour moi, une fois de plus. Tu sais, on n'est pas très loin de Shasta, ici.

— C'est quoi, Shasta ?

— Le mont Shasta, en Californie. À quelques heures d'ici, répondit Shelby en désignant le nord.

— Mais les Annonceurs ne montrent que le passé. À quoi bon aller là-bas maintenant ? Ils sont probablement...

— Le passé, c'est très vaste, comme notion, intervint Shelby en secouant la tête. Les Annonceurs évoquent le passé lointain, mais aussi les événements qui viennent de se dérouler et tout ce qu'il y a entre les deux. J'ai vu un ordinateur portable dans la pièce, alors il y a de fortes chances que... Tu vois...

— Comment sais-tu où ils habitent ?

— J'ai zoomé sur leur courrier et j'ai l'adresse. Je l'ai retenue : 1291, Shasta Shire Circle, appartement 34, déclara Shelby d'un ton détaché. Alors, si tu veux leur rendre visite, on peut faire l'aller-retour en voiture dans la journée.

— C'est ça, railla Luce, qui avait terriblement envie d'aller les voir, même si cela semblait impossible. Dans quelle voiture ?

Shelby éclata d'un rire faussement sinistre :

— Mon naze d'ex-petit ami n'avait qu'un seul aspect pas trop naze.

De la poche de son sweat-shirt, elle sortit un long trousseau de clés.

— Sa superbe Mercedes, reprit-elle, garée sur le parking des élèves, ici même. Tu as de la chance. J'ai oublié de lui rendre ma clé.

Elles foncèrent sur la route avant que quelqu'un puisse les arrêter.

Dans la boîte à gants, Luce trouva une carte et traça du doigt l'itinéraire vers Shasta. Elle indiqua à Shelby la direction à prendre. Celle-ci roulait à tombeau ouvert, mais la Mercedes bordeaux semblait presque apprécier sa conduite sportive.

Comment Shelby pouvait-elle rester aussi calme ? Si Luce venait juste de rompre avec Daniel et avait « emprunté » sa voiture pour l'après-midi, elle n'aurait pu s'empêcher de songer à leurs virées, ou à leurs disputes tandis qu'ils se rendaient au cinéma, ou encore à ce qu'ils avaient fait sur le siège arrière. Shelby pensait forcément à son ex. Luce eut envie de lui poser la question, mais craignait d'aller trop loin.

— Tu vas changer de coiffure ? s'enquit enfin Luce, qui se rappelait les propos de Shelby sur les ruptures. Je peux t'aider, si tu veux.

Shelby se renfrogna :

— Ce taré n'en vaut pas la peine. Merci quand même, ajouta-t-elle après un instant de silence.

Le trajet leur prit presque tout le reste de l'après-midi. Shelby s'agita : elle tripota la radio, en quête des musiques les plus délirantes. L'air était plus frais et les arbres plus rares. L'altitude augmentait peu à peu. Luce s'efforça de garder son calme, tout en imaginant les scénarios possibles de sa rencontre avec ses parents. Que penserait Daniel s'il savait où elle se rendait ? Mieux valait ne pas y réfléchir...

— C'est là, annonça Shelby dès qu'une montagne au sommet enneigé apparut à l'horizon. La ville se trouve au pied des collines. On devrait y être juste après le coucher du soleil.

Comment remercier Shelby de l'avoir amenée jusque-là sur une impulsion ? Comment interpréter ce changement d'attitude, chez elle ? Luce lui devait une fière chandelle. Jamais elle n'aurait réussi toute seule.

La ville de Shasta était un peu bohème. De nombreuses personnes âgées déambulaient dans les larges avenues. Shelby baissa les vitres pour laisser entrer l'air vif de ce début de soirée. Cela fit du bien à Luce, qui avait l'estomac noué à la perspective de parler aux personnes qu'elle avait vues dans l'Annonciateur.

— Qu'est-ce que je vais leur dire ? « Coucou, je suis votre fille, surgie de l'au-delà ! »

Tandis qu'elles étaient arrêtées à un feu rouge, Luce répéta son texte à voix haute.

— À moins que tu ne veuilles faire une peur bleue à un couple de gentils petits vieux, tu vas devoir travailler là-dessus, déclara Shelby. Tu pourrais faire semblant d'être représentante, par exemple, histoire d'entrer chez eux et de tâter le terrain.

Luce baissa les yeux sur son jean, ses vieilles tennis et son sac à dos violet. Elle n'avait pas l'air très pro :

— Je vendrais quoi ?

Shelby démarra :

— Des lavages de voitures, ou un truc bidon du même genre. Tu n'as qu'à raconter que tu as des bons gratuits dans ton sac. J'ai fait ça, un été. Du porte-à-porte. J'ai failli me faire lyncher.

Elle frémit, puis observa le visage blême de Luce :

— Allez, tes propres parents ne te feront aucun mal ! Tiens, regarde, on est arrivées !

— Shelby, on ne peut pas se taire, un petit moment ? Je crois que j'ai besoin de respirer.

— Désolée, répondit Shelby en s'engageant dans un vaste parking, face à un lotissement de petits bungalows mitoyens. Respirer, ça, je peux.

Malgré son angoisse, Luce devait admettre que l'endroit était charmant. Les bungalows étaient disposés en arc de cercle autour d'un étang. Il y avait un bâtiment de réception devant lequel étaient alignés des fauteuils roulants. Une pancarte proclamait : **Bienvenue à la résidence de retraite de Shasta Shire.**

Luce avait la gorge si sèche qu'elle avait du mal à déglutir. Serait-elle capable de prononcer deux mots face à ces personnes ? Cela faisait peut-être partie de ces choses auxquelles il valait mieux

ne pas penser. Peut-être devait-elle se forcer à frapper à la porte, sans déterminer de stratégie...

— Appartement 34, fit Shelby en observant une maison carrée en stuc coiffé d'un toit en tuiles rouges. On dirait que c'est là-bas. Si tu veux que je...

— Que tu m'attendes dans la voiture ? Ce serait génial, merci. Je n'en ai pas pour longtemps.

Avant de perdre courage, elle descendit de voiture et courut dans l'allée qui serpentait vers le bungalow. L'air doux embaumait la rose. Il y avait d'adorables petits vieux partout : certains étaient répartis en équipes pour jouer au palet, sur un terrain, près de l'entrée. D'autres se promenaient dans un jardin fleuri bien entretenu, près de la piscine. Dans la lumière vespérale, Luce dut plisser les yeux pour observer la foule, mais elle ne discerna aucun visage familier. Mieux valait se rendre directement chez le couple.

Une fenêtre du bungalow était éclairée. Luce s'approcha pour regarder à l'intérieur.

C'était incroyable : il s'agissait bien de la pièce qu'elle avait vue grâce à l'Annonciateur. Il y avait même le chien blanc dodu endormi sur le tapis ! Elle entendait quelqu'un faire la vaisselle dans la cuisine et voyait les chevilles minces et les chaussettes marron de l'homme qui avait été son père, autrefois.

Elle n'avait pas la sensation que c'était son père. Il ne ressemblait même pas à son père. Et la femme n'avait rien de commun avec sa mère. Ce n'était pas qu'il y avait un problème, chez eux. Ils semblaient tout à fait sympathiques, mais ils étaient... des inconnus. Si elle frappait à la porte et inventait une histoire de lavage de voitures, deviendraient-ils plus proches ?

Non, se dit-elle. Mais ce n'était pas tout. Tandis qu'elle ne reconnaissait pas ses parents, ils la reconnaîtraient, elle, si elle était vraiment leur fille.

Comment avait-elle pu ne pas y penser avant ? Elle se sentit stupide. Il leur suffirait de poser les yeux sur elle pour savoir. Ses parents étaient bien plus âgés que les gens qu'elle avait croisés dehors. Le choc risquait de leur être fatal. Il était déjà difficile à encaisser pour la jeune fille, qui avait soixante-dix ans de moins qu'eux...

Cachée derrière un gros cactus, elle contemplait le salon. Le rebord de la fenêtre lui avait sali les doigts. Si leur fille était morte à l'âge de dix-sept ans, ils devaient sans doute l'avoir perdue depuis près de cinquante ans, maintenant. Ils avaient dû faire leur deuil, non ? À quoi bon surgir comme ça, alors ?

Shelby serait déçue. Luce l'était elle-même. Cela faisait mal de se rendre compte qu'elle ne s'approcherait pas davantage. Derrière la vitre de la maison de ses anciens parents, elle sentit les larmes ruisseler le long de ses joues. Elle ne connaissait même pas leur nom...

VIII. ONZE JOURS

A : thegaprices@aol.com

De : lucindap44@gmail.com

Envoyé le : 15/11 à 9h49

Objet : comme d'hab.

Salut, maman et papa !

Désolée de ne pas avoir donné de mes nouvelles plus tôt. J'ai beaucoup de travail, au lycée, mais je vis un tas d'expériences positives. En ce moment, mon cours préféré, ce sont les « humanités ». Je prépare un exposé qui me prend énormément de temps. Vous me manquez. J'espère vous voir bientôt. Merci d'être des parents si géniaux. Je ne vous le dis pas assez souvent, je crois.

Bises,

Luce

Luce cliqua sur « Envoyer » et revint vite au cours que donnait Francesca, à l'avant de la salle. Elle n'était toujours pas habituée au fait que des ordinateurs portables avec Wifi étaient mis à disposition pendant les cours, quand les élèves de Sword & Cross n'avaient en tout et pour tout que sept appareils, qui restaient à la bibliothèque. Même quand on parvenait à mettre la main sur le mot de passe pour accéder à Internet, tous les sites étaient bloqués, à part quelques-uns, ternes et scolaires, destinés à la documentation.

Elle n'envoyait ce mail à ses parents que par sentiment de culpabilité. La veille au soir, elle avait eu l'impression étrange que, en se rendant dans cette maison de retraite du mont Shasta, elle trompait ses véritables parents, ceux qui l'avaient élevée, dans cette vie. Certes, les autres étaient vrais, eux aussi, jusqu'à un certain point, mais tout cela était trop bizarre pour Luce.

Shelby ne s'était pas montrée aussi contrariée qu'elle l'aurait cru d'avoir conduit jusque là-bas pour rien. Elle s'était contentée de démarrer la Mercedes pour se rendre au fast-food le plus proche et acheter des sandwiches au fromage fondu avec une sauce spéciale.

— N'y réfléchis pas trop, avait dit Shelby en s'essuyant les lèvres avec sa serviette. Si tu savais le nombre de crises d'angoisse que j'ai eues à cause de ma famille de dingues ! Crois-moi, je ne vais pas te jeter la pierre.

Luce observa sa camarade, à l'autre extrémité de la salle. Elle était pleine de gratitude pour cette fille qui, une semaine plus tôt, la terrifiait. Ses épais cheveux blonds tirés en arrière par un serre-

tête en éponge, elle prenait consciencieusement des notes sur le cours de Francesca.

Tous les écrans que Luce distinguait autour d'elle étaient branchés sur une présentation PowerPoint en bleu et or qui avançait à la vitesse d'un escargot. Même celui de Dawn, qui semblait particulièrement en forme, ce jour-là, dans sa robe T-shirt rose vif. Était-elle déjà remise de ce qui lui était arrivé sur le bateau ? Ou bien masquait-elle la frayeur qu'elle avait ressentie, et qui ne l'avait peut-être pas quittée ?

En jetant un coup d'œil vers l'écran de Roland, Luce fit la moue. Il s'était fait très discret, depuis son arrivée à Shoreline, ce qui n'avait rien d'étonnant. Mais, quand il se présentait en classe, Luce était contrariée de voir son ancien camarade du lycée d'éducation surveillée respecter les règles.

Au moins, Roland ne semblait pas particulièrement passionné par ce cours sur les « débouchés professionnels des Néphilim : comment exploiter ses aptitudes au maximum ». En fait, il affichait une expression de déception. Les sourcils froncés, il ne cessait de secouer la tête. Plus étrange encore : chaque fois que Francesca regardait ses élèves, elle ignorait délibérément Roland.

Luce ouvrit le forum de discussion pour voir si Roland était connecté. Cela devait servir à s'envoyer des questions, mais celle que Luce avait envie de poser à Roland n'entrait pas dans le cadre du cours. Il savait quelque chose, bien plus qu'il n'en avait dit, l'autre jour. Sans doute au sujet de Daniel. Elle voulait aussi lui demander où il se trouvait, samedi, et s'il avait entendu parler du passage par-dessus bord de Dawn.

Roland n'était pas en ligne. Seul Miles était connecté. Un cahier portant son nom apparut à l'écran.

Coucou !

Il était assis juste à côté d'elle. Luce l'entendait même ricaner. C'était mignon, sa façon de s'éclater avec ses propres vanes débiles. Exactement le genre de complicité potache qu'elle aurait adoré avoir avec Daniel. Dommage qu'il fasse la tête en permanence. Et encore faudrait-il qu'il soit là...

Elle répondit à Miles : ***Il fait beau, chez toi ?***

De plus en plus, tapa-t-il sans perdre le sourire. ***Qu'est-ce que tu as fait, hier soir ? Je suis passé chez toi pour te proposer de dîner avec moi.***

Luce se tourna vers Miles et le fixa. Ses yeux d'un bleu intense étaient si sincères qu'elle eut envie de lui raconter les événements. Il avait été si merveilleux, l'autre jour, lorsqu'il l'avait écoutée lui parler de Sword & Cross... Mais pas question de lui répondre par écran interposé. Et puis, devait-elle se confier à lui ? Le simple fait de partager son secret avec Shelby risquait déjà de lui attirer pas mal d'ennuis avec Francesca et Steven.

L'expression de Miles passa du sourire désinvolte à un froncement de sourcils gêné. Luce en ressentit un malaise. Elle était même un peu étonnée de susciter chez lui ce genre de réaction.

Francesca éteignit le projecteur. Lorsqu'elle croisa les bras, les manchettes de son chemiser en soie rose jaillirent de sa veste en cuir. Pour la première fois, Luce se rendit compte que Steven se montrait distant : il était assis sur le rebord de la fenêtre, dans le coin ouest de la salle. Il avait prononcé à peine quelques mots depuis le début de la journée.

— Voyons si vous avez été attentifs, déclara Francesca avec un grand sourire. Vous allez vous

mettre par deux et simuler un entretien d'embauché, chacun votre tour.

En entendant tous les élèves se lever, Luce grommela intérieurement. Elle n'avait presque rien écouté du cours de Francesca et n'avait aucune idée de ce qu'elle était censée faire.

De toute façon, elle ne faisait que passer, dans ce programme destiné aux Néphilim. Était-ce trop demander à ses profs de se rappeler, de temps en temps, qu'elle n'était pas comme les autres ?

Miles toucha l'écran de l'ordinateur de la jeune fille, là où il lui avait écrit : ***Tu veux être mon binôme ?*** À ce moment précis, Shelby apparut.

— Je propose qu'on la joue CIA ou Médecins sans frontières, suggéra-t-elle.

Elle fit signe à Miles de lui céder sa place à côté de Luce, qui ne broncha pas.

— Il est hors de question que je postule virtuellement pour un emploi pourri d'hygiéniste dentaire.

Luce observa tour à tour ses camarades, qui se montraient possessifs à son égard, ce dont elle venait juste de se rendre compte. En vérité, elle avait envie de travailler avec Miles, qu'elle n'avait pas vu depuis le samedi précédent. Il lui avait un peu manqué, en toute amitié, bien sûr. Elle aurait volontiers bavardé avec lui, en buvant un café, mais sans aller jusqu'à une promenade sur la plage, au soleil couchant, du genre « souris-moi, avec tes yeux bleus magnifiques ». Elle était avec Daniel : elle ne pensait pas aux autres garçons. En tout cas, elle ne rougissait pas comme une pivoine en plein cours en se répétant qu'elle ne pensait pas aux autres garçons.

— Tout va bien, ici ? s'enquit Steven en posant une main hâlée sur le bureau de Luce, avec un regard entendu.

Mais Luce était mal à l'aise en sa présence, après ce qu'il leur avait dit, à elle et à Dawn, sur le canot de sauvetage, l'autre jour. Au point qu'elle n'osait pas aborder le sujet avec Dawn.

— Impeccable, répondit Shelby.

Elle prit Luce par le bras et l'entraîna vers la terrasse, où d'autres élèves avaient déjà commencé leurs simulations d'entretien :

— Luce et moi allions justement parler de nos CV. Francesca se présenta derrière Steven.

— Miles, dit-elle doucement, Jasmine cherche encore un binôme. Tu veux bien approcher ton pupitre du sien ?

— Dawn et moi, on n'arrivait pas à se mettre d'accord sur qui ferait la starlette style rock alternatif et qui ferait (elle baissa d'un ton) la directrice de casting. Alors, elle m'a larguée pour Roland, expliqua Jasmine.

— Directeur de casting, répéta Miles, visiblement déçu. J'ai enfin trouvé ma vocation.

Sur ces mots, il alla rejoindre son binôme. La situation étant réglée, Francesca emmena Steven à l'avant de la salle, mais Luce sentait encore son regard posé sur elle, tandis qu'il la suivait.

Discrètement, elle consulta son téléphone. Callie n'avait toujours pas répondu à son texto. Cela ne

lui ressemblait vraiment pas. Luce s'en voulait. Il valait peut-être mieux pour toutes les deux que Luce garde ses distances, ne serait-ce que quelque temps.

Luce suivit Shelby vers un banc aménagé dans la courbe de la terrasse. Le soleil était radieux dans le ciel limpide. Le seul endroit qui n'était pas surpeuplé d'élèves se trouvait à l'ombre d'un grand séquoia. Elle balaya de la main une couche d'aiguilles vert pâle et remonta la fermeture à glissière de son gros pull.

— Tu as vraiment été cool, hier soir, murmura-t-elle. J'ai... un peu craqué.

— Je sais, répondit Shelby en riant. Tu étais toute... Elle imita un zombie.

— Arrête ! C'était dur ! C'était ma seule chance d'en savoir plus sur mon passé, et j'étais pétrifiée.

— Vous, les gens du Sud, vous culpabilisez pour un rien, commenta Shelby, désinvolte. Détends-toi un peu. Je suis sûre qu'il y a un tas d'autres membres de ta famille, là d'où venaient ces deux petits vieux. Certains n'ont peut-être pas encore un pied dans la tombe, si ça se trouve.

Voyant la mine décomposée de Luce, elle s'empressa d'ajouter :

— Je dis simplement que, si l'envie te prend de retrouver un autre membre de ta famille, tu n'as qu'à me le dire. Je commence à m'attacher à toi, tu sais. C'est bizarre.

— Shelby, murmura soudain Luce, les dents serrées, ne bouge pas.

Au-delà de la terrasse, l'Annonciateur le plus immense et le plus inquiétant que Luce ait jamais vu ondulait dans l'ombre projetée par un imposant séquoia.

Lentement, Shelby suivit le regard de Luce et baissa les yeux. L'Annonciateur utilisait la véritable ombre de l'arbre comme camouflage. Il tressautait par endroits.

— On dirait qu'il est malade, ou agité, ou je ne sais pas... La voix de Shelby s'éteignit.

— Il a quelque chose qui cloche, hein ? reprit-elle avec une moue.

Luce regardait l'escalier en colimaçon qui descendait vers le rez-de-chaussée du pavillon. Sous leurs pieds, quelques piliers de bois brut soutenaient la terrasse. Si Luce parvenait à s'emparer de cette ombre, Shelby pourrait la rejoindre sous la terrasse sans que personne ne remarque rien. Elle aiderait Luce à déchiffrer son message, et elles remonteraient en classe à temps pour poursuivre le cours.

— Tu ne penses pas sérieusement à ce que je crois, j'espère, la prévint Shelby.

— Fais le guet en haut, une minute, ordonna Luce. Tiens-toi prête pour le moment où je t'appellerai.

Luce descendit quelques marches jusqu'à avoir les yeux au niveau de la terrasse où les autres menaient assidûment leurs entretiens. Shelby, qui lui tournait le dos, lui ferait signe si quelqu'un remarquait son absence.

Luce entendait Dawn, dans un coin, qui improvisait avec Roland :

— Voyez-vous, ma nomination pour les Golden Globes était tellement inattendue...

Luce observa la masse sombre qui s'étendait sur l'herbe. Les autres élèves l'avaient-ils vue, eux aussi ? Mais elle ne pouvait s'en préoccuper, elle n'avait pas de temps à perdre.

L'Annonciateur se trouvait à environ trois mètres. Là où elle se tenait, Luce était au moins à l'abri des regards. Si elle s'en approchait, elle serait trop visible. Elle allait devoir tenter de l'attirer vers elle sans se servir de ses mains, et ne savait vraiment pas comment s'y prendre.

C'est alors qu'elle remarqua la silhouette appuyée de l'autre côté du séquoia, également dissimulée au regard des élèves.

Cam fumait une cigarette en chantonnant en toute insouciance. Mais il était couvert de sang. C'était vraiment gore. Il avait les cheveux plaqués sur le front, les bras égratignés et meurtris. Son T-shirt était trempé de sueur et son jean maculé de sang. Il était sale, repoussant, comme s'il venait de livrer bataille. Mais il n'y avait personne d'autre aux alentours, pas un cadavre, rien que Cam.

Il lui adressa un clin d'œil.

— Qu'est-ce que tu fais là ? murmura-t-elle. Qu'est-ce que tu as fait ?

L'odeur fétide que dégageaient ses vêtements ensanglantés lui donna le tournis.

— Oh, je t'ai encore sauvé la vie, c'est tout. Cela fait combien de fois ? demanda-t-il en faisant tomber les cendres de sa cigarette. Aujourd'hui, c'était la bande de M^{lle} Sophia, et je dois dire que je me suis éclaté. De vrais monstres. Ils sont à tes trousses, tu sais. La nouvelle de ta présence ici s'est répandue. On dit qu'il t'arrive de te promener dans les bois sans chaperon, précisa-t-il.

— Tu les as **simplement** tués ?

Horriifiée, elle leva les yeux vers la terrasse pour vérifier si Shelby, ou quelqu'un d'autre, pouvait les voir. Non...

— Quelques-uns, oui, de mes propres mains, là, tout de suite.

Cam lui montra ses paumes maculées d'un rouge visqueux que Luce n'avait aucune envie de regarder.

— Je veux bien admettre que les bois sont très agréables, Luce, mais ils fourmillent de créatures qui veulent ta mort. Alors sois sympa...

— Non. Tu n'as pas à me demander d'être sympa. Tout en toi me dégoûte.

— Très bien, répondit-il en levant les yeux au ciel. Dans ce cas, fais-le pour Grigori. Reste sur le campus.

Il jeta sa cigarette dans l'herbe, puis il redressa les épaules et déploya ses ailes :

— Je ne peux pas être toujours là pour te surveiller. Et Daniel encore moins...

Longues et étroites, les ailes de Cam étaient serrées derrière ses épaules. Lisses, dorées, striées de noir... Luce aurait voulu éprouver de la répulsion, mais il n'en était rien. Comme les ailes de Steven, celles de Cam étaient déchiquetées, brutes, après une vie de combats. Leurs rayures

noires leur donnaient un côté ténébreux, sensuel même.

Mais non. Elle détestait tout, chez Cam. C'était irrémédiable.

Cam battit une fois des ailes pour se soulever de terre, en faisant du bruit. Cela créa un courant d'air qui fit voler les feuilles mortes.

— Merci, dit Luce d'un ton sec.

Il glissa sous la terrasse, puis disparut dans les bois.

Cam la protégeait, désormais... Où était passé Daniel ? Shoreline n'était-il pas censé être un lieu sûr ?

Dans le sillage de Cam, l'Annonciateur – pour lequel Luce était descendue, au départ – monta en spirale sur son ombre, tel un petit cyclone noir.

Il s'approcha encore. Et encore un peu plus.

Enfin, il s'envola juste au-dessus de la tête de la jeune fille.

— Shelby ! souffla Luce. Descends vite !

La jeune fille baissa les yeux vers elle. Puis elle observa l'Annonciateur en forme de cyclone qui frémissait au-dessus d'elle.

— Pourquoi tu as mis aussi longtemps ? demanda-t-elle en arrivant juste au moment où l'énorme Annonciateur dégringolait droit dans les bras de Luce.

Celle-ci se mit à crier mais, par chance, Shelby posa une main sur sa bouche.

— Merci, dit Luce d'une voix étouffée.

Elles étaient toujours recroquevillées à trois marches de la terrasse, à la vue de quiconque s'aventurerait dans cette direction. Sous le poids de l'ombre, Luce ne parvenait pas à tendre les jambes. Jamais elle n'en avait touché d'aussi lourde et froide. Elle n'était pas noire, comme la plupart des autres, mais d'un gris un peu glauque. Certaines parties tremblaient et s'illuminaient, tels des éclairs, au loin.

— Je le sens pas bien, ce coup-là, souffla Shelby.

— Allez, murmura Luce. Je l'ai fait venir. À ton tour d'opérer la vision.

— Mon tour ? Qui a dit que j'avais un tour à prendre ? C'est toi qui m'as traînée jusqu'ici.

Shelby agita la main comme s'il n'y avait rien de pire que de toucher cette chose, entre les bras de Luce.

— Je sais que j'avais proposé de t'aider à retrouver les membres de ta famille, mais le genre de parents que tu as là-dedans... Je crois qu'aucun d'entre nous n'a envie de le rencontrer.

— Shelby, s'il te plaît, l'implora Luce, qui gémit sous le poids et l'aspect rebutant de l'ombre. Je ne suis pas une Néphilim. Si tu ne m'aides pas, je n'y arriverai jamais.

— Qu'est-ce que tu cherches à faire, au juste ? lança une voix, derrière elles, au sommet de l'escalier.

Les mains posées sur la rambarde, Steven foudroyait les deux jeunes filles du regard. Les surplombant ainsi, il semblait plus imposant qu'en cours, comme s'il avait doublé de taille. Ses yeux marron intense étaient furieux, mais Luce percevait une certaine chaleur. Elle prit peur. Même l'Annonciateur, qui tremblait dans ses mains, eut un mouvement de recul.

Les deux camarades furent si étonnées qu'elles se mirent à crier.

Contrariée, l'ombre sauta des bras de Luce, si vite que la jeune fille n'aurait jamais pu la retenir. Elle ne laissa dans son sillage qu'un froid glacial et malodorant.

Au loin, une cloche retentit. Luce entendit les autres élèves s'éloigner vers le réfectoire pour déjeuner. Miles passa la tête au-dessus de la rambarde et observa Luce. En croisant le regard féroce de Steven, il écarquilla les yeux et passa son chemin.

— Luce ! lança Steven, plus poliment qu'elle ne s'y attendait, peux-tu venir me voir, après les cours ?

Lorsqu'il ôta les mains de la rambarde, le bois était tout, calciné.

Steven ouvrit la porte avant même que Luce ne frappe. Sa chemise grise était un peu fripée, et il avait desserré sa cravate noire. Toutefois, il avait retrouvé sa sérénité apparente, ce qui devait représenter un gros effort, pour un démon. Il essuya ses lunettes à l'aide d'un mouchoir brodé à ses initiales.

— Entre, dit-il en s'effaçant.

La pièce n'était pas vaste, juste assez large pour un grand bureau noir, et assez longue pour accueillir trois hautes bibliothèques, toutes chargées de centaines de volumes usés.

Néanmoins, elle était confortable, accueillante même, pour un démon. Pas du tout telle que Luce se l'était imaginée. Un tapis persan trônait au milieu et une grande fenêtre donnait vers l'est, sur les séquoias. À la tombée du jour, les bois avaient un air éthéré, d'un bleu presque lavande.

Steven s'assit dans l'un des fauteuils bordeaux et fit signe à la jeune fille de s'installer dans l'autre. Elle observa les œuvres d'art encadrées qui tapissaient tous les murs. La plupart étaient des portraits plus ou moins détaillés. Luce reconnut quelques croquis de Steven lui-même et plusieurs représentations flatteuses de Francesca.

Luce respira profondément. Par où commencer ?

— Je suis désolée d'avoir appelé cet Annonciateur, aujourd'hui. Je...

— As-tu raconté à quelqu'un ce qui est arrivé à Dawn, dans l'eau ?

— Non. Vous me l'avez interdit.

— Tu n'as rien dit à Shelby ? Ni à Miles ?

— Je n'ai rien dit à personne.

Steven réfléchit un instant.

— Pourquoi as-tu appelé les Annonceurs des « ombres », l'autre jour, quand nous bavardions, sur le bateau ?

— Ça m'a échappé. Quand j'étais petite, ils faisaient partie des ombres. Ils se détachaient et venaient vers moi. Je les ai donc appelés « ombres », jusqu'à ce que je sache de quoi il s'agissait. (Luce haussa les épaules.) C'était bête, en fait.

— Non, ce n'est pas bête du tout, répondit Steven en se levant.

Il se dirigea vers la bibliothèque la plus éloignée et prit un volume épais dont la couverture rouge était poussiéreuse. **La République**, de Platon. Steven l'ouvrit à la page qu'il cherchait, puis il retourna le livre, face à Luce.

Elle vit l'image d'un groupe d'hommes dans une caverne, menottes l'un à côté de l'autre, contre un mur. Derrière eux flambait un feu. Ils montraient du doigt les ombres projetées sur le mur par un second groupe d'hommes placés derrière eux. Sous l'illustration, elle lut la légende suivante : **L'allégorie de la caverne.**

— Qu'est-ce que c'est ? demanda la jeune fille.

Ses connaissances sur Platon se limitaient au fait qu'il était proche de Socrate.

— Une preuve que ton choix de mot, pour désigner les Annonceurs, est plutôt avisé, répondit Steven en désignant l'image. Imagine que ces hommes passent leur vie à ne voir que les ombres sur ce mur. Ils en viennent à comprendre le monde et ce qui s'y passe grâce à ces ombres, sans voir ce qui les projette. Ils ne comprennent même pas que ce qu'ils voient, ce sont des ombres.

Luce observa le second groupe d'hommes :

— Donc ils ne peuvent jamais se retourner, voir les gens et les choses qui créent les ombres ?

— Exactement. Et, parce qu'ils ne voient pas ce qui projette ces ombres, ils supposent que ce qu'ils perçoivent – ces ombres sur le mur – c'est la réalité. Ils n'ont pas idée que ce ne sont que des représentations et des déformations de quelque chose de bien plus vrai et de plus réel. (Il marqua une pause.) Comprends-tu pourquoi je te dis cela ?

— Luce secoua la tête :

— Vous voulez que j'arrête, avec les Annonceurs ?

Steven referma vivement son livre et gagna l'autre extrémité de la pièce. Luce eut le sentiment d'avoir déçu son prof.

— Je ne crois pas que tu arrêteras, même si je te le demande. Mais je tiens à ce que tu comprennes à qui tu as affaire, la prochaine fois que tu en appelleras un. Les Annonceurs sont des ombres d'événements passés. Ils peuvent nous aider, mais recèlent aussi parfois des déformations troublantes et dangereuses. Il y a beaucoup à apprendre. D'abord, une technique d'appel nette et sûre. Ensuite, quand tu auras affûté tes talents, tu pourras effacer le bruit de l'Annonceur pour

entendre clairement son message à travers...

— Vous parlez de ce son de glissement ? Il existe un moyen de passer au travers ?

— Peu importe. Pas encore, répondit Steven, les mains dans les poches. Que cherchiez-vous, Shelby et toi, aujourd'hui ?

— Luce se sentit soudain mal à l'aise. Cet entretien ne se déroulait pas du tout comme elle s'y attendait. Elle pensait écoper d'une retenue, voire d'une corvée de ramassage d'ordures.

— Nous tentions d'en apprendre davantage sur ma famille, énonça-t-elle enfin à grand-peine. Enfin, sur **mes** familles, devrais-je dire.

— Par chance, Steven semblait ignorer qu'elle avait vu Cam :

— C'est tout ?

— Ça va me causer des ennuis ?

— Vous ne faisiez rien d'autre ?

— Qu'est-ce que j'aurais pu faire ?

Steven croyait peut-être qu'elle cherchait à atteindre Daniel, à lui envoyer un message, par exemple. Comme si elle avait connu la marche à suivre...

— Vas-y, appelle une ombre, ordonna le prof en ouvrant la fenêtre.

La nuit était tombée, et les autres élèves devaient être à table.

— Je... Je ne sais pas si j'y arriverai...

Le regard de Steven devint plus chaleureux. Il semblait un peu exalté :

— En faisant venir un Annonciateur, on formule une sorte de souhait. Rien de concret, mais le vœu de mieux comprendre le monde, le rôle que nous y jouons, notre avenir...

Immédiatement, Luce pensa à Daniel, à ce qu'elle envisageait pour leur relation. Elle n'avait pas la sensation d'avoir un grand rôle à jouer dans leur histoire, ce qui la dérangeait. Était-ce pour cela qu'elle avait réussi à appeler un Annonciateur avant même de savoir comment procéder ?

Un peu anxieuse, elle se redressa dans son fauteuil et ferma les yeux. Elle imagina une ombre se détachant de la longue étendue sombre, entre les troncs des arbres. Elle la vit s'élever, envahir l'espace de la fenêtre ouverte, avant de planer vers elle.

Elle décela d'abord une légère odeur d'olives noires. Une douce fraîcheur lui effleura la joue. Elle rouvrit les yeux. Dans le bureau envahi de courants d'air, la température avait baissé de plusieurs degrés, et l'atmosphère était devenue humide.

— Oui, c'est ça, murmura Steven en se frottant les mains.

Mince et diaphane, l'Annonciateur s'envola, pas plus grand qu'un foulard de soie. Il se dirigea droit sur Luce, puis enveloppa un presse-papier en verre posé sur le bureau. Luce retint son souffle. Souriant, Steven s'approcha de la jeune fille, guidant l'ombre vers le haut jusqu'à ce qu'elle

devienne un écran noir.

Dès qu'elle l'eut attirée entre ses mains, Luce se mit à la travailler comme si elle essayait d'étirer une pâte à tarte sans la déchirer. Elle avait vu faire sa mère des centaines de fois. L'ombre tournoya et adopta des tons grisés, puis une image en noir et blanc à peine perceptible apparut.

Une chambre à coucher sombre avec un lit à une place. Allongée sur le côté, Luce – une ancienne Luce, apparemment – regardait par la fenêtre ouverte. Elle devait avoir seize ans. Derrière elle, la porte s'ouvrit et un visage éclairé par la lumière du couloir se profila.

La mère.

Celle que Luce était allée voir avec Shelby ! Mais plus jeune, bien plus jeune, d'au moins cinquante ans, avec des lunettes perchées sur le bout du nez. Elle sourit, heureuse de voir sa fille endormie, puis referma la porte.

Quelques instants plus tard, des doigts se crispèrent sur le rebord de la fenêtre. Luce écarquilla les yeux en voyant l'ancienne Luce se dresser sur son séant, dans son lit. Les doigts firent place à des mains, puis à deux bras puissants, baignés dans une lueur bleutée. Le visage radieux de Daniel surgit enfin.

Le cœur de Luce battait à tout rompre. Elle eut envie de plonger dans l'écran, comme la veille, avec Shelby. Mais Steven claqua des doigts, et l'écran se releva comme un store vénitien, avant de se désintégrer et de retomber.

L'ombre gisait en mille morceaux sur le bureau. Luce en saisit un, qui se réduisit aussitôt en poussière entre ses doigts.

Steven s'installa derrière son bureau, guettant la réaction de Luce face à cette vision. La jeune fille trouva soudain cette scène très intime. Steven devait-il savoir à quel point elle était bouleversée ? Après tout, en théorie, il se trouvait dans le camp opposé. Au fil des derniers jours, elle avait vu de plus en plus clairement le démon qui était en lui, non seulement à travers son caractère emporté qui le faisait fulminer, mais aussi dans ces superbes ailes doré foncé. Steven avait un charme magnétique, comme Cam. Et c'étaient tous deux des démons...

— Pourquoi m'aidez-vous ?

— Parce que je ne veux pas qu'il t'arrive le moindre mal, murmura Steven.

— Cela s'est déjà produit ?

— C'est une représentation de quelque chose, expliqua-t-il en détournant les yeux. Va savoir à quel point elle est déformée... Il s'agit de l'ombre d'un événement passé, et non de la réalité. Il y a toujours une part de vérité, mais ce n'est pas une vérité simple. C'est ce qui rend les Annonceurs si problématiques et si dangereux pour ceux qui n'ont pas la formation adéquate.

— Il consulta sa montre. En bas, une porte s'ouvrit et se referma. Steven se crispa en reconnaissant le son des talons hauts dans l'escalier.

— Francesca.

— Luce tenta de déchiffrer l'expression de son professeur. Il lui tendit **La République**, qu'elle

rangea dans son sac à dos. Juste avant que le beau visage de Francesca n'apparaisse sur le seuil, Steven déclara :

— La prochaine fois que Shelby et toi choisirez de ne pas terminer un devoir, vous devrez rédiger une dissertation de cinq pages avec des citations. Pour cette fois, je me contenterai d'un avertissement.

— Je comprends, répondit la jeune fille en croisant le regard de Francesca.

— Celle-ci sourit à Luce. Était-ce une façon de la congédier ou de lui signifier qu'elle n'était pas dupe ? Impossible à dire. Un peu tremblante, Luce se leva et prit son sac sur son épaule.

— Merci ! lança-t-elle à Steven juste avant de sortir.

— Lorsque Luce regagna sa chambre, Shelby avait fait du feu dans la cheminée. La bouilloire était branchée à côté de la veilleuse en forme de bouddha, et il flottait dans la pièce un arôme de tomate.

— Y a plus de macaronis au fromage, mais je t'ai préparé une soupe, annonça-t-elle.

— Elle emplit un bol de potage bouillant, qu'elle assaisonna de poivre en grains, puis, elle l'apporta à Luce, qui s'était écroulée sur son lit.

— C'était si atroce que ça ?

Ne sachant que dire, Luce observa la fumée qui s'élevait de la soupe. Cette entrevue avait été étrange, troublante. Un peu effrayante même. Potentiellement... elle pouvait l'aider à s'assumer. Non, non, cette entrevue n'avait rien eu d'atroce.

— Ça allait.

Steven semblait lui faire confiance, au point de lui permettre de continuer à appeler des Annonceurs. Et les autres élèves se fiaient à lui. Ils l'admiraient. Nul ne semblait se préoccuper de ses motivations ou de ses allégeances. Toutefois, il se montrait tellement secret, tellement difficile à déchiffrer, avec Luce...

Il était déjà arrivé à la jeune fille de se tourner vers les mauvaises personnes. Au mieux, c'était de la désinvolture ; au pire, le meilleur moyen de se faire tuer. Voilà ce que M^{lle} Sophia avait déclaré, le soir où elle avait essayé de tuer Luce.

Daniel avait conseillé à la jeune fille de suivre son instinct. Hélas, elle avait l'impression que ses propres sentiments n'étaient pas fiables. Daniel connaissait-il déjà Shoreline quand il lui avait tenu ces propos ? Ce conseil voulait-il la préparer à leur longue séparation, durant laquelle elle allait perdre peu à peu ses certitudes sur sa vie, sa famille, son passé, son avenir ?

— Merci, pour la soupe, dit-elle à Shelby.

— Ne laisse pas Steven entraver tes projets, maugréa cette dernière. On devrait rester à fond sur les Annonceurs. J'ai tellement marre de ces anges, de ces démons et de leurs délires mégalos : « On sait mieux que toi parce qu'on est des anges à part entière et que, toi, tu n'es que la

bâtarde d'un ange qui a voulu s'éclater. »

Luce rit. Le petit cours de Steven sur Platon et le fait qu'il lui donne son exemplaire de **La République** n'avaient rien d'un délire mégalo, bien au contraire. Certes, elle ne pouvait en parler à Shelby, assise sur le lit de Luce, qui était en pleine tirade contre Shoreline.

— C'est vrai, quoi... Toi, tu as Daniel, reprit-elle, mais, sérieusement, est-ce qu'un ange a jamais fait quelque chose pour moi ?

Luce haussa les épaules, pleine de compassion.

— Je vais te le dire : jamais ! À part coucher avec ma mère avant de nous larguer toutes les deux avant ma naissance. Tu parles d'un comportement céleste ! Le pire, c'est que ma mère considère que je devrais être reconnaissante. Mais de quoi ? De ces pouvoirs atténués et de l'énorme front que j'ai hérités de mon père ? Non merci. (Elle donna un coup de pied sur le lit du haut.) Je donnerais n'importe quoi pour être simplement normale.

— Vraiment ?

— Toute la semaine, Luce avait souffert d'un complexe d'infériorité par rapport à ses camarades Néphilm. Certes, l'herbe est toujours plus verte chez les voisins, mais, cette fois, elle avait peine à y croire. Quel avantage pouvait-il y avoir à être dépourvu de ses pouvoirs de Néphilm ?

— Attends, fit Luce, cet ex que tu trouves tellement naze... Est-ce qu'il... ?

Shelby détourna les yeux :

— Nous étions en train de méditer ensemble et, sans le vouloir, en plein mantra, je suis entrée en lévitation. Y avait pas de quoi en faire un plat. J'étais à environ cinq centimètres du sol, à tout casser. Mais Phil ne m'a plus lâchée. Il a voulu savoir de quoi j'étais capable et m'a posé un tas de questions bizarres.

— Lesquelles, par exemple ?

— Oh, j'en sais rien ! Des questions sur toi, en fait. Il voulait savoir si c'était toi qui m'avais appris la lévitation et si tu en étais capable, toi aussi.

— Pourquoi moi ?

— Sans doute un fantôme tordu sur les colocs. Bref, tu aurais vu sa tête, ce jour-là. J'ai eu l'impression d'être une bête de foire. Je n'avais pas le choix : j'ai rompu.

— C'est horrible, commenta Luce en serrant la main de sa camarade dans la sienne. Enfin, c'est son problème à lui, pas le tien. Les autres élèves de Shoreline regardent d'une drôle de façon les Néphilm, mais j'ai fréquenté pas mal d'écoles et j'ai tendance à croire que c'est dans la nature humaine. De plus, personne n'est vraiment « normal ». Phil doit bien avoir un côté effrayant, non ?

— En fait, il a quelque chose d'étrange dans les yeux. Ils sont bleu pâle, presque délavés. Il doit porter des verres de contact pour éviter que les gens le regardent fixement. (Shelby inclina la tête.) Et je ne te parle pas de son troisième téton...

Elle s'esclaffa, vite imitée par Luce, qui rit aux larmes. Soudain, elles se turent en entendant un

léger coup à la fenêtre.

— J'espère que ce n'est pas lui, déclara Shelby en retrouvant aussitôt son sérieux.

Elle sauta du lit et alla ouvrir la fenêtre, renversant un yucca dans sa hâte.

— C'est pour toi, annonça-t-elle d'une voix morne. Luce se précipita ; elle sentait que c'était lui. Les mains sur le rebord de la fenêtre, elle se pencha dans l'air nocturne.

Elle se retrouva face à face, bouche à bouche avec Daniel.

Pendant une fraction de seconde, elle crut qu'il observait Shelby, derrière elle, dans la chambre, mais il la prit par la nuque et l'attira vers lui pour l'embrasser à perdre haleine. Elle fut envahie d'une onde de chaleur, qui semblait exprimer leurs regrets après les propos tendus qu'ils avaient échangés sur la plage, la dernière fois.

— Bonsoir, murmura-t-il.

— Bonsoir.

Daniel portait un jean et un T-shirt blanc. Un épi se dressait sur sa tête. Ses fascinantes ailes nacrées battaient doucement dans son dos, dans la nuit noire. Leur mouvement épousait le rythme du cœur de Luce, qui eut envie de les toucher, de s'enfouir en elles, comme l'autre soir, sur le sable. C'était époustouflant de voir Daniel voler ainsi devant la fenêtre du deuxième étage.

Il la prit par la main et l'attira au dehors, dans ses bras, et la déposa aussitôt sur la corniche, sous la fenêtre.

Quand elle était heureuse, elle avait toujours envie de pleurer.

— Tu ne devrais pas être là, mais je suis contente de te voir...

— Prouve-le, répondit-il en souriant.

Il l'enlaça et la serra contre lui. Elle posa la tête sur son épaule. De ses ailes émanait une douce chaleur. En regardant derrière elle, elle ne voyait que du blanc.

Tout était d'un blanc légèrement nacré et luisait au clair de lune. Puis les grandes ailes de Daniel se mirent à battre...

En sentant son estomac se nouer, Luce comprit qu'il la soulevait non, qu'il la propulsait vers le ciel. La corniche se fit de plus en plus petite et les étoiles brillèrent plus fort, tandis que le vent fouettait son corps, et faisait voler ses cheveux sur son visage.

Ils s'élevèrent encore et encore, jusqu'à ce que le lycée ne soit plus qu'une tache noire et l'océan une vaste étendue argentée. Très vite, ils transpercèrent une couche de nuages duveteux.

Luce n'avait pas peur. Elle se sentait détachée de ce qui l'entravait sur terre. Libre de tout danger ou souffrance, de tout sens de la gravité. Et tellement amoureuse... Daniel déposa un chapelet de baisers dans son cou, puis l'enlaça plus fort et la fit pivoter vers lui. Elle avait les pieds posés sur les siens, comme quand ils avaient dansé au-dessus de l'océan, le soir du feu de camp. Il n'y avait

désormais plus un souffle de vent. Autour d'eux régnaient le calme et le silence, que seuls venaient rompre les battements d'ailes de Daniel et ceux de son propre cœur.

— Cela valait la peine d'endurer tout ce que nous avons traversé pour vivre de tels moments, déclara Daniel.

Il l'embrassa comme jamais auparavant. Son long baiser parut ne jamais devoir s'arrêter. Les mains de Daniel errèrent sur tout son corps, de plus en plus curieuses et pressées d'explorer ses courbes. Elle se fonda contre lui tandis qu'il lui caressait les cuisses, les hanches, les épaules, pour mieux la faire sienne.

Luce palpa ses muscles saillants sous sa chemise en coton, ses bras fermes, son cou, le creux de ses reins... Elle l'embrassa fébrilement sur la joue, les lèvres. Dans les nuages, les yeux de Daniel étaient plus pétillants que la plus belle des étoiles. Enfin, Luce se sentait à sa place.

— Et si on restait ici pour toujours ? demanda-t-elle. Jamais je ne m'en lasserai. Je n'en aurai jamais assez, je crois.

— J'espère bien, répondit-il en souriant.

Trop vite, ses ailes se rabattirent. Luce comprit qu'il amorçait une lente descente.

Elle l'embrassa une dernière fois. Mais, en écartant les bras de son cou pour se préparer à voler, elle lâcha soudain prise.

Ce fut la chute.

La scène se déroula au ralenti. Luce bascula en arrière, agitant follement les bras, tandis que le vent froid lui coupait le souffle. La dernière chose qu'elle vit fut le regard de Daniel, sous le choc.

Puis tout s'accéléra. Elle tombait si vite qu'elle ne respirait plus. L'univers n'était qu'une sombre spirale. La jeune fille avait peur, mal au cœur, et ses yeux la brûlaient à cause du vent. Peu à peu, le noir fonda sur elle : elle allait perdre connaissance.

Et ce serait terminé.

Elle ne saurait jamais qui elle était vraiment, ni si cette aventure valait la peine d'être vécue.

Elle ne saurait jamais si elle était digne de l'amour de Daniel, et s'il l'était du sien. Tout était fichu...

Le vent grondant dans ses oreilles, elle ferma les yeux et attendit.

Soudain, elle sentit autour d'elle ses bras puissants et familiers. Enfin, elle ralentit. Il la berçait. Il l'avait sauvée ! Elle se mit à sangloter, soulagée que Daniel l'ait rattrapée. Jamais elle ne l'avait autant aimé qu'à ce moment-là.

— Ça va ? murmura-t-il d'une voix douce, contre ses lèvres.

— Oui. Tu m'as retrouvée...

Elle percevait le mouvement régulier de ses ailes.

— Je serai toujours là pour te sauver si tu tombes.

Lentement, ils regagnèrent le monde qu'ils avaient laissé derrière eux. Shoreline et l'océan qui venait frapper les falaises. Lorsqu'ils approchèrent du bâtiment, Daniel la serra fort contre lui et mit le cap vers la fenêtre de sa chambre pour se poser en douceur sur la corniche.

Luce le regarda intensément. Comme elle l'aimait ! Là était sans doute son unique certitude...

— Voilà, dit-il, la mine grave, le sourire soudain plus crispé et le regard moins brillant. Tes envies d'évasion sont satisfaites, du moins pour un petit moment.

— Comment ça, mes envies d'évasion ?

— Tu ne cesses de t'aventurer hors du campus..., répondit-il d'un ton froid. Il faut que cela cesse, tant que je ne serai pas là pour veiller sur toi.

— Arrête ! C'était juste une sortie débile en mer. Et tout le monde était là : Francesca, Steven...

Elle s'interrompit en pensant à la réaction de Steven après la mésaventure de Dawn. Mieux valait ne pas évoquer sa virée en voiture avec Shelby, ou bien sa rencontre avec Cam, sous la terrasse.

— Tu ne me facilites pas la tâche, déclara Daniel.

— Les choses ne sont pas simples, pour moi non plus.

— Je t'avais pourtant prévenue qu'il y avait des règles à respecter ! Je t'ai recommandé de ne pas quitter ce campus, mais tu ne m'as pas écouté. Combien de fois m'as-tu désobéi ?

— *Désobéi ?*

Elle éclata de rire mais, au fond d'elle, elle en avait la nausée.

— Tu te prends pour qui ? Mon petit ami, ou mon maître ?

— Tu sais ce qui se passe, chaque fois que tu sors ? Tu te rends compte des risques que tu prends uniquement pour tromper ton ennui ?

— Écoute, ma présence ici n'est plus un secret. Cam est parfaitement au courant.

— Bien sûr que Cam est au courant ! s'exclama Daniel, exaspéré. Je te le répète : ce n'est pas Cam, le danger, en ce moment ! Il ne cherchera pas à te récupérer.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'il est trop avisé pour cela. Et toi, tu devrais comprendre que ce n'est pas raisonnable de filer en douce. Tu vas au-devant de dangers que tu ne soupçonnes même pas !

Elle ouvrit la bouche pour lui répondre, mais que dire ? Si elle révélait à Daniel qu'elle avait parlé à Cam, et qu'il avait tué plusieurs membres de la clique de M^{lle} Sophia, elle ne ferait que renforcer la théorie de Daniel. Luce sentit la colère monter en elle. Contre lui, mais aussi contre ses règles mystérieuses et sa tendance à l'infantiliser. Elle aurait pourtant tout donné pour rester avec lui. Et, déjà, son regard gris s'était durci, et ce moment précieux qu'ils venaient de partager dans le ciel n'était plus qu'un rêve lointain.

— Tu ne comprends donc pas le calvaire que je vis pour assurer ta sécurité ?

— Comment le pourrais-je, puisque tu ne m'expliques rien ?

Les traits superbes de Daniel se tordirent en une expression effrayante.

— C'est à cause d'elle, hein ? demanda-t-il en désignant la chambre de Luce et Shelby. Quelles idées sombres t'a-t-elle fourrées dans la tête ?

— Je suis capable de réfléchir par moi-même, merci ! répliqua Luce, vexée. Mais comment connais-tu Shelby ?

Daniel ignora sa question. Luce n'en croyait pas ses oreilles : de quel droit lui parlait-il comme à un chien ? Tout le bonheur qui l'avait envahie quand Daniel l'avait embrassée, caressée, admirée ne suffisait pas à compenser le froid qui la mordait à chacune de ses remontrances.

— Shelby a peut-être raison, déclara-t-elle.

Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas vu Daniel. Hélas, le garçon qu'elle voulait chérir, celui qui l'aimait plus que tout, celui qui l'accompagnait depuis des millénaires parce qu'il était incapable de vivre sans elle, était resté dans les nuages. Lui n'aurait jamais cherché à régenter sa vie. Peut-être ne le connaissait-elle pas vraiment, même après toutes ces vies...

— Les anges et les humains ne devraient pas... Elle ne parvint pas à terminer sa phrase.

— Luce...

Il chercha à lui prendre la main, mais elle le repoussa. Il avait les yeux écarquillés, sombres, et le teint pâle, tant il avait froid. La jeune fille brûlait du désir de l'attirer dans ses bras pour sentir son corps contre le sien. Mais elle pressentait au plus profond d'elle-même que ce n'était pas le genre de querelle qui se réglait grâce à un simple baiser.

Elle ouvrit la fenêtre, étonnée de trouver la chambre plongée dans la pénombre, et se faufila à l'intérieur. En se tournant vers Daniel, elle remarqua que ses ailes tremblaient, comme s'il était au bord des larmes. Une fois de plus, elle fut tentée de l'enlacer, de le consoler et de l'aimer.

Mais c'était impossible.

Elle ferma les volets et demeura seule, dans le noir.

IX. DIX JOURS

Le mardi matin, au réveil, Luce constata que Shelby était déjà partie.

Son lit était fait, son patchwork bien plié sur sa couverture.

Sa doudoune rouge et son sac fourre-tout ne se trouvaient plus sur les patères, près de la porte.

En pyjama, Luce plaça une tasse d'eau dans le four à micro-ondes pour se préparer du thé, puis elle consulta ses mails.

A : lucindap44@gmail.com

De : callieallieoxenfree@gmail.com

Envoyé le : lundi 16/11 à 13h34

Objet : sans faire de parano

Chère L.,

J'ai bien reçu ton texto. D'abord, sache que tu me manques aussi. J'ai une proposition complètement folle à te faire : et si on rattrapait le temps perdu ? Moi et mes idées de dingue ! Je sais que tu es très occupée et qu'on te surveille de près. Ça ne doit pas être facile pour toi de filer en douce. Mais je ne connais aucun détail de ta vie... Avec qui prends-tu tes repas ? Quel est ton cours préféré ? Que s'est-il passé, avec ce mec ? Tu vois, je ne sais même pas comment il s'appelle. Ça m'énerve.

C'est super que tu aies un téléphone, mais ne m'envoie pas un texto pour me dire que tu vas m'appeler. Appelle, c'est tout. Cela fait une éternité que je n'ai pas entendu le son de ta voix. Mais je ne t'en veux pas. Pas encore.

Bises,

C.

Luce referma le courrier. Il en fallait beaucoup pour fâcher Callie ! Cela n'était même jamais arrivé. Son amie ne se doutait pas une seconde qu'elle lui mentait... Un gouffre s'était creusé entre elles.

Accablée par la honte, elle passa au message suivant :

A : lucindap44@gmail.com

De : thegaprices@aol.com

Envoyé le : lundi 16/11 à 20h30

Objet : on t'aime aussi

Luce chérie,

Tes e-mails sont toujours des rayons de soleil, pour nous. Tout se passe bien, avec l'équipe de natation ? Tu te sèches les cheveux au moins, maintenant qu'il fait froid dehors ? Je sais, je te couve trop, mais tu me manques.

Crois-tu qu'on te laisserait quitter le campus de Sword & Cross pour Thanksgiving, la semaine prochaine ? Ton père pourrait appeler le directeur... Sans mettre la charrue avant les bœufs, il est allé acheter du tofu à la dinde, au cas où. J'ai rempli le congélateur de tourtes. Tu adores toujours le pâté aux patates douces ? On t'aime et on pense à toi tout le temps.

Maman.

La main de Luce se crispa sur la souris. Mardi matin... Thanksgiving était dans une dizaine de jours. C'était sa fête favorite, et elle n'y avait pas encore songé !

Aussitôt, Luce s'efforça de chasser cet événement de son esprit. Jamais M. Cole ne lui permettrait de rentrer à la maison pour cette occasion.

Elle allait cliquer sur « Répondre » quand une fenêtre orange se mit à clignoter en bas de l'écran. Miles était connecté et voulait chatter avec elle.

Miles (8 : 08) : Salut, Miss Luce.

Miles (8 : 09) : Je meurs de faim. Tu es aussi affamée que moi, au réveil ?

Miles (8 : 15) : On prend un petit-déj ? Je passe te chercher dans ta chambre dans 5 mn ?

Luce consulta son réveil : 8h21. Quelqu'un frappa à la porte avec vigueur. Elle était encore en pyjama et avait une mine effroyable, mais elle ouvrit quand même.

Les rayons de soleil qui illuminaient le plancher du couloir rappelèrent à Luce l'escalier en bois, chez ses parents. Il était toujours inondé de lumière, lorsqu'elle descendait prendre le petit-déjeuner. Comme tout paraissait plus lumineux grâce à un simple couloir baigné de soleil !

Miles ne portait pas sa casquette des Dodgers, de sorte que, pour une fois, elle vit ses yeux. Ils étaient d'un bleu très intense de ciel d'été. Ses cheveux mouillés dégoulinèrent sur son T-shirt blanc. La gorge nouée, Luce ne put s'empêcher de l'imaginer sous la douche. Il lui adressa un large sourire étincelant, qui lui creusa une fossette dans la joue. Le Californien dans toute sa splendeur. À sa grande surprise, Luce trouva le spectacle fort plaisant.

— Salut, dit-elle en cachant maladroitement son pyjama, je viens juste de lire tes messages. C'est d'accord pour le petit-déj, mais je ne suis pas encore habillée.

— Pas de problème, je t'attends.

Miles s'adossa au mur du couloir. Son estomac se mit à gargouiller furieusement. Il croisa les bras dans l'espoir que Luce n'entende rien.

— Je me dépêche ! promit-elle en riant, avant de refermer la porte.

Devant son armoire, elle s'efforça de chasser de son esprit Thanksgiving, ses parents, Callie ou les raisons pour lesquelles tant de personnes chères à son cœur lui échappaient.

Elle enfila un long pull gris sur un jean noir, agrémenta sa tenue de grosses boucles d'oreilles en argent, et s'enduisit les mains de crème hydratante. Elle prit son sac, puis inspecta son reflet dans le miroir.

Elle n'avait pas l'air d'une fille coincée dans une relation amoureuse qui avait tout d'une lutte de pouvoirs, ni d'une fille qui ne pouvait pas retourner chez ses parents pour Thanksgiving. Pour l'heure, elle était simplement ravie d'ouvrir sa porte à un garçon qui lui donnait l'impression d'être normale et heureuse, merveilleuse même.

Un garçon qui n'était pas son petit ami.

Avec un soupir, elle rejoignit Miles dans le couloir. Aussitôt, le visage du jeune homme s'illumina.

Une fois dehors, Luce se rendit compte que le temps avait changé. L'air matinal était aussi frais et vif que lorsqu'elle s'était retrouvée sur la corniche, la veille, avec Daniel, et avait eu une impression de froid glacial.

Miles lui tendit sa grande veste en toile, mais elle la refusa :

— J'ai juste besoin d'un café pour me réchauffer.

Ils s'installèrent à la même table que la semaine précédente. Deux serveurs stagiaires s'empressèrent de prendre leur commande. Ils semblaient connaître Miles, avec qui ils plaisantèrent un moment. Luce ne bénéficiait jamais d'un tel service quand elle déjeunait en compagnie de Shelby. Tandis que les garçons posaient mille questions :

« Comment l'équipe de football préférée de Miles avait joué, la veille ? Avait-il vu la vidéo sur YouTube montrant un type en train de fesser sa copine ? Avait-il des projets pour la fin de journée, après les cours ? »

Luce balaya la terrasse du regard. Shelby n'était pas là.

Miles répondit à toutes les questions, mais ne semblait pas désireux de poursuivre la conversation.

— Elle, c'est Luce, déclara-t-il en désignant la jeune fille. Elle voudrait une grande tasse de café très chaud et...

— Des œufs brouillés, intervint-elle en repliant le menu du jour.

— La même chose pour moi, s’il vous plaît, conclut Miles.

Il leur tendit les deux menus, avant de se tourner vers Luce.

— Je ne t’ai pas beaucoup vue, en dehors des cours, ces derniers temps. Comment tu vas ?

Cette question l’étonnait. Peut-être parce qu’elle était d’humeur à culpabiliser, ce matin-là. Elle appréciait le fait qu’il ne lui ait pas demandé où elle se cachait ni si elle cherchait à l’éviter. Non. Il s’était contenté d’un « Comment tu vas ? ».

Elle afficha un large sourire, qui fit vite place à un rictus :

— Ça va...

— Ah oui ?

À part le fait qu’elle s’était querellée avec Daniel, qu’elle mentait à ses parents et qu’elle était en train de perdre sa meilleure amie... Elle brûlait de tout déballer à Miles, mais c’était impossible. Ces confidences auraient entraîné leur amitié sur un terrain glissant. Elle n’avait jamais eu d’ami garçon à qui elle pouvait tout confier, comme à une fille. La situation ne risquait-elle pas de devenir... compliquée ?

— Miles, dit-elle enfin, qu’est-ce qui se passe, ici, pour Thanksgiving ?

— Aucune idée. Je n’ai jamais été là, ce jour-là. J’aimerais bien, parfois. Chez moi, Thanksgiving est toujours un grand événement, avec au moins cent personnes, dix plats. En plus, il faut porter une cravate !

— Tu plaisantes !

— Eh non ! répondit-il en secouant la tête. Sérieux. On doit même engager des voituriers. Après une courte pause, il reprit :

— Pourquoi cette question ? Attends, tu ne sais pas où aller, c’est ça ?

— Euh...

— Alors je t’emmène, reprit-il en riant de son expression abasourdie. Allez ! Mon frère ne rentre pas de la fac, cette année, et il est le seul que je supporte à peu près. Je te ferai visiter Santa Barbara. On laissera tomber la dinde pour manger les meilleurs tacos du monde chez Super Rica. Ce sera moins pénible, si tu es là. On risque même de bien se marrer !

Tandis que Luce réfléchissait à sa proposition, quelqu’un posa une main dans son dos. Ce contact désormais familier avait des vertus reconfortantes : c’était Francesca.

— J’ai parlé à Daniel, hier soir, murmura la prof en se penchant vers elle.

Luce s’efforça de demeurer impassible. Était-il allé voir Francesca après qu’elle l’eut repoussé ? Elle en ressentit une jalousie inexplicable.

— Il s’inquiète pour toi, déclara-t-elle en dévisageant la jeune fille. Je lui ai assuré que tu t’en sortais très bien ici et que j’étais disponible en cas de besoin. Si tu as la moindre question à me poser, n’hésite pas à venir me voir.

Son regard se fit plus perçant, plus dur. Il semblait sous-entendre : « au lieu de t'adresser à Steven ».

Francesca s'éloigna aussi vite qu'elle était venue. La doublure en soie de son manteau de laine bruissait contre son collant noir.

— Alors... pour Thanksgiving..., dit Miles en se frottant les mains.

— D'accord, répondit Luce en finissant son café. Je vais y réfléchir.

Dans la matinée, Shelby ne se présenta pas au pavillon des Néphelim pour le cours consacré aux contacts avec les aïeux angéliques. Aux boîtes vocales célestes, en quelque sorte. Quand vint l'heure du déjeuner, Luce était un peu inquiète. En arrivant en maths, toutefois, elle repéra enfin la doudoune rouge familière et se précipita vers son amie.

— Salut ! lança-t-elle en tirant sur sa queue de cheval. Où tu étais passée ?

Shelby se retourna lentement. À la vue de son expression, Luce se rappela son premier jour à Shoreline. Les sourcils froncés, Shelby fulminait.

— Tout va bien ? s'enquit Luce.

— Ça va, répondit-elle avant de se détourner.

Elle se mit à tripoter le cadenas d'un casier pour en composer la combinaison. À l'intérieur, il y avait un casque de football et un tas de bouteilles vides de boisson énergisante. Un poster des Lakers Girls [\[v\]](#) était placardé à l'intérieur de la porte.

— C'est ton vestiaire, au moins ? demanda Luce.

À sa connaissance, aucun Néphelim n'utilisait de casier, or Shelby était en train de fouiller celui-ci en jetant une paire de chaussettes sales par-dessus son épaule.

Elle referma brutalement la porte, puis passa au cadenas suivant, dont elle composa la combinaison.

— Tu me surveilles, maintenant ?

— Non, lui assura Luce en secouant la tête. Shelby, qu'est-ce qu'il y a ? Tu as disparu toute la matinée, tu as séché les cours...

— Mais je suis là, non ? soupira la jeune fille. Frankie et Steven sont bien plus cools que les humanoïdes, quand une fille veut prendre sa journée.

— Pourquoi as-tu besoin de prendre ta journée ? Tu allais bien, hier soir, jusqu'à...

Jusqu'à ce que Daniel débarque.

Après son apparition à la fenêtre, Shelby était pâle, taciturne. Elle était allée se coucher et...

Tandis que Shelby la regardait comme si son QI avait diminué de moitié, Luce se rendit compte que quelque chose clochait. Au-delà de la rangée de casiers couleur rouille, plusieurs élèves étaient alignées contre les murs gris : Dawn, Jasmine, Lilith. Des filles de bonne famille, comme

Amy Branshaw, qui avaient cours l'après-midi avec Luce. Des filles tatouées, pleines de piercings, qui avaient des airs d'Arriane, mais en bien moins marrantes. Quelques-unes que Luce n'avait jamais croisées. D'autres qui serraient leurs bouquins contre leur poitrine en mâchant un chewing-gum, en fixant le sol, le plafond ou leurs camarades... Qui regardaient tout sauf Luce ou Shelby, mais qui apparemment écoutaient leur conversation avec attention.

Prise d'un malaise grandissant, Luce commençait à comprendre : c'était le clash le plus important entre Néphilim et non Néphilim depuis son arrivée à Shoreline. Or, les filles présentes l'avaient compris avant elle : Shelby et Luce se crêpaient le chignon pour un mec.

— Donc..., balbutia Luce. Daniel et toi...

— Ouais. C'était il y a longtemps, répondit-elle en évitant son regard.

— D'accord, fit Luce en maîtrisant sa respiration.

Elle était capable d'encaisser le choc. Hélas, les chuchotements qui parcouraient le couloir lui donnaient la chair de poule. Elle en frémit.

— Désolée que cette idée t'inspire un tel dégoût.

— Ce n'est pas ça, assura Luce, qui n'en était pas moins écoeurée, mais plus à cause d'elle-même. J'ai toujours cru... Que j'étais la seule...

— Tu ne pensais quand même pas que, chaque fois que tu disparaissais pendant dix-sept ans, Daniel se tournait les pouces en t'attendant ? s'exclama Shelby, les poings sur les hanches. Redescends sur terre, Luce ! Daniel a eu une vie avant toi. Et entre deux existences avec toi... Tu es égocentrique à ce point ?

Luce en demeura sans voix.

Shelby se tourna vers les autres en grommelant :

— Je trouve que le taux d'œstrogènes est bien trop élevé, dans le coin ! Vous devriez vous disperser ! aboya-t-elle en brandissant un index rageur. Dégagez ! Toutes !

Les filles filèrent sans demander leur reste. Luce posa le front sur le métal d'un casier. Elle mourait d'envie de se cacher à l'intérieur.

Shelby s'appuya contre le mur, à côté d'elle.

— Tu sais, dit-elle d'une voix plus douce, Daniel est un petit ami foireux. C'est un menteur. Il te raconte des bobards.

Luce se redressa et foudroya Shelby du regard, les joues empourprées. Elle était peut-être furieuse contre Daniel, mais elle ne tolérait pas qu'on le critique.

— Ouah ! fit Shelby avec un mouvement de recul. On se calme.

Elle s'assit par terre, toujours adossée au mur.

— Ecoute, je n'aurais pas dû aborder le sujet, reprit-elle. C'était une nuit débile, il y a longtemps... Daniel était triste, sans toi. Je ne te connaissais pas, à l'époque, et toutes ces histoires sur vous

deux me semblaient... d'un ennui mortel. Ce qui explique, soit dit en passant, pourquoi je t'en voulais autant, au départ.

Elle tapota le sol pour l'inviter à s'asseoir près d'elle. Luce se laissa glisser à son tour contre le mur.

— Je te jure, Luce, reprit Shelby avec un sourire hésitant. Je n'imaginai pas que je te rencontrerais un jour. En tout cas, je ne m'attendais pas à ce que tu sois si... cool.

— Tu me trouves cool ? railla Luce amèrement. Tu as raison, je suis égocentrique.

— Ouais, je m'en doutais. Tu fais partie de ces gens à qui il est impossible d'en vouloir, hein ? soupira Shelby. Très bien. Désolée d'avoir séduit ton mec et de t'avoir... détestée sans te connaître. Je ne recommencerai plus.

C'était étrange. Ce qui aurait pu séparer les deux amies était au contraire en train de les rapprocher. Shelby n'était en rien fautive. Luce se devait de régler ce problème avec Daniel. « Une nuit débile », avait-elle dit. Que s'était-il réellement passé ?

Au coucher du soleil, Luce descendit les marches taillées dans la roche qui menaient vers la plage. Il faisait plus froid, à l'approche de l'océan. Les derniers rayons de soleil se reflétaient sur les lambeaux de nuages, teintant l'océan d'orange, de rose et de bleu pastel. Les eaux calmes s'étendaient sous les yeux de la jeune fille, telle la voie menant au Paradis.

Tant qu'elle n'eut pas atteint le large cercle de sable encore noirci par le feu de camp de Roland, Luce ignorait ce qu'elle faisait là. Puis elle se retrouva derrière un haut rocher, là où Daniel l'avait mise à l'abri, et où ils avaient dansé tous les deux, avant de perdre de précieuses minutes à se disputer à propos d'une chose aussi stupide que la couleur de ses cheveux.

À Dover, Callie avait rompu avec un petit ami pour une histoire de grille-pain. L'un d'eux avait coincé l'appareil avec un énorme bagel et l'autre s'était énervé. Luce avait oublié les détails de l'affaire, mais elle s'était demandé, à l'époque, comment on pouvait se séparer pour une question d'électroménager.

En fait, d'après Callie, le grille-pain n'était qu'un prétexte, un catalyseur, le symbole de tout ce qui n'allait pas entre eux.

Luce ne supportait pas ces disputes incessantes avec Daniel, pas plus que celle de la plage, au sujet de ses cheveux... Elles lui rappelaient l'histoire de Callie et semblaient présager une querelle plus grave et douloureuse.

Luttant contre le vent, Luce comprit qu'elle était venue jusque-là pour découvrir ce qui avait cloché, l'autre soir. Un peu bêtement, elle cherchait des signes dans les vagues, des indices taillés dans la roche volcanique. Elle cherchait partout, sauf en elle-même. Car c'était en elle que résidait la grande énigme de son passé. Les réponses se trouvaient peut-être dans les Annonciateurs mais, pour l'heure, ils demeuraient hors d'atteinte, ce qui était frustrant.

Elle ne pouvait pas en vouloir à Daniel. N'était-ce pas elle qui avait été assez naïve pour croire que leur relation avait toujours été exclusive ? Mais, comme il ne lui avait jamais affirmé le contraire,

elle était presque condamnée à subir un tel choc. C'était embarrassant. Encore un élément à ajouter à la longue liste de ce qu'elle méritait de savoir et que Daniel ne daignait pas lui expliquer.

Elle sentit quelque chose qu'elle prit pour de la pluie, une sensation de bruine sur ses joues et au bout de ses doigts. Mais c'était chaud, poudreux, léger et ce n'était pas de l'eau. En levant le visage vers le ciel, elle fut aveuglée par une lueur violette qui scintillait. Sans se protéger les yeux, elle la fixa jusqu'à ce que l'éblouissement soit douloureux. Alors, les particules volèrent vers le bord de l'eau pour prendre une forme qu'elle aurait reconnue entre mille.

Il était encore plus beau qu'avant. Ses pieds nus frôlaient l'eau tandis qu'il approchait de la rive. Ses larges ailes blanches semblaient ourlées de lumière pourpre. Elles battaient presque imperceptiblement dans le vent violent. Ce qu'elle ressentait, en le regardant, était injuste : fascination, bonheur, un peu de peur, aussi... Elle ne parvenait à penser à rien d'autre. Tout agacement, toute trace de frustration disparaurent. Il n'y avait plus que cette attirance irrésistible envers lui.

— Tu débarques sans cesse, murmura-t-elle.

— Je t'ai dit que je voulais te parler, répondit la voix lointaine de Daniel.

— De Shelby ? rétorqua Luce, les lèvres pincées.

— Du danger auquel tu persistes à t'exposer, répondit simplement Daniel.

Elle pensait que la référence à sa camarade susciterait une réaction de la part de Daniel, mais il se contenta de pencher la tête. Enfin, il atteignit le bord de l'eau, où venaient mourir les vagues ourlées d'écume. Il plana un moment au-dessus du sable, devant elle.

— Quoi, Shelby ? s'enquit-il.

— Tu espères vraiment me faire gober que tu n'en sais rien ?

— Attends, dit-il, se posant au sol, les jambes fléchies.

En se redressant, il tendit les ailes en arrière pour dégager son visage, créant un courant d'air, ce qui donnait une idée de leur poids.

Daniel rejoignit la jeune fille en un éclair et s'empressa de l'enlacer.

— Ne partons pas sur de mauvaises bases, proposa-t-il.

Fermant les yeux, elle se laissa soulever de terre. Lorsqu'il l'embrassa, elle pencha la tête en arrière pour mieux savourer son baiser. Les ténèbres et le froid firent place au bonheur d'être inondée de cette lumière violette. Même le grondement de l'océan était couvert par le doux bourdonnement de l'énergie que le corps de Daniel dégageait.

Elle enroula les bras autour de son cou et caressa ses épaules, la lisière douce de ses ailes puissantes et chatoyantes, telles de grandes voiles qui se déployaient de part et d'autre de son dos, lisses et parfaites en tous points.

Il effleura ses lèvres, puis remonta vers l'arête de son nez avant d'embrasser tendrement ses paupières. Lorsqu'il arrêta, elle rouvrit les yeux et le dévisagea.

— Tu es si belle..., souffla-t-il.

La plupart des filles rêvaient d'entendre ces mots. Pourtant, Luce se sentit aussitôt arrachée de son corps, qui fit place à celui d'une autre.

Celui de Shelby.

Mais pas seulement celui de Shelby, car comment savoir si elle avait été la seule ? Daniel avait-il embrassé d'autres visages ? Avait-il enlacé d'autres corps sur une plage ? D'autres lèvres s'étaient-elles mêlées aux siennes, avait-il fait battre d'autres cœurs ? Avait-il murmuré ses compliments à d'autres oreilles ?

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il.

Luce avait la nausée. Leurs baisers enflammés étaient un délice, mais, dès qu'ils se mettaient à parler, par exemple, tout se compliquait.

— Tu m'as menti, répondit-elle en détournant la tête. Contre toute attente, Daniel ne se fâcha pas. Elle l'espérait presque... Il s'assit dans le sable et contempla les vagues :

— À quel propos ?

— Je pourrais faire comme toi et me taire, répondit-elle. Elle regretta aussitôt cette provocation.

— Comment puis-je te dire ce que tu veux savoir si tu ne m'expliques pas ce qui te tourmente ?

Luce pensa à Shelby, mais, si elle jouait la carte de la jalousie, il la traiterait comme une enfant. Elle se sentait misérable.

— J'ai l'impression qu'on est des étrangers l'un pour l'autre, déclara-t-elle, que je ne te connais pas mieux qu'un autre.

— Ah..., fit-il doucement.

Son impassibilité lui donna envie de le secouer.

— Tu me retiens prisonnière, Daniel. Je ne suis informée de rien. Je ne connais personne. Je me sens seule. Chaque fois que je te vois, tu dresses un nouveau mur entre nous, et tu ne me permets jamais de le franchir. Tu m'as traînée de force jusqu'ici...

Elle pensait à la Californie, mais il y avait autre chose : son passé, cette notion limitée de ce qu'elle vivait, tout lui revint de plein fouet à l'esprit.

Daniel l'avait conduite bien plus loin que la Californie. Il l'avait fait voyager à travers des siècles de combats, des morts douloureuses qui avaient infligé des souffrances à ses proches, dont ce gentil couple âgé qu'elle était allée voir. Daniel avait anéanti la vie de ces gens. Il avait tué leur fille. Uniquement parce qu'il était un ange puissant qui se servait chaque fois qu'il convoitait quelque chose.

Non, il ne s'était pas contenté de l'amener en Californie. Il l'avait projetée dans une éternité maudite, un fardeau qu'il aurait dû être le seul à porter.

— Je souffre, de même que tous ceux qui m'aiment, parce que tu es damné. Pour toujours. Par ta

faute.

Il grimaça comme si elle venait de le frapper.

— Tu veux rentrer chez toi, dit-il.

— Je veux partir, exigea-t-elle en donnant des coups de pied dans le sable. Je veux que tu me raccompagnes, quoi que tu aies fait pour m'impliquer dans tout cela. Je souhaite juste mener une vie normale, rompre avec des garçons normaux à cause d'un grille-pain et non pas à cause des secrets surnaturels de l'univers dont tu ne daignes même pas me parler.

— Attends, répondit Daniel, soudain blême et les épaules crispées.

Ses mains tremblaient. Même ses ailes avaient perdu de leur superbe. Luce eut envie de les toucher, comme si elle pensait qu'elles lui diraient si la douleur qu'elle lisait dans le regard de Daniel était réelle. Mais elle ne recula pas.

— On est en train de rompre, là ? s'enquit Daniel à voix basse.

— Est-ce qu'on est vraiment ensemble ?

Il se leva et prit le visage de la jeune fille entre ses mains. Elle n'eut pas le temps de l'éviter et sentit toute chaleur quitter ses joues. Elle ferma les yeux et tenta de résister à la puissance magnétique de son contact, mais il était trop fort...

Il effaça la colère de Luce, réduisant en lambeaux toute son identité. Qui était-elle, sans lui ? Pourquoi son attirance envers Daniel anéantissait-elle toujours ses réticences ? Raison, instinct de survie : aucun sentiment n'était de taille à lutter. Cela faisait sans doute partie du châtiment de Daniel. Simple marionnette entre ses mains, elle était liée à lui à jamais. Elle savait qu'elle ne devait pas le désirer de tout son être, mais elle ne pouvait s'en empêcher. Le regarder, sentir ses mains sur elle... Rien d'autre n'existait, alors.

Pourquoi était-il aussi dur d'aimer Daniel ?

— C'est quoi, cette histoire de grille-pain ? Tu veux un grille-pain ? murmura-t-il à son oreille.

— Je ne sais pas ce que je veux...

— Moi si, lui assura-t-il en soutenant son regard. Je te veux.

— Je sais, mais...

— Rien ne pourra me dissuader, quoi qu'on te dise, quoi qu'il arrive.

— Mais je veux plus que du désir. J'ai besoin qu'on soit ensemble, vraiment ensemble.

— On le sera bientôt, c'est promis. Cette situation n'est que temporaire.

— Tu me l'as déjà dit...

La lune décroissante orange vif s'était levée et luisait doucement.

— De quoi voulais-tu me parler ? reprit-elle.

Daniel glissa quelques mèches blondes derrière son oreille.

— Du lycée, répondit-il, en hésitant, ce qui incita la jeune fille à douter de sa sincérité. J'ai demandé à Francesca de veiller sur toi, mais je préférais me rendre compte par moi-même. Tu apprends quelque chose, au moins ? Tu passes de bons moments ?

Elle était tentée de vanter ses exploits avec les Annonciateurs, d'évoquer sa conversation avec Steven et ses visions de ses parents. Mais Daniel n'avait pas affiché une expression aussi ouverte de la soirée. Il semblait éviter à tout prix une dispute, de sorte que Luce décida d'en faire autant.

Elle lui débita ce qu'il avait envie d'entendre. Tout se passait à merveille, en cours. Elle allait bien. Ensuite, Daniel déposa sur ses lèvres un baiser brûlant qui l'électrisa.

— Il faut que je parte, dit-il enfin. Je ne devrais même pas être ici, mais je n'arrive pas à rester loin de toi. Je m'inquiète pour toi à tout moment. Je t'aime, Luce. Au point que ça me fait mal.

Elle ferma les yeux pour ne pas voir le battement de ses ailes, et sentit le sable qu'il laissait dans son sillage.

X. NEUF JOURS

Une série de bruissements et de tintements s'élevait parmi les cris des balbuzards, suivie par un long raclement métallique un peu chantant, et du choc d'une lame repoussant l'attaque d'un adversaire.

Francesca et Steven se livraient bataille.

Enfin, ils se mesuraient à l'escrime devant leurs élèves, qui devaient s'affronter ensuite à leur tour.

— Savoir manier l'épée, qu'elle soit légère, comme celle-ci, ou qu'il s'agisse d'un glaive, est un talent précieux, expliqua Steven en fendant l'air de petits mouvements vifs de la pointe de sa lame. Les armées du Paradis et de l'Enfer s'affrontent rarement, mais quand cela se produit...

Sans regarder Francesca, il lança une offensive latérale. Elle para le coup.

— ... Elles n'ont que faire des méthodes de guerre modernes. Poignards, arcs et arbalètes, épées enflammées, telles sont nos armes éternelles.

Ce duel n'était qu'une démonstration. Francesca et Steven ne portaient même pas de masque.

On était mercredi, en fin de matinée. Luce était assise sur le banc de la terrasse, entre Jasmine et Miles. Les élèves et leurs professeurs avaient troqué leurs vêtements de tous les jours contre la tenue blanche traditionnelle des escrimeurs. La moitié d'entre eux étaient munis d'un masque grillagé. Luce était arrivée devant l'armoire à fournitures juste après que le dernier masque avait été pris, ce qui ne l'avait nullement contrariée. Elle espérait au contraire échapper à la honte de montrer sa maladresse à ses camarades. À les voir esquisser des fentes, aux abords de la terrasse, elle devinait qu'ils étaient plus entraînés qu'elle.

— Le principe est de devenir la cible la plus réduite possible pour son adversaire, déclara Francesca à la cantonade. Vous prenez appui sur un pied et vous menez l'offensive à l'aide de l'autre jambe, avec un mouvement souple de va-et-vient, toujours en position.

Les deux enseignants se lancèrent soudain dans une série d'attaques et de parades bruyantes en repoussant tour à tour les assauts de l'autre. Lorsque la lame de Francesca partit vers la gauche, Steven plongea en avant, mais la jeune femme recula en levant son arme pour frapper son poignet.

— Touché ! lança-t-elle en riant.

— En escrime, expliqua Steven, les points sont des touchés.

— Lors d'un véritable combat, renchérit Francesca, la main de Steven baignerait dans une flaque de sang. Désolée, chéri.

— Ce n'est rien, lui assura-t-il. Tout va bien.

Sans crier gare, il se rua vers elle avec frénésie. Luce ne voyait même plus la lame de Steven qui fendait l'air, encore et encore. Alors qu'elle allait transpercer Francesca, celle-ci se pencha sur le côté juste à temps, avant de ressurgir.

Mais Steven avait anticipé son geste et repoussa son arme avant de poser la pointe de sa propre épée sur le cou-de-pied de Francesca.

— Je crains que tu ne sois partie sur le mauvais pied, ma chère.

— C'est ce que nous allons voir, rétorqua-t-elle en repoussant ses cheveux en arrière.

Ils échangèrent un long regard meurtrier.

À chaque nouvelle reprise, la violence du jeu faisait monter l'angoisse de Luce. Elle était toujours un peu nerveuse, mais les autres élèves semblaient également stressés, ce jour-là. Stressés et un peu excités. Aucun d'entre eux ne parvenait à rester tranquille en observant la scène.

Luce s'était demandé pourquoi les Néphilim ne pratiquaient pas un sport d'équipe, à Shoreline. Jasmine avait même fait la moue quand elle lui avait demandé si Dawn et elle seraient intéressées par quelques longueurs, à la piscine du gymnase. Avant d'avoir entendu les propos de Lilith, au vestiaire, dans la matinée, qui se plaignait que tous les sports, à part l'escrime, étaient « d'un ennui mortel », elle avait cru que les Néphilim n'étaient pas sportifs. Ce n'était pas ça, ils sélectionnaient avec soin leurs activités, voilà tout.

Luce grimaça en imaginant la svelte et malveillante Lilith, qui connaissait tous les termes d'escrime par cœur, passer à l'offensive. Si ses camarades avaient ne serait-ce qu'un dixième du talent de Francesca et Steven, Luce finirait taillée en pièces avant l'issue du cours.

De toute évidence, ses profs étaient des experts. Le soleil faisait étinceler leurs armes et leurs combinaisons blanches renforcées. Leurs pieds se déplaçaient avec une telle grâce qu'ils semblaient danser. Les épaisses boucles blondes de Francesca cascadaient sur ses épaules tandis qu'elle tournoyait autour de Steven.

Tous deux affichaient un air déterminé. Après ces premiers touchés, ils se retrouvèrent à égalité. Sans doute commençaient-ils à fatiguer, car cela faisait dix minutes qu'ils n'avaient pas marqué. Leurs mouvements étaient si vifs que leurs lames disparaissaient presque au profit d'un léger bourdonnement et du tintement du métal.

Des étincelles se mirent à jaillir à chaque contact ; d'amour, de haine ? Sans doute les deux.

Luce en fut déstabilisée, car l'amour et la haine étaient censés être deux sentiments opposés. La distinction était aussi claire que... celle qui opposait naguère à ses yeux anges et démons. Ce n'était plus le cas. En observant ses profs avec une admiration mêlée de crainte, des bribes de sa dispute de la veille avec Daniel lui revinrent. Ses propres sentiments d'amour et de haine – du moins de fureur grandissante – se confondaient.

Soudain, une clameur s'éleva de l'assistance. Luce avait raté l'instant crucial. Francesca planta la pointe de son épée dans la poitrine de Steven, tout près du cœur, si bien que sa lame se courba. Ils demeurèrent tous deux immobiles, à se regarder dans les yeux. Cela faisait-il aussi partie du spectacle ?

— En plein cœur, déclara Steven.

— Comme si tu en avais un ! railla Francesca.

Ils semblaient avoir oublié que la terrasse était bondée d'élèves.

— Encore une victoire pour Francesca, commenta Jasmine en se penchant vers Luce. Elle est issue d'une grande lignée de bretteurs. Steven, pas vraiment...

Ayant prononcé ces mots pleins de sous-entendus, Jasmine se leva et plaça son masque sur son visage. Elle resserra sa queue de cheval, prête à en découdre.

Tandis que les élèves s'agitaient autour d'elle, Luce imagina une scène similaire entre Daniel et elle : elle avait le dessus et elle le tenait à la merci de sa lame, comme Francesca. Mais c'était inconcevable, et cela contrariait Luce. Non pas parce qu'elle tenait à lutter contre Daniel, mais parce qu'elle refusait d'être dominée. Le soir précédent, elle avait clairement senti son emprise. Au souvenir de ce baiser, elle était nerveuse, troublée, dépassée, or ce n'était pas agréable. Elle l'aimait, mais...

Elle aurait dû pouvoir énoncer cette phrase sans ajouter cet affreux petit « mais ». Hélas... Ce qu'ils vivaient ne correspondait pas à ce qu'elle souhaitait. Et, si les règles du jeu étaient vouées à rester inchangées, aurait-elle encore envie de jouer ? Quelle partenaire était-elle, pour Daniel ? Et lui pour elle ? S'il avait été attiré par d'autres filles... il s'était forcément posé la question, lui aussi. Une autre personne pouvait-elle leur apporter à chacun un meilleur équilibre ?

Quand Daniel l'embrassait, Luce savait au plus profond d'elle-même qu'il était son passé. Blottie dans ses bras, elle avait l'espoir qu'il demeure son présent. Mais, dès que leurs lèvres se séparaient, elle ne pouvait plus avoir la certitude qu'il représentait son avenir. Elle avait besoin d'être libre d'en décider, même si elle ignorait à quoi elle aspirait.

— Miles, appela Steven, de son ton de professeur.

Il rangea son arme dans son fourreau de cuir noir et désigna l'angle nord-ouest de la terrasse :

— Tu vas affronter Roland.

— Toi et Roland, vous vous connaissez depuis pas mal de temps..., murmura Miles à l'oreille de Luce. Quel est son talon d'Achille ? Pas question que je perde contre un nouveau.

— Euh... Je ne...

L'esprit de Luce s'embruma. Elle observa le visage de Roland, derrière son masque. Que connaissait-elle de lui, en réalité ? Presque rien, à part son catalogue de marchandises de contrebande et son harmonica. Et la façon dont il avait fait rire Daniel, le premier jour, à Sword & Cross. Elle ignorait toujours de quoi ils discutaient... ou ce que Roland fabriquait vraiment dans cet établissement. M. Sparks était décidément un mystère, pour elle.

— Luce, reprit Miles en lui tapotant le genou. Je plaisantais. Ce type va forcément m'écraser. Souhaite-moi bonne chance, conclut-il en se levant, hilare.

Francesca avait gagné l'autre côté de la terrasse, près de l'entrée, et buvait de l'eau à petites gorgées.

— Kristy et Millicent, vous prendrez ce coin-là, ordonna-t-elle à deux Néphilm à queue de cheval qui portaient les mêmes baskets noires. Shelby et Dawn, ici, poursuivit la prof en désignant une place juste devant Luce. Les autres, vous regardez.

Luce fut soulagée de ne pas avoir été appelée. Plus elle découvrait les méthodes pédagogiques de Francesca et Steven, moins elle les comprenait. Une démonstration marquante surpassait selon eux n'importe quelle leçon théorique. Et tandis que les six premiers escrimeurs se mettaient en place sur la terrasse, Luce eut soudain envie de maîtriser cet art d'un seul coup, d'exceller dès le départ.

— En garde ! cria Shelby en se mettant en position, jambes fléchies, la pointe de sa lame à quelques centimètres de Dawn, qui n'avait pas encore dégainé son épée.

Dawn glissa les doigts dans ses cheveux noirs et courts pour les plaquer en arrière à l'aide de petites barrettes.

— Tu ne peux pas hurler « En garde » tant que je ne suis pas prête, Shelby ! protesta-t-elle d'une voix encore plus stridente, car elle était fâchée. Tu as été élevée chez les loups ou quoi ? maugréa-t-elle, sa dernière barrette entre les dents. Bon, on y va...

Shelby avait gardé sa posture tandis que Dawn se pomponnait. Elle se redressa et examina ses ongles.

— Attends une minute ! J'ai le temps de me faire une manucure, non ? railla-t-elle, troublant Dawn juste assez longtemps pour reprendre une position offensive et brandir son arme.

— Ça, c'est vraiment pas réglo ! s'insurgea son adversaire. À la grande surprise de Luce, Dawn trouva vite ses marques et fendit habilement l'air de sa lame pour écarter celle de Shelby. C'était une véritable terreur ! À côté, Jasmine était pliée de rire :

— Le combat d'enfer !

Un sourire apparut sur les lèvres de Luce. Jamais elle n'avait croisé une aussi incorrigible optimiste que Dawn. Au départ, elle avait cru à une façade. Là d'où venait Luce, ce côté « toujours content » aurait été superficiel. Mais la jeune fille était impressionnée par la façon dont son amie avait rebondi, après sa mésaventure, sur le bateau. Elle avait le don de tout prendre du bon côté. En sa présence, Luce ne pouvait que céder à sa bonne humeur. Or, à cet instant, Dawn déployait tout son entrain à lutter contre une fille qui lui était radicalement opposée.

Les rapports entre Luce et Shelby étaient encore un peu bizarres. Elles s'en rendaient compte toutes les deux. Même la veilleuse en forme de bouddha qu'elles avaient dans leur chambre le sentait ! En vérité, voir Shelby se battre comme une tigresse pour parer les assauts allègres de Dawn était assez jubilatoire.

Shelby était une escrimeuse régulière et patiente, face à Dawn, et sa technique exubérante et spectaculaire, qui dansait presque le tango sur la terrasse. Shelby, elle, mesurait ses fentes, au cas où elle n'en aurait pas assez en réserve, jambes fléchies, sans jamais rien lâcher.

Pourtant, Shelby affirmait avoir renoncé très vite à Daniel, en s'empressant d'ajouter que c'était à cause des sentiments très forts qu'il avait pour Luce. Luce n'en croyait pas un mot. L'étrange aveu

de Shelby ne collait pas avec la réaction de Daniel quand elle avait abordé la question, la veille. Il s'était comporté comme s'il n'y avait rien à raconter.

Un bruit sourd la tira de ses pensées.

À l'autre extrémité de la terrasse, Miles venait de tomber à la renverse, sur le dos. Roland était penché au-dessus de lui. Plus précisément, il volait au-dessus de lui.

Ses immenses ailes formaient une sorte de grande cape, emplumées comme celles d'un aigle, aux ailerons sombres ornés d'un superbe plumetis doré. C'était la première fois que Luce les voyait. Comme les autres Néphilim, elle les regarda fixement. Shelby lui avait expliqué que les Néphilim qui en possédaient étaient rares et ne fréquentaient pas Shoreline. En voyant les ailes de Roland se déployer en plein combat, même si ce n'était qu'un simple entraînement d'escrime, ils avaient tous été parcourus d'un frisson d'exaltation.

Elles étaient si fascinantes que Luce mit un certain temps à se rendre compte que la pointe de l'épée de Roland effleurait le sternum de Miles, cloué au sol. Sa tenue d'escrime d'une blancheur étincelante et ses ailes dorées se détachaient contre les arbres verdoyants qui bordaient la terrasse. Avec son masque, Roland était encore plus intimidant et menaçant que si on avait pu distinguer ses traits. De fait, il avait placé Miles dans une position vulnérable. Luce se leva d'un bond pour aller vers lui. Ses jambes tremblaient.

— Oh, mon Dieu, Miles ! s'écria Dawn.

Elle en oublia son propre combat, ce qui permit à Shelby de contre-attaquer et de la toucher en plein torse, marquant un point gagnant.

— Ce n'est pas la victoire la plus glorieuse, commenta Shelby, en rengainant son arme. Mais, parfois, c'est comme ça !

Passant devant les autres, Luce se précipita vers Roland et Miles. Ils étaient pantelants. Roland s'était posé et avait rétracté ses ailes. Luce tremblait comme une feuille.

— Tu m'as eu ! admit Miles avec un rire nerveux, en repoussant la pointe de l'épée. Je n'ai pas vu venir ta botte secrète.

— Désolé, mon vieux, répondit Roland en toute sincérité. Je n'avais pas l'intention de déployer mes ailes. Ça arrive parfois, dans le feu de l'action.

— C'était une belle rencontre. Sauf à la fin, bien sûr, déclara Miles en tendant la main droite pour qu'il l'aide à se lever. Comment disent les escrimeurs ? Bien joué ?

— Non, c'est pas ça, répondit Roland. Il releva son masque avant de baisser enfin son arme. Mais toi, tu as bien joué.

Il prit la main de Miles et le releva d'un geste assuré. Luce poussa un soupir. Roland n'allait pas faire de mal à Miles, naturellement, mais il pouvait se montrer si imprévisible... Il n'était pas dangereux, même s'il s'était rallié à Cam, le dernier soir, au cimetière de Sword & Cross. Elle n'avait rien à craindre de lui. Alors, pourquoi cette angoisse ? Pourquoi son cœur battait-il à tout rompre ?

Puis elle comprit : c'était à cause de Miles. Il était son ami le plus proche, à Shoreline. Ces derniers temps, chaque fois qu'elle se trouvait en sa compagnie, elle pensait à Daniel et à l'impasse dans laquelle se trouvait leur relation. En secret, il lui arrivait de regretter que Daniel ne ressemble pas davantage à Miles : de bonne humeur, décontracté, attentionné et d'une gentillesse naturelle, peu préoccupé par le fait qu'il était damné depuis la nuit fies temps...

Une flèche blanche fila devant Luce pour se jeter dans les bras de Miles.

Dawn. Elle sauta au cou de Miles, les yeux fermés, le visage fendu d'un large sourire :

— Tu es vivant !

— Vivant ? répéta Miles en la déposant à terre. Il m'a à peine coupé le souffle. Heureusement que tu ne m'as jamais vu jouer au football !

Un peu gênée, Luce regarda Dawn examiner l'estafilade que Roland avait laissée dans la veste blanche de Miles. C'était étrange. Après tout, elle n'avait aucune envie de palper la veste de Miles. Elle voulait simplement... Elle ne savait pas...

Roland lui tendit son masque :

— Tu le veux ? C'est à ton tour, maintenant, non ?

— Moi ? Non, répondit-elle en secouant la tête. La cloche va bientôt sonner.

— Assume ! répliqua Roland. Personne ne saura que tu n'as jamais pratiqué l'escrime.

Luce s'empara du masque.

— J'en doute, dit-elle. Roland, je voulais te demander...

— Non, je n'avais pas l'intention de transpercer Miles. Pourquoi ils ont tous flippé ?

— Je sais..., fit-elle en se forçant à sourire. C'est à propos de Daniel...

— Luce, tu connais les règles.

— Quelles règles ?

— Je peux te procurer un tas de choses, mais pas Daniel. Tu vas devoir t'armer de patience.

— Attends une minute, Roland. Je sais qu'il ne lui est pas possible d'être là, en ce moment, mais de quelles règles parles-tu, au juste ?

Il désigna Francesca, qui fit signe à la jeune fille de la rejoindre. Les Néphilim étaient installés sur les bancs, sauf ceux qui se préparaient à combattre : Jasmine et Sylvia, une Coréenne, deux garçons élancés dont Luce n'arrivait pas à retenir le nom et Lilith, seule, qui examinait avec attention la pointe en caoutchouc de son épée.

— Luce ? lança Francesca à voix basse en lui indiquant un espace, face à Lilith. En place !

— C'est ton baptême du feu, souffla Roland avec une tape dans le dos. Ne montre pas ta peur !

Il n'y avait que cinq autres escrimeurs, au milieu de la terrasse, mais Luce avait l'impression qu'ils

étaient au moins une centaine.

Les bras croisés, Francesca semblait détendue, sereine, même si Luce devinait que ce calme n'était qu'apparent, peut-être espérait-elle la voir humiliée en perdant à plates coutures... Pourquoi lui aurait-elle choisi Lilith pour adversaire, sinon ? La jeune fille la dépassait d'une bonne vingtaine de centimètres. Sa chevelure flamboyante évoquait celle d'un lion, derrière son masque.

— C'est la première fois..., avoua Luce piteusement.

— Ce n'est pas grave, lui assura l'enseignante. On ne te demande pas d'être déjà une experte. Il s'agit de jauger tes capacités. Rappelle-toi ce que Steven et moi avons expliqué, au début de ce cours, et tout ira bien.

Lilith s'esclaffa et traça un Z de la pointe de son épée.

— Z comme zéro, pauvre naze ! railla-t-elle.

— Tu te vantes du nombre de tes amis ? rétorqua Luce. Roland lui avait conseillé de ne pas montrer sa peur, non ? Elle se couvrit donc le visage de son masque et accepta l'arme que lui tendait Francesca. Elle ignorait même comment s'en saisir ! Elle écrivait de la main droite, mais lançait de la main gauche...

Lilith la foudroyant déjà d'un regard meurtrier, elle n'eut guère le loisir de chercher la prise la plus confortable.

Sans un mot, Francesca vint se placer dans son dos, l'enveloppa presque de son corps, et saisit à la fois la main gauche de Luce et son épée.

— Je suis gauchère, moi aussi, lui confia-t-elle.

À quoi bon protester ?

— Comme toi, poursuivit Francesca. Et elle lui adressa un regard entendu en se penchant vers elle.

Lorsqu'elle rectifia la prise de Luce, ses doigts lui instillèrent une sensation de chaleur, d'intense réconfort et de force. Voire de courage. Sans vraiment comprendre ce qui se passait, Luce s'en réjouit.

— Ne serre pas trop fort, conseilla la prof en plaçant les phalanges de la jeune fille sous la garde.

Tenant d'une main l'épée et de l'autre l'épaule de Luce, Francesca esquissa un pas chassé pour lui indiquer le mouvement.

— Avance, ordonna-t-elle en tendant l'arme en direction de Lilith. Désengage...

Francesca fit reculer Luce comme si elle n'était qu'une pièce sur un échiquier, puis elle s'écarta et se tourna vers son élève.

— L'essentiel est là. Tout le reste n'est que fioritures, conclut-elle.

« Fioritures ? », s'étonna Luce, la gorge nouée.

— En garde ! cria Lilith.

Elle fléchit ses longues jambes et pointa son arme droit sur Luce, qui recula lestement de deux pas. Quand elle se sentit à distance raisonnable, elle bondit en avant, bras tendu.

Lilith esquiva habilement vers la droite, avant de contre-attaquer. Les deux lames se heurtèrent et se croisèrent en leur milieu. Luce dut déployer toute son énergie pour résister à l'assaut de Lilith. Malgré le tremblement de son bras, elle constata avec étonnement qu'elle parvenait à le soutenir. Lilith lâcha prise et recula. Luce la vit se pencher puis tourner plusieurs fois sur elle-même avant de la jauger.

Lilith grognait sous l'effort, une manœuvre destinée à la tromper, sans doute. Elle pouvait ainsi feinter dans un sens, puis décrire un grand arc de la pointe de sa lame pour franchir les défenses de Luce.

Celle-ci tenta de l'imiter. Elle esquissa une attaque et marqua son premier point, juste sous le cœur de Lilith, qui poussa un rugissement de rage.

Luce eut un mouvement de recul. Elle avait à peine touché Lilith.

— Ça va ? lança-t-elle, sur le point de lever son masque.

— Elle n'est pas blessée, assura Francesca, un sourire aux lèvres. Elle est simplement furieuse.

Luce n'eut pas le temps de se demander ce qui provoquait l'amusement de Francesca, car Lilith ripostait déjà. Leurs lames se croisèrent trois fois avant de se désengager.

Le cœur de Luce battait à tout rompre, une sensation somme toute assez plaisante. Elle débordait d'énergie, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Et elle s'en tirait à merveille ! Elle était presque aussi habile que Lilith, qui semblait pourtant née pour transformer ses adversaires en brochettes. Alors qu'elle n'avait jamais tenu une épée de sa vie, Luce se rendit compte qu'elle avait une chance de l'emporter : il ne lui manquait plus qu'un point !

Les élèves l'encourageaient. Certains scandaient même son nom. Elle reconnut Miles, et Shelby aussi, ce qui la galvanisa. Mais à leurs voix se mêlaient de fortes interférences, Lilith se battait toujours comme une tigresse. Soudain déconcentrée, Luce recula et leva les yeux au ciel. Le soleil était caché par le feuillage, et bientôt un bataillon d'ombres se détacha des arbres telles des taches d'encre, s'étirant au-dessus de sa tête.

Non, pas maintenant, pas devant tout le monde... Elles risquaient de lui coûter la victoire ! Toutefois, à son grand étonnement, nul ne parut les remarquer, ce qui semblait inconcevable. Elles produisaient un tel vacarme que Luce chercha à se boucher les oreilles pour ne plus les entendre. Ce mouvement inattendu porta la pointe de son épée vers le haut, prenant Lilith au dépourvu.

— Ne la laisse pas faire, Luce ! Elle est dingue ! lança Miles depuis son banc.

— Fais-lui une prise de fer ! renchérit Shelby. Lilith est nulle en prise de fer. Faut dire qu'elle est nulle en tout, mais surtout en prise de fer !

Tant de voix vibraient autour d'elle... Bien plus qu'il n'y avait de personnes présentes, lui

semblait-il. Luce cherchait à faire abstraction de tout, lorsqu'une voix, celle de Steven, se détacha pour murmurer à son oreille :

— Efface tout autre son, Luce. Trouve le message.

Elle tourna vivement la tête, mais le prof était debout de l'autre côté de la terrasse ; il observait les arbres. Parlait-il des autres Néphilim ? Du brouhaha qu'ils produisaient ? Elle scruta leurs visages. Ils ne disaient rien ! Alors qui s'exprimait ainsi ? L'espace d'une fraction de seconde, elle croisa le regard de Steven. D'un signe, il désigna le ciel et les ombres.

Dans les arbres, au-dessus de sa tête, les Annonceurs discutaient.

Et elle les entendait. Étaient-ils là depuis le début ?

Latin, russe, japonais, anglais du Sud, mauvais français... murmures, chants, conseils mal avisés, rimes, sans oublier un appel à l'aide à glacer les sangs. Elle secoua la tête, en s'efforçant de tenir l'épée de Lilith à distance. Les voix persistèrent. Luce fixa Steven, puis Francesca. Ils n'en trahissaient rien, mais elle était certaine qu'ils entendaient. Et ils savaient qu'elle aussi.

Au cœur de ce vacarme, elle guetta le message.

Toute sa vie, elle avait perçu ce bruit quand les ombres surgissaient, une sorte de glissement affreux et embrumé. Mais, cette fois, c'était différent...

Il y eut un choc.

L'épée de Lilith heurta la sienne. La jeune fille grondait comme un taureau furieux. Luce percevait son propre souffle, sous son masque. Elle haletait également. Puis elle en entendit bien davantage, parmi les voix, et réussit enfin à se concentrer sur elles. Pour trouver le bon équilibre, il fallait séparer les interférences des sons majeurs. Mais comment ?

— Tente le coup double. Ensuite, gagner sera facile, murmura l'un des Annonceurs.

Ces paroles la touchèrent au plus profond d'elle-même. Il n'y avait pas que son cerveau qui comprenait le message :

Son corps le recevait aussi. Il s'insinua en elle jusqu'à la moelle. Un souvenir lui revint : elle avait déjà vécu cette mauvaise posture, en plein combat d'escrime.

L'Annonceur lui recommandait un coup double, un mouvement complexe qui consistait à livrer deux assauts successifs très rapprochés.

Son épée glissa le long de celle de son adversaire, puis les deux lames s'écartèrent. Dans un geste instinctif, Luce attaqua une fraction de seconde avant Lilith, d'abord à droite, puis à gauche, avant de porter un coup dans les côtes de son adversaire. Les Néphilim l'acclamèrent, mais Luce ne s'arrêta pas sur sa lancée. Elle se désengagea, revint aussitôt à la charge et toucha la veste, au niveau du ventre.

Et de trois !

Lilith jeta son épée à terre, arracha son masque et foudroya Luce du regard avant de se précipiter vers les vestiaires. Les autres s'étaient levés et entouraient Luce. Dawn et Jasmine l'étreignirent

avec affection. Shelby lui donna une tape dans la main. Miles attendait patiemment en retrait, mais, quand vint son tour, à sa grande surprise, il la souleva de terre et l'enlaça longuement.

Elle le serra contre elle, se rappelant sa gêne, un peu plus tôt, lorsqu'elle s'était approchée de lui, après son combat, et que Dawn l'avait précédée. Pourtant, à cet instant-là Luce était simplement heureuse d'être contre lui, à savourer son soutien sincère.

— Il faudra que tu me donnes des leçons d'escrime ! dit-il en riant.

Alors Luce leva les yeux vers le ciel, vers les ombres qui s'étiraient depuis les longues branches. Leurs voix étaient plus douces, désormais, plus nettes qu'avant, comme une radio qui grésillait enfin réglée correctement. Devait-elle être reconnaissante ou avoir peur ?

XI. HUIT JOURS

— Attends ! s'écria Callie au téléphone. Laisse-moi me pincer pour être sûre que je ne...

— Non, tu ne rêves pas, insista Luce dans le portable qu'elle avait emprunté.

Depuis la lisière du bois, la réception était irrégulière, mais le ton chargé de sarcasme de Callie passait à merveille.

— C'est bien moi. Désolée de t'avoir un peu laissée tomber...

C'était jeudi, après le dîner. Luce était adossée au large tronc d'un séquoia, derrière le bâtiment abritant les chambres. À sa gauche se déployait une colline, puis la falaise et, au-delà, l'océan. Les eaux étaient nimbées d'une douce lueur ambrée, qui illuminait le ciel. Ses nouveaux amis faisaient griller des marshmallows autour d'un feu de camp, derrière le pavillon, en se racontant des histoires de démons. C'était une soirée organisée par Dawn et Jasmine dans le cadre des « Nuits néphilim ». Au lieu de les aider, Luce était partie chercher quelques paquets de guimauves et du chocolat au réfectoire.

Puis elle s'était éclipsée vers l'orée du bois pour éviter les autres et se concentrer sur quelques éléments importants :

Ses parents. Callie. Les Annonciateurs.

Elle avait attendu ce jour précis pour appeler chez elle. Le jeudi, sa mère allait jouer au mah-jong chez des voisins et son père se rendait au cinéma du coin pour voir une transmission en direct de l'opéra d'Atlanta. Luce pouvait supporter d'entendre leur voix sur le vieux répondeur et laisser un message de trente secondes affirmant qu'elle travaillait au corps M. Cole pour qu'il lui accorde une sortie le jour de Thanksgiving, et leur dire qu'elle les aimait. Cela demeurerait dans le domaine du réalisable.

Avec Callie, pas moyen de s'en tirer à si bon compte.

— Je croyais que tu ne pouvais téléphoner que le mercredi.

Luce avait oublié le règlement strict de Sword & Cross en la matière.

— Au début, reprit Callie, je ne faisais plus de projets pour le mercredi, au cas où tu m'appellerais. Mais, au bout d'un moment, j'ai laissé tomber. Comment tu l'as obtenu, ce portable ?

— C'est tout ? fit Luce. Tu me demandes comment j'ai réussi à avoir un portable ? Tu n'es pas folle de rage contre moi ?

Callie poussa un long soupir :

— Tu sais, j'y ai déjà pensé. J'ai même répété une dispute dans ma tête, mais on aurait perdu toutes les deux. (Elle s'interrompt un instant.) En plus, tu me manques, alors à quoi bon perdre

du temps à s'engueuler ?

— Merci, murmura Luce, si heureuse qu'elle aurait pu en pleurer. Alors ? Qu'est-ce que tu deviens ?

— Euh... C'est moi qui mène cette conversation, d'accord ? Ce sera ta punition pour m'avoir laissée sans nouvelles. Je veux savoir ce qui se passe avec ce mec. Son nom commence par un C, je crois.

— Cam, grommela Luce.

Cam était-il vraiment le dernier garçon dont elle ait parlé à Callie ?

— En fin de compte, il n'était pas... ce que je croyais. Elle se tut un long moment.

— Je sors avec un autre, et ça se déroule...

Elle songea au visage radieux de Daniel, à sa mine sombre, lors de leur dernier entretien, devant sa fenêtre. Puis elle pensa à Miles, qui l'avait invitée à fêter Thanksgiving dans sa famille, qui commandait des cornichons dans ses hamburgers, au réfectoire, alors qu'il n'aimait pas ça, uniquement pour les offrir à Luce. Miles qui levait la tête quand il riait pour qu'elle puisse voir ses yeux pétiller, sous sa casquette des Dodgers.

— Ça va bien, dit-elle enfin. On se voit pas mal.

— Oh ! On passe d'un mauvais garçon à un autre... Tu vis un rêve, ma parole ! Mais, cette fois, on dirait que c'est du sérieux. Je l'entends au son de ta voix. Vous allez être ensemble, pour Thanksgiving ? Tu vas l'emmener chez toi affronter la colère de Harry ? Ha ha !

— Euh... Oui, sans doute, marmonna Luce, qui ne savait plus si elle parlait de Daniel ou de Miles.

— Mes parents tiennent à faire une grosse réunion de famille, à Détroit, le week-end prochain, raconta Callie. Je vais boycotter. Je voulais venir te voir, mais je me disais que tu serais enfermée dans ta taule.

Elle se tut. Luce l'imagina, recroquevillée sur son lit, dans sa chambre, à Dover. Elle avait l'impression que cela faisait une éternité qu'elle avait fréquenté Dover. Tant de choses avaient changé...

— Mais si tu es chez tes parents, avec un garçon de ton lycée d'éducation surveillée en plus, j'essayerais bien de faire un saut.

— D'accord, Callie, mais...

Luce fut interrompue par un cri strident.

— Donc, c'est réglé ? Imagine un peu : dans une semaine, on sera toutes les deux sur le canapé en train d'échanger les derniers potins ! Je vais préparer mon fameux pop-corn pour nous aider à supporter la séance de diapos mortelle que ton père nous réserve. Ton taré de caniche va péter les plombs...

Luce n'était jamais allée chez Callie, une demeure ancienne de Philadelphie, et Callie n'avait

jamais rendu visite à Luce, en Géorgie. Elles n'avaient vu leurs maisons en photo.

— Je vais tout de suite me renseigner sur les vols.

— Callie...

— Je t'envoie un mail, d'accord ? conclut celle-ci en raccrochant sans laisser à Luce le temps de réagir.

C'était embêtant. Luce n'aurait pas dû avoir cette impression que Callie s'incrétait chez elle pour Thanksgiving. Au contraire, elle aurait dû se réjouir que son amie ait encore envie de la voir. Or elle était en proie au désespoir, à la nostalgie, sans parler de sa culpabilité, après cette série de mensonges éhontés.

Lui était-il donc devenu impossible de mener une vie normale et heureuse ? Si seulement elle pouvait être aussi satisfaite de son existence que Miles semblait l'être de la sienne, par exemple ! En pensant à Daniel, elle trouva la réponse : si elle ne l'avait jamais rencontré, si elle n'avait jamais connu le véritable amour, elle serait toujours insouciante.

Elle perçut alors un bruissement au sommet des arbres. Un vent glacial lui fouetta la peau. Elle ne s'était pas concentrée sur un Annonciateur en particulier, mais elle se rendit compte comme Steven le lui avait dit – que, par ses questionnements, elle en avait appelé un d'office. Et pas seulement un.

Elle se mit à trembler en levant les yeux vers les branchages enchevêtrés. Il y avait là des centaines d'ombres furtives et malodorantes, réunies à la cime des séquoias, comme si, dans les nuages, quelqu'un avait renversé un pot d'encre noire géant sur les arbres. D'abord, il lui fut impossible de discerner les limites des véritables ombres de celles des Annonciateurs.

Mais ils se transformèrent bientôt comme pour lui faire signe. D'abord de façon sournoise, comme s'ils se déplaçaient, l'air de rien, puis plus franchement. Ils se détachèrent des branches qu'ils envahissaient. Leurs filaments de noirceur descendirent vers Luce. L'appelaient-ils ou bien étaient-ils menaçants ? La jeune fille se prépara, le souffle court. Ils étaient nombreux au point que cela dépassait l'entendement. Elle suffoqua, s'efforçant de ne pas céder à la panique. Trop tard. Luce se mit à courir.

Elle fonça vers sa chambre, mais le gouffre noir et tourbillonnant lui emboîta le pas en bruissant dans les branches inférieures des séquoias, de plus en plus proche. Luce ressentit des picotements glaçants sur ses épaules. Lorsque les Annonciateurs la touchèrent, elle poussa un cri et tenta de les chasser en agitant les mains.

Elle fit volte-face et partit dans la direction opposée, vers le pavillon néphilim, au nord, derrière lequel elle trouverait Miles, Shelby ou même Francesca. Mais les Annonciateurs ne voulaient pas la lâcher. Ils se glissèrent devant elle et enflèrent, avalant toute lumière, bloquant la route vers le pavillon. Leurs sifflements couvraient le brouhaha lointain des Néphilim, autour du feu. Luce eut l'impression que ses amis étaient inaccessibles.

Elle s'arrêta et prit une profonde inspiration. Elle en savait plus sur les Annonciateurs qu'elle n'en avait jamais su. Ne devraient-ils pas lui faire moins peur ? Quel était son problème ? Peut-être savait-elle qu'elle se rapprochait de quelque chose, un souvenir, une information susceptible de

bouleverser le cours de son existence... Et sa relation avec Daniel. En vérité, elle ne redoutait pas que les Annonciateurs, elle avait peur de ce qu'elle risquait de lire en eux.

Ou d'entendre.

La veille, Steven lui avait suggéré d'effacer leur bruit, et la méthode avait fonctionné. Désormais, elle pouvait écouter ses vies passées. Percer les interférences et se concentrer sur ce qu'elle voulait savoir. Steven lui avait sans doute fourni cet indice délibérément, persuadé qu'elle se précipiterait droit vers les Annonciateurs, forte de cette nouvelle connaissance.

Elle se retourna soudain et recula dans la solitude des arbres. Leurs bruissements se turent.

La pénombre enveloppa la jeune fille, s'accompagnant d'un vent frais et d'une odeur de tourbe et de feuilles pourries. Les Annonciateurs s'approchèrent alors pour l'encercler, camouflés par les véritables ombres. Certains avançaient, raides comme des soldats, d'autres avaient une certaine grâce. Leur apparence avait-elle un rapport avec le message qu'ils portaient ?

Ils recelaient encore tant de mystères... Entrer en contact avec eux n'avait rien d'intuitif. Ce que Luce avait entendu la veille, cette voix distincte en pleine cacophonie, était purement fortuit.

Ce passé qu'elle était incapable de déchiffrer auparavant semblait faire pression, cherchant à surgir en pleine lumière. Luce ferma les yeux et joignit les mains. Le cœur battant, elle les invita à venir. Elle fit appel à ces choses froides et sombres pour qu'elles lui livrent son passé, qu'elles l'éclaircissent sur son histoire avec Daniel. Elle voulait savoir qui il était et pourquoi il l'avait choisie.

Quitte à ce que cette vérité lui brise le cœur...

Un rire féminin résonna dans les bois, si net et si cristallin qu'il parut entourer Luce et rebondir sur les branches des arbres. Elle tenta d'en trouver l'origine, mais tant d'ombres étaient réunies... En vain. Soudain, son sang se glaça.

Ce rire, c'était le sien...

Du moins autrefois, quand elle était enfant. Avant Daniel, avant Sword & Cross, avant Trevor... Avant cette vie pleine de secrets, de mensonges, et de questions sans réponses. Avant qu'elle ait vu un seul ange. C'était un rire trop innocent, trop insouciant pour être le sien.

Un souffle remua les branchages. Une pluie d'aiguilles brunes de séquoia s'abattit sur le sol humide. Parmi elles se trouvait un bout de branche aux aiguilles serrées comme une plume.

Épais et intact, il descendit doucement, au mépris de toutes les lois de la gravité. Il n'était pas brun, mais noir, et il se posa dans la paume de Luce.

Un Annonciateur...

Elle l'examina de plus près. Alors, le rire résonna de nouveau. À l'intérieur, une autre Luce riait.

Luce tira doucement sur les bords hérissés d'aiguilles de l'Annonciateur. Il était plus souple qu'elle ne le pensait, mais froid comme la glace et gluant. Au contact de ses doigts, il enfla, se transforma en un carré de trente centimètres de côté. Luce le lâcha et le vit avec plaisir flotter à la hauteur de son regard. Elle fit un effort pour se concentrer, pour l'écouter, en effaçant tout le reste.

D'abord, elle n'entendit rien. Puis...

Un nouveau rire s'éleva au cœur de l'ombre, le voile noir se déchira et l'image qu'il dissimulait apparut clairement.

Alors, Luce vit Daniel.

Même à travers l'écran de l'Annonciateur, l'apercevoir était un pur bonheur. Il avait les cheveux un peu plus longs que d'habitude et la peau bronzée. Il portait un maillot de bain moulant, très années 1970, qui lui allait à merveille.

Derrière lui, elle distinguait l'orée verdoyante d'une forêt dense parsemée çà et là de baies et de fleurs blanches que Luce ne connaissait pas. Il se tenait au bord d'une falaise spectaculaire surplombant une étendue d'eau étincelante. Daniel ne cessait de lever les yeux vers le ciel.

Le rire s'éleva de nouveau, bientôt suivi d'un gloussement de Luce :

— Allez ! Saute ! Dépêche-toi !

Luce se pencha vers l'Annonciateur et se vit marcher dans l'eau, vêtue d'un bikini jaune. Ses longs cheveux dansaient autour d'elle, formant un halo noir. Tout en gardant un œil sur elle, Daniel continuait d'observer le ciel. Ses pectoraux saillaient. Luce eut la désagréable impression de savoir pourquoi.

Le ciel s'emplissait d'Annonciateurs, telle une nuée d'énormes corbeaux noirs, formant un nuage si épais qu'il masquait le soleil. La Luce d'autrefois ne remarqua rien.

Mais découvrir tous ces Annonciateurs qui s'agglutinaient dans l'air humide de cette forêt tropicale, via une image créée par un Annonciateur, fit naître l'angoisse de la jeune fille d'aujourd'hui.

— Tu te fais attendre ! lança la Luce d'antan à Daniel. Si ça continue, je vais geler sur place.

Daniel détourna enfin le regard pour observer la jeune fille avec une expression abattue. Sa lèvre inférieure tremblait, et il était pâle comme un linge.

— Tu ne gèleras pas, assura-t-il.

Étaient-ce des larmes que Daniel essuyait ? Il ferma les yeux et frémit. Puis il leva les bras et plongea de la falaise.

Lorsqu'il revint à la surface, la Luce d'antan nagea vers lui. Elle enroula les bras autour de son cou, le visage radieux. Luce assista à cette scène avec un mélange de malaise et de satisfaction. Elle se réjouissait de se voir ainsi profiter de Daniel autant que possible, sentir cette proximité innocente et extatique avec l'être aimé.

Mais elle savait aussi très bien ce qui allait se passer dès qu'elle poserait ses lèvres sur les siennes. Il avait raison. Elle ne risquait pas de geler. Elle allait s'embraser de façon atroce.

Et Daniel resterait seul, en deuil.

Or Luce avait une vie, des amis et une famille qui l'aimaient, qui seraient également anéantis de la

perdre.

Soudain, la jeune fille s'emporta, furieuse contre cette malédiction qui les frappait, elle et Daniel. Elle était innocente, impuissante. Elle ne comprenait toujours pas pourquoi cela survenait, pourquoi il fallait toujours qu'elle meure si vite, après avoir retrouvé Daniel.

Ni pourquoi cela ne lui était pas encore arrivé, dans cette vie-là.

La Luce de l'écran de l'Annonciateur était encore en vie. Elle refusait de la laisser mourir. Elle ne pouvait pas.

Luce empoigna donc l'Annonciateur par les bords qui se tordit, se plia, modifiant l'image du couple comme un miroir déformant, mais les autres ombres descendaient. Les amoureux manquaient de temps.

Frustrée, Luce poussa un cri et martela l'Annonciateur de ses poings. Les coups se mirent à pleuvoir sur la scène qui se déroulait sous ses yeux. Elle frappa encore et encore, le souffle court, en sanglots, dans sa folle tentative pour empêcher ce qui allait nécessairement arriver.

Puis cela se produisit : le poing droit de la jeune le passa au travers. Son bras s'enfonça jusqu'au coude. Aussitôt, elle perçut un changement brutal de température. La chaleur d'un coucher de soleil estival se répandit sur sa paume. Le sens de la gravité n'était plus le même. Lucie savait plus où se trouvaient le haut et le bas. Son estomac se noua, elle était au bord de la nausée.

Elle pouvait passer. Venir à la rescousse d'elle-même.

Hésitante, elle tendit le bras gauche. Il disparut à son tour, traversant une couche poisseuse de gelée acidulée qui remuait et s'élargissait pour lui frayer un chemin.

— Il faut que je le fasse, dit-elle à voix haute. J'en suis capable. Je peux sauver ma propre vie.

Elle prit un peu d'élan et plongea dans l'Annonciateur. Le soleil était si éblouissant qu'elle dut fermer les yeux.

Il faisait tellement chaud que la jeune fille se mit aussitôt à transpirer. Et cette impression d'apesanteur qui ne disparaissait pas. Elle allait tomber... quand quelque chose la saisit par la cheville gauche. Puis la droite. Et cette chose la maintenait fermement en arrière.

— Non ! s'écria Luce.

Elle ne voyait plus qu'un éclat jaune, dans l'eau, tout en bas, trop vif pour être le haut de son bikini. La Luce d'antan était-elle déjà en flammes ?

Puis tout disparut.

Luce se retrouva dans la fraîcheur des arbres, derrière le bâtiment abritant les chambres, à Shoreline. Elle avait froid, la peau moite, et elle tomba face contre terre, dans les aiguilles de séquoia. En bougeant, elle distingua deux silhouettes qu'elle ne reconnut pas tant elle était étourdie.

— Je pensais bien te trouver ici.

C'était Shelby. Luce secoua la tête et cligna plusieurs fois des yeux. Miles l'accompagnait. Ils semblaient tous les deux aussi épuisés que Luce. Elle consulta sa montre. Elle ne fut guère étonnée du temps qu'elle avait passé avec l'Annonciateur. Il était plus d'une heure du matin. Que faisaient Miles et Shelby encore debout à cette heure tardive ?

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que tu essayais... ? bredouilla Miles en désignant l'Annonciateur.

Elle regarda par-dessus son épaule : il s'était brisé en centaines d'aiguilles de pin sombres qui tombaient en pluie vers le sol, où elles se désintégraient en poussière.

— Je crois que je vais vomir, marmonna Luce en se tournant vers un tronc d'arbre.

Elle eut plusieurs haut-le-cœur, puis elle ferma les yeux, accablée par la culpabilité. Elle s'était montrée trop faible, elle était arrivée trop tard pour se sauver elle-même.

Une main fraîche vint écarter les mèches blondes de son visage. En reconnaissant le vieux pantalon de yoga noir usé et les tongs de Shelby, Luce ressentit une profonde gratitude.

— Merci, dit-elle.

Au bout d'un long moment, elle s'essuya la bouche et se redressa péniblement :

— Tu m'en veux ?

— Comment ça ? Je suis fière de toi, au contraire ! Tu as compris. Pourquoi aurais-tu encore besoin de quelqu'un comme moi ?

— Shelby...

— Non, je vais te dire pourquoi tu as besoin de moi, balbutia la jeune fille. Pour t'éviter des catastrophes comme celle à laquelle tu viens d'échapper ! Tu n'as pas le choix, d'ailleurs. Que cherchais-tu à faire ? Tu sais ce qui arrive à ceux qui pénètrent un Annonciateur ?

Luce secoua la tête.

— Moi non plus, mais ce doit être plutôt moche.

— Il faut être sûre de ce que tu fais, intervint Miles, derrière elles.

Il était plus pâle que de coutume. De toute évidence, il était secoué.

— Parce que tu sais ce que tu fais, toi ? railla Shelby.

— Non, bredouilla-t-il, mais, un été, mes parents m'ont inscrit à un atelier avec un vieil ange expérimenté en la matière.

(Il se tourna vers Luce.) Et ta façon de procéder ! Ce n'était vraiment pas ça ! Tu m'as fichu une de ces trouilles !

— Désolée, fit Luce avec une grimace.

Miles se comportait comme si elle les avait trahis, Shelby et lui, en venant dans ces bois toute seule.

— Je croyais que vous étiez autour du feu de camp, derrière le pavillon.

— Je pensais que tu allais à la soirée, toi aussi, répliqua Shelby. On y a passé un moment, mais Jasmine s'est mise à pleurnicher sur la disparition de Dawn. Les profs sont devenus bizarres, surtout quand ils ont remarqué que tu étais absente aussi, alors la fête s'est arrêtée. J'ai vaguement fait comprendre à Miles que j'avais peut-être une idée de l'endroit où tu te trouvais et que j'allais te chercher. Et il m'a collée...

— Attends ! fit Luce, Dawn a disparu ?

— Ça m'étonnerait, répondit Miles. Tu sais comment elles sont, avec Jasmine. Fantasques.

— Mais c'était sa fête ! insista Luce. Elle l'avait organisée, elle aurait dû être là, quand même !

— Oui, c'est ce que Jasmine n'arrêtait pas de répéter, déclara Miles. Hier, elle n'était pas dans sa chambre, et ce matin, elle n'était pas au réfectoire. Frankie et Steven nous ont dit de retourner dans nos chambres, mais...

— Je parie que Dawn est dans les bois en train de becoter un non Néphilim un peu crasseux, déclara Shelby en levant les yeux au ciel.

— Non.

Luce avait un mauvais pressentiment. Dawn était si enthousiaste à l'idée de cette soirée... Elle avait commandé des T-shirts en ligne, même si elle n'avait aucun moyen de convaincre les Néphilim de les porter. Elle ne disparaîtrait pas comme ça, de son plein gré...

— Cela fait combien de temps qu'elle a disparu ?

Lorsqu'ils sortirent des bois, Luce était complètement secouée, à cause de Dawn, mais surtout de ce qu'elle avait vu dans l'Annonciateur. Le spectacle de la mort fondant sur celle qu'elle avait été était une véritable torture. C'était la première fois qu'elle y assistait, alors que Daniel l'avait vue à des centaines de reprises. Elle comprenait enfin pourquoi il s'était montré si froid lors de leur rencontre : pour leur épargner à tous les deux le traumatisme d'une nouvelle mort atroce. La triste réalité du sort de Daniel lui brisa le cœur.

En traversant la pelouse vers le bâtiment des chambres, Luce dut se protéger les yeux contre les puissants projecteurs qui balayaient le campus. Un hélicoptère bourdonnait au loin, longeant la côte. Ses torches puissantes allaient et venaient sur la plage. Une file d'hommes en uniforme nombre parcouraient l'allée qui reliait le pavillon néphilim au réfectoire, examinant le sol avec soin.

— C'est la méthode habituelle, pour une battue, expliqua Miles. On se met en rang et on passe chaque centimètre carré au peigne fin.

— Mon Dieu..., souffla Luce.

— Elle a vraiment disparu, déclara Shelby avec une grimace. Mauvais karma...

Luce se mit à courir vers le pavillon. Miles et Shelby lui emboîtèrent le pas. Le chemin bordé de

fleurs, si joli en plein jour, semblait envahi par les ombres. Plus loin, le feu de camp se réduisait à quelques braises, mais toutes les lumières du pavillon étaient allumées, ainsi que celles de la terrasse. Le vaste bâtiment en pointe flamboyait dans la nuit sombre, impressionnant.

Luce aperçut les mines effrayées de nombreux élèves néphilim assis sur les bancs du grand balcon. Son bonnet de laine rouge enfoncé sur la tête, Jasmine sanglotait, tenant la main crispée de Lilith pour se rassurer tandis que deux policiers munis de calepins leur posaient un tas de questions. Luce eut de la peine pour elle. Elle savait combien cette procédure était pénible.

La terrasse grouillait de policiers distribuant des copies noir et blanc avec une photo de Dawn. En observant l'image de mauvaise qualité, Luce s'étonna de sa ressemblance frappante avec elle-même, du moins avant sa décoloration. Elle se souvint que Dawn, le lendemain, lui avait déclaré qu'elles n'étaient plus jumelles, désormais...

Luce porta une main à sa bouche. Le cœur serré, elle commençait à comprendre des choses qui, jusque-là, lui avaient semblé dénué de sens :

Ce moment horrible, sur le canot de sauvetage, la mise en garde sévère de Steven, qui tenait tant à garder le secret. La paranoïa de Daniel sur des « dangers » qu'il n'avait jamais expliqués à Luce. Le Banni qui l'avait attirée hors du campus, l'agression que Cam avait repoussée dans la Forêt. Cette ressemblance troublante de Dawn, sur photo en noir et blanc un peu floue.

Ceux qui avaient enlevé Dawn s'étaient trompés victime. C'était Luce qu'ils voulaient.

XII. SEPT JOURS

Le vendredi matin, Luce ouvrit les yeux et consulta son *réveil*. 7h30. Elle avait à peine dormi et n'était vraiment pas dans son assiette. Elle était morte d'inquiétude pour Dawn et bouleversée par ce qu'elle avait entrevu, la veille, à travers l'Annonciateur. C'était terriblement troublant d'avoir assisté à ses derniers moments, juste avant sa mort. Les choses se déroulaient-elles ainsi à chaque fois ? Son esprit ne cessait de se heurter à la même impasse, encore et encore :

Sans Daniel... Aurait-elle eu une chance de mener une existence normale, de vivre une relation avec quelqu'un d'autre, de se marier, d'avoir des enfants, de vieillir, comme les autres ? Si Daniel n'était pas tombé amoureux d'elle, il y a une éternité, Dawn aurait-elle disparu ?

Ces questions n'étaient que des diversions, qui finirent par la ramener à l'essentiel : L'amour serait-il différent avec un autre que Daniel ? L'amour était-il même possible ? Ce sentiment n'était-il pas censé rendre heureux ? Alors, pourquoi était-elle si tourmentée ?

Shelby se pencha vers elle, depuis le lit supérieur. Sa queue de cheval blonde pendait comme une corde derrière sa tête.

— Tu trouves tout ça flippant, toi aussi ? demanda-t-elle. Luce fit signe à sa camarade de s'asseoir à côté d'elle, sur les couvertures. Vêtue d'un épais pyjama rouge en flanelle, elle descendit, avec deux tablettes de chocolat noir à la main.

Luce allait lui dire qu'elle était incapable d'avaler quoi que ce soit quand le parfum de la friandise lui effleura les narines. Elle ôta vite l'emballage en aluminium et sourit à Shelby.

— Ça fait du bien, déclara celle-ci. Tu te rappelles ce que j'ai dit hier soir à propos de Dawn : qu'elle devait être en train de bécoter un crasseux ? Je m'en veux, maintenant.

Luce secoua la tête :

— Tu ne pouvais pas savoir ! Arrête de culpabiliser. Luce, en revanche, avait des raisons de se sentir mal.

Elle avait déjà passé beaucoup de temps à se reprocher la mort de certains proches : Trevor, puis Todd, et la pauvre Penn... Devrait-elle ajouter Dawn à la liste ? Sa gorge se noua. Elle essuya vite une larme, au coin de ses yeux, de peur que Shelby ne s'en rende compte. Si cela continuait, elle allait devoir se mettre elle-même en quarantaine pour protéger ceux qu'elle aimait.

En entendant quelqu'un frapper à la porte, les deux jeunes filles sursautèrent.

— Ils ont retrouvé Dawn, annonça Miles.

— Quoi ? répondirent-elles à l'unisson, en se redressant. Miles approcha le fauteuil de Luce et s'assit face à elles.

Il ôta sa casquette et épongea son front emperlé de sueur, comme s'il avait traversé le campus en courant.

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, expliqua-t-il en tripotant nerveusement sa casquette. Je me suis levé tôt pour aller faire un tour. En me promenant, j'ai croisé Steven, qui m'a appris la bonne nouvelle. Les gens qui l'ont enlevée l'ont ramenée au lever du soleil. Elle est secouée, mais pas blessée.

— C'est un miracle, murmura Shelby. Luce était plus sceptique.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Les ravisseurs viennent de la ramener ? Indemne ? Cela arrive, ce genre de chose ?

Combien de temps avaient-ils mis à comprendre qu'ils avaient fait erreur sur la personne ?

— Ce n'est pas si simple, admit Miles. Steven s'est impliqué. C'est lui qui l'a sauvée.

— Des griffes de qui ? s'exclama Luce.

Miles haussa les épaules et se balança d'avant en arrière sur son siège.

— Aucune idée ! Je suis sûr que Steven le sait mais... Apparemment, je ne suis pas le confident idéal.

Shelby avait envie de crier de joie. Dawn avait été retrouvée, saine et sauve ! Cela semblait rassurer tout le monde, sauf Luce qui ne pouvait s'empêcher de penser que cela aurait dû lui arriver.

Elle se leva pour prendre un T-shirt et un Jean dans l'armoire. Il fallait absolument qu'elle aille retrouver Dawn, qui était la seule à pouvoir répondre à ses questions. De plus, elle lui devait des excuses, même si Dawn n'y comprendrait rien.

— D'après Steven, ceux qui l'ont enlevée ne reviendront pas, ajouta Miles en posant sur Luce un regard inquiet.

— Et tu le crois ? railla-t-elle.

— Pourquoi ne le croirait-il pas ? intervint une voix, sur le seuil de la chambre.

Vêtue d'un imper en toile, Francesca était appuyée au chambranle. Elle semblait calme, mais pas spécialement ravie de le voir.

— Dawn est rentrée, elle ne risque plus rien.

— Je veux la voir, déclara Luce.

Elle se sentait un peu ridicule, avec son vieux T-shirt et son short qui lui servaient de pyjama.

— La famille de Dawn est venue la chercher il y a une heure, expliqua l'enseignante, les lèvres pincées. Elle reviendra à Shoreline dès que possible.

— Pourquoi faites-vous comme si rien ne s'était passé ? s'insurgea Luce en levant les bras au ciel. Comme si Dawn n'avait pas été enlevée ?

— Elle n’a pas été enlevée, corrigea Francesca. On l’a empruntée par erreur. Steven a réglé le problème.

— Hum... C’est censé nous rassurer, ça ? On l’a « empruntée » pourquoi ?

Luce dévisagea Francesca, dont l’expression demeurait indéchiffrable. Puis le regard bleu de la prof changea : elle écarquilla les yeux dans une supplique tacite destinée à Luce, la priant de ne rien exprimer de ses soupçons en présence de Miles ou de Shelby. Sans savoir pourquoi, Luce décida d’accéder à sa demande.

— Steven et moi sommes conscients que vous devez tous être secoués, reprit Francesca. Les cours d’aujourd’hui sont annulés. Nous serons dans nos bureaux, si vous souhaitez nous parler.

Elle leur adressa son sourire le plus angélique, puis tourna ses hauts talons avant de s’éloigner dans le couloir. Shelby alla refermer la porte derrière elle :

— Tu te rends compte ? Elle a utilisé le verbe « emprunter » à propos d’un être humain ! Comme si Dawn était un livre de bibliothèque ! (Elle se tordit nerveusement les mains.) Bon, il faut absolument qu’on se change les Idées. En tout cas, je suis ravie que Dawn aille bien, et j’ai confiance en Steven, du moins je le crois... Mais je flippe totalement, là.

— Tu as raison, admit Luce en regardant Miles. Il faut se distraire. On pourrait aller se promener...

— Trop dangereux, coupa Shelby, angoissée.

— Ou regarder un film...

— Trop passif. Je vais gamberger.

— Pendant le repas, Eddie a parlé d’un match de foot hasarda Miles.

Shelby se frappa le front.

— Je vais devoir vous le répéter combien de fois ? s’écria-t-elle. J’arrête de sortir avec des mecs de Shoreline !

— Et une partie d’échecs...

Enfin, le regard de Shelby s’illumina :

— Et le jeu du passé ? Je pensais à tes vies antérieures, Luce... On pourrait repartir en quête des membres de ta famille. Je t’aiderais...

Luce se mordilla la lèvre d’un air pensif. Elle était toujours ébranlée d’avoir transpercé l’Annonciateur, la veille, et souffrait même d’une légère désorientation. De plus, elle était nerveusement à bout. Sans parler de ce qu’elle ressentait pour Daniel...

— Je ne sais pas..., répondit-elle.

— Tu veux refaire le même genre de chose qu’hier ? demanda Miles.

— Tu es encore là, toi ? répliqua Shelby en le foudroyant du regard.

Miles ramassa un oreiller tombé à terre et le lui lança. Elle l’attrapa pour le frapper, visiblement

impressionnée par ses propres réflexes.

— Bon, d'accord, Miles a le droit de rester. Une mascotte, ça peut toujours être utile. Et on aura peut-être besoin de quelqu'un à jeter sous un bus. Hein, Luce ?

Celle-ci ferma les yeux. Elle mourait d'en savoir davantage sur son passé. Mais si cela s'avérait aussi difficile à digérer que la veille ? Malgré la présence de Miles et de Shelby, elle avait peur de recommencer.

Puis elle songea au jour où Francesca et Steven avaient provoqué une vision de Sodome et Gomorrhe, pendant leurs cours. Les autres élèves avaient vacillé, ensuite. Qu'ils aient ou non assisté à cette scène d'horreur, cela n'avait aucune importance. Elle avait quand même eu lieu, tout comme son propre passé avait existé.

Au nom de toutes celles qu'elle avait été, Luce ne pouvait reculer.

— On y va ! lança-t-elle à ses camarades.

Miles accorda aux filles quelques minutes pour s'habiller puis ils se retrouvèrent dans le hall. Shelby refusa tout net de se rendre dans la forêt où Luce avait appelé l'annonceur.

— Ne me regardez pas comme ça ! Dawn vient de se faire enlever et, dans les bois, il fait sombre. C'est lugubre. Je n'ai pas envie d'être la suivante !

Miles suggéra à Luce d'exercer ses talents en d'autres lieux, sa chambre, par exemple.

— Il te suffit de siffler pour qu'ils rappellent, dit-il. Fais de ces Annonceurs tes esclaves. Tu sais bien que c'est ce que tu veux...

— Faudrait pas qu'ils se mettent à traîner par ici, quand même, intervint Shelby. Ne le prends pas mal, Luce, mais une fille a besoin d'intimité.

Luce ne s'offusqua pas. De toute façon, les Annonceurs ne cessaient jamais de la suivre, qu'elle les appelle ou non. Elle ne tenait pas plus que Shelby à ce que les ombres débarquent dans leur chambre à l'improviste.

— Le secret, avec un Annonceur, expliqua Miles, c'est la fermeté. Comme quand on dresse un chiot. Il faut qu'il sache qui est le chef.

— Depuis quand tu t'y connais autant, en matière d'Annonceurs ? lui demanda Luce.

— Je ne m'implique pas toujours, en cours, mais je suis capable de deux ou trois trucs, répondit-il en rougissant.

— Alors, comment on s'y prend ? s'enquit Shelby. Elle se contente d'en appeler un ?

Debout sur le tapis de yoga orange de sa camarade, au centre de la pièce, Luce songea aux conseils de Steven.

— Ouvrons la fenêtre, dit-elle.

Shelby alla relever un pan de la fenêtre à guillotine, une bouffée d'air frais et marin s'engouffra dans la pièce :

— Bonne idée. C'est plus accueillant, comme ça.

— Et plus froid, ajouta Miles en mettant sa capuche.

Ils étaient assis sur le lit, face à Luce, comme si elle était une artiste sur une scène.

Elle ferma les yeux pour ne rien précipiter. Au lieu de songer aux ombres, de les convoquer en pensée, elle ne parvenait qu'à imaginer la terreur de Dawn, la veille, et ce qu'elle devait ressentir, de retour dans sa famille. Elle avait bien rebondi après sa terrible mésaventure sur le bateau.

Cette fois, elle aurait plus de mal à s'en remettre. Et c'était la faute de Luce ! Enfin, celle de Daniel, aussi, puisqu'il l'avait amenée ici.

Il n'avait cessé de lui répéter que c'était un lieu sûr. Luce commençait à se demander si elle n'était pas en train de transformer Shoreline en un endroit dangereux pour les autres.

En entendant Miles retenir son souffle, elle rouvrit les yeux. Juste au-dessus de la fenêtre, un Annonciateur gris Anthracite était plaqué au plafond. Au premier abord, c'était une ombre normale, projetée par la lampe que Shelby posait dans un coin quand elle pratiquait son yoga. Puis, l'Annonciateur s'étala si bien sur le plafond que la pièce entière sembla couverte d'une couche de peinture macabre, laissant planer un halo froid et malodorant au-dessus de leurs têtes. Hors d'atteinte...

Cet Annonciateur qu'elle n'avait même pas appelé et qui risquait de contenir virtuellement n'importe quoi, la tourmentait.

Se rappelant le conseil de Miles sur la prise de contrôle, elle prit une profonde inspiration. Elle se concentra si intensément qu'elle en eut mal à la tête, les joues rouges, les yeux fixes... Et elle était à deux doigts d'abandonner...

Puis l'Annonciateur se cambra et glissa vers les pieds de Luce, tel un rouleau de tissu épais. En y regardant de plus près, la jeune fille discerna une ombre brune plus ronde, qui planait au-dessus de la grise en imitant ses mouvements, comme un moineau qui suivrait la trajectoire d'un faucon. Que voulait-elle donc ?

— C'est incroyable, murmura Miles.

Luce s'efforça de prendre cela comme un compliment. Ces choses qui l'avaient terrorisée toute sa vie durant, qui l'avaient rendue malheureuse... Qu'elle avait toujours redoutées... Voilà qu'elles étaient désormais à son service. Ce qui était incroyable, en effet. Elle ne l'avait pas compris avant de voir l'expression intriguée de Miles. Pour la première fois, elle se sentait vraiment experte dans son domaine.

Elle maîtrisa sa respiration et prit son temps pour attirer l'Annonciateur dans ses mains. Dès que l'ombre grise fut à sa portée, la plus petite coula sur le sol comme un rai de lumière provenant de la fenêtre pour se fondre dans les lattes du plancher.

Luce saisit le bord de l'Annonciateur et retint son souffle en priant pour que le message soit plus

innocent que celui de la veille. Elle tira. Jamais une ombre ne lui avait autant résisté. Diaphane et malléable, à première vue, elle était en fait rigide sous ses doigts. Quand elle eut réussi à la transformer en une fenêtre d'environ trente centimètres de côté, la jeune fille avait mal aux bras.

— Je ne peux pas faire mieux, déclara-t-elle à Miles et à Shelby.

Ils se levèrent et s'approchèrent.

Le voile gris de l'Annonciateur se dressa, du moins Luce le crut-elle, car il y en avait un autre en dessous. En y regardant de plus près, elle vit que la texture grise se mouvait, faisait des vagues. Ce n'était plus l'ombre qu'elle regardait : le voile gris n'était qu'une épaisse fumée de cigarette. Shelby se mit à tousser.

La fumée ne se dissipa pas totalement, mais Luce finit par s'y habituer. Bientôt, elle décela une grande table en demi-lune, dont la surface était couverte de feutre rouge.

Dessus étaient alignées des cartes à jouer. Des inconnus étaient assis en rang d'un côté. Certains semblaient nerveux, stressés, notamment un homme chauve à la respiration sifflante qui ne cessait de desserrer sa cravate à pois. D'autres paraissaient épuisés : une femme aux cheveux laqués secouait les cendres de sa cigarette dans un verre à moitié plein. Son mascara avait bavé, laissant une traînée noire sous ses yeux.

À la table, deux mains distribuaient habilement les cartes, les retournant une par une devant chaque joueur. Luce s'approcha au maximum de Miles pour mieux voir. Elle fut distraite par les néons d'un millier de machines à sous, qui clignotaient plus loin. Puis le croupier apparut.

Luce pensait s'être accoutumée à voir d'autres versions d'elle-même grâce aux Annonciateurs. Jeune, pleine d'espoir, toujours naïve.

Mais, cette fois, c'était différent. La femme qui distribuait les cartes dans ce casino sordide portait une chemise blanche, un pantalon noir moulant et une veste noire bombée sur la poitrine. Elle ne cessait de repousser ses cheveux de son visage et arborait de longs ongles rouges. Ses auriculaires étaient ornés de sequins.

Elle regardait juste au-dessus de la tête des joueurs, de sorte qu'elle ne croisait jamais aucun regard. Elle avait trois fois l'âge de Luce, pourtant il y avait quelque chose...

— C'est toi ? s'enquit Miles en s'efforçant de masquer son effroi.

— Non ! répondit Shelby. Cette bonne femme est vieille. Et Luce ne vit jamais au-delà de dix-sept ans. (Elle adressa un regard anxieux à son amie.) Je veux dire, dans le passé, c'était comme ça. Cette fois, je suis certaine qu'elle vivra très longtemps. Elle deviendra peut-être aussi vieille que cette dame. Enfin...

— Ça suffit, Shelby, coupa Luce.

Miles secoua la tête :

— J'ai un sacré retard à rattraper...

— Bon, si ce n'est pas moi... On doit au moins être... parentes.

Luce regarda la femme remettre des jetons à l'homme chauve en cravate. Ses mains ressemblaient à celles de Luce. Et elle affichait le même air sérieux.

— Vous croyez que c'est ma mère ? Ou ma sœur ?

Shelby griffonnait furieusement quelques notes sur la couverture intérieure d'un manuel de yoga.

— Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir, déclara-t-elle en tendant son livre à Luce : *Las Vegas, Mirage Hôtel and Casino, de nuit, table située près du spectacle de tigres du Bengale, Vera portant des ongles artificiels.*

Luce observa de nouveau la croupière. Shelby avait le don de remarquer les détails qui lui échappaient, comme ce badge au nom de Vera en lettres penchées. L'image commençait à trembler, à se faner. Bientôt, elle se brisa en lambeaux d'ombre qui tombèrent à terre et s'enroulèrent comme des morceaux de papier qui brûlent.

— Attendez, c'est le passé, ça ? demanda Luce.

— Je ne crois pas, répondit Shelby. Du moins, ce n'est pas le passé lointain. Il y avait une pub pour le nouveau spectacle du Cirque du Soleil, en arrière-plan. Qu'est-ce que tu en dis ?

Fallait-il se rendre à Las Vegas pour trouver cette femme ? Une sœur entre deux âges serait sans doute plus facile à aborder que des parents octogénaires. Mais quand même... S'ils allaient à Las Vegas, suffoquerait-elle encore ?

Shelby lui donna un coup de coude.

— Hé, faut vraiment que je t'aime bien pour accepter de t'emmener à Vegas. Ma mère y a été serveuse pendant quelques années, quand j'étais petite. Je peux te garantir que c'est l'Enfer sur terre.

— Comment on irait ? s'enquit Luce, qui n'osait pas lui demander d'emprunter de nouveau la voiture de son ex. C'est loin, Las Vegas ?

— Trop loin pour y aller en voiture, intervint Miles. Et c'est tant mieux, parce que j'espérais m'exercer à la traversée.

— La traversée ? répéta Luce.

Miles s'agenouilla à terre et réunit les fragments de l'ombre dans ses paumes. Ils semblaient apathiques, mais Miles les pétrit de ses doigts pour façonner une sorte de boule informe :

— Je vous ai dit que j'avais mal dormi, cette nuit. En me baladant, je suis entré dans le bureau de Steven par le vasistas.

— C'est ça, railla Shelby. Tu as foiré ta lévitation. Tu n'es pas assez bon pour entrer en volant par le vasistas.

— Et toi, tu n'es pas assez forte pour déplacer la bibliothèque, rétorqua Miles. Moi, si. Voilà ce que j'ai à vous montrer.

Il sourit en brandissant un gros livre noir intitulé

Les Annonceurs, mode d'emploi : appel, vision et déplacements en dix mille leçons.

— J'ai aussi un énorme bleu sur le tibia à cause d'une sortie mal programmée par le vasistas, mais bon...

Il se tourna vers Luce, qui avait toutes les peines du monde à ne pas lui arracher l'ouvrage des mains :

— Je me disais... avec son don manifeste pour les visions et ma connaissance supérieure...

— Tu as lu 3 % du bouquin, pas plus..., grommela Luce.

— 3 % très utiles, répliqua Miles. Je pense qu'on peut y arriver. Et sans se perdre à jamais.

Shelby secoua la tête d'un air sceptique, mais elle se tut. Miles pétrit l'Annonciateur dans une paume, puis se mit à l'étirer. Au bout d'une minute ou deux, il en fit une surface grise de la taille d'une porte. Presque translucide, elle tremblait sur les bords, mais, dès que Miles la façonna légèrement, elle parut se raffermir, tel du plâtre qui prend. Le jeune homme tendit la main vers le côté gauche du rectangle sombre et palpa sa surface, en quête de quelque chose.

— C'est bizarre, marmonna-t-il sans cesser de la manipuler. Le livre affirme que, si l'on fait de l'Annonciateur une zone assez vaste, sa densité se réduit au point de permettre la pénétration. (Il soupira.) Il est censé y avoir...

— Super, ton bouquin, Miles, railla Shelby en levant les yeux au ciel. Tu es un spécialiste, maintenant.

— Qu'est-ce que tu cherches ? s'enquit Luce en s'approchant de lui.

Soudain, en observant ses mains, elle comprit. Une serrure.

Dès qu'elle cligna les yeux, l'image disparut, mais elle savait où ça se trouvait. Elle posa la main du côté gauche l'Annonciateur. Là. Elle l'avait retrouvée. À son contact, elle retint son souffle.

C'était une de ces serrures en métal dotées d'un loquet, comme sur les grilles des jardins. Elle était glaciale et couverte d'une rouille invisible.

— Et maintenant ? demanda Shelby.

Luce observa ses deux amis abasourdis et haussa les épaules. Puis elle se mit à manipuler la serrure, qu'elle parvint à actionner sans tarder.

Aussitôt, une porte d'ombre s'ouvrit, les laissant tous trois bouche bée.

— On a réussi ! souffla Shelby.

Ils découvrirent un long tunnel d'un rouge très foncé. À l'intérieur, l'air humide empestait le moisi et les cocktails à base d'alcool bon marché. Luce et Shelby échangèrent un regard hésitant. Où se trouvait la table de blackjack ? Et cette femme ? Une lumière rouge clignotait, tout au fond. Luce entendit alors le tintement de machines à sous et de pièces qui tombaient.

— Cool ! s'exclama Miles en lui prenant la main. J'ai lu un chapitre là-dessus. C'est la phase transitionnelle. Il faut simplement continuer...

Luce agrippa la main de Shelby et la serra, tandis que Miles entrait dans la pénombre du tunnel, ouvrant la marche.

Ils ne firent que quelques pas pour atteindre la véritable porte de la chambre de Luce et de Shelby. Mais dès que celle, grise et nuageuse, de l'Annonciateur se referma derrière eux avec un *pschitt* troublant, la chambre de Shoreline disparut. Ce qui avait été une lueur rouge et veloutée, au loin, se mua soudain en une blancheur éclatante. Ils durent tous trois se protéger les yeux. La lumière blanche vint les envelopper, emplissant leurs oreilles d'un bruit violent. Miles poursuivit son chemin, entraînant les filles dans son sillage. Sans lui, Luce serait restée pétrifiée, les mains moites, à écouter un accord de musique puissant.

Le rideau de brouillard de l'Annonciateur leur bloquait la vue. Miles effectua un geste circulaire jusqu'à ce qu'il se dissipe peu à peu, comme une peinture qui s'écaille. À chaque lambeau, des bourrasques de vent du désert traversaient la fraîcheur humide, réchauffant la peau de Luce. Lorsque l'Annonciateur se brisa en mille morceaux à leurs pieds, ils découvrirent le Strip, la principale avenue de Las Vegas. Luce ne l'avait jamais vu qu'en photo. Au loin se dressait le sommet de la tour Eiffel de l'hôtel Paris-Las Vegas.

Ce qui signifiait qu'ils se trouvaient en hauteur. Elle jeta un coup d'œil vers le bas. Ils étaient à l'extérieur, sur le toit d'un bâtiment, à moins d'un mètre du vide. Au-delà se déployaient la circulation de Las Vegas, une rangée de palmiers, une piscine à l'éclairage sophistiqué, à au moins trente étages en contrebas.

Shelby lâcha la main de Luce et fit le tour du toit en ciment brun. Trois longues ailes identiques se déployaient à partir d'un point central. Luce fit volte-face et observa les néons qui scintillaient sur 360° et, au-delà du Strip, une chaîne de montagnes arides, étrangement éclairée par la pollution de la ville.

— Bon Dieu, Miles ! lança Shelby en sautant par-dessus les projecteurs pour poursuivre son exploration. Elle est géniale, cette traversée ! J'en viendrais presque à te trouver attirant. J'ai bien dit « presque »...

Miles glissa les mains dans ses poches :

— Euh... Je dois prendre ça pour un compliment ?

— On est où, exactement ? s'enquit Luce.

Son premier passage en solo dans l'Annonciateur, un peu maladroit, et l'expérience présente n'avaient rien de commun. Cette escapade était bien plus réussie. Personne n'avait mal au cœur. De plus, elle avait vraiment fonctionné, du moins le pensait-elle.

— Qu'est devenue notre vision précédente ?

— J'ai dû zoomer en arrière, répondit Miles. Ça aurait paru bizarre de surgir tous les trois d'un nuage au beau milieu du casino.

— C'est pas faux, admit Shelby en essayant d'ouvrir une porte verrouillée. Quelqu'un a une idée brillante sur la façon de descendre d'ici ?

Luce fit la moue. L'Annonciateur tremblait, en lambeaux, à leurs pieds. Comment aurait-il la force

de les aider à quitter ce toit et à regagner Shoreline, maintenant ?

— On s'en fout ! Je suis un génie ! affirma Shelby, depuis l'autre extrémité du toit.

Penchée près d'un projecteur, elle s'acharnait sur un loquet. Avec un grognement, elle le força et souleva une vitre. Puis elle passa la tête à l'intérieur et fit signe aux autres de la rejoindre.

Prudemment, Luce regarda par la lucarne et découvrit de vastes et opulentes toilettes. Il y avait quatre cabines spacieuses d'un côté et, de l'autre, une rangée de lavabos en marbre sous un miroir doré.

Assise sur un somptueux divan mauve placé devant une coiffeuse, une femme se regardait dans la glace. Luce ne discernait que le haut de ses cheveux noirs coiffés en choucroute, mais son reflet montrait un visage très maquillé sous une épaisse frange. De sa main manucurée, elle ajoutait une couche superflue de rouge sur ses lèvres.

— Dès que Cléopâtre aura terminé son tube, elle descendra en se pavanant, murmura Shelby.

En contrebas, Cléopâtre se leva en effet et pinça les lèvres avant d'essuyer une petite tache sur ses dents. Puis elle se dirigea vers la porte.

— Ecoutez, les filles, déclara Miles, vous ne voulez quand même pas que je déboule dans des toilettes pour femmes ?

Luce balaya de nouveau le toit du regard. Il n'y avait pas d'autre moyen d'entrer dans le bâtiment.

— Si quelqu'un te voit, tu n'auras qu'à faire comme si tu t'étais trompé de porte.

— Ou bien comme si vous étiez tous les deux en train de fricoter dans une cabine, suggéra Shelby. Quoi ? On est à Vegas, non ?

— Allons-y.

— Un peu gêné, Miles passa par la lucarne, les jambes en avant, et descendit jusqu'à ce que ses pieds frôlent le marbre de la coiffeuse.

— Donne un coup de main à Luce ! lui cria Shelby.

Miles alla d'abord verrouiller la porte, puis tendit les bras pour attraper Luce. La jeune fille tenta d'imiter son mouvement souple, mais ses bras se mirent à trembler tandis qu'elle franchissait l'ouverture. Elle ne voyait pas grand-chose, mais les mains puissantes de Miles se posèrent sur sa taille plus vite qu'elle ne s'y attendait.

— Tu peux lâcher, dit-il.

Elle s'exécuta, puis il la déposa avec grâce, les doigts écartés sur sa cage thoracique. Seul, un fin T-shirt noir les séparait de sa peau. Il la tenait toujours enlacée quand elle loucha le sol. Elle voulut le remercier, mais elle se ravisa.

Elle se dégagea trop vite de son emprise en s'excusant vaguement de lui avoir marché sur les pieds. Un peu nerveux, ils s'appuyèrent sur la coiffeuse et fixèrent le mur pour ne pas se regarder dans les yeux.

Cela n'aurait pas dû se produire. Miles n'était qu'un ami.

— Hé ! Personne n'a l'intention de m'aider ?

Les pieds de Shelby gigotaient dans le vide. Miles l'attrapa par la ceinture pour la faire descendre. Il la relâcha bien plus vite que Luce, détail qui n'échappa pas à cette dernière.

Shelby se précipita pour déverrouiller la porte :

— Allez, vous deux, qu'est-ce que vous attendez ? Derrière la porte, des serveuses très glamour, vêtues de noir, se hâtaient dans leurs chaussures pailletées à hauts talons, portant des plateaux chargés de shakers à cocktails.

Des hommes en costume sombre grouillaient autour des tables de blackjack et criaient comme des adolescents à chaque distribution de cartes. Mais il n'y avait aucune machine à sous bruyante. Non, ici, l'atmosphère était feutrée, élégante, exaltante. Rien à voir avec la scène à laquelle ils avaient assisté à travers l'Annonciateur.

Une serveuse vint à leur rencontre.

— Vous désirez ? demanda-t-elle en baissant son plateau en inox pour les dévisager.

— Oh ! Du caviar ! répondit Shelby en s'emparant de trois blinis. Vous pensez à la même chose que moi ?

Luce opina.

— On s'apprêtait à descendre...

Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le vestibule illuminé et assourdissant du casino, Miles dut pousser Luce pour la faire avancer. Elle devina qu'ils se trouvaient au bon endroit. Les serveuses étaient plus âgées, fatiguées, moins décolletées. Elles lambinaient sur la moquette orange tachée.

Et les clients ressemblaient davantage à ceux qui étaient assis à la table de jeu, dans la vision : des pantins replets, bourgeois, entre deux âges, tristes et dépensiers. Il ne restait plus qu'à trouver Vera.

Shelby se fraya un chemin dans le labyrinthe des machines à sous, autour desquelles les joueurs de roulette criaient tandis que la boule tournoyait, de jeux plus sobres dont les adeptes soufflaient sur des dés avant de les lancer et de crier de joie ou de déception. Une rangée de tables proposait du poker et des variantes aux noms bizarres, comme le pai gow. Enfin, ils atteignirent les tables de Blackjack.

La plupart des croupiers étaient des hommes : grands, voûtés, cheveux gras, lunettes et moustache grise... Il y en avait un qui portait un masque chirurgical. Shelby ne ralentit pas pour les observer, et pour cause : au fond, dans un coin, il y avait Vera.

Ses cheveux noirs étaient relevés en un chignon de travers. Son visage blême était émacié, affaissé. Luce ne ressentit pas la même émotion que lorsqu'elle avait vu ses parents dans une vie précédente, à Shasta. Cela dit, elle ne savait toujours pas qui était Vera, pour elle, à part une femme harassée qui tendait un jeu de cartes à une rousse pour qu'elle le coupe. La rousse

s'exécuta, et les mains de Vera s'activèrent.

Si les autres tables du casino étaient surpeuplées, la rousse et son minuscule mari étaient les deux seuls joueurs à celle de Vera. Néanmoins, elle fit montre de sa dextérité, manipulant les cartes avec brio. Luce découvrit un aspect de Vera qu'elle n'avait pas remarqué : le sens du spectacle.

— Alors, dit Miles, à côté de Luce, est-ce qu'on... ?

Sans crier gare, Shelby posa les mains sur les épaules de Luce et l'assit de force sur un siège en cuir, à cette table.

Luce mourait d'envie de dévisager Vera, mais elle évita d'abord son regard de peur que celle-ci ne la reconnaisse. Vera les observa tour à tour sans grande curiosité. Luce se souvint soudain qu'elle était peut-être moins reconnaissable, avec ses cheveux décolorés. Ne sachant que faire, elle tripota nerveusement quelques mèches.

Miles posa un billet de vingt dollars devant Luce, qui se rappela enfin qu'elle était censée jouer. Elle fit glisser l'argent sur la table.

— Vous avez une pièce d'identité ? demanda Vera en haussant un sourcil.

Luce secoua la tête :

— On pourrait peut-être se contenter de regarder...

De l'autre côté de la table, la rousse commençait à s'assoupir. Sa tête tomba sur l'épaule raide de Shelby. Vera leva les yeux et repoussa le billet de banque.

— Le cirque, c'est par là, les enfants ! dit-elle en désignant l'affiche du spectacle du Cirque du Soleil.

Luce soupira. Ils allaient devoir attendre que Vera ait fini de travailler. Mais alors, elle aurait sans doute encore moins envie de leur parler. Abattue, la jeune fille reprit le billet. Les doigts de Vera reculèrent au moment où ceux de Luce se posaient sur le billet. Elles levèrent la tête en même temps. Ce choc étrange aveugla Luce, qui retint son souffle en plongeant dans le regard noisette de Vera.

Et elle vit tout :

Une cabane sur deux niveaux, dans une ville canadienne enneigée. Du givre sur les fenêtres, les vitres balayées par le vent. Une fillette de dix ans regarde la télévision dans le salon, un bébé sur ses genoux. C'est Vera, pâle et jolie, en jean délavé et chaussée de Doc Martens, un gros pull bleu marine dont le col roulé est remonté sur son menton, une couverture de laine bon marché jetée sur le dossier du canapé... Dans un saladier posé sur la table basse il ne reste qu'une poignée de pop-corn froid. Un gros chat roux erre sur la cheminée. Et Luce. Luce est la petite sœur que Vera tient dans ses bras.

Luce se balançait doucement sur le siège du casino. Elle brûlait de se souvenir, cette impression disparut très vite pour faire place à une autre.

Luce, enfant, courant après Vera, dans l'escalier, sur les marches usées, toutes deux essoufflées et rieuses. Quelqu'un sonne à la porte. Un garçon aux cheveux blonds et lisses vient chercher Vera pour

sortir avec elle. Elle s'arrête et remet de l'ordre dans sa tenue, puis se retourne...

Une fraction de seconde plus tard, Luce adolescente. Ses cheveux noirs et bouclés lui arrivent aux épaules. Allongée sur le dessus de lit en denim de Vera, dont le tissu épais la rassure, elle feuillette le journal intime de Vera. « Il m'aime », écrit Vera, encore et encore, d'une écriture de plus en plus ronde. Puis le journal arraché de ses mains, le visage furieux de sa sœur, les joues ruisselantes de larmes...

Luce assista à une autre scène, encore. Luce plus âgée, dix-sept ans, peut-être.

La neige tombe dru. Vera et quelques amis font du patin à glace sur un étang gelé, derrière la maison. Ils tournent en rond, heureux, enjoués. Au bord de l'étang, Luce s'accroupit. Le froid s'insinue sous ses vêtements légers tandis qu'elle noue les lacets de ses patins, pressée de rattraper sa sœur. À côté d'elle, elle ressent une chaleur qu'elle identifie sans peine. Daniel. Il est silencieux, renfrogné, et ses lacets sont déjà fermement noués. Elle a envie de l'embrasser. Pourtant, pas une ombre n'est visible. La soirée parsemée d'étoiles est étincelante, limpide, pleine de promesses.

Luce chercha les ombres des yeux, mais se rendit vite compte que leur absence était justifiée puisqu'il s'agissait des souvenirs de Vera... Mais la neige rendait les détails plus difficiles à discerner. Toutefois, Daniel devait savoir, comme quand il avait plongé dans ce lac. Il avait dû le sentir à chaque fois. Se souciait-il jamais de ce que devenaient les gens proches de Luce, après chacune de ses morts ?

Un son retentit, du côté de Luce, comme un parachute qui se déploie, puis survient une projection de feu au cœur de la tempête. Une énorme colonne de flammes orange vif s'élève vers le ciel, au bord de l'étang. Près de Luce. Les autres patineurs se précipitent dans sa direction, mais la glace fond rapidement, si bien que leurs patins s'enfoncent dans l'eau glaciale. Le cri de Vera résonne dans la nuit bleue. Son regard plein de souffrance est tout ce que voit Luce.

Au casino, Vera retira vivement sa main et la secoua comme si elle venait de se brûler.

Ses lèvres frémirent :

— C'est toi, dit-elle en secouant la tête. Mais c'est impossible...

— Vera, murmura Luce en tendant de nouveau la main vers sa sœur.

Elle voulait la toucher, la soulager de cette douleur qu'on lui avait imposée, en la reprenant à son compte.

— Non, répondit Vera en brandissant un index vers Luce. Non, non, non !

En reculant, elle bouscula le croupier qui travaillait derrière elle, et renversa une pile de jetons. Les disques colorés s'éparpillèrent par terre, des clients s'exclamèrent et se précipitèrent pour les ramasser.

— Nom de Dieu, Vera ! cria un homme trapu, dans la salle. Vêtu d'un costume gris bon marché et de chaussures noires usées, il s'approcha. Luce échangea un regard inquiet avec Miles et Shelby. En tant que mineurs, ils ne tenaient pas à avoir affaire au responsable des lieux, qui s'en prenait, à Vera, avec une affreuse moue de dégoût.

— Combien de fois dev... ?

Vera s'était ressaisie, mais elle fixait Luce de ses yeux maquillés de khôl, comme si celle-ci était le diable, et non sa sœur morte. Elle bredouillait :

— Elle... Elle ne peut pas être là...

— Bon Dieu, marmonna le patron en observant Luce et ses amis, avant de parler dans un talkie-walkie. Sécurité ! On de la petite frappe !

Luce se plaça entre Miles et Shelby.

— Et si on faisait une de tes traversées, Miles ? bougonna cette dernière, les dents serrées.

Avant que Miles ne puisse répondre, trois hommes très intimidants, au cou de taureau et aux mains énormes, apparurent. Le responsable agita les mains :

— Emmenez-les au bureau. Regardez un peu ce qu'ils ont fricoté jusque-là !

— J'ai une meilleure idée, grommela une voix féminine, derrière les agents de sécurité.

Toutes les têtes se tournèrent vers elle, mais seul le visage de Luce s'illumina :

— Arriane !

La jeune fille menue fendit la foule et adressa à Luce un large sourire. Perchée sur des talons compensés de douze centimètres, les cheveux en bataille, les yeux soulignés d'un gros trait noir, Arriane se fondait parfaitement dans la clientèle excentrique du casino. Personne ne semblait savoir que penser d'elle, et encore moins Shelby et Miles.

Le responsable de la salle se retourna vers elle. Il empestait le cirage et le sirop contre la toux :

— Faut-il vous emmener aussi, mademoiselle ?

— Oh, ce serait sympa ! s'exclama Arriane en écarquillant les yeux. Hélas, je suis surbookée, ce soir. J'ai des places au premier rang pour le spectacle de Blue Man Group [\[vi\]](#), et, bien sûr, il y a le dîner avec Cher, après le théâtre.

Elle se tapota le menton d'un air pensif et se tourna vers Luce :

— Oui, virez-moi ces trois-là d'ici. Excusez-nous, hein ! Elle envoya un baiser au responsable, qui fulminait, et un regard désolé à Vera, avant de claquer des doigts. Alors, toutes les lumières s'éteignirent.

XIII. SIX JOURS

Comme si elle était douée de vision nocturne, Arriane les entraîna à grands pas dans le labyrinthe du casino.

— Restez cool, tous les trois, chantonna-t-elle. Je vais vous faire sortir d'ici en un rien de temps.

Elle tenait fermement Luce par le poignet. Celle-ci avait pris la main de Miles, qui lui-même agrippait Shelby. La jeune fille maudit l'indignité de cette évasion.

Arriane les guida sans relâche. Luce ne voyait pas où ils allaient, mais elle entendait les gens grogner et s'exclamer à mesure qu'Arriane les bousculait :

— Pardon ! Oups ! Désolée !

Elle conduisit ses camarades dans un antre sombre et bondé de touristes désorientés qui brandissaient leurs téléphones portables en guise de torche. Ils gravirent des marches encore plus sordides, étouffantes et encombrées de cartons vides. Enfin, la jeune fille ouvrit d'un coup de pied une issue de secours et poussa ses camarades dans une ruelle nichée entre le Mirage et un autre hôtel.

Une rangée de bennes à ordures dégageaient une odeur nauséabonde de nourriture en état de décomposition. Une petite rigole verdâtre coulait au milieu de la voie. Devant eux, au beau milieu du Strip illuminé et effervescent, une horloge ancienne sonna minuit.

— Ahhh ! s'exclama Arriane en inspirant profondément, une nouvelle journée radieuse qui commence, dans la ville du péché ! J'aime bien démarrer du bon pied par un petit-déjeuner copieux. Qui a faim ?

— Euh..., bredouilla Shelby en observant tour à tour Luce, Arriane et le casino. Qu'est-ce que... Comment tu as... ?

Miles avait les yeux rivés sur la cicatrice marbrée et luisante qui barrait le cou d'Arriane. Il était manifeste qu'il ne savait que penser d'elle.

Arriane pointa un index sur Miles :

— Ce garçon me semble capable de dévorer son poids en gaufres. Venez, je connais un resto très cool.

— C'est génial, souffla Miles à Luce tandis qu'ils se dirigeaient vers l'avenue.

Luce secoua la tête. Elle avait toutes les peines du monde à rester à la hauteur d'Arriane qui se hâtait de traverser le Strip. Vera... Elle ne s'en remettait toujours pas. Tous ces souvenirs entrevus en un éclair... Des souvenirs douloureux et étonnants. Tout ce que Vera avait enduré... Luce était néanmoins satisfaite de cette expérience. Plus qu'après les autres visions qu'elle avait eues à

travers les Annonceurs. Cette fois, elle avait l'impression d'avoir vécu une véritable plongée dans ses vies antérieures. Bizarrement, elle avait aussi noté un détail auquel elle n'avait jamais pensé : les autres Luce menaient une vie bien remplie et pleine de sens avant l'apparition de Daniel.

Arriane les emmena dans un IHOP^[vii] installé dans un petit bâtiment en stuc marron, qui semblait être le plus vieil édifice du Strip. La salle était étouffante et triste.

Shelby fut la première à franchir la porte vitrée, actionnant un carillon scotché au-dessus. Elle prit une poignée de bonbons à la menthe dans un saladier, près de la caisse, puis choisit une table tout au fond de la salle. Arriane s'assit à côté d'elle, sur la banquette en cuir orange craquelé, face à Luce et Miles.

Arriane siffla et, esquissant un signe circulaire, commanda une tournée de café auprès d'une jolie serveuse pulpeuse qui avait un crayon glissé dans les cheveux.

Les trois autres se concentrèrent sur l'imposant menu à spirale, dont les pages poisseuses étaient maculées de sirop d'érable. C'était aussi un moyen d'éviter de parler des ennuis auxquels ils venaient d'échapper de justesse.

Enfin, Luce ne put s'empêcher de demander :

— Qu'est-ce que tu fais là, Arriane ?

— Je commande une formule qui a un drôle de nom. Un Rooty Tooty, je crois, vu qu'ils n'ont pas de « bacon sous la lune », ici. J'hésite toujours entre les deux.

Luce fut exaspérée. Pourquoi Arriane jouait-elle les imbéciles ? Il était évident que ce sauvetage n'avait rien d'une coïncidence.

— Arrête ! Tu comprends très bien ce que je veux dire.

— On vit une période étrange, Luce. Alors autant la passer dans une ville tout aussi bizarre.

— Oui, mais cette période touche à sa fin, non, si l'on en croit la trêve ?

Arriane posa sa tasse et appuya le menton dans sa paume :

— Alléluia ! Tu apprends quelque chose, dans cette école, finalement.

— Oui et non, déclara Luce. Roland m'a informée que Daniel allait compter les minutes. Cela aurait un rapport avec une trêve, mais j'ignore combien de temps il reste exactement.

À la mention de Daniel, Miles se crispa. Quand la serveuse vint prendre leur commande, il fut le premier à aboyer la sienne.

— Œufs au plat et steak haché saignant, décréta-t-il en lui tendant brutalement la carte.

— Ouah ! Viril, le mec ! railla Arriane en toisant Miles d'un regard approbateur tout en jouant à am-stram-gram sur son menu. Bon, ce sera le Rooty Tooty, énonça-t-elle, impassible.

— Pour moi, ce sera des mini-feuilletés à la saucisse, déclara Shelby. Ou plutôt non ! Une omelette

de blancs d'œuf sans fromage. Oh... Et puis, tant pis, les feuilletés !

— Et toi, alors ? demanda la serveuse en se tournant vers Luce.

— La formule petit-déjeuner, répondit Luce en s'excusant d'un sourire de l'attitude de ses amis. Avec des œufs brouillés, sans viande.

La serveuse opina et s'éloigna vers les cuisines.

— Bon, qu'est-ce que tu as entendu d'autre ? demanda Arriane.

— Euh... (Luce se mit à tripoter le flacon de sirop d'érable, à côté du sel et du poivre.) Ils parlaient de... la Fin.

Shelby ricana et vida trois dosettes de lait dans son café :

— La Fin ! Tu y crois, à toutes ces conneries, franchement ? C'est vrai, quoi : ça fait combien de millénaires qu'on l'attend, cette Fin ? Et les humains qui croient qu'ils ne patientent que depuis deux mille ans ! Comme si les Choses risquaient de changer...

Arriane parut sur le point de remettre Shelby à sa place, mais elle posa sa tasse dans la soucoupe :

— Mais je ne me suis même pas présentée à tes amis, Luce. Je manque à tous mes devoirs.

— Euh... On sait qui tu es, intervint Shelby.

— Oui, un chapitre entier t'est consacré dans mon manuel d'histoire angélique de quatrième, déclara Miles.

Arriane applaudit :

— On m'avait pourtant affirmé que ce livre avait été censuré !

— Sérieux ? Tu figures dans un manuel ? s'enquit Luce en riant.

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'étonnant. Tu ne trouves pas que je suis un personnage historique ? répondit Arriane en se tournant de nouveau vers Shelby et Miles. À présent, je veux tout connaître de vous. J'ai besoin de savoir quelles personnes fréquente ma copine.

— Perso, je suis une Néphilim qui a cessé de pratiquer ! déclara Shelby en levant la main.

— Et moi, l'arrière-arrière-arrière-petit-fils incompetent d'un ange, dit Miles en fixant sa tasse.

— Ce n'est pas vrai ! protesta Luce en lui donnant une tape sur l'épaule. Arriane, si tu avais vu comment il nous a fait traverser l'ombre, ce soir... Il a été génial. C'est pour ça qu'on est là. Il a lu ce bouquin et, en un rien de temps, il a su...

— Ouais, je me posais la question, justement, coupa Arriane d'un ton chargé de sarcasme. Mais c'est surtout celle-ci qui m'inquiète.

Arriane désigna Shelby. Elle affichait une mine plus grave que de coutume. Même son regard bleu pâle un peu fou semblait plus sage.

— Par les temps qui courent, mieux vaut rester fidèle à ses convictions. Tout change en

permanence, mais il faudra rendre des comptes et chacun devra choisir son camp.

Arriane regarda fixement Shelby.

— Il faut savoir où on se situe, reprit-elle.

Avant que quiconque puisse réagir, la serveuse réapparut avec un énorme plateau.

— C'est pas du service rapide, ça ? demanda-t-elle. Alors, les feuillet...

— C'est pour moi ! s'exclama Shelby en s'emparant de son assiette à une vitesse qui surprit la serveuse.

— Quelqu'un veut du ketchup ? Ils secouèrent tous la tête.

— Un supplément de beurre ?

— Ça suffira, je crois, répondit Luce en observant les grosses noix de beurre posées sur les pancakes.

— On n'hésitera pas à vous appeler au secours en cas de besoin, assura Arriane en contemplant sa crème fouettée.

— Oh, je vous fais confiance ! plaisanta la serveuse en glissant le plateau sous son bras. Celle-là, elle ameutera tout le quartier, c'est sûr !

Arriane fut la seule à manger. Elle prit une myrtille sur sa crêpe et la glissa dans sa bouche en se léchant les doigts d'un air gourmand. Puis elle observa les autres.

— Commencez, ordonna-t-elle. Ça va refroidir. (Elle soupira.) Allez, vous avez lu les bouquins d'histoire. Vous connaissez donc la procédure...

— Pas moi, intervint Luce. Je ne connais pas la marche à suivre.

Arriane lécha sa fourchette d'un air pensif.

— Ça se tient, admit-elle. Dans ce cas, laisse-moi te présenter ma version des faits. De toute façon, c'est plus marrant que dans les livres d'histoire, parce que je ne censure pas les grosses bagarres et les malédictions, sans parler des détails croustillants... Ma version, il ne lui manque que la 3D, dont la réputation est très surfaite, soit dit en passant. Vous avez vu ce film avec... (Elle remarqua leur expression indifférente.) Bon, peu importe. Alors, tout commence il y a des milliers d'années. Tu veux une séance de rattrapage sur Satan ?

— Très tôt, il s'est livré à une lutte de pouvoir contre Dieu, marmonna Miles en feignant de réciter une leçon par cœur, tout en plantant sa fourchette dans un bout de viande.

— Avant cela, ils étaient liés comme les deux doigts de la main, ajouta Shelby en arrosant ses mini-feuilletés de sirop d'érable. Dieu considérait Satan comme son étoile du matin. On ne peut pas dire qu'il était négligé ou mal aimé.

— « Mais il a préféré régner en Enfer que servir au Paradis », déclara Luce.

Elle n'avait peut-être pas lu ces histoires de Néphilim, mais elle connaissait *Le Paradis perdu* [\[viii\]](#),

du moins le « Profil d'une œuvre », qui lui était consacré.

— Joli ! commenta Arriane, ravie, en se penchant vers elle. Tu sais, Gabbe était très amie avec la fille de Milton, à l'époque, et elle adore s'attribuer cette citation. Moi, je trouve qu'elle en fait trop, mais bon...

Arriane goûta les œufs brouillés de Luce.

— Dis donc, c'est bon, ça ! Hé, on peut avoir de la sauce piquante ? hurla-t-elle en direction des cuisines. Bon, où en étais-je ?

— Satan, fit Shelby, la bouche pleine.

— C'est ça. On peut raconter ce qu'on veut sur « El Diablo grande », fit-elle en secouant la tête, mais il est en partie responsable de l'introduction de l'idée de libre arbitre parmi les anges. C'est vrai : c'est lui qui nous a donné de quoi réfléchir. De quel côté pencher ? Quand on leur a donné le choix, un tas d'anges ont été damnés.

— Combien ? s'enquit Miles.

— De damnés ? Suffisamment pour semer la zizanie.

Arriane resta pensive un moment, puis elle fit la moue et appela la serveuse :

— De la sauce piquante ! Vous ne connaissez pas ça, ici ?

— Et les anges qui ont chuté, mais n'ont pas choisi le camp de...

Luce s'interrompt. Elle pensa à Daniel. Elle parlait tout bas, car le sujet lui semblait trop grave pour une salle de restaurant, même presque déserte.

Arriane baissa également d'un ton :

— Oh, un tas d'anges déchus sont encore théoriquement du côté de Dieu. Mais il y a aussi ceux qui se sont alliés, à Satan. On les appelle des démons, alors que ce ne sont que des anges déchus qui ont pris la mauvaise décision. D'accord, ça n'a été facile pour personne. Depuis la Chute, anges et démons sont à égalité, moitié-moitié, je vous passe les détails, poursuivit-elle en beurrant une crêpe. Mais tout ça va peut-être changer.

L'appétit coupé, Luce fixa ses œufs brouillés.

— Donc, euh, tu avais l'air de suggérer que mon allégeance avait un rapport avec tout ça, fit Shelby, qui semblait un peu moins perplexe que de coutume.

— Pas la tienne, à proprement parler, répondit Arriane. Je sais qu'on a l'impression d'être sur le fil du rasoir depuis toujours, mais, au final, tout dépendra du choix d'un seul ange très puissant. Alors la balance penchera enfin. C'est dans ces moments-là qu'il est important de savoir dans quel camp on se trouve.

Les propos d'Arriane ramenèrent Luce dans cette petite chapelle où elle avait été enfermée avec M^{lle} Sophia. Celle-ci ne cessait de répéter que le destin de l'univers avait un rapport avec Luce et Daniel.

Sur le moment, ses propos paraissaient insensés. D'ailleurs, M^{lle} Sophia était complètement cinglée. Et, même si Luce n'en était pas certaine, elle comprenait qu'il s'agissait du retour éventuel de Daniel.

— C'est Daniel, dit-elle doucement. L'ange capable de faire pencher la balance...

Voilà qui expliquait le fardeau insupportable qu'il portait en permanence, et pourquoi il se trouvait loin d'elle depuis si longtemps. La seule chose que cette révélation n'expliquait pas, c'était pourquoi le doute planait, dans l'esprit d'Arriane, sur le côté vers lequel pencherait la balance. Quel camp gagnerait donc la guerre ?

Arriane ouvrit la bouche, mais, au lieu de répondre, elle piocha de nouveau dans l'assiette de Luce.

— On peut pas avoir de la sauce piquante, bordel ? hurla-t-elle.

Une ombre se posa sur la table :

— Je vais te donner quelque chose de brûlant.

Luce se retourna et eut un mouvement de recul en découvrant un garçon très grand vêtu d'un imper marron déboutonné qui exposait un objet argenté niché dans sa ceinture. Il avait les cheveux coupés ras, un nez fin et droit, une denture parfaite.

Et des yeux blancs, totalement incolores, sans iris, ni pupilles, rien.

Son étrange expression vide rappela à Luce la Bannie. Elle ne l'avait pas vue d'assez près pour déterminer ce qui clochait dans son regard, mais, à présent, elle le devinait sans peine.

La gorge nouée, Shelby observa le garçon et se mit à dévorer son petit-déjeuner.

— Rien à voir avec moi, marmonna-t-elle.

— Laisse tomber, dit Arriane au garçon. Pense plutôt au pain que tu vas te manger dans la gueule.

Abasourdie, Luce vit la minuscule Arriane se lever et s'essuyer les mains sur son Jean :

— Je reviens tout de suite, les amis. Luce, rappelle-moi de l'engueuler pour ça, dès mon retour.

Avant que Luce puisse lui demander ce qu'il avait à voir avec elle, Arriane saisit le garçon par l'oreille et la tordit, avant de projeter sa tête sur une vitrine, près du bar.

Le vacarme rompit le silence qui régnait dans la salle. Le type se mit à pleurnicher comme un enfant quand Arriane lui tordit l'oreille dans l'autre sens avant de lui grimper dessus. Hurlant de douleur, il rua de toutes ses forces pour la repousser contre la vitrine.

Elle roula le long du présentoir puis s'immobilisa, après avoir renversé une tarte au citron meringuée. Puis, debout sur le bar, elle effectua un saut périlleux arrière pour prendre le type en étau entre ses cuisses et lui marteler le visage de ses poings rageurs.

— Arriane ! s'écria la serveuse. Pas mes tartes ! J'essaie d'être tolérante, mais je dois sauvegarder mon gagne-pain, moi !

— Oh, ça va ! brailla la jeune fille. On passe en cuisine. Elle relâcha le garçon et glissa à terre, puis

elle le frappa de sa chaussure à semelle compensée. Il tituba vers la cuisine.

— Venez, vous trois ! lança-t-elle aux autres. Autant que vous appreniez quelque chose.

Miles et Shelby jetèrent leur serviette. Luce revit les élèves de Dover qui avaient coutume de tout lâcher pour partir en courant dans les couloirs en criant : « Une bagarre ! Une bagarre ! » à la moindre rumeur de querelle.

Luce les suivit, plus hésitante. Si Arriane suggérait que ce type était apparu à cause d'elle, un tas de questions angoissantes surgissaient. Et les ravisseurs de Dawn ? Et cette Bannie décocheuse de flèches que Cam avait tuée à Noyo Point ?

Un claquement puissant retentit dans la cuisine. Trois hommes terrifiés portant un tablier sortirent en trombe.

Derrière la porte à battant, Arriane maintenait le garçon à terre, un pied sur sa tête, tandis que Miles et Shelby le ligotaient avec de la ficelle à rôti. Ses yeux vides et fixes transperçaient Luce.

Ils l'avaient bâillonné à l'aide d'un torchon.

— Tu as besoin de te calmer un peu ? railla Arriane. Au frigo ?

Le garçon ne pouvait que grogner. Il avait abandonné toute résistance.

Arriane le saisit par le col et le traîna par terre jusqu'à la chambre froide. Elle lui assena encore quelques coups de pied pour faire bonne mesure, avant de refermer tranquillement la porte. Elle s'épousseta les mains et, l'air furibond, se tourna vers Luce.

— Qui me poursuit, Arriane ? s'enquit Luce d'une voix tremblante.

— Un tas de gens, ma belle.

— C'était... un Banni ? reprit-elle en songeant à son entrevue avec Cam.

Arriane se racla la gorge. Shelby toussota.

— Daniel m'a dit qu'il ne pouvait être avec moi parce qu'il attire trop l'attention. Il m'a garanti que je serais en sécurité, à Shoreline, mais ils sont venus ici...

— Uniquement parce qu'ils t'ont vue quitter le campus. Tu attires l'attention, toi aussi, Luce. Et, quand tu sors dans le monde pour défoncer un casino, on le sent. C'est valable aussi pour les méchants. C'est pour ça qu'il t'a conduite là, à l'origine.

— Quoi ? fit Shelby. Vous la planquez chez nous ? Et notre sécurité ? Et si ces Bannis se pointaient sur le campus ?

Miles se contenta d'observer tour à tour Luce et Arriane, sans dire un mot.

— Tu n'avais pas compris que les Néphilim te cachaient ? s'enquit Arriane. Daniel ne t'a pas parlé de leur aspect... protecteur ?

Luce repensa au soir où Daniel l'avait déposée à Shoreline :

— Il a peut-être évoqué une protection, mais...

Tant d'autres idées se bousculaient dans sa tête, ce soir-là. Elle avait surtout eu du mal à digérer le fait que Daniel la laisse seule. Elle en ressentit une certaine culpabilité.

— Je n'ai pas compris, avoua-t-elle. Il ne s'est pas étendu sur le sujet. Il ne cessait de me répéter de rester sur le campus. Je croyais qu'il se montrait trop prudent.

— Daniel sait ce qu'il fait, déclara Arriane. La plupart du temps, en tout cas, ajouta-t-elle d'un air pensif. Bon, d'accord, parfois, de temps à autre...

— Tu veux dire que ceux qui la traquent ne la voient pas quand elle se trouve au milieu d'une bande de Néphilim ? demanda Miles, qui avait retrouvé l'usage de la parole.

— En fait, les Bannis ne voient rien du tout, expliqua Arriane. Ils ont été aveuglés durant la Révolte. J'en arrivais justement à cette partie de l'histoire. C'est excellent, tous ces yeux crevés et ces trucs œdipiens. (Elle soupira.) Alors, les Bannis... Ils voient les âmes s'embraser, ce qui est bien plus difficile à discerner quand on se trouve entouré de Néphilim.

Miles écarquilla les yeux. Shelby se rongea nerveusement les ongles.

— Voilà pourquoi ils m'ont confondue avec Dawn.

— C'est comme ça que le type de la chambre froide t'a trouvée, ce soir, en tout cas, dit Arriane. C'est aussi grâce à ça que je t'ai trouvée, moi. Tu es comme une bougie dans une grotte sombre.

Elle prit une bombe de crème fouettée sur le comptoir et en fit gicler un peu dans sa bouche.

— J'aime bien un petit en-cas laitier après une bagarre, ajouta-t-elle en bâillant.

Luce consulta l'horloge digitale, sur le comptoir. 2 h 30 du matin.

— Bon, c'est pas que je m'ennuie, au contraire, mais vous avez largement dépassé le couvre-feu, tous les trois.

Arriane siffla. Aussitôt, un petit Annonceur surgit des ombres, sous un plan de travail.

— Je ne fais jamais ça, vous savez. Si on vous pose la question, dites bien que je ne fais jamais ça. Le déplacement par Annonceur est très dangereux. Tu m'entends, le héros ?

Elle tapota la tête de Miles, puis écarta les doigts. L'Annonceur se mua en une porte parfaite, au milieu de la cuisine.

— Je suis pressée, et c'est le moyen le plus rapide de vous renvoyer à Shoreline en toute sécurité.

— Sympa, commenta Miles, comme s'il prenait des notes.

— Ne te fais pas d'illusions, lui répondit Arriane. Je vous raccompagne au lycée, et vous y resterez. (Elle croisa le regard de chacun.) Sinon, vous aurez affaire à moi.

— Tu viens avec nous ? s'enquit Shelby, qui semblait enfin *un* peu impressionnée par Arriane.

— On le dirait bien, répondit-elle en adressant un clin d'œil à Luce. Tu t'es transformée en une sorte de bombe à retardement. Il faut que quelqu'un te surveille.

La traversée en compagnie d'Arriane se révéla encore plus fluide que le trajet vers Las Vegas. Ce fut comme rentrer dans une maison après avoir passé un long moment au soleil : il faisait un peu plus sombre une fois le seuil passé, mais il suffisait d'un instant pour s'y accoutumer.

Après ce moment exaltant passé à Las Vegas, Luce fut presque déçue de se retrouver dans sa chambre. Mais, en pensant à Dawn et à Vera, elle se dit que sa déception était relative. Ses yeux se posèrent sur les signes familiers indiquant qu'elles étaient bien rentrées : deux lits défaits superposés, les plantes alignées sur le rebord de la fenêtre, les tapis de yoga rangés dans un coin, l'exemplaire de *La République* de Platon de Steven, avec un marque-page, sur le bureau. Et une personne à laquelle Luce ne s'attendait pas : Daniel, vêtu de noir, qui alimentait un feu de cheminée.

— Ahhh ! s'écria Shelby en reculant dans les bras de Miles. Tu m'as fait une peur bleue ! Et dans mon propre sanctuaire, en plus ! C'est pas cool, Daniel !

Elle adressa un regard méchant à Luce, comme si celle-ci était à l'origine de cette apparition.

Daniel ignore Shelby.

— Bon retour, dit-il posément à Luce. Devait-elle se précipiter vers lui ou éclater en sanglots ?

— Daniel...

— Daniel ? souffla Arriane, les yeux écarquillés, comme si elle avait vu un fantôme.

Daniel se figea. De toute évidence, il ne s'attendait pas à croiser Arriane, lui non plus.

— J'ai... J'ai besoin d'elle pendant quelques instants. Ensuite, je m'en irai.

Il avait l'air coupable, effrayé même.

— Bien, concéda Arriane en attrapant Miles et Shelby par le collet. On partait, justement. Aucun d'entre nous ne l'a ici.

Elle poussa les autres devant elle :

— À tout à l'heure, Luce.

Shelby fila sans demander son reste. Miles foudroya Luce du regard jusqu'à ce qu'Arriane le tire de force dans le couloir avant de refermer la porte avec fracas.

Daniel s'approcha de Luce. Elle ferma les yeux pour ressentir la chaleur de sa présence. Elle huma son parfum, heureuse d'être de retour auprès de Daniel, là où se trouvait sa place. Même quand elle se trouvait dans les lieux les plus incongrus. Et malgré leurs rapports tumultueux.

Comme en cet instant.

Il ne l'embrassa pas, ne la prit pas dans ses bras. C'était étonnant qu'elle ait envie de tendresse, après ce qu'elle avait vécu. Cette froideur la fit souffrir au plus profond d'elle-même. Quand elle rouvrit les yeux, il était là, à quelques centimètres d'elle, à la regarder fixement de ses yeux violets :

— Tu m'as fait peur.

C'était la première fois qu'il lui faisait un tel aveu. En général, c'était elle qui avait peur.

— Tu vas bien ? lui demanda-t-il.

Luce secoua la tête. Daniel la prit par la main et l'entraîna sans un mot vers la fenêtre, loin de la chaleur du feu, pour retrouver la nuit froide et la corniche.

La lune luisait bas dans le ciel. Les chouettes dormaient dans les séquoias. En contrebas, Luce entendait les vagues mourir sur la plage. À l'autre extrémité du campus, une lumière était allumée, dans le pavillon néphilim. Elle ne put dire si c'était le bureau de Francesca ou celui de Steven.

Daniel et Luce s'assirent sur la corniche, adossés à la toiture, les jambes dans le vide. Ils levèrent les yeux vers les étoiles un peu ternes, comme nimbées d'une légère brume. Là, la jeune fille ne tarda pas à fondre en larmes.

Était-ce parce qu'il était furieux contre elle ou parce qu'elle était furieuse contre lui ? Elle venait d'endurer tant d'épreuves, avec ces allées et venues dans les Annonceurs, ces déplacements entre la réalité présente et son passé encore récent, avant de revenir à Shoreline... Elle avait le cœur et l'esprit en pleine tourmente, état que la présence de Daniel rendait encore plus intense. Miles et Shelby semblaient la détester. Et que dire de l'expression d'effroi de Vera lorsqu'elle avait reconnu Luce ? Et de toutes les larmes que sa sœur avait dû verser pour elle... Luce avait fait ressurgir sa douleur en débarquant ainsi à sa table de blackjack. Et toutes ces autres familles endeuillées, plongées dans la tristesse parce que leur fille avait eu la malchance d'être la réincarnation d'une fille stupide et amoureuse.

En pensant à elles, Luce eut désespérément envie de voir ses parents, à Thunderbolt. Était-ce parce qu'elle était responsable de l'enlèvement de Dawn ? Parce qu'elle avait dix-sept ans et qu'elle vivait toujours, au bout de ces milliers d'années ? Ou qu'elle en savait assez pour redouter l'avenir ? En attendant, il était 3h30 du matin, et elle n'avait pas dormi depuis une éternité. Que devait-elle faire ?

Il la prit dans ses bras et la berça. Luce sanglota, hoqueta... Si seulement elle avait un mouchoir ! Comment diable était-il possible de se sentir mal pour autant de raisons différentes ?

— Chut..., murmura Daniel. Chut...

La veille, elle avait été toute retournée en regardant Daniel l'aimer jusqu'à l'oubli, à travers cet Annonceur. La violence inhérente à leur relation semblait insurmontable. À présent, surtout après les propos d'Arriane, Luce ressentait un changement important, qui bouleverserait peut-être l'ordre mondial. Elle et Daniel y assisteraient de près, c'était tout autour d'eux, dans l'air, et même l'image qu'elle avait d'elle-même en était affectée. Ainsi que sa vision de Daniel.

L'impuissance qu'elle avait lue dans son regard juste avant sa mort semblait désormais appartenir au passé.

Il l'avait regardée un peu comme cela après leur premier baiser, dans cette vie, sur la plage proche de Sword & Cross. La saveur de ses lèvres sur les siennes, la sensation de son souffle dans le cou, ses mains puissantes qui la serraient contre lui... C'était merveilleux... Sauf qu'il y avait cette peur, dans ses yeux.

Or, cela faisait un moment que Daniel ne l'avait pas contemplée ainsi. Pour l'heure, son expression était indéchiffrable. Il l'observait comme si elle allait rester, presque comme si elle le devait. Dans cette vie, les choses étaient différentes. Tout le monde le disait. Luce le sentait également. C'était une révélation qui montait en elle. Elle s'était regardée mourir et avait survécu. Daniel n'avait plus besoin d'endosser son châtiment : c'était une expérience qu'ils pouvaient partager.

— Je voudrais dire quelque chose, énonça-t-elle contre chemise de Daniel en séchant ses larmes avec la manche. Laisse-moi parler d'abord.

Elle sentit qu'il acquiesçait.

— Je sais que tu dois faire attention à ce que tu me révèles, je sais que je suis déjà morte, par le passé, mais je n'irai nulle part, cette fois, Daniel. Je le sens. Du moins, pas sans bagarre. (Elle s'efforça de sourire.) Je crois qu'il vaut mieux pour tous les deux que tu cesses de me traiter comme une petite chose fragile. Alors, en tant qu'amour de ta vie, je te demande de me fournir des explications. Je me sens isolée, angoissée...

Il la prit par le menton et l'obligea à croiser son regard. Il semblait curieux. Elle s'attendait à ce qu'il l'interrompe mais il n'en fit rien.

— Je n'ai pas quitté Shoreline pour te contrarier, poursuivit-elle. Je suis partie parce que je ne comprenais pas pourquoi c'était important. Et j'ai mis mes amis en danger en le faisant.

Daniel la dévisagea longuement de ses yeux violets presque luisants.

— Je t'ai trop souvent déçue, murmura-t-il. Dans cette vie, j'ai sans doute fait preuve d'une prudence excessive. J'aurais du me douter que tu mettrais mes limites à l'épreuve, tu ne serais pas la fille que j'aime, sinon.

Luce attendit qu'il lui sourie, mais il n'en fit rien.

— Cette fois, l'enjeu est trop important, dit-il. J'étais tellement concentré sur...

— Les Bannis ?

— Ce sont eux qui ont enlevé ton amie, répondit Daniel. Ils sont à peine capables de distinguer leur droite de leur gauche, alors quant à savoir pour quel camp ils travaillent...

Luce songea à la fille que Cam avait abattue d'une flèche d'argent, au beau garçon aux yeux vides du restaurant :

— Parce qu'ils sont aveugles.

Daniel se frotta les mains et prit un air grave :

— Aveugles, mais très brutaux.

Il effleura une boucle blonde de la jeune fille.

— C'était intelligent de te décolorer les cheveux, reprit-il. Cela t'a protégée.

— Intelligent ? fit Luce, horrifiée. Dawn aurait pu mourir uniquement parce que j'ai mis la main sur un flacon d'eau oxygénée. C'est intelligent, ça ? Si je me teignais en noir demain, les Bannis

pourraient me retrouver ?

Daniel secoua la tête :

— Ils n’auraient pas dû arriver jusqu’au campus. Jamais ils n’auraient dû atteindre aucun d’entre vous. Je travaille jour et nuit pour les maintenir à distance de toi et de cette école. Quelqu’un les renseigne. Je ne sais pas qui...

— Cam.

Qui d’autre cela pouvait-il être ?

Mais Daniel n’était pas de cet avis.

— Qui que ce soit, cette personne va le regretter.

Luce croisa les bras, les joues encore inondées de larmes.

— Cela signifie que je ne rentrerai pas chez moi pour Thanksgiving ?

Elle ferma les yeux pour ne pas imaginer la déception de ses parents.

— Inutile de répondre à cette question, ajouta-t-elle.

— Je t’en prie, fit Daniel d’un ton grave. Il n’y en a plus pour très longtemps.

— La fin de la trêve..., suggéra-t-elle.

— Quoi ? demanda-t-il en crispant les doigts sur ses épaules. Comment as-tu... ?

— Je sais.

Il ne fallait pas qu’il se rende compte qu’elle tremblait. Elle s’efforça d’afficher une assurance qu’elle était loin de ressentir :

— Et je sais aussi que, bientôt, tu vas faire pencher la balance entre le Paradis et l’Enfer.

— Qui ta parlé de ça ?

Daniel releva les épaules ; il essayait d’empêcher ses ailes de se déployer.

— Je l’ai déduit par moi-même. Il se passe un tas de choses, ici, en ton absence.

Elle découvrit un soupçon d’envie dans le regard de Daniel. Même si elle se réjouit de parvenir à le provoquer de la sorte, elle ne tenait pas à le rendre jaloux. D’autant plus qu’il y avait des enjeux plus importants.

— Pardon, dit-elle. La dernière chose dont tu aies besoin, pour l’heure, c’est d’être distrait. Ce que tu cherches à faire... me semble très ambitieux.

Elle n’alla pas plus loin, espérant que Daniel se sentirait suffisamment en confiance pour lui en révéler davantage. C’était la conversation la plus ouverte, la plus honnête et la plus mûre qu’ils aient jamais eue.

Hélas, trop vite, un nuage passa sur le visage de Daniel :

— Chasse toutes ces idées de ta tête. Tu crois savoir, mais tu ne sais pas.

Luce fut submergée par une terrible déception. Il recommençait à la traiter comme une enfant ! Un pas en avant, dix en arrière.

Elle se mit debout sur la corniche.

— Il y a au moins une chose dont je suis sûre, Daniel, déclara-t-elle en le regardant dans les yeux. S'il s'agissait de moi, il n'y aurait aucun doute. Si tout l'univers attendait que je fasse pencher la balance, j'opterais pour le camp du bien.

Daniel regarda droit devant lui, vers la forêt sombre.

— Tu opterais pour le camp du bien, répéta-t-il d'une voix creuse et désespérément triste.

Jamais elle ne l'avait trouvé aussi abattu. Elle dut résister à l'impulsion de s'agenouiller pour lui demander pardon. Mais elle fit volte-face, laissant Daniel derrière elle. N'était-il pas évident qu'il devait choisir le bien ? N'était-ce pas le choix qui s'imposerait à n'importe qui ?

XIV. CINQ JOURS

Quelqu'un les avait dénoncés.

Le dimanche matin, alors que le campus était toujours plongé dans un silence inquiétant, Shelby, Miles et Luce étaient assis côte à côte dans le bureau de Francesca, prêts pour l'interrogatoire. La pièce était plus vaste que le bureau de Steven, plus lumineuse aussi, avec un haut plafond en pente et trois grandes fenêtres face à la forêt, au nord. Les rideaux de velours lavande étaient ouverts sur un ciel limpide. Une affiche représentant une galaxie était accrochée au-dessus du bureau en marbre. C'était l'unique œuvre d'art de la pièce. Les sièges baroques sur lesquels les adolescents étaient installés étaient chics mais inconfortables. Luce ne cessait de gigoter.

— Informateur anonyme, mon cul, marmonna Shelby, faisant allusion à l'e-mail très sec qu'ils avaient tous reçu de Francesca dans la matinée. Ces commérages immatures c'est Lilith !

Luce estimait improbable que Lilith, ou n'importe quel autre élève, d'ailleurs, puisse savoir qu'ils avaient quitté le campus. Quelqu'un d'autre avait dû les dénoncer aux profs.

— Qu'est-ce qui leur prend autant de temps ? s'enquit Miles en désignant le bureau de Steven, d'où provenaient les éclats de voix des deux enseignants. On dirait qu'ils sont en train de chercher une punition avant même d'avoir entendu notre version des faits !

Il se mordit la lèvre.

— Au fait, reprit-il. C'est quoi, notre version ? Mais Luce ne l'écoutait pas.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de si difficile, maugréa-t-elle pour elle-même. Il suffit de choisir son camp et d'avancer.

— Hein ? firent Miles et Shelby à l'unisson.

— Pardon, dit Luce. Mais... Vous vous rappelez ce que disait Arriane sur la balance qui penche d'un côté ou de l'autre ? Quand j'en ai parlé à Daniel, il est devenu bizarre. Je ne comprends pas pourquoi le bien n'est pas l'option évidente !

— Cela va de soi, à mes yeux, lui assura Miles. Il y a un bon et un mauvais choix.

— Comment tu peux dire une chose pareille ? demanda Shelby. C'est ce genre d'opinion qui a déclenché tous nos problèmes. Quel aveuglement ! L'affirmation communément répandue d'une dichotomie pratiquement obsolète !

Elle était toute rouge et parlait si fort que Francesca et Steven avaient dû l'entendre.

— J'en ai vraiment marre de ces histoires d'anges et de démons, et de tout ce blabla. « *Ils représentent le mal !* » « Non, c'est eux ! » Encore et toujours ! Comme s'ils savaient ce qui est bon pour tout le monde !

— Tu suggères que Daniel est allié au mal ? grommela Miles. Qu'il va provoquer la fin du monde ?

— Je m'en fous, de ce que fait Daniel, déclara Shelby. Et, franchement, j'ai du mal à croire que tout dépende de lui.

Mais il devait en être ainsi. Luce ne voyait aucune autre explication.

— Ecoute, les limites ne sont peut-être pas aussi nettes qu'on nous l'a appris, poursuivit Shelby. Après tout, qui dit que Lucifer est si mauvais...

— Tout le monde, répondit Miles, fixant Luce en quête de soutien.

— Faux ! s'insurgea Shelby. Un groupe d'anges très persuasifs essaient de maintenir le *statu quo*. Ce n'est pas parce qu'ils ont remporté une bataille importante, autrefois, qu'ils en ont le droit.

Shelby afficha une mine perplexe et s'adossa à son siège. Ses propos rappelaient à Luce des paroles qu'elle avait entendues ailleurs...

— Les vainqueurs récrivent l'histoire, murmura-t-elle. Cam lui avait dit la même chose, ce jour-là, à Noyo Point.

N'était-ce pas ce que Shelby voulait dire ? Que les perdants finissaient par payer les pots cassés ? Les deux points de vue étaient similaires. Sauf que Cam, bien sûr, était légitimement mauvais, non ? Et Shelby ne faisait que parler.

— Exactement, lança l'intéressée avec un signe de tête à Luce. Attends... Quoi ?

À cet instant, Francesca et Steven franchirent le seuil. Francesca s'installa dans le fauteuil noir pivotant, derrière son bureau. Steven se posta debout derrière elle, les mains posées sur le dossier. Il semblait aussi insouciant, avec son jean et sa chemise blanche impeccable, que Francesca était austère dans sa robe noire au décolleté carré.

Luce songea au discours de Shelby sur les limites floues et les diverses connotations des termes « ange » et « démon ». Bien sûr, porter des jugements fondés uniquement sur la tenue vestimentaire de Francesca ou Steven était un peu superficiel, mais ce n'était pas le seul problème. À bien des égards, il était facile d'oublier qui était qui.

— Qui veut passer le premier ? demanda Francesca en posant ses mains croisées et manucurées sur le marbre de son bureau. Nous savons tout de ce qui s'est passé, alors ne vous fatiguez pas à discuter les détails. Vous avez une chance de nous expliquer les raisons de vos agissements.

Luce respira profondément. Elle ne s'attendait pas à ce que Francesca apprenne la vérité aussi vite, mais elle ne voulait pas que Miles ou Shelby tentent de la couvrir.

— Tout est de ma faute, affirma-t-elle. Je voulais...

Elle observa l'expression préoccupée de Steven, puis baissa les yeux :

— J'ai entrevu quelque chose, dans les Annonceurs, une partie de mon passé, et j'ai eu besoin d'en apprendre davantage.

— Alors tu t'es lancée dans cette escapade dangereuse, un passage sans autorisation à travers un

Annonciateur, en mettant deux camarades en péril. Ils auraient dû se montrer plus raisonnables, d'ailleurs. Et tout ça, le lendemain de l'enlèvement de Dawn !

— C'est injuste, répliqua Luce. C'est vous qui avez minimisé la mésaventure de Dawn. Nous pensions seulement avoir une vision, mais...

— Mais quoi ? intervint Steven. Tu te rends compte, à présent, de la stupidité de cette idée ?

Luce crispa les doigts sur les accoudoirs et tenta de ravalier ses larmes. Si Francesca était furieuse contre les autres élèves, toute la fureur de Steven semblait s'abattre sur elle. Il exagérait.

— D'accord, on est sortis en douce pour aller à Las Vegas, admit-elle enfin. Mais, si nous avons couru un danger, c'est uniquement parce que vous me laissez dans le brouillard. Vous saviez que quelqu'un me traquait et sans doute saviez-vous pourquoi. Si vous me l'aviez expliqué, je n'aurais pas quitté le campus.

Steven toisa la jeune fille d'un regard courroucé :

— Si tu prétends que nous devons être explicites à ce point avec toi, Luce, tu me déçois.

Il posa une main sur l'épaule de Francesca.

— Tu avais peut-être raison, au sujet de Luce, lui dit-il.

— Attendez..., fit l'intéressée.

Mais Francesca la fit taire d'un geste de la main :

— Devons-nous également être explicites sur le fait que la chance dont tu bénéficies de recevoir un enseignement et un enrichissement personnel, à Shoreline, est unique. Cela n'arrive qu'une seule fois en mille vies. (De colère, elle devint rouge pivoine.) Tu nous mets dans une situation délicate. Le lycée principal – elle désigna le sud du campus - impose des punitions et des travaux d'intérêt général aux élèves qui sortent du droit chemin. Steven et moi n'avons pas mis en place de système de répression. Jusqu'à présent, nous avons eu la chance d'avoir des élèves qui n'ont jamais dépassé les bornes, qui délimitent un vaste champ de liberté.

— Jusqu'à présent, souligna Steven en fixant Luce. Mais Francesca et moi sommes d'accord sur la nécessité d'une sanction rapide et sévère. Luce se pencha en avant :

— Mais Shelby et Miles n'ont pas...

— Précisément, concéda Francesca en hochant la tête. C'est pourquoi, en sortant d'ici, Shelby et Miles se rendront auprès de M. Kramer, au lycée principal, pour effectuer un travail d'intérêt général. La fête des moissons annuelle commence demain. Je suis certaine qu'il aura une tâche à vous confier.

— N'importe quoi ! s'insurgea Shelby en regardant Francesca. Comme si la fête des moissons, c'était mon truc...

— Et Luce ? s'enquit Miles.

Steven avait les bras croisés. Il toisa Luce de son regard sombre, par-dessus ses lunettes à

monture en écaille de tortue :

— Luce, tu es consignée.

— Comment ça, consignée ?

— Cours, réfectoire, chambre, énuméra Francesca. Jusqu'à nouvel ordre. Tu n'as pas le droit d'aller ailleurs. Et ne va pas plonger dans un Annonciateur, c'est compris ?

Luce opina de la tête.

— Ne cherche plus à nous tester, prévint Steven. Notre patience a des limites.

Les cours, le réfectoire et sa chambre... Voilà qui ne laissait guère de possibilités à Luce, un dimanche matin. Le pavillon était plongé dans la pénombre et le réfectoire n'ouvrait qu'à onze heures pour le brunch. Miles et Shelby étant partis de mauvaise grâce rejoindre M. Kramer pour effectuer leur punition, elle n'eut d'autre solution que de retourner dans sa chambre.

Cela aurait pu être pire. En comparaison avec les cachots de Sword & Cross, elle s'en tirait à bon compte. Personne ne lui avait installé un bracelet électronique au poignet.

En fait, Steven et Francesca lui avaient fixé, en gros, les mêmes restrictions que Daniel. La différence, c'était que les profs pouvaient vraiment garder un œil sur elle jour et nuit. Daniel, lui, n'était pas censé être là du tout.

Agacée, elle alluma son ordinateur, s'attendant presque à être privée d'accès Internet. Mais non. Elle avait reçu deux mails de ses parents et un de Callie. Cette retenue avait au moins un aspect positif : elle pouvait renouer contact avec sa famille et ses amis.

À : lucindap44@gmail.com

De : thegaprices@aol.com

Date : vendredi 20/11 à 8 h 22

Objet : chien-dinde

Regarde cette photo ! Nous avons déguisé Andrew en dinde pour la fête d'automne des voisins. Comme tu peux le voir avec les marques de morsure sur les plumes, il a adoré. Qu'en penses-tu ? Doit-il porter ce déguisement pour Thanksgiving ?

A : lucindap44@gmail.com

De : thegaprices@aol.com

Date : vendredi 20/11 à 9 h 06

Objet : PS

Ton père a lu mon mail et pense qu'il a pu te mettre mal à l'aise. Ne te sens pas obligée de venir, chérie. Si tu es autorisée à sortir pour Thanksgiving, nous serons ravis. Sinon, ce sera pour une autre fois. On t'aime.

A : lucindap44@gmail.com

De : callieallieoxenfree@gmail.com

Date : vendredi 20/11 à 16 h 14

Objet : voilà !

Je crois que la réservation de vol ci-jointe parle pour elle-même. Envoie-moi ton adresse et je prendrai un taxi en arrivant, jeudi matin. C'est la première fois que je viens en Géorgie ! Pour retrouver ma meilleure amie perdue de vue ! On va s'éclater ! À dans SIX jours !

Dans moins d'une semaine, la meilleure amie de Luce débarquerait chez ses parents pour Thanksgiving. Ils s'attendaient à sa venue, et elle serait à Shoreline, Consignée dans sa chambre. Une tristesse infinie l'envahit. Elle aurait tout donné pour passer quelques jours avec des gens qui l'aimaient, qui l'aideraient à oublier les semaines étourdissantes et troublantes qu'elle venait de passer derrière ces murs.

Elle rédigea un nouveau message :

À : cole321@swordandcross.edu

De : lucindap44@gmail.com

Date : dimanche 22/11 à 9h33

Objet :

Cher Monsieur Cole,

Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas vous supplier de me laisser rentrer chez moi pour Thanksgiving. J'ai bien compris que cela ne servirait à rien. Mais je n'ai pas le courage d'annoncer la nouvelle à mes parents. Vous voulez bien les prévenir ? Dites-leur que je regrette.

Ici, tout va bien. Enfin... j'ai très envie de rentrer chez moi.

Luce

La jeune fille sursauta quand on frappa violemment à la porte. Elle cliqua sur « Envoyer » sans vérifier si elle n'avait pas laissé de coquilles ou se demander si son e-mail n'était pas trop révélateur sur le plan affectif.

— Luce ! lança Shelby. Ouvre-moi ! J'ai les mains pleines de cochonneries de la fête des moissons. Un sacré butin !

Les coups redoublèrent, plus puissants, entrecoupés de plaintes et de grommellements.

En ouvrant la porte, Luce trouva Shelby pantelante et ployant sous le poids d'un énorme carton. Elle avait plusieurs sacs en plastique glissés entre les doigts. Elle entra en titubant dans la chambre.

— Je peux t'aider ? proposa Luce.

Elle prit une corne d'abondance en osier léger que Shelby portait sur la tête, comme un chapeau pointu.

— Ils m'ont chargée de la déco, maugréa Shelby en posant son carton. J'aurais choisi les ordures, comme Miles. Je préfère ne pas te raconter ce qui s'est passé la dernière fois qu'on m'a confié un pistolet à colle !

Luce se sentait responsable des punitions de Shelby et Miles. Elle imaginait celui-ci en train de sillonner la plage armé d'une pique, comme les cantonniers de Thunderbolt.

— Je ne sais même pas ce que c'est, cette fête des moissons.

— C'est un truc prétentieux, si tu veux mon avis, répondit Shelby en posant par terre ses sacs chargés de plumes, de paillettes et de papier aux tons automnaux. En fait, c'est un grand banquet qui réunit tous les donateurs de Shoreline pour récolter de l'argent. Après, ils rentrent tous chez eux ravis d'avoir fait preuve de charité parce qu'ils ont donné quelques boîtes de haricots verts pour une banque alimentaire de Fort Bragg. Tu verras demain soir.

— J'en doute, répondit Luce. N'oublie pas que je suis en retenue.

— Ne t'en fais pas. Ils vont t'y traîner. Certains des plus importants donateurs sont des défenseurs des anges. Frankie et Steven doivent sortir le grand jeu, ce qui signifie que tous les Néphilim seront présents et afficheront leur plus beau sourire.

Luce fronça les sourcils et observa son reflet non néphilim dans le miroir. « Raison de plus pour rester dans ma chambre », songea-t-elle.

Shelby jura dans sa barbe.

— J'ai laissé un affreux centre de table en forme de dinde dans le bureau de M. Kramer, déclara-t-elle en donnant un coup de pied à son carton. Il faut que j'y retourne.

Au moment où Shelby passait devant elle pour quitter la chambre, Luce perdit l'équilibre et vacilla. Elle heurta le carton et se prit le pied dans quelque chose de froid et d'humide en tombant.

Elle atterrit face contre le plancher. Seul un sac de plumes duveteuses et multicolores amortit sa chute. Quelques-unes « s'envolèrent. Luce évalua les dégâts, s'attendant à des remontrances de la part de sa camarade. Immobile, Shelby désignait le centre de la chambre. Un Annonciateur gris-brun flottait tranquillement.

— C'est pas un peu risqué ? demanda-t-elle. Appeler un Annonciateur une heure après avoir reçu

un sermon pour ce motif précis... Tu n'écoutes rien de ce qu'on te dit. En fait, je t'admire plutôt pour ça.

— Je ne l'ai pas appelé, rétorqua Luce en se relevant pour ôter les plumes tombées sur ses vêtements. J'ai trébuché, et il s'est retrouvé là, à attendre.

Elle s'approcha pour examiner la forme fauve et brumeuse. Elle était aussi fine qu'une feuille de papier et assez modeste, pour un Annonciateur. Mais sa façon de plane en l'air devant le visage de la jeune fille, la défiant presque de le rejeter, l'angoissa.

Il ne semblait pas avoir besoin qu'elle le façonne. Il resta en suspens, presque immobile, comme s'il avait flotté toute la journée.

— Attends une minute, murmura Luce. Il était là aussi avec l'autre, la dernière fois, tu te souviens ?

Il s'agissait de l'étrange ombre marron qui évolua en tandem avec l'ombre plus foncée qui les avait emmenés à Las Vegas. Elles étaient toutes les deux entrées par la fenêtre, vendredi après-midi. Puis celle-ci avait disparu, Luce l'avait oubliée.

— Alors, fit Shelby, appuyée contre l'échelle des lits superposés. Tu comptes regarder ou pas ?

L'Annonciateur avait la couleur d'une pièce enfumée un brun délétère, un peu brumeux. Luce effleura ses contours humides. Elle sentit son souffle dans ses cheveux. Tout autour, l'atmosphère était moite. Au loin retentissaient des cris de mouettes.

Elle ne devait pas regarder... Elle ne regarderait pas.

Mais l'Annonciateur se muait déjà en quelque chose de net, de discernable, sans que Luce y puisse quoi que ce soit. Le message projeté par l'ombre prenait vie.

C'était une vue aérienne d'une île. D'abord, de très haut, de sorte que Luce discernait une saillie rocheuse noire ourlée de pins fuselés à sa base. Puis, lentement, l'annonciateur zooma, tel un oiseau qui se perche à la cime d'un arbre avant de fondre sur une petite plage déserte.

L'eau était troublée de sable argenté. Quelques rochers épars résistaient à la marée. Debout entre les deux plus haut... Daniel contemplait la mer. Une branche ensanglantée à la main.

Le souffle coupé, Luce se pencha pour mieux voir ce qui intéressait Daniel. Un homme mort gisait sur le sable. Chaque fois qu'une vague venait le frapper, l'eau se teintait de rouge sombre. Mais Luce n'apercevait pas la blessure fatale. Une autre personne, vêtue d'un long trench-coat noir, était accroupie près du cadavre, en train de le ligoter à l'aide d'une corde.

Le cœur battant, Luce regarda de nouveau Daniel. La mine impassible, il avait les épaules agitées de soubresauts.

— Dépêche-toi ! Tu perds du temps. La marée descend, de toute façon.

Le ton de sa voix était si froid que Luce en eut des frissons.

Une seconde plus tard, la scène diffusée par l'Annonciateur disparut. Luce retint son souffle jusqu'à ce qu'il tombe par terre, comme une masse. Puis, à l'autre extrémité de la chambre, le

volet que Luce avait tiré plus tôt s'ouvrit avec fracas. Luce et Shelby échangèrent un regard inquiet. Une bourrasque de vent attrapa l'Annonciateur avant de l'emporter par la fenêtre.

Luce saisit Shelby par le poignet :

— Toi qui remarques tout, qui était en compagnie de Daniel ? Qui était accroupi près de ce... (Elle frémit de plus belle.) Ce type.

— Mais j'en sais rien J'étais distraite par le cadavre. Sans parler de cette énorme branche pleine de sang que tenait ton petit ami.

Le sarcasme de Shelby était atténué par la terreur de sa voix.

— Alors il l'a tué ? demanda-t-elle à Luce. Daniel a tué cet homme ?

— Je n'en sais rien, admit-elle avec une moue. Ne parle pas comme ça. Il existe peut-être une explication logique...

— D'après toi, que disait-il, à la fin ? s'enquit Shelby. J'ai vu remuer ses lèvres, mais je n'ai pas saisi ses paroles. Je déteste cet aspect des Annonciateurs.

Dépêche-toi ! Tu perds du temps. La marée descend, de toute façon.

Shelby n'avait pas entendu ça ? Daniel lui était apparu vraiment brutal et sans scrupule.

Puis Luce se souvint : il n'y avait pas si longtemps, elle n'entendait pas les Annonciateurs, elle non plus. Ils n'émettaient que des sons : bruissements, glissements, sifflement, humides dans les feuillages. C'était Steven qui lui avait expliqué comment entendre les voix. Dans un sens, Luce le regrettait presque.

Il devait y avoir autre chose dans ce message.

— Il faut que je le revoie, dit Luce en se dirigeant vers la fenêtre.

Shelby la retint :

— Oh non ! Cet Annonciateur peut se trouver n'importe où, maintenant. Et tu es assignée à résidence, je te le rappelle.

Shelby la poussa sur son fauteuil, devant sa table de travail :

— Tu vas rester ici le temps que j'aille au bureau de M. Kramer chercher ma dinde. Et on oublie toutes les deux ce qui vient de se passer, d'accord ?

— D'accord.

— Bien. Je reviens dans cinq minutes, alors n'en profite pas pour filer.

Dès qu'elle eut refermé la porte, Luce sortit par la fenêtre vers la corniche où elle s'était assise avec Daniel, la veille.

Elle ne parvenait pas à chasser de son esprit les images qu'elle venait de voir. Il fallait qu'elle rappelle cet annonciateur. Au risque de se créer de nouveaux ennuis, le voir quelque chose de déplaisant.

En cette fin de matinée, le vent soufflait en rafales. Luce dut se recroqueviller et s'agripper aux pignons pour ne pas perdre l'équilibre. Elle avait froid aux mains et le cœur lourd. Elle ferma les yeux. Chaque fois qu'elle essayait de faire apparaître un Annonciateur, elle se rappelait son manque d'expérience. Elle avait toujours eu de la chance. Si l'on pouvait considérer comme une chance de voir son petit ami regarder un homme qu'il venait de tuer...

Elle perçut un effleurement humide le long de ses bras. Était-ce l'ombre brune, cette chose affreuse, qui lui montrerait une scène encore plus atroce ? Elle rouvrit vivement les yeux.

Elle ne s'était pas trompée. L'ombre rampa sur son épaule tel un serpent. Elle l'arracha et la brandit devant elle en essayant de façonner une boule dans ses paumes. L'Annonciateur rejeta son contact et recula. Il était hors d'atteinte, au-delà du bord de la toiture.

Deux étages plus bas, vers le sol, quelques élèves quittaient le bâtiment pour aller prendre leur brunch au réfectoire. Ils formaient une bande de couleur mouvante sur l'étendue vert vif de la pelouse. Luce chancela. Prise d'un vertige, elle se sentit basculer en avant.

Mais l'ombre se précipita, comme un joueur de football, et la ramena sur le toit. Luce resta collée aux pignons, pantelante, tandis que l'Annonciateur s'ouvrait de nouveau.

Le voile enfumé fit place à une lumière. Luce retrouva Daniel et sa branche ensanglantée, le cri des mouettes qui volaient en cercles dans le ciel, et l'odeur de décomposition, sur la côte. Le spectacle des vagues glaciales qui s'abattaient sur la plage. Et les deux hommes à terre. Le mort était ficelé. Le vivant se releva pour faire face à Daniel.

Cam.

Non. Ce devait être une erreur. Ils se détestaient ! Ils venaient même de se livrer une bataille féroce. Elle pouvait accepter que Daniel ait des activités obscures pour la protéger de ceux qui la traquaient. Mais quelle horrible raison pouvait l'inciter à fréquenter Cam ? À collaborer avec Cam, qui prenait plaisir à tuer ?

Ils discutaient avec animation, mais Luce ne comprenait pas leurs propos. Elle n'entendait rien d'autre que l'horloge, au milieu de la terrasse, qui venait de sonner onze heures. Elle dressa l'oreille, attendant la fin des coups de gong.

— Laisse-moi l'emmener à Shoreline, implora enfin Daniel.

Ce devait être juste avant l'arrivée de Luce en Californie. Mais pourquoi Daniel demandait-il la permission ? À moins que...

— Très bien, fit Cam d'un ton posé. Conduis-la jusqu'à l'école et viens me rejoindre. Ne foire pas. Je te surveille.

— Et ensuite ? demanda Daniel, nerveux.

Cam le dévisagea.

— On a du pain sur la planche, dit-il.

— Non ! s'écria Luce en enfonçant les doigts dans l'ombre, furieuse.

Dès que ses mains transpercèrent la surface froide et glissante, elle le regretta. L'ombre se brisa en mille morceaux pour former une sorte de tas de cendres à côté d'elle. Elle ne voyait plus rien, désormais. Elle tenta de ramasser les fragments, comme l'avait fait Miles, mais ils ne réagissaient pas.

Elle en saisit une poignée et éclata en sanglots.

Steven avait dit que, parfois, les Annonceurs déformaient la vérité. Comme les ombres projetées sur le mur de la grotte. Mais qu'il y avait toujours une part de vérité en eux. Luce percevait la vérité dans ces débris froids et humides, même lorsqu'elle les pressa pour tenter d'en extraire sa souffrance.

Daniel et Cam n'étaient pas ennemis. Ils étaient partenaires...

XV. QUATRE JOURS

— Encore un peu de tofu parfumé à la dinde ?

Connor Madsen, un garçon aux cheveux blond filasse qui fréquentait le cours de biologie de Luce, et qui était aussi serveur à Shoreline, se pencha vers elle avec un plateau d'argent.

— Non, merci.

Luce désigna un amas de tranches épaisses de tofu tièdes qui restaient dans son assiette :

— Plus tard, peut-être.

C'était la fête des moissons, le lundi soir. Pour l'évènement, Connor et tous ceux qui faisaient le service de Shoreline arboraient un smoking et un chapeau de pèlerin ridicule. Ils se croisaient sur la terrasse, qui n'avait plus rien de cet endroit décontracté où l'on venait dévorer des pancakes avant les cours. C'était devenu une véritable salle de banquet.

D'humeur bougonne, Shelby passait de table en table pour redresser une carte par-ci ou allumer une bougie par-là. Le comité de décoration s'était surpassé : des feuilles de soie rouge et orange jonchaient les longues nappes blanches.

De petits pains frais étaient disposés dans des cornes d'abondance peintes en doré, des lampes chauffantes compensaient les effets de la brise océane. Même les centres de table en forme de dinde avaient de l'allure.

Tous les élèves, le corps enseignant et une cinquantaine des plus importants donateurs s'étaient présentés parés de leurs plus beaux atours. Dawn et ses parents étaient venus en voiture. Luce n'avait pas encore eu l'occasion de parler à son amie, qui semblait remise, heureuse, même. Assise à côté de Jasmine, elle lui avait adressé un signe de la main. Arriane.

Luce sourit malgré elle. Une seconde plus tard, elle était au bord des larmes. Voir les deux amies ricaner ensemble rappela à Luce la scène sinistre à laquelle elle avait assisté dans l'Annonciateur, la veille. Comme Cam et Daniel, Arriane et Roland n'étaient pas censés faire partie du même camp, cependant tout le monde savait qu'ils faisaient équipe.

Néanmoins, ce n'était pas tout à fait la même chose.

La fête des moissons se voulait un avant-goût de Thanksgiving, avant la fin des cours. Ensuite, chacun célébrerait la vraie fête traditionnelle en famille. Pour Luce, il n'y en aurait pas d'autre, cette année. M. Cole ne lui avait pas répondu. Après sa retenue de la veille et la révélation qu'elle avait eue sur le toit, elle n'était pas d'humeur à rendre grâce, comme le voulait la tradition.

— Tu manges à peine, commenta Francesca en servant à la jeune fille une grosse cuillerée de purée luisante.

Luce commençait à s'accoutumer à voir tout ce qui l'entourait scintiller, chaque fois que Francesca lui adressait la parole. En sa qualité d'ange, Francesca possédait un charisme exceptionnel.

Elle adressa un large sourire à Luce, comme s'il n'y avait jamais eu d'entrevue dans son bureau, comme si la jeune fille n'était pas consignée.

Celle-ci s'était vu attribuer la place d'honneur à la table des enseignants, à côté de Francesca. Tous les donateurs défilaient pour serrer la main des professeurs. À cette table se trouvaient trois autres élèves : Lilith, Beaker Brady et une Coréenne coiffée au carré que Luce ne connaissait pas. Ils avaient gagné leur place grâce à un concours facile.

Luce, elle, n'avait eu qu'à contrarier ses profs à tel point qu'ils ne voulaient pas prendre le risque de la perdre de vue.

Le repas touchait à sa fin quand Steven se pencha vers Francesca. Comme elle, il ne montrait rien de sa colère de la veille :

— Il faudrait que Luce se présente au Dr Buchanan, Francesca dégusta sa dernière bouchée de pain au maïs.

— Buchanan est l'un des plus importants soutiens de notre école, expliqua-t-elle à Luce. Tu as peut-être entendu parler du programme « Diables voyageurs » ?

Luce haussa les épaules, tandis que les serveurs débarrassaient les assiettes.

— Son ex-femme est de lignée angélique. Après le divorce, il a changé d'alliés. Toutefois... (Francesca regarda Steven.) Une relation très utile. Tiens, bonjour, madame Fisher ! Comme c'est gentil d'être venue !

— Bonjour ! répondit une vieille dame avec un accent britannique affecté.

Elle portait un épais manteau de fourrure et dégoulinait de diamants. Elle tendit une main gantée de blanc à Steven, qui se leva pour la saluer. Francesca en fit autant et l'embrassa même sur la joue.

— Où est mon Miles ? demanda la vieille dame.

Luce se redressa :

— Vous devez être... la grand-mère de Miles ?

— Seigneur, non ! répliqua-t-elle avec un mouvement de recul. Je n'ai pas d'enfants. Je n'ai jamais été mariée. Ouh ! En fait, je suis M^{lle} Ginger Fisher, de la branche nord-californienne de la famille. Miles est mon petit-neveu. Et vous êtes... ?

— Lucinda Price.

— Lucinda Price, c'est cela, répéta-t-elle en observant Luce, non sans dédain. J'ai lu des choses sur vous, dans quelques histoires. Mais je n'ai pas grand souvenir de ce que vous avez fait, au juste...

Avant que la jeune fille puisse réagir, Steven posa les mains sur ses épaules.

— Lucinda est l'une de nos nouvelles élèves ! lança-t-il. Vous serez ravie d'apprendre que Miles a déployé beaucoup d'efforts pour qu'elle se sente à l'aise, ici.

Mais les petits yeux perçants de la vieille dame scrutaient déjà la foule réunie sur la pelouse. La plupart des invités avaient fini de manger. Shelby était en train d'allumer les torches plantées dans le sol. Celle qui se trouvait près de la table d'honneur éclaira Miles, qui débarrassait la table voisine.

— Est-ce là mon petit-neveu ? Il joue les serveurs ? s'insurgea M^{lle} Fisher en portant une main gantée à son front.

— En fait, intervint Shelby, son briquet à la main, il est chargé des ord...

— Shelby, coupa Francesca, je crois qu'une torche vient de s'éteindre, près des tables des Néphilim. Peux-tu la rallumer, s'il te plaît ?

— Vous savez quoi ? dit Luce à M^{lle} Fisher. Je vais aller chercher Miles. Vous avez certainement plein de choses à vous dire.

Miles avait troqué sa casquette des Dodgers et son sweat-shirt contre un pantalon en tweed marron et une chemise orange vif. Un choix quelque peu audacieux, mais il avait de l'allure.

— Hé !

Il lui fit un signe de la main, tenant de l'autre une pile d'assiettes sales. Il ne semblait guère se formaliser de sa tâche. Il souriait, très à l'aise, et bavardait avec les convives en débarrassant leurs couverts.

En voyant Luce approcher, il posa ses assiettes et l'étreignit longuement.

— Ça va ? s'enquit-il en penchant la tête de côté, de sorte que ses cheveux châtain lui tombèrent sur les yeux.

Il semblait peu habitué aux mouvements de ses cheveux sans sa casquette, et il les repoussa aussitôt.

— Tu as une sale tête, reprit-il. Enfin, je veux dire, tu es super, vraiment, j'adore ta robe, et ta coiffure aussi. Mais tu sembles un peu... – il fronça les sourcils – démoralisée.

— C'est bizarre, répondit la jeune fille en martelant la pelouse de la pointe de sa chaussure à haut talon, parce que je ne me suis jamais sentie aussi bien.

— Vraiment ? fit Miles.

Son visage s'illumina face à ce qu'il prenait pour un compliment, mais sa joie fut de courte durée :

— Ça doit être pénible d'être consignée. Francesca et Steven exagèrent de te garder sous la main toute la soirée.

— Je sais.

— Ne te retourne pas tout de suite, je suis sûr qu'ils nous épient. Génial, ma grand-tante Ginger...

— Je viens d'avoir le plaisir de la rencontrer, dit Luce en riant. Elle veut te voir.

— Tu m'étonnes. Ne va pas croire que tous les membres de ma famille sont comme elle. Quand tu feras la connaissance du reste du clan, pour Thanksgiving...

Thanksgiving avec Miles. Luce avait complètement oublié.

— Oh fit-il en voyant sa mine déconfite. Tu ne crois quand même pas que Frankie et Steven vont t'obliger à rester ici ?

— Ils ont dit « jusqu'à nouvel ordre », non ? répondit la jeune fille, désabusée.

— C'est donc ça qui te mine...

Il posa une main sur son épaule nue. La jeune fille avait regretté d'avoir choisi cette robe sans manches, mais le contact des doigts de Miles sur sa peau... – rien à voir avec les caresses de Daniel, qui étaient électrisantes, magiques – lui apporta un certain réconfort.

Miles s'approcha et se pencha vers elle :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle plongea son regard dans ses yeux bleu foncé. Il n'avait pas ôté la main de son épaule. Luce entrouvrit les lèvres pour dire la vérité, du moins ce qu'elle en savait, prête à tout avouer :

Daniel n'était pas celui qu'elle croyait. Ce qui impliquait qu'elle n'était pas la fille qu'elle pensait être non plus. Ce qu'elle ressentait pour Daniel à Sword & Cross était toujours là. Elle en avait le tournis rien que d'y songer. Mais les choses avaient tellement changé... Et tout le monde ne cessait de répéter que cette vie n'était pas comme les précédentes.

Qu'il était temps de rompre le cycle. Hélas, personne ne pouvait lui expliquer ce que cela signifiait. Luce et Daniel ne finiraient peut-être pas ensemble. Peut-être devait-elle se libérer et agir de son propre chef.

— C'est difficile à exprimer, déclara-t-elle.

— Je sais. Je suis passé par là, moi aussi. C'était dur. En fait, il y a un truc dont je voulais te parler...

— Luce, déclara Francesca, qui venait d'apparaître entre eux comme par enchantement. Il est temps de partir. Je te raccompagne dans ta chambre, viens.

« Agir de son propre chef », songea-t-elle amèrement.

— Miles, ta grand-tante Ginger et Steven voudraient te voir,

Miles adressa à Luce un sourire compatissant, puis il se dirigea de mauvaise grâce vers la vieille dame.

Les tables commençaient à se libérer. Luce vit Arriane et Roland s'esclaffer au bar. Dawn était entourée d'un groupe de filles néphilim. Shelby était à côté d'un garçon élancé aux cheveux d'un blond très clair et au teint pâle.

Le crétin. Ce ne pouvait être que lui. Il collait un peu Shelby, visiblement toujours intéressé, mais

elle semblait agacée. À tel point qu'elle ne remarqua même pas Luce et Francesca qui passaient près d'elle. Son ex, lui, les vit. Son regard s'attarda sur Luce. Le bleu très pâle de ses yeux était inquiétant.

Quelqu'un cria que la fête se poursuivait sur la plage, Shelby attira l'attention du crétin en lui tournant le dos avant d'affirmer qu'il n'avait pas intérêt à la suivre.

— Tu aimerais te joindre à eux ? demanda Francesca tandis qu'elles s'éloignaient de l'effervescence de la terrasse.

Le bruit et le vent s'atténuèrent lorsqu'elles foulèrent le gravier de l'allée bordée de bougainvillées rose vif menant vers les chambres. Luce commençait à se demander si Francesca était responsable de ce silence soudain.

— Non.

Luce les appréciait tous, mais si elle avait une envie, en cet instant, ce n'était pas de participer à une fête sur la plage.

Ce qu'elle voulait... Elle n'en savait rien, en réalité. Quelque chose en rapport avec Daniel, sûrement, mais quoi ? Qu'il lui dise ce qui se passait, peut-être. Qu'au lieu de la protéger en la privant de toute information, il lui révèle la vérité. Elle aimait encore Daniel. Elle l'aimait sans aucun doute. Il la connaissait mieux que quiconque. Chaque fois qu'elle le voyait, son cœur s'emballait. Il lui manquait sans cesse. Mais le connaissait-elle vraiment ?

Francesca avait les yeux rivés sur l'herbe. Très subtilement elle tendit les bras sur les côtés telle une ballerine à la barre.

— Pas de lys, ni de roses, maugréa-t-elle. Qu'était-ce, alors ?

Le bout de ses doigts se mit à trembler.

Elles entendirent alors le bruit d'une plante que l'on arrache. Soudain, comme par miracle, un massif de fleurs d'un blanc lumineux apparut de part et d'autre de l'allée. Luxuriantes, hautes d'une trentaine de centimètres, il ne s'agissait pas de n'importe quelles fleurs.

C'étaient des pivoines rares et délicates, avec des boudins gros comme des balles de baseball. Les fleurs que Daniel lui avait apportées quand elle était à l'hôpital, et peut-être en d'autres occasions, auparavant. Au bord de l'allée, elles chatoyaient dans la nuit étoilée.

— Pourquoi ces fleurs ? s'enquit Luce.

— C'est pour toi, répondit Francesca.

— Pour quelle raison ?

Francesca effleura sa joue de la main.

— Parfois, de belles choses entrent dans nos vies, surtout de nulle part. On ne les comprend pas toujours, mais il faut leur faire confiance. Tu te poses de nombreuses questions mais il peut être préférable d'avoir confiance.

Elle parlait de Daniel.

— Je sais que Steven et moi pouvons être déroutants poursuivis Francesca. Si je l'aime ? Oui. Mais, quand viendra la bataille finale, je devrai le tuer. C'est notre réalité. Nous savons tous les deux parfaitement quelle est notre position.

— Mais vous n'avez pas confiance en lui ?

— Je sais qu'il sera loyal envers sa nature profonde, qui est celle d'un démon. Tu dois croire que ceux qui t'entourent seront fidèles à ce qu'ils sont, même s'ils semblent trahir leur nature.

— Et si ce n'est pas si facile ?

— Tu es forte, Luce, tu ne dépends de rien ni de personne. Je l'ai vu à ta réaction, hier, dans mon bureau. Cela m'a fait... très plaisir.

Luce ne se sentait pas forte, elle se sentait stupide Daniel était un ange, de sorte que sa véritable nature devait être bonne. Devait-elle l'accepter aveuglément ? Et qu'en était-il de sa propre nature ? Tout n'était pas noir ou blanc. Luce était-elle à l'origine de leurs problèmes ?

Et, bien après qu'elle eut refermé la porte de sa chambre les paroles de Francesca la hantaient encore.

Une heure plus tard, alors qu'elle contemplait le feu dans la cheminée. Luce sursauta en entendant quelqu'un frapper à la vitre. Avant même qu'elle puisse se lever, un second coup retentit, plus hésitant, cette fois. Luce se dirigea vers la fenêtre. Que fabriquait encore Daniel ? Il avait tellement insisté sur le fait que pour des raisons de sécurité, il ne pouvait pas se voir. Or, il cessait de venir...

Elle ne savait même pas ce que Daniel voulait, à part la troubler. Elle l'avait vu, par le biais des Annonceurs, tourmenter des versions antérieures d'elle-même. Du moins avait-il aimé ces versions, selon ses propres termes. Ce soir-là, elle voulait seulement qu'on la laisse tranquille.

Elle ouvrit le store et releva la vitre, renversant au passage une plante de Shelby. Elle posa les mains sur le rebord puis sortit la tête dans la nuit, prête à en découdre avec Daniel.

Or ce n'était pas lui qui se trouvait sur la corniche, au clair de lune.

C'était Miles.

Il avait ôté ses vêtements élégants, mais ne portait pas sa casquette des Dodgers.

Son corps était dans l'ombre et ses larges épaules se détachaient contre le ciel d'un bleu profond. Son sourire timide la fit sourire. Il tenait une corne d'abondance dorée pleine de lys orange chipés sur un centre de table de la fête des moissons.

— Miles, dit Luce.

Son prénom lui fit une drôle d'impression, dans sa bouche. Il sonnait agréablement, alors que, quelques secondes auparavant, elle s'appêtait à être mauvaise. Son cœur s'emballa, et elle ne put s'empêcher de sourire.

— C'est fou, hein ? Je peux passer de la corniche qui se trouve sous la fenêtre de ma chambre à la tienne.

Abasourdie, Luce secoua la tête. Elle ne s'était jamais rendue dans la chambre de Miles, du côté des garçons. Elle ignorait même où elle se trouvait.

— Tu vois, fit-il en souriant de plus belle, si tu n'avais pas été consignée, je ne m'en serais jamais aperçu. C'est très joli, ici, Luce. Tu devrais sortir. Tu n'as pas le vertige, au moins ?

Luce avait envie de le rejoindre sur la corniche. Elle ne voulait pas qu'on lui rappelle les fois où elle s'y était trouvée en compagnie de Daniel. Ils étaient si différents l'un de l'autre : Miles, fiable, gentil, attentionné, et Daniel, l'amour de sa vie. Si seulement c'était aussi simple. Cela semblait injuste et impossible de les comparer.

— Comment se fait-il que tu ne sois pas sur la plage, avec tout le monde ? demanda-t-elle.

— Tout le monde n'est pas à la plage, répondit Miles. Tu es là, toi.

Il brandit sa corne d'abondance pleine de fleurs :

— Tiens, je t'ai rapporté ça du banquet. Shelby a tant de plantes, de son côté de la chambre. Je me suis dit que tu pourrais poser celles-ci sur ton bureau.

Miles lui passa la corne d'abondance par la fenêtre. Elle débordait de fleurs d'un orange éclatant. Leurs étamines noires frémissaient dans la brise.

Elles n'étaient pas parfaites, certaines commençaient même à se faner, mais elles étaient tellement plus belles que les pivoines surdimensionnées que Francesca avait fait fleurir. *Parfois, de belles choses entrent dans nos vies, surgies de nulle part.*

C'était peut-être ce qu'on avait fait de plus gentil pour elle, à Shoreline. Avec l'autre fois où Miles s'était introduit dans le bureau de Steven pour voler ce livre, afin de l'aider à apprendre à traverser une ombre. Ou lorsqu'il l'avait invité à prendre le petit-déjeuner, le jour de leur rencontre. Et à passer Thanksgiving dans sa famille. De plus, il n'avait jamais exprimé aucun ressentiment quand on l'avait chargé des ordures pour la fête des moissons, après leur escapade à Las Vegas. Quant à sa façon de...

Elle aurait pu continuer à énumérer ainsi un tas de raisons. Luce posa les fleurs sur son bureau.

Quand elle revint à la fenêtre, Miles lui tendit la main pour l'aider à sortir. Elle pouvait trouver une excuse, comme son refus de désobéir à Francesca, ou bien prendre cette main chaude et rassurante et se laisser entraîner dehors. Elle pouvait oublier Daniel pendant un moment.

Le ciel était parsemé d'étoiles qui scintillaient dans le noir comme les diamants de M^{lle} Fisher. Claires, brillantes, encore plus belles. De là, la canopée de séquoias située à l'est de l'école semblait sombre, inquiétante. À l'ouest, l'eau grondait sous la lueur distante du feu de camp qui tombait sur la plage balayée par le vent. Luce avait déjà remarqué ces détails depuis la corniche. L'océan, la forêt, le ciel. Mais, les autres fois, Daniel accaparait toute son attention, il l'aveuglait presque, au point qu'elle n'avait jamais vraiment observé la scène.

Et le spectacle était à couper le souffle.

— Tu te demandes sans doute pourquoi je suis passé, dit Miles.

Luce se rendit compte qu'ils étaient restés silencieux un long moment.

— J'ai commencé à t'en parler, mais... Je ne suis pas sûr...

— Je suis ravie que tu sois venu. Je m'ennuyais, enfermée dans cette chambre, à regarder le feu dans la cheminée, dit-elle en esquissant un sourire.

Miles glissa les mains de Luce dans ses poches :

— Ecoute, je sais que Daniel et toi...

Luce émit un grommellement involontaire.

— C'est vrai, je n'aurais jamais dû l'évoquer...

— Non. Ce n'est pas pour ça que j'ai grogné.

— Tu... tu sais que je t'aime bien, hein ?

— Hum...

Bien sûr qu'il l'aimait bien. Ils étaient amis. Bons amis.

Luce se mordit la lèvre. Voilà qu'elle se mentait, ce qui n'était jamais bon signe. En vérité, Miles l'aimait plus que bien. Et c'était réciproque. Il suffisait de le regarder avec ses yeux bleu océan et ce petit rire qui accompagna chacun de ses sourires. De plus, il était l'être le plus gentil qu'elle ait jamais rencontré.

Mais il y avait Daniel et, avant lui, encore Daniel, et Daniel encore, et encore. C'était d'une complication infinie.

— Je suis en train de tout saboter, là, fit Miles avec une grimace. Je voulais seulement te souhaiter bonne nuit.

Elle leva les yeux vers lui et découvrit qu'il l'observait.

Il sortit les mains de Luce de ses poches et les serra dans les siennes, sur son torse. Puis il se pencha lentement, délibérément, donnant à la jeune fille une autre occasion de ressentir cette nuit spectaculaire qui les entourait.

Elle savait que Miles allait l'embrasser et qu'elle ne devait pas le laisser faire. À cause de Daniel, bien sûr. Mais aussi à cause de ce qui était arrivé quand elle avait embrassé Trevor. Son premier baiser. Le seul baiser qu'elle ait échangé avec un autre que Daniel. Son lien avec lui expliquait-il la mort de Trevor. Et si, dès qu'elle aurait embrassé Miles, il... Elle n'osait même pas y penser.

— Miles, dit-elle en le repoussant, tu ne devrais pas faire ça. M'embrasser est... – elle déglutit – dangereux.

Il se mit à rire. Naturellement. Il ne savait rien de Trevor.

— Je veux bien prendre le risque.

Elle voulut reculer, mais il avait le don de la mettre à l'aise en toutes circonstances. Même celles-ci. Quand les lèvres de Miles se posèrent sur les siennes, elle retint son souffle, s'attendant au pire.

Mais rien ne se produisit.

Miles avait les lèvres douces comme du duvet. Il l'embrassa assez légèrement pour demeurer son ami, mais avec suffisamment de passion pour lui prouver qu'elle pouvait aller plus loin, si elle le voulait.

Il n'y eut pas de flammes, de peau brûlée, ni de mort ni de destruction. Pourquoi ? Ce baiser était censé être mal. Depuis si longtemps, les lèvres de Daniel étaient les seules qu'elle désirait. Elle rêvait de ses baisers, de son sourire, de ses superbes yeux violets, de son corps serré contre le sien. Il ne devait pas y avoir d'autre garçon.

Mais si elle s'était trompée, à propos de Daniel ? Et si elle pouvait être plus heureuse avec un autre ?

Miles s'écarta, à la fois content et triste :

— Bon, alors bonne nuit.

Sur ces mots, il tourna les talons, comme s'il allait se précipiter vers sa chambre. Mais il se ravisa, et prit la main de Luce :

— Si jamais tu as l'impression que ça ne marche pas, tu sais, avec... (Il leva les yeux au ciel.) Je suis là. Sache-le.

Luce hocha la tête, en plein désarroi. Miles serra sa main dans la sienne, puis s'éloigna sur le toit en direction de sa chambre.

Restée seule, Luce effleura ses lèvres. La prochaine fois qu'elle verrait Daniel, s'en rendrait-il compte ? Elle avait mal à la tête, après toutes les émotions de cette journée, elle avait envie de se coucher.

Mais, au moment de rentrer, elle contempla une dernière fois la vue pour mémoriser les détails de cette nuit où tant de choses avaient changé. Au lieu des étoiles, des arbres et des vagues qui déferlaient, Luce fut attirée par quelque chose, derrière l'une des cheminées du bâtiment. Un tourbillon blanc, une paire d'ailes irisées.

C'était Daniel. Accroupi, à demi caché, à quelques mètres de là où elle et Miles s'étaient embrassés. Il lui tournait le dos, la tête penchée.

— Daniel ! appela-t-elle, la voix brisée.

Il se retourna vers elle. Son visage exprimait une terrible souffrance. Comme si Luce venait de lui arracher le cœur, il fléchit les jambes, déploya ses ailes et décolla dans la nuit. Quelques instants plus tard, une nouvelle étoile semblait étinceler dans le ciel noir.

XVI. TROIS JOURS

Au petit-déjeuner, le lendemain matin, Luce avait l'estomac noué.

C'était le dernier jour de classe avant le congé de Thanksgiving. Luce se sentait déjà seule. La solitude que l'on ressentait au milieu d'une foule était la pire de toutes. Autour d'elle, les élèves bavardaient gaiement de leur retour à la maison, du petit ami ou de la copine qu'ils n'avaient pas revus depuis les vacances d'été. Des fêtes que leurs amis allaient organiser au cours du week-end.

L'unique fête à laquelle Luce assisterait serait le festival pitoyable de sa chambre vide.

Naturellement, plusieurs autres élèves resteraient aussi à Shoreline : Connor Madsen, issu d'un orphelinat dit Minnesota, et Brenna Lee, dont les parents vivaient en Chine. Francesca et Steven restaient aussi – comme par hasard – et donnaient un repas de Thanksgiving pour les délaissés jeudi soir, au réfectoire.

Luce n'avait qu'un seul espoir : que la promesse d'Arriane de garder un œil sur elle comprenne les vacances de Thanksgiving. Cela dit, depuis qu'Arriane les avait ramenés tous les trois de Las Vegas, Luce ne l'avait pas vue souvent. Elle l'avait à peine croisée lors de la fête des moissons. Tous les autres sortaient pour un ou deux jours. Miles se rendait à sa réunion de plus de cent personnes, Dawn et Jasmine célébraient conjointement l'événement en famille à Sausalito, chez Jasmine. Même Shelby, qui n'avait pas dit un mot sur le fait qu'elle se rendait à Bakersfield, avait parlé à sa mère au téléphone, la veille, en grommelant « Oui, je sais. Je serai là. »

C'était vraiment le pire moment pour rester seule.

Les angoisses qui se bouscuaient dans son esprit tourmenté enflaient de jour en jour, au point que Luce ne savait plus que ressentir à l'égard de Daniel ou des autres. Elle s'en voulait terriblement d'avoir eu la bêtise de laisser Miles aller aussi loin, la veille.

Toute la nuit, elle n'avait cessé de repenser à cette scène pour en arriver à la conclusion que, même si elle en voulait à Daniel, ce qui était arrivé avec Miles était de sa faute à elle. C'était elle qui s'était montrée infidèle.

En pensant à lui, qui les observait sur le toit, sans rien dire tandis qu'ils s'embrassaient, elle avait le cœur serré. Elle imaginait ce qu'il avait pu ressentir, lorsqu'il s'était envolé. Puisque c'était ce qu'elle avait enduré en apprenant la liaison entre Daniel et Shelby, sauf que, dans son cas, c'était une tromperie délibérée.

Un ricanement la ramena à la réalité. Elle n'avait pas avalée une bouchée de son petit-déjeuner.

Francesca circulait entre les tables, vêtue d'une cape noire et blanche à pois. Chaque fois que Luce jetait un œil en sa direction, elle avait un sourire forcé sur les lèvres et était en grande conversation avec un élève. Néanmoins, Luce sentait son regard pesant ; comme si elle parvenait à s'insinuer dans sa tête et à savoir ce qui lui coupait l'appétit. Les pivoines sauvages blanches

ayant disparu sans laisser de trace au cours de la nuit, désormais, Francesca pouvait cesser de croire que Luce était forte.

— Pourquoi cette mine lugubre ? s'enquit Shelby en mordant à belles dents dans son bagel. Crois-moi, tu n'as pas raté grand-chose, hier soir.

Luce ne lui répondit pas. Le feu de camp sur la plage était le cadet de ses soucis. Elle venait de voir Miles arriver d'un pas traînant, bien plus tard que de coutume. Sa casquette des Dodgers dissimulait son regard et il se tenait un peu voûté. Malgré elle, Luce porta les doigts à ses lèvres. Shelby se mit à agiter les bras en l'air avec exubérance :

— Il est aveugle, ou quoi ? Hé, Miles ! Ici la Terre !

Elle finit par capter son attention. Miles leur adressa un signe de la main un peu gauche et faillit heurter le buffet.

Il les salua de nouveau avant de disparaître derrière le réfectoire.

— Je me fais des idées ou bien Miles perd la boule depuis quelque temps ?

Shelby leva les yeux au ciel et imita le faux pas de Miles.

Luce mourait d'envie de se lancer à la poursuite de son ami pour...

Pourquoi ? Lui dire de ne pas être gêné ? Qu'elle était tout aussi responsable que lui de ce baiser ? Que craquer pour une paumée comme elle ne pouvait que lui attirer des ennuis ? Qu'elle l'aimait bien, mais que trop d'obstacles se dressaient entre eux ? Que, même si Daniel et elle étaient fâchés, rien ne pouvait vraiment menacer leur amour ?

— Enfin, bref, reprit Shelby en se servant du café, le feu de camp, l'hédonisme et tout ça, c'est pénible, parfois. (Elle esquissa un demi-sourire.) Surtout quand tu n'es pas là, ajouta-t-elle.

Luce se sentit un peu mieux. Shelby réussissait parfois à lui donner une lueur d'espoir. Mais sa camarade haussa les épaules comme pour lui dire : « Que ça ne te monte pas à la tête, hein ! »

— Tu es la seule à apprécier mes imitations de Lilith, c'est tout, dit Shelby en se redressant fièrement pour pincer les lèvres d'un air réprobateur.

Ce numéro de Lilith parvenait toujours à dérider Luce. Ce jour-là, hélas, cela ne lui arracha qu'un sourire forcé.

— Hum, fit Shelby, en fait, tu te fiches pas mal de la fête. J'ai vu Daniel voler au-dessus de la plage, cette nuit. Vous aviez sans doute un tas de trucs à vous raconter.

Shelby avait vu Daniel ? Pourquoi n'en avait-elle pas parlé plus tôt ? Quelqu'un d'autre avait-il pu le remarquer ?

— Nous n'avons pas échangé une parole.

— J'ai du mal à le croire. En général, il a toujours mille ordres à te donner...

— Shelby, Miles m'a embrassée, coupa Luce, les yeux fermés, comme si cela rendait cet aveu plus facile. Hier soir. Et Daniel a tout vu. Il est parti avant que je puisse...

— Ouais, j’imagine, fit Shelby avec un sifflement. C’est énorme.

Luce eut honte. Elle ne parvenait pas à chasser de son esprit l’image de Daniel s’envolant. Elle avait l’impression que c’était pour toujours.

— Donc c’est... terminé, entre toi et Daniel ?

— Non. Jamais, assura Luce en frémissant d’effroi à cette pensée. Enfin, je ne sais pas...

Elle n’avait pas raconté à Shelby ce qu’elle avait vu dans l’Annonciateur, notamment cette coopération entre Cam et Daniel. Ils étaient amis en secret, d’après ce qu’elle avait compris. Shelby ignorait qui était Cam, de toute façon, et c’était une histoire bien trop difficile à expliquer. De plus, Luce ne supporterait pas que Shelby, avec son point de vue si controversé sur les anges et les démons, s’efforce de lui faire croire que cette complicité entre Cam et Daniel n’avait guère d’importance.

— Daniel va être dans tous ses états. C’est son truc, votre amour éternel et indéfectible, non ?

Luce se crispa sur sa chaise en fer forgé.

— N’y vois aucun sarcasme de ma part, Luce. Daniel a peut-être eu d’autres liaisons, mais c’est très flou, tout ça. L’important, je te l’ai déjà dit, c’est que, dans son esprit, tu as toujours été la seule qui comptait.

— Tu penses me rassurer comme ça ?

— Je ne prétends pas t’aider à te sentir mieux. Je cherche juste à illustrer mon point de vue. Malgré sa réserve si agaçante, et Dieu sait s’il est distant, Daniel est fou de toi, c’est évident. La vraie question, c’est de savoir si tu es folle de lui. Après tout, qu’est-ce qui lui dit que tu ne vas le laisser tomber pour le premier venu ? Miles est passé par là, et c’est un mec bien. Son goût n’est pas très sûr, mais...

— Jamais je ne laisserai tomber Daniel, déclara Luce, cherchant désespérément à y croire.

Elle revit l’expression horrifiée de Daniel, le soir de leur dispute sur la plage. Il avait demandé avec tant d’empressement s’ils étaient en train de rompre, qu’on aurait dit qu’il redoutait cette éventualité.

Comme si elle n’avait pas totalement cru l’histoire un peu folle d’amour éternel qu’il lui avait racontée, parmi les pêcheurs, à Sword & Cross. Elle l’avait avalée d’une traite, malgré toutes ses failles, en dépit de toutes les pièces qui ne collaient pas, mais elle avait tant envie d’y croire, à l’époque. À présent, chaque jour, une nouvelle écharde venait lui meurtrir les entrailles. La plus grosse lui nouait la gorge.

— En fait, je ne sais même pas ce qu’il me trouve.

— Allez, grommela Shelby, ne sois pas comme toutes ces filles qui répètent sans arrêt : « Il est trop bien pour moi » et gnagnagna. Sinon je te balance à la table de Dawn et Jasmine. C’est leur spécialité, pas la mienne.

— Ce n’est pas ce que je voulais dire, affirma Luce en baissant d’un ton. Il y a longtemps, quand Daniel était... Enfin tu vois, là-haut, il m’a choisie. Moi, et aucune autre sur terre...

— Il avait sans doute beaucoup moins de possibilités, alors... Oups ! (Luce venait de la frapper.) Je cherchais seulement à détendre l'atmosphère !

— Il m'a choisie, Shelby, au prix d'une place très importante au Paradis. C'est quand même fort, non ? (Shelby opina du chef.) Il ne pouvait pas me trouver juste mignonne. Il devait y avoir autre chose.

— Et... tu ne sais pas quoi ?

— Je lui ai posé la question, mais il ne m'a jamais vraiment répondu... Quand j'ai abordé le sujet, j'ai eu presque l'impression qu'il ne se souvenait pas. C'est étrange, c'est loin comme si on faisait semblant tous les deux de se fondre sur les millénaires d'un conte de fées, sans la moindre preuve tangible.

— Qu'est-ce qu'il te cache, encore ? s'enquit Shelby d'un air pensif.

— J'aimerais bien le découvrir.

La terrasse commençait à se vider. Les élèves se rendaient en cours. Les serveurs se hâtaient de débarrasser. Attablé au bord de l'eau, Steven buvait son café. Il avait posé ses lunettes sur la table. Il croisa le regard de Luce et le soutint longuement. Bien après qu'elle se fut levée pour aller en classe, elle sentit peser sur elle ce regard perçant.

Telle était sans doute l'intention du professeur.

Au terme d'une vidéo particulièrement soporifique sur la division cellulaire, Luce quitta le cours de biologie et descendit les marches du bâtiment principal. Elle constata avec surprise que le parking était bondé. Parents, frères et sœurs et même quelques chauffeurs formaient une longue file de voitures qui lui rappelait le transport groupé que les parents organisaient à l'école primaire, en Géorgie.

Les élèves se précipitaient vers leurs proches, tirant leurs valises à roulettes dans leur sillage. Dawn et Jasmine s'embrassèrent, puis celle-ci monta dans une voiture tandis que les frères de Dawn faisaient une place à leur sœur à l'arrière d'un 4x4. Les deux amies ne seraient séparées que quelques heures.

Luce regagna le bâtiment puis en ressortit par la porte du fond, avant de courir jusqu'à sa chambre. Elle n'était pas d'humeur à endurer les adieux.

Après sa conversation avec Shelby, Luce avait un peu repris confiance, mais elle était toujours rongée par la culpabilité. Le fait d'avoir embrassé un autre garçon lui donnait l'impression d'avoir enfin son mot à dire vis-à-vis de Daniel. Peut-être parviendrait-elle à susciter chez lui une réaction, pour une fois... Elle lui demanderait pardon. Lui aussi. Et autour d'un verre, par exemple, ils essaieraient de régler toute cette histoire et de communiquer enfin.

Son téléphone se mit à bourdonner. Un texto de M. Cole.

On s'oQp de tt.

M. Cole avait donc informé ses parents qu'elle ne viendrait pas. Mais il évitait délibérément de chercher à savoir si ses parents lui parlaient encore. Cela faisait des jours qu'ils ne lui avaient pas donnés de nouvelles.

La situation était sans espoir : s'ils lui écrivaient, elle se sentait coupable de ne pas leur répondre. S'ils n'écrivaient pas elle se sentait responsable de leur silence. Pour Callie, elle ne savait toujours pas quoi faire.

Elle gravit les marches du bâtiment désert. Chacun de ses pas résonnait. Il n'y avait personne aux alentours.

En arrivant dans sa chambre, elle s'attendait à ce que Shelby soit déjà partie, ou à ce que sa valise soit posée près de la porte.

Shelby n'était pas là, mais ses vêtements étaient toujours éparpillés de son côté de la pièce. Sa doudoune rouge pendait au mur et ses affaires de yoga gisaient dans un coin. Peut-être ne partirait-elle que le lendemain matin...

Avant qu'elle ait refermé la porte, quelqu'un frappa. Luce passa la tête dans le couloir.

Miles.

Elle sentit son cœur s'emballer. Était-elle bien coiffée ? Avait-elle fait son lit ? Miles l'avait-il suivie ? Dans ce cas, il l'avait vue esquiver les adieux à ses camarades. Et il avait remarqué son air peiné lorsqu'elle avait lu le texto.

— Salut, dit-elle doucement.

— Salut.

Miles portait un épais pull marron sur une chemise blanche, ainsi que son Jean troué aux genoux, celui qui faisait inmanquablement se pâmer Dawn et Jasmine.

Miles esquissa un sourire nerveux :

— Tu veux faire quelque chose ?

Il avait les pouces glissés sous les bretelles de son sac à dos bleu marine. Sa voix résonna dans le couloir désert. Ils étaient peut-être les deux seuls occupants de tout le bâtiment, une perspective à la fois exaltante et angoissante.

— Je te rappelle que je suis consignée pour l'éternité.

— C'est pourquoi je t'apporte de la distraction à domicile. D'abord, elle crut que Miles parlait de lui-même, mais il ouvrit la fermeture à glissière de son sac pour révéler de nombreux jeux de société : Boggie, Connect 4, petits chevaux, un Scrabble de voyage et même le jeu tiré de High School Musical. Luce crut qu'elle allait fondre en larmes devant tant de gentillesse.

— Je croyais que tu rentrais dans ta famille aujourd'hui dit-elle. Tout le monde s'en va.

— Mes parents ne voient pas d'inconvénient à ce que je reste, expliqua-t-il d'un ton désinvolte. Je retourne chez moi dans quelques semaines. Et puis, mes parents et moi n'avons pas la même

conception des congés. La leur est digne de la rubrique « Art de vivre » du *New York Times*.

— Et la tienne ? s'enquit Luce en riant.

Miles fouilla dans son sac et en sortit deux sachets de poudre pour préparer du cidre instantané, une boîte de pop-corn à préparer au micro-ondes et le DVD de *Hannah et ses sœurs*, de Woody Allen.

— Ce n'est pas grand-chose, mais voilà, déclara-t-il. Je t'ai proposé de passer Thanksgiving avec moi, Luce. Ce n'est pas parce que le lieu a changé qu'il faut renoncer à notre projet.

Luce sourit et ouvrit la porte pour le laisser entrer. En passant, il frôla son épaule. Leurs regards se croisèrent un instant. Elle sentit Miles vaciller, comme s'il allait se retourner pour l'embrasser. Elle se crispa un peu et attendit.

Mais il se contenta de sourire à son tour et posa son sac par terre, au milieu de la pièce, pour déballer ses trésors.

— Tu as faim ? demanda-t-il en brandissant la boîte de pop corn.

— Je ne suis pas très douée pour préparer le pop-corn, admit-elle avec une moue.

Elle songeait à la fois où Callie et elles avaient failli mettre le feu à leur chambre, à Dover. Oh, comme son amie lui manquait...

Miles ouvrit la porte du four et tendit un doigt :

— Je peux appuyer sur n'importe quel bouton avec ce doigt et passer à peu près n'importe quoi au four à micro-ondes. Tu as de la chance que je sois aussi talentueux.

C'était bizarre qu'elle ait été tirillée à cause de ce baiser échangé avec lui. Elle se rendait compte à présent qu'il était le seul à pouvoir l'aider. S'il n'était pas venu, elle se serait plongée dans une nouvelle spirale infernale de culpabilité.

Elle n'imaginait pas l'embrasser encore, non pas parce qu'elle ne le voulait pas, mais parce qu'elle savait que ce n'était pas bien. Elle ne pouvait pas faire ça à Daniel... Elle ne le voulait pas. Néanmoins, la présence de Miles était d'un immense réconfort.

Ils jouèrent donc au Boggie jusqu'à ce que Luce comprenne les règles, au Scrabble jusqu'à ce qu'ils se rendent compte qu'il manquait la moitié des lettres dans la boîte, et aux petits chevaux jusqu'à ce que le soleil se coucha et qu'ils ne puissent plus voir le plateau sans allumer la lumière. Alors Miles se leva et fit du feu dans la cheminée. Il inséra le DVD de *Hannah et ses sœurs* dans le lecteur de l'ordinateur de Luce. Pour regarder le film, ils ne pouvaient s'asseoir que sur le lit.

Soudain, Luce eut une bouffée d'angoisse. Toute l'après-midi, ils avaient joué comme deux bons amis. À présent les étoiles luisaient dans le ciel et le bâtiment était désert. Les flammes crépitaient... Qu'allait-il advenir d'eux, dans ces conditions ?

Ils s'installèrent côte à côte sur le lit de Luce. Elle ne savait où poser les mains. Aurait-elle l'air naturel si elle les gardait sur ses genoux ? Si elle les disposait sur les cotés effleurerait-elle le bout des doigts de Miles ? Du coin de l'œil, elle voyait la poitrine du garçon se soulever au rythme de sa respiration. Elle l'entendit se gratter la nuque. Et, quand il enleva sa casquette, elle sentit le

parfum d'un shampoing aux agrumes.

Hannah et ses sœurs était l'un des rares films de Woody Allen qu'elle n'avait jamais vus, mais elle ne parvenait pas à se concentrer. Avant la fin du générique, elle avait déjà croisé et décroisé plusieurs fois les jambes.

La porte s'ouvrit. Shelby entra en trombe et posa ses yeux sur l'écran d'ordinateur :

— Y'a pas mieux, comme film, pour Thanksgiving ! Je peux le regarder avec...

C'est alors qu'elle vit Miles assis sur le lit, à côté de Luce, dans la pénombre.

— Oh...

Luce se leva d'un bond.

— Bien sûr que tu peux ! s'exclama-t-elle. Je ne savais pas que tu ne partais...

— Je ne pars pas, répondit Shelby en se jetant sur la couchette supérieure, provoquant une énorme secousse à tout le lit. Ma mère et moi, on s'est disputées. Je vous passe les détails. Trop ennuyeux. De toute façon, je préfère rester avec vous.

— Mais, Shelby...

Luce n'imaginait pas qu'une dispute puisse l'empêcher de rentrer chez elle pour Thanksgiving.

— Savourons le génie de Woody en silence, ordonna Shelby.

Miles et Luce échangèrent un regard complice.

— C'est bon, lança Miles à Shelby, en adressant un sourire à Luce.

En vérité, Luce était soulagée. Lorsqu'elle s'installa de nouveau, ses doigts frôlèrent ceux de Miles. Il serra sa main dans la sienne. Ce fut bref, mais suffisant pour que Luce sache, au moins pour ce week-end de Thanksgiving, que tout se passerait bien.

XVII. DEUX JOURS

Luce se réveilla en entendant le cliquetis d'un cintre dans l'armoire.

Avant qu'elle ait compris ce qui avait provoqué ce bruit, une pluie de vêtements s'abattit sur elle. Elle se dressa sur son séant et écarta l'amas de jeans, de T-shirts et de pulls. Enfin, elle ôta une chaussette à carreaux tombée sur son front :

— Arriane ?

— Tu préfères la rouge ou la noire ?

Arriane avait plaqué deux des robes de Luce sur sa frêle silhouette et ondulait des hanches en imitant un mannequin.

Elle ne portait pas l'affreux bracelet électronique qu'elle avait à Sword & Cross. Luce frémit au souvenir de la décharge électrique qui traversait le corps d'Arriane quand elle franchissait les limites. Chaque jour qu'elle passait en Californie, les images de Sword & Cross se faisaient plus floues. Jusqu'à ce qu'un moment comme celui-ci la ramène vers les tourments de son séjour là-bas.

— Elizabeth Taylor affirmait que toutes les femmes ne peuvent pas porter de rouge, poursuivit Arriane. Tout est question de décolleté et de teint. Par chance, tu as les deux.

Elle ôta la robe rouge de son cintre et la lança sur la pile de vêtements.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Luce.

— Je t'aide à faire tes bagages, imbécile, répondit-elle, les poings sur les hanches. Tu rentres à la maison.

— Qu... Quelle maison ? Qu'est-ce que tu veux dire ? bredouilla la jeune fille.

Arriane éclata de rire. Elle s'avança et tendit une main à Luce pour la tirer hors du lit.

— En Géorgie, ma belle, dit-elle en lui tapotant la joue. Chez ces chers Harry et Doreen. Et il semble qu'une de tes copines s'y rende aussi.

Callie. Elle allait vraiment voir Callie ? Et ses parents ? Soudain sans voix, elle frémit.

— Tu n'as pas envie de passer Thanksgiving en famille ? Luce attendait quelque coup tordu :

— Et... ?

— Ne t'en fais pas, dit Arriane avec une petite tape sur le nez de Luce. C'est une idée de M. Cole. On doit maintenir la version selon laquelle tu es encore à deux pas de chez tes parents. Cela nous a paru la façon la plus simple et la plus amusante.

— Mais dans son texto, hier, il disait seulement...

— Il ne voulait pas te donner de faux espoirs avant d'avoir tout réglé, y compris l'escorte idéale, ajouta-t-elle avec une révérence. Enfin, je ne suis qu'un membre. Roland ne devrait pas tarder.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Il est tellement bon, déclara Arriane en désignant la robe rouge que tenait Luce. Allez, enfiler-moi ça !

Luce obtempéra, puis elle alla se coiffer dans la salle de bains. Arriane venait de la mettre au pied du mur. Dans une telle situation, on ne posait pas de questions, on se contentait d'exécuter.

En sortant de la salle de bains, elle s'attendait à trouver Roland et Arriane à l'œuvre : l'un d'eux assis sur sa valise tandis que l'autre s'efforçait de la fermer, par exemple.

Mais ce n'était pas Roland qui avait frappé.

C'étaient Francesca et Steven.

Aïe...

Luce faillit dire : « Je peux tout expliquer. » Mais comment se sortir d'une telle situation ? Elle regarda Arriane, en quête de soutien. Celle-ci jetait les baskets de Luce dans la valise. Elle ne comprenait donc pas à quel point la situation était critique ?

Quand Francesca s'avança, Luce s'attendit au pire. À sa grande surprise, la prof la prit dans ses bras gantés des manches bouffantes de son pull à col roulé rouge :

— Nous sommes venus te souhaiter bonne chance.

— Naturellement, tu vas nous manquer, demain soir, lors de ce que nous appelons le dîner des délaissés, déclara Steven de façon un peu pince-sans-rire, en prenant Francesca par la main pour l'écartier de Luce. Mais un élève est toujours mieux dans sa famille.

— Je ne comprends pas, répondit Luce. Vous étiez au courant. Je me croyais consignée jusqu'à nouvel ordre.

— Nous avons parlé à M. Cole, ce matin, déclara Francesca.

— Nous ne t'avons pas consignée pour te punir, Luce, expliqua Steven. C'était pour nous le seul moyen d'assurer ta sécurité. Mais tu es entre de bonnes mains, avec Arriane.

N'étant pas femme à s'attarder, Francesca entraîna déjà Steven vers la porte :

— Il paraît que tes parents sont impatients de te retrouver. Ta mère a rempli le congélateur de tourtes.

Elle adressa un clin d'œil à Luce, puis Steven et elle lui firent un signe de la main, et ils s'éclipsèrent.

Le cœur de Luce se gonflait de joie à la perspective de rentrer chez elle, mais elle pensait aussi à Miles et Shelby. Ils seraient déçus qu'elle les abandonne à Shoreline. Elle ignorait même où se

trouvait Shelby. Elle ne pouvait s'en aller sans...

Roland passa la tête dans l'entrebâillement de la porte. Il semblait très élégant dans son blazer à fines rayures et sa chemise blanche impeccable.

Ses dreadlocks noir et or étaient plus courts, plus dressés, et soulignaient davantage ses yeux sombres et enfoncés.

— La voie est libre ? s'enquit-il en adressant à Luce son sourire diabolique. On a un voyageur en plus.

Il fit un signe de tête à quelqu'un qui se trouvait derrière lui. Miles apparut avec un sac fourre-tout sur le dos.

Il rougit et parut merveilleusement gêné face à Luce, puis il vint s'asseoir au bord de son lit. Luce s'imagina en train de le présenter à ses parents. Il enlèverait sa casquette de baseball et leur serrerait la main. Il féliciterait sa mère pour sa broderie inachevée...

— Roland, quand on te dit « mission top secret », ça ne fait pas tilt ? s'enquit Arriane.

— C'est de ma faute, admit Miles. J'ai vu Roland se diriger par ici... Et je lui ai tiré les vers du nez. C'est pour ça qu'il est en retard.

Roland désigna Miles :

— Dès qu'il m'a entendu prononcer les mots « Luce » et « Géorgie ». Il a mis une fraction de seconde à préparer son sac.

— On avait conclu une sorte d'accord pour Thanksgiving, dit Miles, les yeux rivés sur Luce. Je ne pouvais pas la laisser se défilier.

— C'est vrai, admit Luce en réprimant un sourire.

— Hum..., grommela Arriane, sceptique. Je me demande ce que Francesca en penserait. On ne ferait pas mieux de consulter tes parents, d'abord, Miles ?

— Allez, Arriane ! lança Roland avec un geste désinvolte. Depuis quand te plies-tu à l'autorité ? Je veillerai sur lui. Il n'aura pas d'ennuis.

— Pas d'ennuis où ça ? demanda Shelby en surgissant tout à coup, son tapis de yoga en bandoulière. Où on va ?

— Chez Luce, en Géorgie, pour Thanksgiving, déclara Miles.

Dans le couloir, derrière Shelby, apparut une tête blond-blanc. L'ex de Shelby. Il avait la peau d'une pâleur cadavérique. Shelby avait raison : il y avait quelque chose de bizarre avec ses yeux. Ils étaient comme translucides...

— Pour la dernière fois, au revoir, Phil ! lança-t-elle avant de lui claquer la porte au nez.

— C'était qui ? s'enquit Roland.

— Mon crétin d'ex.

— Un type intéressant, on dirait, commenta Roland en regardant la porte.

— Intéressant ? railla Shelby. Je préférerais qu'il soit interdit de visite.

Elle jeta un coup d'œil à la valise de Luce, puis au sac de Miles, et se mit à fourrer au hasard ses effets dans une petite malle noire.

Arriane leva les bras au ciel.

— Tu ne peux rien faire sans ta garde rapprochée ? demanda-t-elle à Luce, avant de s'adresser à Roland : J'imagine que tu endosses aussi la responsabilité de Shelby.

— Voilà l'esprit des fêtes ! s'exclama Roland en riant. On va chez les Price pour Thanksgiving, annonça-t-il à Shelby, dont le visage s'illumina. Plus on est de fous, plus on rit.

Luce n'en revenait pas. Tout se déroulait à merveille. Thanksgiving dans sa famille, avec Callie, Arriane, Roland, Shelby et Miles. Elle n'aurait pas pu souhaiter mieux.

Un seul détail la tourmentait déjà :

— Et Daniel ?

Elle voulait dire : « Est-il déjà au courant de ce voyage ? Qu'est-ce qui se passe vraiment entre Cam et lui ? M'en veut-il toujours à cause de ce baiser ? Est-il mal que Miles vienne aussi ? Quelles sont les chances que Daniel se présente chez mes parents, demain, même s'il affirme ne pas pouvoir me voir ? »

Arriane se racla la gorge.

— Oui, et Daniel ? répéta-t-elle tout bas. L'avenir le dira.

— Alors vous avez des billets ? demanda Shelby. Si on prend l'avion, je dois emporter mon kit de sécurité, huiles essentielles, patch chauffant. Sans ça, je suis horrible à trente-cinq mille pieds d'altitude. Roland claqua des doigts.

À ses pieds, l'ombre projetée par la porte ouverte se détacha du plancher, et s'éleva comme une trappe menant vers un sous-sol.

Une bourrasque d'air froid monta du sol. Alors, une sorte de voile noir et opaque qui sentait le foin mouillé se forma avant de se muer en une petite boule compacte. Puis, sur un signe de tête de Roland, elle s'agrandit jusqu'à devenir une large porte noire, comme celles qui mènent aux cuisines d'un restaurant, percée d'un hublot. Sauf qu'elle était constituée du brouillard sombre d'un Annonciateur. Par la lucarne, on ne voyait qu'un tourbillon foncé.

— On dirait celui qui était décrit dans le livre que j'ai lu, déclara Miles, visiblement impressionné. Je n'ai réussi qu'à former une fenêtre bizarre en forme de trapèze, mais elle a quand même fonctionné, ajouta-t-il en regardant Luce.

— Reste avec moi, mon vieux, dit Roland, et tu verras ce que c'est que de voyager avec classe.

Arriane leva les yeux au ciel :

— Quel frimeur !

— Mais tu avais dit..., lança Luce à Arriane en penchant la tête vers elle.

— Je sais, répondit Arriane en levant une main. Je vous avais prévenus des dangers d'un voyage par Annonciateur, et je ne voudrais pas être un de ces anges pénibles qui radotent : « Faites ce que je dis, pas ce que je fais. » Sauf que nous étions tous d'accord, Francesca et Steven, M. Cole, tout le monde...

Tout le monde ? Luce fut surtout frappée par une absence criante. Où se situait Daniel, dans tout cela ?

— De plus, ajouta Arriane avec un sourire plein de fierté, nous sommes en présence d'un maître. Roland est l'un des meilleurs voyageurs par Annonciateur. Mais il ne faudrait pas que ça te monte à la tête, ajouta-t-elle à voix basse.

Roland ouvrit la porte de l'Annonciateur. Elle grinça sur ses gonds, révélant un grand vide humide.

— Euh... C'est quoi, déjà, qui rend ces voyages dangereux ? demanda Miles.

Toutes les ombres frémissaient. Arriane désigna celle qui se trouvait sous la lampe du bureau, derrière le tapis de yoga de Shelby.

— Un œil non entraîné pourrait ne pas savoir quel Annonciateur traverser. Et il y a toujours des intrus tapis ici ou là, prêts à ce que quelqu'un leur ouvre par accident.

Luce se rappela l'ombre brune et faible sur laquelle elle avait trébuché, qui lui avait révélé la scène cauchemardesque de Cam et Daniel sur la plage.

— Si on se trompe d'Annonciateur, il est facile de se perdre, expliqua Roland. De ne pas savoir où l'on va ni quand. Mais, tant que tu resteras avec nous, tu n'auras rien à craindre.

Luce pointa nerveusement le doigt vers le cœur de l'Annonciateur. Elle ne se rappelait pas que les autres ombres qu'ils avaient traversées étaient si brumeuses et sombres.

— On ne va pas apparaître au milieu de la cuisine de mes parents, quand même ? Ma mère risquerait de tomber dans les pommes, sous le choc...

— Je t'en prie, protesta Arriane avec un claquement de langue, en plaçant Luce, puis Miles et Shelby devant l'Annonciateur. Il faut nous faire un peu confiance.

Luce eut l'impression de traverser une nappe de brouillard humide, moite et désagréable, qui glissait et s'enroulait sur sa peau et s'infiltrait dans ses poumons à chaque souffle. L'écho d'un bruit incessant emplissait le tunnel, comme une cascade. Lors des deux derniers trajets de Luce par Annonciateur, elle avait avancé d'un pas lourd et précipité. Elle avait foncé dans la pénombre pour surgir à la lumière. Cette fois, c'était différent. Elle avait perdu toute notion du lieu et du temps, de son identité et de sa destination.

Une main puissante la saisit.

Quand Roland la lâcha, l'écho de la cascade se mua en égouttement. Une odeur de chlore lui envahit les narines. Un plongeur. Un plongeur familier, sous un haut plafond voûté et des vitraux cassés. Le soleil était loin au-dessus des hautes fenêtres, mais des prismes colorés se dessinaient tout de même à la surface de la piscine olympique.

Sur les murs, des chandelles vacillaient dans des niches de pierre, créant un éclairage faible et inutile. Luce aurait reconnu entre mille cette chapelle convertie en gymnase.

— Mon Dieu, murmura-t-elle. On est de retour à Sword & Cross.

Arriane balaya vivement la salle du regard :

— Quand tes parents viendront te chercher, demain matin, ils croiront que tu n'as pas bougé, c'est compris ?

Arriane se comportait comme si ce passage à Sword & Cross pour une nuit n'était pas différent d'une nuit dans un motel banal. Toutefois, le retour brutal de cet épisode de sa vie fit à la jeune fille l'effet d'une claque violente. Elle n'aimait pas Sword & Cross, un endroit sinistre où il lui était arrivé tant de choses. Elle était tombée amoureuse, elle avait vu une amie proche mourir. Ici, elle avait changé.

Elle ferma les yeux et sourit amèrement. À l'époque, elle ne savait rien en comparaison avec aujourd'hui. Pourtant, elle se sentait alors plus sûre d'elle et de ses émotions.

— C'est quoi, ça ? demanda Shelby.

— Mon lycée d'avant, répondit Luce en jetant un coup d'œil à Miles.

Appuyé contre le mur, à côté de Shelby, il semblait mal à l'aise. Même si Luce n'avait jamais vraiment évoqué le temps passé à Sword & Cross, la rumeur néphilim avait dû polluer leurs esprits de tous les détails de cette fameuse nuit d'épouvante.

— Hum, fit Arriane en observant Shelby et Miles. Et, si les parents de Luce posent la question, vous étiez là aussi.

— Explique-nous au moins en quoi c'est une école, répondit Shelby. On prie et on nage en même temps, c'est ça ? Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi atroce sur la côte ouest. Je crois que j'ai le mal du pays...

— Si vous trouvez que c'est moche, ici, attendez un peu d'avoir vu le campus..., commenta Luce.

Shelby fit la moue. Comment lui en vouloir ? Comparé à Shoreline, ce lieu était une sorte de purgatoire affreux. Au moins ils s'en iraient bientôt, contrairement aux autres pensionnaires.

— Vous avez l'air crevés, fit remarquer Arriane. C'est bien, parce que j'ai promis à Cole qu'on ferait un somme.

Roland était appuyé contre le plongeur, et se massait les tempes. Les débris d'Annonciateur frémissaient à ses pieds. Il se redressa et prit les choses en main :

— Miles, tu vas dormir avec moi dans mon ancienne chambre. Luce, la tienne est encore vide. On installera un lit de camp pour Shelby. Allons poser nos bagages et retrouvons-nous dans ma

chambre. On fera appel au marché noir pour commander une pizza.

Cette perspective suffit à faire sortir Miles et Shelby de leur torpeur. Luce mit plus longtemps à recouvrer ses esprits. Ce n'était pas si surprenant que sa chambre soit encore vide. Après tout, elle n'était partie que depuis trois semaines. Cela lui semblait étonnamment plus long, comme si chaque journée avait duré un mois. Luce ne pouvait imaginer Sword & Cross sans tous ceux – anges ou démons – qui faisaient partie de sa vie, alors.

— Ne t'en fais pas, souffla Arriane en rejoignant Luce. Ici, c'est comme un moulin. Les gens vont et viennent à cause de leurs problèmes, des parents cinglés, par exemple. Randy est de repos, ce soir. Et les autres s'en foutent. Si quelqu'un te pose des questions, ignore-le, ou envoie-le-moi. Bon, tu es prête à sortir d'ici ?

Elle désigna Miles et Shelby, qui suivaient déjà Roland.

— Je vous rejoins, répondit-elle. D'abord, j'ai quelque chose à faire.

Dans le coin est du cimetière, près de la tombe de son père, la sépulture de Penn était sobre mais propre.

La dernière fois que Luce était venue ici, le cimetière était nappé d'une épaisse couche de poussière. Les contrecoups de la bataille angélique, lui avait expliqué Daniel.

Luce ignorait si le vent avait emporté la poussière ou bien si celle-ci avait disparu d'elle-même, au fil du temps, mais les lieux avaient retrouvé leur aspect négligé, étouffés par la forêt envahissante de chênes couverts de mousse. Tout semblait nu et délabré sous le ciel incolore ; et il manquait quelque chose, un élément vital que Luce ne parvenait pas à identifier. Elle se sentait seule.

Quelques touffes d'herbe vert pâle avaient poussé autour de la tombe de Penn, qui n'avait pas l'aspect neuf auquel elle s'attendait, à côté des tombes vieilles de plusieurs centaines d'années. Un bouquet de lys était posé sur la pierre grise. Luce se pencha pour lire l'inscription :

Pennyweather Van Sickle-Lockwood

Amie très chère

1991-2009

Luce respira profondément. Ses yeux s'embuèrent de larmes. Elle avait quitté Sword & Cross avant qu'ils aient pu enterrer Penn, mais Daniel s'était occupé de tout. C'était la première fois depuis plusieurs jours qu'il lui manquait à ce point. Il avait su exactement, mieux qu'elle n'aurait su elle-même, ce qu'il fallait inscrire sur cette pierre. Elle s'agenouilla dans l'herbe, en sanglots, et glissa les doigts entre les brins.

— Je suis là, Penn, murmura-t-elle. Désolée d'avoir dû te laisser. Je regrette de t'avoir impliquée dans tout ça. Tu méritais mieux. Une meilleure amie que moi.

Si seulement Penn était toujours là ! Elle aurait tant voulu lui parler. Elle était responsable de sa mort et en avait le cœur brisé.

— Je ne sais plus ce que je fais, et j'ai peur.

Elle aurait aimé affirmer que Penn lui manquait en permanence, mais ce qui lui manquait vraiment, c'était l'idée d'une amie qu'elle aurait mieux connue si la mort ne la lui avait pas enlevée trop tôt. Ce n'était pas bien.

— Bonjour, Luce.

Elle dut essuyer ses larmes pour voir M. Cole, qui se tenait face à elle.

Elle était tellement habituée aux profs élégants et soignés de Shoreline que M. Cole lui parut presque négligé dans son vieux costume marron, avec sa moustache, ses cheveux bruns séparés par une raie toute droite.

Luce se releva en reniflant :

— Bonjour, monsieur Cole.

— Tu t'en sors bien, là-bas, paraît-il, dit-il avec un sourire. Tout le monde l'affirme.

— Oh... non..., bredouilla-t-elle. Je ne sais pas...

— Moi, je sais. Tes parents sont ravis de vos retrouvailles. C'est bien, quand cela peut se faire.

— Merci, dit-elle, espérant qu'il était conscient de sa gratitude.

— Je ne vais pas te retenir, mais j'ai une question à te poser.

Luce s'attendait à une question profonde et sombre sur Daniel et Cam, le bien et le mal, la confiance et la trahison...

— Qu'as-tu donc fait à tes cheveux ? demanda le prof.

Dans les toilettes des filles, au fond du couloir menant à la cafétéria de Sword & Cross, Luce avait la tête penchée sur un lavabo. Arriane lui tendit un flacon de teinture noire bon marché, que Roland avait réussi à « trouver ». Ce noir n'allait pas si mal au teint de la jeune fille. Shelby portait ses deux parts de pizza au fromage sur une assiette en carton.

Ni Arriane ni Shelby ne lui avaient posé la moindre question sur cette envie soudaine de changer de couleur de cheveux. Et elle s'en réjouissait. Mais elle se rendit compte qu'elles avaient attendu qu'elle se trouve en position délicate, au beau milieu de sa teinture, pour la bombarder de questions.

— Je pense que Daniel sera content, dit Arriane en préambule. Mais ce n'est pas pour lui que tu fais ça, n'est-ce pas.

— Arriane, prévint Luce, décidée à ne pas se laisser manipuler ce soir-là.

— Tu sais ce que j'ai toujours adoré, chez Miles ? demanda Shelby très impliquée. Il t'apprécie pour ce que tu es, et pas pour tes cheveux.

— Si vous vouliez formuler vos opinions aussi clairement, il fallait venir avec un T-shirt « Miles »

et un T-shirt Daniel.

— On devrait en commander sur le Net, répondit Shelby.

— Le mien est au sale, déclara Arriane.

Luce tenta de se concentrer sur l'eau chaude mêlée à la teinture, qui filait droit dans les canalisations. Shelby l'avait aidée à réaliser sa décoloration, quand Luce croyait que c'était le seul moyen de prendre un nouveau départ. Le premier acte d'amitié d'Arriane envers Luce avait été de lui ordonner de couper ses cheveux noirs. À présent, ses deux amies s'affairaient dans les toilettes où Penn l'avait aidé à enlever le pâté de viande que Molly lui avait renversé sur la tête, le jour de son arrivée à Sword & Cross.

C'était à la fois doux, amer et beau. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Qu'elle ne voulait plus se cacher, ni d'elle-même, ni de ses parents, ni de Daniel ou de ceux qui lui voulaient du mal.

En arrivant en Californie, elle avait cherché une solution bon marché pour changer. À présent, elle se rendait compte que le seul véritable moyen de changer était de s'offrir une véritable métamorphose. Se teindre les cheveux en noir n'était pas non plus une idée parfaite. Elle avait encore du chemin à parcourir. Mais c'était au moins un peu dans la bonne direction.

Arriane et Shelby cessèrent de se chamailler pour savoir qui était l'âme sœur de Luce. Elles l'observèrent en silence et hochèrent la tête. Avant même de voir son reflet dans la glace, Luce sentit le poids de la mélancolie se soulever de ses épaules, alors qu'elle n'avait même pas conscience de la porter.

Elle avait retrouvé ses racines, elle était prête à rentrer à la maison.

XVIII. THANKSGIVING

À Thunderbolt, en franchissant le seuil de la maison de ses parents, elle constata que rien n'avait changé. Le porte-manteau de l'entrée ployait toujours sous le poids des vêtements. Il flottait un parfum de lingettes et de dépolisierant aussi fort que de coutume. Dans le salon, le canapé fleuri était jauni par les rayons du soleil qui filtrait à travers les volets. Des magazines de déco tachés de thé jonchaient la table basse. Certaines pages étaient marquées par des tickets de supermarché, pour l'avenir encore lointain où ses parents auraient remboursé leur crédit et pourraient enfin dépenser un peu d'argent pour faire des travaux. Andrew, le caniche hystérique de sa mère, vint renifler les invités et mordiller la cheville de Luce, comme à son habitude.

Le père de Luce posa son sac dans l'entrée et prit sa fille par les épaules. Luce observa leur reflet dans le miroir en pied : père et fille.

Lorsque Harry embrassa sa chevelure noire, ses lunettes à fine monture glissèrent sur son nez.

— Bienvenue à la maison, Luce. Tu nous as manqué. La jeune fille ferma les yeux :

— Vous aussi, vous m'avez manqué.

C'était la première fois depuis des semaines qu'elle ne mentait pas à ses parents.

Il flottait d'appétissants fumets de Thanksgiving. En inspirant profondément, elle imagina aussitôt tous les plats maintenus au chaud dans le four : de la dinde rôtie avec une farce aux champignons, la spécialité de son père. De la sauce aux airelles et aux pommes, des petits pains moelleux, et suffisamment de tourtes aux noix de pécan et au potiron pour nourrir un État tout entier. Sa mère avait dû passer la semaine derrière ses fourneaux.

Celle-ci prit Luce par les poignets. Ses yeux noisette étaient un peu humides.

— Comment vas-tu, Luce ? demanda-t-elle. Ça se passe bien ?

C'était un tel soulagement d'être à la maison ! Luce sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle hocha la tête et étreignit sa mère.

Le brushing de ses cheveux mi-longs était impeccable, comme si elle sortait de chez le coiffeur. C'était sans doute le cas, telle que Luce la connaissait. Elle semblait plus jeune et plus jolie que dans ses souvenirs. Comparée aux parents âgés qu'elle avait essayé de contacter à Shasta, et même à Vera, sa mère paraissait heureuse, pleine de vie, épargnée par le chagrin.

C'était parce qu'elle n'avait jamais eu à ressentir ce que les autres avaient enduré : la perte d'un être aimé. La perte de Luce. Ses parents avaient construit toute leur vie autour d'elle. Sa mort les anéantirait.

Elle ne pouvait pas mourir, comme cela lui était arrivé par le passé. Elle ne pouvait pas briser cette fois encore l'existence de ses parents, maintenant qu'elle en savait davantage sur son passé.

Elle ferait tout son possible pour les rendre heureux.

Doreen prit les manteaux et les chapeaux des quatre adolescents qui se tenaient dans l'entrée :

— J'espère que tes amis ont faim.

— Méfiez-vous de lui, répondit Shelby en désignant Miles.

Les parents de Luce n'étaient pas du genre à se troubler en voyant débarquer une voiture pleine d'invités de dernière minute à leur table de Thanksgiving.

Quand la Chrysler de son père avait franchi la haute grille en fer forgé de Sword & Cross, juste avant midi, Luce l'attendait de pied ferme. La veille, elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Entre l'émotion du retour à Sword & Cross et ses appréhensions liées à la tablée hétéroclite du lendemain, elle n'avait pas réussi à trouver le repos.

Par chance, la matinée s'était déroulée sans incident. Jamais elle n'avait étreint son père aussi longtemps et aussi fort, puis elle l'avait informé qu'elle avait quelques camarades qui n'avaient nulle part où aller.

Cinq minutes plus tard, ils étaient tous en voiture.

Et les voilà qui déambulaient dans la maison d'enfance de Luce, parmi ses portraits à tous les âges ; ils regardaient par la même porte-fenêtre qu'elle, toutes ces choses qu'elle avait vues par-delà son bol de céréales, plus de dix années durant. C'était un peu irréel. Arriane se rendit dans la cuisine pour aider sa mère à fouetter de la crème tandis que Miles inondait son père de questions sur l'énorme télescope qu'il avait dans son bureau. Luce ressentit une certaine fierté de voir ses parents mettre tout le monde à l'aise.

Le son d'un klaxon la fit sursauter.

Elle s'assit sur le canapé un peu défoncé et souleva une latte du store. Dehors, un taxi rouge et blanc était arrêté devant la maison. Il crachait des gaz d'échappement dans l'air automnal. Les vitres étaient teintées, mais il ne pouvait s'agir que d'une seule personne.

Callie.

Une botte en cuir rouge surgit derrière la portière arrière pour se poser sur le bitume. Une seconde plus tard, le visage en forme de cœur de sa meilleure amie apparut. Elle avait le teint rose, ses cheveux auburn étaient plus courts et ses yeux bleu pâle pétillaient. Étrangement, elle ne cessait de regarder vers la voiture.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit Shelby en soulevant une autre latte du store pour voir dehors.

Roland se joignit à elles au moment où Daniel émergeait du taxi, aussitôt suivi de Cam, qui était assis à l'avant. Luce retint son souffle.

Les deux garçons arboraient un long manteau sombre, comme dans la scène qui se déroulait sur la plage. Leurs cheveux brillaient au soleil. L'espace d'un instant, Luce se rappela pourquoi elle avait été intriguée qu'ils se trouvent tous les deux à Sword & Cross. Ils étaient magnifiques. C'était indiscutable, époustouflant, surnaturel.

Mais que diable faisaient-ils là ?

— Pile à l'heure, murmura Roland.

— Qui les a invités ? s'enquit Shelby.

— C'est exactement ce que je me demandais, dit Luce. Elle ne put s'empêcher d'être impressionnée par Daniel, même si leurs relations étaient quelque peu tendues.

— Luce, ricana Roland face à son expression. Tu devrais aller ouvrir la porte, non ?

Le carillon retentit.

— C'est Callie ? demanda sa mère, depuis la cuisine, par dessus le bruit du mixeur.

— J'y vais ! lança Luce, le cœur serré.

Bien sûr, elle avait envie de retrouver Callie, mais son désir de voir Daniel dépassait sa joie de retrouver sa meilleure amie. Elle voulait le toucher, le serrer dans ses bras, sentir son parfum. Le présenter à ses parents.

En le voyant, ils comprendraient que Luce avait trouvé celui qui avait bouleversé sa vie.

Elle ouvrit la porte.

— Joyeux Thanksgiving ! s'exclama une voix traînante à l'accent du Sud.

Luce dut cligner les paupières pour croire au spectacle qui se déroulait sous ses yeux.

Gabbe, l'ange le plus beau et poli de Sword & Cross, se tenait sous le porche, vêtue d'une robe en mohair rose. Ses cheveux blonds tressés étaient relevés sur sa tête en un chignon sophistiqué. Elle avait un teint frais, lumineux, qui n'était pas sans rappeler celui de Francesca. Elle avait apporté un bouquet de glaïeuls blancs et un pot de crème glacée.

À côté d'elle se tenait le démon Molly Zane, avec ses cheveux blond décoloré aux racines brunes. Son jean déchiré était assorti à son vieux pull noir élimé, comme si elle respectait encore le code vestimentaire de Sword & Cross. Ses piercings au visage s'étaient multipliés depuis leur dernière rencontre. Elle tenait sous le bras une petite cocotte en fonte et fusillait Luce du regard.

Luce vit les autres remonter l'allée en courbe. Daniel portait la valise de Callie sur son épaule, mais c'était Cam qui l'escortait, en souriant, une main posée sur son avant-bras, et en bavardant avec elle.

Elle semblait ne pas savoir comment réagir : devait-elle se montrer un peu nerveuse ou totalement charmée ?

— On était dans le coin, expliqua Gabbe avec un large sourire, et elle tendit son bouquet à Luce. J'ai préparé un peu de glace à la vanille maison et Molly a apporté une mise en bouche.

— Crevettes à la diable, annonça Molly en soulevant le couvercle de sa cocotte.

Luce huma le fumet épicé et aillé.

— Une recette familiale, précisa Molly, qui reposa le couvercle.

Elle bouscula presque Luce pour entrer dans la maison et faillit heurter Shelby au passage.

— Excuse-toi, dirent-elles en chœur en se toisant d'un air soupçonneux.

— Génial, commenta Gabbe en embrassant Luce. Molly vient de se faire une amie.

Roland entraîna Gabbe dans la cuisine. Enfin, Luce put admirer Callie à loisir. Dès que leurs regards se croisèrent, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

L'impact du corps de Callie faillit lui couper le souffle. Elles s'étreignirent longuement, riant de joie, après cette longue séparation.

Enfin, Luce s'écarta à contrecœur et se tourna vers les deux garçons, restés en retrait. Comme toujours, Cam semblait maître de lui-même, élégant, séduisant.

Daniel, quant à lui, était mal à l'aise. À juste titre. Ils ne s'étaient pas reparlé depuis qu'elle avait embrassé Miles. Et voilà qu'ils se retrouvaient en compagnie de la meilleure amie de Luce et de l'ennemi devenu... peu importait ce que Cam était désormais pour lui.

Mais...

Daniel se trouvait dans la maison de Luce, avec ses parents.

Deviendraient-ils fous s'ils savaient qui il était vraiment ? Comment leur présenter le garçon qui était responsable de ces morts à répétition, qui l'attirait comme un aimant, un garçon impossible, fuyant, secret, voire méchant, dont elle ne comprenait pas l'amour et qui coopérait avec le diable et qui... S'il croyait que débarquer à l'improviste avec ce démon était une bonne idée... Il ne la connaissait peut-être pas si bien.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-elle sèchement. Elle ne pouvait parler à Daniel sans s'adresser aussi à Cam. Et elle ne pouvait parler à Cam sans avoir envie de lui donner une gifle.

Cam fut le premier à s'exprimer :

— Joyeux Thanksgiving à toi aussi ! Il paraît que ta maison est l'endroit où il faut être, aujourd'hui.

— Nous avons rencontré ton amie à l'aéroport, ajouta Daniel du ton neutre qu'il employait toujours quand Luce et lui n'étaient pas seuls.

Ce ton formel ne faisait qu'attiser l'envie de la jeune fille de se retrouver seule avec lui afin qu'ils puissent être eux-mêmes. Et qu'elle puisse l'attraper par les revers de son horrible manteau et le secouer comme un prunier pour obtenir des explications. Cette histoire durait depuis trop longtemps.

— On a discuté, on a partagé un taxi, poursuivit Cam en adressant un clin d'œil à Callie.

Celle-ci sourit à Luce :

— Et moi qui m'imaginai une petite réunion intime chez les Price. Mais c'est beaucoup mieux comme ça ! Je vais apprendre toutes les dernières nouvelles.

Luce sentit que son amie scrutait son visage en quête d'indices sur ce qui se passait, avec les deux garçons.

Ce repas promettait d'être un calvaire. Ce n'était pas du tout ce qui était prévu.

— À table ! s'exclama sa mère sur le seuil, arborant son vieux tablier à rayures vertes et blanches.

En voyant les nouveaux arrivants, elle se troubla :

— Luce ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Maman, fit Luce en désignant ses amis, voici Callie, et Cam, et...

Elle voulut poser la main sur Daniel pour indiquer à sa mère qu'il était différent des autres, que c'était lui. Et pour qu'il sache qu'elle l'aimait encore, que tout allait bien se passer entre eux. Mais elle n'y parvint pas. Elle resta plantée là :

— ... Daniel.

— Très bien, dit Doreen en dévisageant chacun d'eux. Soyez les bienvenus... Luce, chérie, je peux te parler une minute ?

Luce la rejoignit dans l'entrée en faisant signe à Callie qu'elle revenait tout de suite. Puis elle suivit sa mère le long du couloir sombre orné de ses photos d'enfance, vers la chambre chaleureuse de ses parents. Sa mère s'assit sur le dessus de lit blanc et croisa les bras :

— Tu as quelque chose à me dire ?

— Je suis désolée, maman, soupira la jeune fille en s'écroulant sur le lit.

— Je ne veux pas refuser un repas de Thanksgiving à qui que ce soit, mais il y a des limites, quand même ! Une voiture pleine de convives inattendus, ça suffit, non ?

— Je sais, tu as raison, admit Luce. Je ne les ai pas tous invités. Je ne comprends toujours pas pourquoi ils ont débarqué.

— Le problème, c'est que nous avons très peu de temps à passer ensemble. Nous sommes toujours ravis de rencontrer tes amis, assura Doreen en lui caressant les cheveux, mais nous préférons les moments partagés avec toi.

— Je sais que je t'impose beaucoup de choses, mais... Luce posa la joue dans la paume de sa mère.

— Il est spécial, dit-elle. Daniel... Je ne savais pas qu'il viendrait, mais, maintenant qu'il est là, j'ai besoin d'être un peu avec lui, et avec papa et toi, aussi. Tu y comprends quelque chose ?

— Daniel ? répéta sa mère. Le beau blond ? Vous êtes...

— On est amoureux.

Sans savoir pourquoi, Luce tremblait. Elle avait beau avoir des doutes sur sa relation avec Daniel, dire à sa mère qu'elle était amoureuse de Daniel donnait plus de vérité à son couple. Cet aveu lui rappelait que, en dépit de tout, elle l'aimait.

— Je vois, répondit Doreen en hochant la tête, ce qui ne faisait même pas remuer ses boucles figées. Eh bien, on ne peut pas mettre tous les autres dehors, quand même.

— Merci, maman.

— Tu peux remercier ton père, aussi. Chérie, la prochaine fois, préviens-nous, s'il te plaît. Si j'avais su que tu nous amènerais ton petit ami, je serais allée chercher ton album de photos de bébé dans le grenier.

Sur ces mots, elle l'embrassa sur la joue.

Dans le salon, Luce croisa d'abord Daniel.

— Je suis content que tu aies pu retrouver ta famille, finalement, dit-il.

— J'espère que tu ne lui en veux pas de m'avoir amené, intervint Cam sans la moindre trace de dédain dans la voix. Vous préféreriez sans doute que je ne sois pas là. (Il se tourna vers Daniel.) Un accord, c'est un accord.

— C'est sûr, répondit froidement Luce.

Le visage de Daniel n'exprimait rien. Puis sa mine s'assombrit. Miles venait d'apparaître :

— Euh... Ton père est sur le point de porter un toast.

Il avait les yeux rivés sur Luce, et cherchait à éviter le regard de Daniel.

— Ta mère demande où tu veux t'asseoir, reprit-il.

— Oh, peu importe. À côté de Callie, peut-être ?

Luce sentit monter la panique en pensant à tous les invités et à la nécessité de les garder séparés, dans la mesure du possible. Molly devait rester à l'écart de tout le monde.

— J'aurais dû faire un plan de table.

Roland et Arriane n'avaient guère mis de temps à placer une petite rallonge à l'extrémité de la table de la salle à manger, qui se prolongeait ainsi jusque dans le salon.

Quelqu'un avait ajouté une nappe blanc et or, et ses parents avaient même sorti leur vaisselle de mariage, sans oublier les chandelles. Très vite, Shelby et Miles apportèrent des plats de haricots verts et de purée de pommes de terre, tandis que Luce s'asseyait entre Callie et Arriane.

Leur petit repas intime de Thanksgiving réunissait en fin de compte douze convives : quatre humains, deux Néphilim, six anges déchus (trois du côté du bien, trois du côté du mal) et un chien déguisé en dinde, avec sa gamelle de restes sous la table.

Miles voulut s'installer juste en face de Luce, mais Daniel le foudroya du regard. Il se ravisa. Au moment où Daniel allait s'asseoir, Shelby se faufila à sa place. Affichant un sourire triomphal, Miles prit place à la gauche de Shelby, face à Callie, tandis que Daniel, un peu agacé, se retrouvait à sa droite, en face d'Arriane.

Luce reçut un coup de pied sous la table. Quelqu'un cherchait à attirer son attention, mais elle garda les yeux fixés sur son assiette.

Quand tout le monde fut assis, le père de Luce se leva, en bout de table, sa femme trônant à l'autre extrémité. Il tapota son verre de sa fourchette.

— Je suis connu pour mes discours, à cette période de l'année, déclara Harry en riant. C'est la première fois que nous nourrissons autant de jeunes affamés, alors je ne serai pas très long. Je remercie Doreen, ma tendre épouse, Luce, ma fille préférée, et vous tous, qui vous êtes joints à nous.

Il se tourna vers Luce d'un air plein de fierté :

— C'est merveilleux de te voir t'épanouir, devenir une superbe jeune fille entourée de nombreux amis. Nous espérons que vous reviendrez nous voir. Santé à tous ! Aux amis !

Luce se força à sourire en évitant les regards qu'échangeaient ses « amis ».

— Absolument ! lança Daniel pour rompre le silence pesant, en levant son verre. Que vaut la vie sans amis fiables, sur qui on peut compter ?

Miles le regarda à peine. Il plongea une cuillère de service dans la purée de pommes de terre et lâcha :

— Croyez-moi, il sait de quoi il parle !

Les Price étaient trop occupés à passer les plats pour remarquer le regard méchant que Daniel adressa à Miles.

Molly déposa des crevettes à la diable, auxquelles personne n'avait encore touché, dans l'assiette de Miles :

— Dis-moi stop quand tu en auras assez.

— Hé, Molly, garde-moi un peu de piquant, dit Cam en essayant de s'emparer de la cocotte. Miles, Roland m'a dit que tu avais fait des prouesses, à l'escrime, l'autre jour. Je parie que les filles étaient éblouies. (Il se pencha en avant.) Tu y étais, hein, Luce ?

Miles s'interrompit, sa fourchette en l'air. Ses grands yeux bleus semblaient se demander ce que cherchait Cam. Comment pouvait-il espérer entendre Luce dire que, oui, les filles étaient éblouies, elle-même y compris ?

— Roland a ajouté que Miles avait perdu, déclara posément Daniel en se coupant une part de farce.

À l'autre extrémité de la table, Gabbe apaisa la tension ambiante en ronronnant d'un air satisfait :

— Mon Dieu, madame Price, ces choux de Bruxelles sont paradisiaques. N'est-ce pas, Roland ?

— Oh oui ! admit Roland. Ils nous ramènent à des temps plus simples.

La mère de Luce se mit à réciter sa recette pendant que son mari évoquait les produits régionaux. Luce s'efforçait de profiter de ce moment rare en famille. Callie lui murmura que tout le monde semblait cool, surtout Arriane et Miles. Mais il y avait encore trop de convives à surveiller. Luce avait l'impression qu'elle devait s'attendre à tout moment à désamorcer une bombe.

Quelques minutes plus tard, en faisant passer pour la seconde fois la farce aux convives, la mère de Luce déclara :

— Tu sais, ton père et moi, on s’est rencontrés quand on avait à peu près votre âge.

Luce avait entendu cette histoire des centaines de fois.

— Il était quater back dans l’équipe du lycée d’Athens, dit Doreen en adressant un clin d’œil à Miles. Déjà, à l’époque, les sportifs séduisaient toutes les filles.

— Eh oui ! Les Trojans étaient en tête du classement, cette année-là, raconta le père de Luce en riant, avant de lancer son leitmotiv : il fallait que je montre à Doreen que je n’étais pas aussi brutal, en dehors du terrain.

— Je trouve que c’est merveilleux d’être un couple aussi uni que vous deux, déclara Miles en prenant un petit pain maison, spécialité de Doreen. Luce a de la chance d’avoir des parents aussi sincères et honnêtes avec elle qu’entre eux.

Doreen était aux anges.

Avant qu’elle puisse répondre, Daniel intervint :

— L’amour, ce n’est pas que ça, Miles. Ne pensez-vous pas, monsieur Price, qu’une véritable relation n’est pas qu’une partie de plaisir ? Qu’il faut faire des concessions ?

— Bien sûr, bien sûr, répondit Harry en se tapotant les lèvres avec sa serviette. Sinon, pourquoi dirait-on que le mariage est un engagement ? Certes, il y a des hauts et des bas. C’est la vie.

— Bien dit, monsieur Price, déclara Roland, dont le visage juvénile n’était pas dénué de sentimentalité. Dieu sait si j’en ai connu, des hauts et des bas.

— Allez, intervint Callie à la grande surprise de Luce. La pauvre Callie se fiait aux apparences...

— À vous entendre, tout cela est si pesant, dit-elle.

— Callie a raison, fit la mère de Luce. Vous, les jeunes, vous êtes pleins d’espoir. Vous devriez vous amuser !

S’amuser. Quel était l’objectif, désormais ? S’amuser était-il même possible, pour Luce ? Elle observa Miles, qui souriait.

— Je m’amuse, ajouta-t-il.

Pour Luce, cela faisait toute la différence. En balayant l’assemblée du regard, elle se rendit compte qu’elle passait un bon moment, elle aussi. Roland tendit avec emphase une crevette à Molly, qui éclata de rire pour la première fois depuis la nuit des temps.

Cam s’efforça d’être attentionné envers Callie en lui proposant de beurrer son petit pain. Elle déclina en haussant les sourcils et en secouant la tête un peu timidement. Shelby dévorait à belles dents. Quelqu’un continuait de faire du pied à Luce, sous la table. Elle croisa le regard violet de Daniel, qui cligna de l’œil. Elle en fut toute retournée.

Cette assemblée avait quelque chose d’unique. C’était le Thanksgiving le plus animé qu’ils aient connu depuis la mort de la grand-mère de Luce. Depuis que les Price avaient cessé de se rendre en Louisiane. Telle était sa famille, désormais : ces gens, ces anges, ces démons, et Dieu savait quoi

encore. Pour le meilleur ou pour le pire, compliquée, traîtresse, pleine d'imprévus, et même de joies parfois. Comme l'avait dit son père : c'était la vie.

Et, pour une fille qui possédait quelque expérience de la mort, Luce se réjouissait soudain d'être en vie.

— Eh bien, ça me suffit ! annonça Shelby quelque temps plus tard. J'ai assez mangé, je veux dire. Tout le monde a fini ? Allez, on débarrasse (Elle siffla et fit un geste circulaire.) Je suis impatiente de retourner dans ce lycée d'éducation surveillée que nous fréquentons tous...

— Je t'aide à débarrasser, dit Gabbe en se levant d'un bond.

Elle entreprit d'empiler les assiettes en entraînant la récalcitrante Molly à la cuisine.

La mère de Luce lançait toujours quelques regards à la dérobée à ses invités en s'efforçant de les voir à travers les yeux de sa fille. C'était impossible. Elle s'était précipitée sur le cas de Daniel et ne cessait d'observer les deux adolescents. Luce voulait avoir une chance de montrer à sa mère que sa relation avec Daniel était solide et extraordinaire, mais il y avait trop de monde. Tout ce qui aurait dû sembler facile était pénible.

Andrew cessa de mordiller les plumes de son déguisement de dinde, et se mit à japper devant la porte. Harry se leva et saisit la laisse du chien.

— Quelqu'un a envie d'une petite promenade digestive, annonça-t-il.

Doreen se leva à son tour. Luce suivit son père dans l'entrée et l'aida à enfiler son caban. Elle lui tendit son écharpe.

— Merci d'avoir été aussi cool, ce soir, leur dit-elle. Nous ferons la vaisselle pendant votre balade.

— On est fiers de toi, Luce, répéta sa mère. Quoi qu'il arrive, ne l'oublie pas.

— J'aime bien ce Miles, commenta son père en attachant la laisse au collier d'Andrew.

— Et Daniel est... remarquable, lança Doreen à son mari d'un ton impérieux.

Luce rougit et regarda vers la table. Puis elle lança à ses parents un regard de reproche qui signifiait « ne me faites pas honte ! ».

— Allez, bonne promenade ! Et prenez votre temps ! Luce leur ouvrit la porte et les regarda s'éloigner dans la nuit. Le chien tirait sur sa laisse au point de s'étrangler. Une bouffée d'air frais s'engouffra dans la chaleur de la maison pleine. Avant que ses parents ne disparaissent au bout de la rue, Luce crut voir comme un éclair. On aurait dit une aile.

— Tu as vu ça ? demanda-t-elle, sans savoir vraiment à qui elle s'adressait.

— Quoi ? fit son père en se retournant.

Il semblait si épanoui et heureux que Luce en eut le cœur brisé.

— Rien, répondit-elle avec un sourire forcé, en refermant la porte.

Elle sentait une présence juste derrière elle. Daniel.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

Son ton était glacial, dénué de colère, mais apeuré. Elle le regarda et chercha à prendre ses mains dans les siennes, mais il s'était détourné.

— Cam, appela-t-il. Prends ton arc !

À l'autre extrémité de la pièce, Cam leva vivement la tête :

— Déjà ?

Dehors, un sifflement le fit taire. Il s'éloigna de la fenêtre et glissa la main sous sa veste. En voyant un éclair argenté, Luce se souvint des flèches qu'il avait prises à la Bannie.

— Préviens les autres ! ordonna Daniel avant de se tourner vers Luce.

Il entrouvrit les lèvres. Devant son expression désespérée, elle crut qu'il allait l'embrasser.

— Vous avez un abri anti-tempête ? demanda-t-il simplement.

— Dis-moi ce qui se passe, répondit-elle.

Elle entendait de l'eau couler dans la cuisine. Arriane et Gabbe chantaient en chœur *Heart and Soul* avec Callie, en faisant la vaisselle. Molly et Roland débarrassaient la table avec entrain. Soudain, Luce comprit que ce repas de Thanksgiving n'était qu'une comédie. Une couverture. Mais elle ignorait ce que cela cachait.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda Miles en s'approchant d'elle.

— Rien qui te regarde, répondit Cam d'un ton impérieux mais sans impolitesse. Molly, Roland !

Molly posa sa pile de vaisselle.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? lança-t-elle.

Ce fut Daniel qui répondit, s'adressant à Molly comme s'ils se retrouvaient soudain dans le même camp :

— Préviens les autres et trouve des boucliers. Ils seront armés.

— Qui ? demanda Luce. Les Bannis ? Daniel la dévisagea.

— Ils n'auraient jamais dû nous trouver, ce soir, déclara-t-il, la mine grave. Nous savions qu'il y avait un risque, mais je ne voulais pas que cela se passe ici. Je suis désolé...

— Daniel, coupa Cam, tout ce qui compte, maintenant, c'est de riposter.

Un choc puissant ébranla la maison. D'instinct, Cam et Daniel se précipitèrent vers la porte d'entrée, mais Luce secoua la tête.

— Porte du fond, murmura-t-elle. Dans la cuisine.

Ils écoutèrent le grincement de la porte du fond qui s'ouvrait, puis un long cri perçant retentit.

— Callie !

Luce traversa le salon en trombe. Elle tremblait en imaginant la scène à laquelle son amie assistait. Si Luce avait su que les Bannis se présenteraient, elle n'aurait pas laissé Callie venir. Jamais elle ne serait rentrée chez ses parents. S'il lui arrivait quelque chose, Luce ne se le pardonnerait jamais.

En franchissant le seuil, Luce vit Callie, protégée par la frêle silhouette de Gabbe. Elle allait bien, du moins pour l'instant. Luce poussa un soupir.

Elle s'écroula presque contre le mur de muscles que formaient Daniel, Cam, Miles et Roland derrière elle.

Arriane se tenait sur le pas de la porte, brandissant une énorme planche à découper, prête à frapper quelqu'un que Luce ne discernait pas encore très bien.

— Bonsoir, fit une voix masculine guindée.

Dès qu'Arriane abaissa son arme de fortune, Luce découvrit un garçon élancé, vêtu d'un imper marron. Très pâle, il avait un long visage étroit et un nez fort. Luce lui trouva un air familier, avec ses cheveux d'un blond très clair, et ses yeux blancs et vides.

Un Banni.

Oui, Luce l'avait déjà vu ailleurs.

— Phil ? s'exclama Shelby. Qu'est-ce que tu fais là ? Qu'est-ce que tu as aux yeux ? Ils sont tout...

Daniel se tourna vers Shelby :

— Tu connais ce Banni ?

— Un Banni ? répéta Shelby d'une voix brisée. Ce n'est pas un... C'est mon crétin de... Il...

— Il s'est servi de toi, déclara Roland, comme s'il détenait des informations exclusives. J'aurais dû m'en douter. J'aurais dû m'en rendre compte.

— Loupé, intervint le Banni avec un calme inquiétant. D'une poche intérieure de son imper, il sortit un arc argenté, et d'une autre une flèche, qu'il encocha aussitôt. Il visa Roland, puis les autres, tour à tour.

— Veuillez excuser cette intrusion, dit-il. Je viens chercher Lucinda.

Daniel s'avança vers lui.

— Tu ne viens chercher personne, déclara-t-il. Tout ce que tu trouveras ici, c'est une mort rapide, à moins que tu ne partes tout de suite.

— Désolé, c'est impossible, répondit le garçon, bandant toujours son arc d'un bras puissant. Nous n'avons pas eu le temps de nous préparer pour cette restitution bénie. Nous ne partirons pas les mains vides.

— Comment as-tu pu, Phil ? geignit Shelby en se tournant vers Luce. Je ne savais pas... Franchement, je ne savais pas ! Je croyais juste que c'était un taré.

Il esquissa un rictus. Ses affreux yeux blancs et vides étaient cauchemardesques.

— Livrez-la-nous sans violence, sinon aucun de vous ne sera épargné.

Cam éclata alors d'un rire tonitruant qui secoua la cuisine. Le Banni parut mal à l'aise.

— Nous ? Où est ton armée ? demanda Cam. Je crois que tu es le premier Banni que je rencontre qui ait le sens de l'humour. (Il scruta la cuisine encombrée.) Et si on réglait ça dehors, tous les deux ? Finissons-en...

— Volontiers, répondit le garçon avec un sourire pincé sur ses lèvres pâles.

Cam roula les épaules comme pour détendre ses muscles. À la jointure de ses omoplates, une immense paire d'ailes dorées traversa le cachemire de son pull gris. Elles se déployèrent derrière lui, emplissant presque la cuisine.

Les ailes de Cam étaient si lumineuses que leurs mouvements étaient aveuglants.

— Dieu du ciel, murmura Callie.

— On peut dire ça, commenta Arriane tandis que Cam repliait ses ailes pour croiser le Banni et sortir dans le jardin. Luce t'expliquera, c'est sûr !

Les ailes de Roland s'étendirent avec le bruissement d'une nuée d'oiseaux prenant son envol. La lumière de la cuisine soulignait leurs marbrures dorées et noires tandis qu'il suivait Cam dehors. Molly et Arriane leur emboîtèrent le pas en se bousculant. Les ailes irisées d'Arriane devancèrent celles de Molly, plus duveteuses, aux tons bronze, créant de petites étincelles, tandis qu'elles se ruaient vers l'extérieur. Vint ensuite Gabbe, dont les ailes blanches et mousseuses s'ouvrirent avec la grâce d'un papillon, mais à une vitesse telle qu'un courant d'air au parfum fleuri traversa la pièce.

Daniel prit les mains de Luce dans les siennes. Puis il ferma les yeux, inspira profondément, et déploya à son tour ses immenses ailes blanches. Elles auraient pu occuper toute la cuisine, mais Daniel les rétracta un peu.

Elles chatoyaient et luisaient magnifiquement. Luce les toucha des deux mains. Elles étaient chaudes, lisses et satinées sur les contours, pleines d'énergie à l'intérieur. Elle sentait leur force se propager dans le corps de Daniel, jusqu'à elle. Elle se sentit très proche de lui, en cet instant. Elle le comprenait parfaitement, comme s'ils n'étaient plus qu'un.

Ne t'inquiète pas. Tout va bien se passer. Je veillerai toujours sur toi.

Mais à voix haute il déclara :

— Reste en sécurité. Reste ici.

— Non, l'implora-t-elle. Daniel...

— Je serai bientôt de retour.

Sur ces mots, il s'envola par la porte ouverte.

Restés seuls à l'intérieur, les non-anges se regroupèrent. Miles, appuyé à la porte, regardait au dehors. Shelby se tenait la tête entre les mains. Le visage de Callie était pâle comme un linge.

Luce prit la main de son amie :

— Je crois que j'ai deux ou trois choses à t'expliquer.

— Qui est ce garçon armé d'un arc et d'une flèche ? murmura, Callie, agrippant la main de Luce. Et toi, qui es-tu ?

— Moi ? Je suis simplement... moi, répondit-elle en réprimant un frisson. Enfin, je crois.

— Luce, dit alors Shelby en ravalant ses larmes. Je me sens si bête... Je te jure que je ne savais pas. Ce que je lui ai dit... Je me défoulais, c'est tout. Il me posait sans cesse des questions sur toi et il m'écoutait. Alors j'ai... Je n'avais aucune idée de qui il était vraiment. Sinon, je n'aurais jamais, jamais...

— Je te crois, assura Luce.

Elle rejoignit Miles près de la fenêtre et observa la petite terrasse en bois que son père avait construite, des années plus tôt.

— D'après toi, qu'est-ce qu'il veut ?

Des feuilles mortes étaient entassées dans un coin du jardin. Il flottait une odeur de feu de bois. Au loin, une sirène retentit.

Au pied des trois marches de la terrasse, Daniel, Cam, Arriane, Roland et Gabbe étaient alignés face à la clôture.

« Non, pas la clôture », songea Luce. Il s'agissait d'une foule de Bannis au garde-à-vous, visant les anges de leurs arcs. Le Banni blond n'était donc pas seul. Il avait réuni une véritable armée.

Luce dut s'appuyer contre le plan de travail pour ne pas vaciller. À part Cam, les anges étaient désarmés, et elle avait déjà été témoin des effets de ces flèches d'argent.

— Luce, arrête ! lança Miles tandis qu'elle se ruait à l'extérieur.

Même dans la pénombre, Luce vit que les Bannis partageaient le même aspect neutre, sans expression. Il y avait autant de filles que de garçons, tous très pâles et vêtus d'un imper marron. Les garçons avaient les cheveux blonds et courts, et les filles arboraient une queue de cheval presque blanche. Leurs ailes étaient déployées dans leur dos. Elles étaient en très mauvais état, en lambeaux, déchirées et sales. Rien à voir avec les sublimes ailes de Daniel ou de Cam, ou de tout autre ange ou démon qu'elle connaissait. Ainsi rassemblés avec leurs étranges yeux vides, leurs têtes tournées dans différentes directions, les Bannis constituaient une armée cauchemardesque.

En remarquant sa présence sur la terrasse, Daniel recula et prit les mains de Luce dans les siennes. Son visage parfait exprimait une peur intense :

— Je t'avais dit de rester à l'intérieur.

— Non, murmura-t-elle. Je refuse de rester enfermée pendant que vous vous battez. Je ne peux pas continuer à regarder les gens mourir autour de moi sans raison.

— Sans raison ? Écoute, on en reparlera. Il guettait les Bannis, près de la clôture.

La jeune fille crispa rageusement les poings :

— Daniel...

— Ta vie est trop précieuse pour être gaspillée dans un accès de mauvaise humeur. Rentre, tout de suite !

Un cri strident s'éleva au milieu du jardin. La première rangée de dix Bannis visa les anges et décocha ses flèches. Luce releva la tête juste à temps pour voir quelqu'un sauter du toit.

Molly.

Elle vola vers le sol telle une tache sombre, brandissant deux râteaux qu'elle faisait tournoyer comme des bâtons de majorette.

Les Bannis l'entendirent, mais ne la virent pas arriver. Les râteaux de Molly tournoyèrent, fauchant les flèches tels des épis de blé dans un champ. Elle retomba sur ses pieds chaussés de bottes noires de combat. Les flèches d'argent roulèrent à terre, aussi inoffensives que des brindilles, en apparence. Mais Luce n'était pas dupe.

— Maintenant, pas de pitié ! cria Phil, le Banni.

— Fais-la rentrer et prépare les tirs d'étoiles filantes ! cria Cam à Daniel en montant sur la balustrade pour sortir son arc.

Il décocha trois tirs rapprochés, trois rais de lumière. Les Bannis virent avec effroi trois des leurs être réduits en poussière.

À la vitesse de l'éclair, Arriane et Roland parcoururent le jardin pour ramasser des flèches.

Une deuxième ligne de Bannis s'apprêtait à lancer une nouvelle offensive. Au moment où ils allaient tirer, Gabbe bondit sur la balustrade :

— Voyons...

D'un air féroce, elle pointa l'extrémité de son aile droite vers le sol, sous les Bannis.

La pelouse se mit à trembler, puis une tranchée d'un mètre de large s'ouvrit, de la longueur du jardin.

Le trou noir engloutit au moins une vingtaine de Bannis, qui tombaient en hurlant.

Dieu seul savait où leur chute vertigineuse les précipitait. Derrière eux, les autres Bannis pilèrent au bord du précipice surgi de nulle part. Ils remuèrent la tête en tous sens comme si leurs yeux aveugles cherchaient à déterminer ce qui venait de se passer. Plusieurs vacillèrent et tombèrent.

Leurs plaintes s'éteignirent, puis ce fut le silence. Quelques instants plus tard, la terre grinça comme un gond rouillé et se referma.

Gabbe baissa ses ailes duveteuses avec la plus grande élégance et s'épongea le front : – Voilà qui devrait nous aider.

Puis une nouvelle pluie de pointes d'argent tomba du ciel. L'une d'elles s'enfonça dans la première marche de la terrasse, aux pieds de Luce. Daniel arracha la flèche du bois et la projeta vivement, droit dans le front d'un Banni qui avançait sur eux.

Il y eut un éclair lumineux, comme un flash. Le garçon n'eut même pas le temps de crier sous l'impact. Il s'évanouit aussitôt dans l'air.

Daniel toucha Luce. De toute évidence, il avait peine à croire qu'elle soit toujours en vie.

Près d'elle, Callie retenait son souffle :

— Ce type vient vraiment de...

— Oui, confirma Luce.

— Ne fais pas ça, Luce ! lui intima Daniel. Ne m'oblige pas à te traîner de force dans la cuisine. Il faut que tu dégages d'ici, et vite.

Luce dut se rendre à la raison. Elle se retourna vers la maison et prit la main de Callie. Par la porte de la cuisine, elle vit qu'ils étaient trois. *Dans sa maison*. Et ils la visaient de leurs flèches d'argent.

— Non ! hurla Daniel en se précipitant pour la protéger. Shelby surgit sur la terrasse en refermant la porte derrière elle.

Trois impacts distincts de flèches frappèrent l'autre côté du battant.

— Hé, elle est hors jeu ! lança Cam en la désignant brièvement, avant de planter une flèche dans le crâne d'une Bannie.

— Très bien, on change de plan, marmonna Daniel. Mettez-vous à l'abri. Tous !

Il s'adressait à Callie et à Shelby et, pour la première fois de la soirée, à Miles. Puis il saisit Luce par les bras.

— Reste à distance des tirs d'étoiles, l'implora-t-il. Promets-le-moi.

Et il l'embrassa fougueusement, avant de les pousser tous contre le mur de la maison.

Les nombreuses ailes d'anges brillaient tant que Luce, Shelby et Miles durent se protéger les yeux. Ils s'accroupirent et rampèrent le long de la terrasse, parmi les ombres de la balustrade. Luce entraîna les autres vers le jardin latéral. Il devait bien y avoir un abri quelque part...

D'autres Bannis surgirent de la pénombre. Ils apparurent dans les hautes branches des arbres ou sortirent des massifs de fleurs et de derrière la vieille balançoire dévorée par les termites avec laquelle Luce jouait dans son enfance. Leurs flèches scintillaient au clair de lune.

Cam était le seul à posséder un arc. Il comptait avec soin le nombre de Bannis qu'il éliminait. Il décochait ses flèches à un rythme infernal et frappait en plein cœur avec une précision redoutable. Hélas, pour chaque Banni qui disparaissait, un autre surgissait à sa place.

Quand il se trouva à court de flèches, il souleva la table de pique-nique en bois et la brandit d'un bras devant lui en guise de bouclier. Les volées de flèches ricochèrent sur le plateau avant de retomber à ses pieds. Il se contenta de les ramasser avant de bander son arc et de tirer de nouveau.

Les autres durent redoubler de créativité.

Roland agita ses ailes dorées avec une telle puissance que les pointes argentées repartirent dans la direction opposée, abattant plusieurs Bannis à la fois. Molly chargea encore et encore, agitant ses râdeaux tel un samouraï ses sabres.

Arriane ôta la balançoire de l'arbre et utilisa la corde comme un lasso pour détourner les flèches vers la clôture, tandis que Gabbe se précipitait pour les ramasser. Elle tournoyait comme un derviche pour tuer tout Banni qui se risquait trop près, affichant un large sourire chaque fois que les projectiles leur transperçaient la peau.

Daniel avait réquisitionné les vieux fers à cheval rouillés accrochés sous le porche. Il les lança en direction de l'ennemi, et en renversa jusqu'à trois d'un seul coup, car le fer rebondissait sur leurs têtes.

Puis il se jetait sur eux, les dépouillait de leurs étoiles filantes et leur plantait les flèches dans le cœur à mains nues.

De la terrasse, Luce fit signe aux trois autres de la suivre jusqu'à la remise. Ils roulèrent sur la pelouse, sous la balustrade, et coururent vers la cabane.

Non loin de l'entrée, Luce perçut un sifflement. Callie poussa un cri de douleur.

— Callie ! s'exclama Luce.

Mais son amie était toujours là. Elle se frottait l'épaule, là où une flèche l'avait égratignée. Heureusement, elle était indemne.

— Ça pique, ce truc !

— Comment as-tu... ? s'enquit Luce en lui tendant la main. Callie secoua la tête.

— Baissez-vous ! ordonna Shelby.

Luce s'agenouilla, entraînant les autres avec elle dans la remise. Se frayant un chemin parmi les outils de jardin, la tondeuse et le matériel de sport, Shelby rampa jusqu'à Luce. Ses yeux étaient fiévreux et sa lèvre inférieure frémissait.

— Je n'arrive pas à réaliser ce qui se passe, murmura-t-elle en agrippant le bras de Luce. Si tu savais comme je regrette... Tout est de ma faute.

— Ce n'est pas de ta faute, lui assura Luce.

Shelby ignorait qui était vraiment Phil et ce qu'il attendait d'elle. Pas plus qu'elle ne savait ce que cette nuit allait engendrer. Luce connaissait le fardeau de la culpabilité, même quand il était incompréhensible. Elle ne souhaitait cette souffrance à personne, surtout pas à son amie.

— Où est-il ? demanda cette dernière. Je pourrais le tuer, ce monstre ! Quel taré !

Luce la retint :

— Ne sors pas. C'est trop dangereux !

— Je ne saisis pas, dit Callie. Qui pourrait te vouloir du mal ?

Miles apparut à l'entrée de la remise, éclairé par la lune. Il portait au-dessus de la tête un kayak de Harry.

— Personne ne fera de mal à Luce, assura-t-il en sortant au cœur de la bataille.

— Miles ! cria Luce. Reviens...

Elle allait le suivre, mais elle se figea aussitôt en le voyant projeter le kayak droit sur un Banni. Sur Phil.

Ses yeux vides s'écarquillèrent, et il gémit avant de choir dans l'herbe. Cloué à terre, impuissant, il agita désespérément ses ailes.

L'espace d'un instant, Miles parut fier de lui. Luce eut une bouffée d'espoir, mais une Bannie de petite taille s'approcha, la tête penchée, comme un chien guettant un sifflement. Elle leva son arc et visa la poitrine de Miles.

— Pas de pitié, énonça-t-elle froidement.

Miles, le garçon le plus gentil et le plus innocent du monde, était sans défense contre cette fille impitoyable.

— Stop ! hurla Luce, le cœur battant à tout rompre.

La bataille faisait rage autour d'elle, mais elle ne voyait plus que cette flèche pointée droit sur le torse de Miles, sur le point de tuer un ami de plus.

La Bannie inclina la tête. Ses yeux vides se posèrent sur Luce, puis s'écarquillèrent légèrement, comme si elle pouvait voir l'âme de Luce qui se consumait, selon les termes d'Arriane.

— Ne le tue pas ! l'implora Luce, en larmes, tendant les bras en signe de reddition. C'est moi que vous voulez.

XIX. LA TRÊVE EST ROMPUE

La Bannie baissa son arc, dont la corde se détendit avec un claquement, comme la trappe d'un grenier qui s'ouvre. Son visage était aussi calme que les eaux sages d'un étang. Elle était de la même taille que Luce, avec le teint clair, limpide, des lèvres pâles et des fossettes.

— Si tu veux que ce garçon survive, dit-elle d'une voix morne, je cède.

Autour d'eux, les autres avaient cessé le combat. La corde de la balançoire s'immobilisa, heurtant le coin de la clôture. Roland ralentit le battement de ses ailes et se posa sur le sol.

Un silence sépulcral tomba soudain sur cette scène d'apocalypse.

Luce sentait le poids de tous les regards rivés sur elle : Callie, Miles, Shelby, Daniel, Arriane et Gabbe, Cam, Roland et Molly. Même ceux des Bannis. Mais elle ne parvenait pas à détacher le sien de la fille aux yeux vides et blancs.

— Tu l'épargnes... uniquement parce que je te le demande ? demanda Luce, si abasourdie qu'elle rit nerveusement. Je croyais que tu voulais me tuer.

— Te tuer ? Toi ? répondit la fille d'une voix plus aiguë, trahissant sa surprise. Pas du tout. Nous sommes prêts à mourir pour toi. Nous voulons que tu te rallies à nous. Tu es notre dernier espoir. Notre droit d'entrée.

— D'entrée ? répéta Miles, exprimant la pensée de Luce, trop étonnée pour parler. Où ça ?

— Au Paradis, dit la fille en rivant sur Luce ses yeux morts. Tu constitues le prix.

— Non, répondit Luce en secouant la tête.

Mais les paroles de la fille résonnèrent dans son esprit. Elle se sentit si vide que c'en était presque insupportable. *L'entrée au Paradis. Le prix.*

Luce ne comprenait pas. Si les Bannis l'emmenaient, que feraient-ils ? Se serviraient-ils d'elle comme monnaie d'échange ? Cette fille ne voyait même pas Luce, elle ne pouvait pas la reconnaître. Or, si Luce avait appris une chose, à Shoreline, c'était que personne ne parvenait à conserver les mythes intacts. Ils étaient trop anciens, trop complexes. Tout le monde savait qu'il existait une histoire dans laquelle Luce avait été impliquée, mais nul ne semblait s'en souvenir.

— Ne l'écoute pas, Luce. C'est un monstre.

Les ailes de Daniel tremblaient. Il avait l'air de craindre qu'elle soit tentée de partir. Les épaules de Luce la démangeaient, un picotement brûlant localisé.

— Lucinda ? lança la Bannie.

— Attends une minute, répondit Luce avant de se tourner vers Daniel. Je veux savoir ce que c'est

que cette trêve. Et ne me raconte pas que ce n'est rien ou que tu ne peux pas m'expliquer. J'exige la vérité. Tu me la dois.

— Tu as raison, admit Daniel, à sa grande surprise.

Il ne cessait d'observer la Bannie à la dérobée, comme si elle risquait d'emporter Luce par l'esprit à tout moment.

— Cam et moi avons rédigé cette trêve et décidé de baisser les armes pendant dix-huit jours. Tous les anges et démons. Nous nous sommes alliés pour traquer d'autres ennemis. Comme eux ! lança-t-il en désignant les Bannis.

— Mais pourquoi ?

— À cause de toi. Parce que tu avais besoin de temps. Nous n'avons peut-être pas le même objectif final, mais, pour l'heure, Cam, moi et toute notre famille opérons en tant qu'alliés. Nous avons une priorité commune.

La vision que Luce avait eue dans l'Annonciateur, cette scène atroce de Cam et Daniel œuvrant ensemble... Était-elle acceptable maintenant qu'elle en comprenait la raison : lui accorder du temps, à elle ?

— Tu n'as jamais vraiment respecté cette trêve, cracha Cam à Daniel. À quoi bon conclure une trêve si on ne la respecte pas ?

— Toi non plus, protesta Luce à l'adresse de Cam. Tu étais dans la forêt, en dehors de Shoreline.

— Je te protégeais ! s'insurgea celui-ci. Je ne t'emmenais pas en promenade au clair de lune !

Luce se tourna vers Arriane :

— Quand ce sera terminé, cela signifie-t-il que... Cam sera de nouveau notre ennemi ? Et Roland aussi ? Cela n'a pas de sens...

— Tu n'as qu'un mot à dire, Lucinda, déclara la Bannie, et je t'emmène loin d'ici.

— Où ça ? demanda Luce.

Il y avait quelque chose de tentant à partir comme ça, loin de cette souffrance, de cette guerre et de cette confusion.

— Ne fais rien que tu puisses regretter, Luce, prévint Cam.

C'était étrange, il paraissait incarner la voix de la raison, à côté d'elle. Daniel, lui, semblait pétrifié.

Pour la première fois depuis qu'elle était sortie de la remise, Luce regarda autour d'elle. Le combat ayant cessé, le jardin était couvert de la même couche de poussière que le cimetière de Sword & Cross. Si le groupe d'anges était intact, les Bannis avaient perdu presque toute leur armée. Dix d'entre eux se tenaient à distance, presque en observateurs. Ils avaient baissé leurs arcs.

La Bannie attendait toujours la réponse de Luce. Ses yeux brillaient dans la nuit, et elle recula peu à peu tandis que les anges s'approchaient. À l'approche de Cam, la fille leva lentement son arc pour

viser son cœur. Luce le vit se crispier.

— Ne va pas avec les Bannis, lui ordonna-t-il. Surtout pas ce soir.

— Ne lui dis pas ce qu'elle a à faire ou non, intervint Shelby. Je ne souhaite pas qu'elle suive ces monstres albinos, mais il faut arrêter de la traiter comme un bébé. Il faut la laisser agir à sa guise, pour une fois. Ça suffit comme ça !

Sa voix résonna dans le jardin et fit sursauter la Bannie, qui pointa son arme sur Shelby.

Luce retint son souffle. La flèche d'argent frémit entre les mains de la Bannie. Elle tira sur la corde de son arc.

Avant qu'elle puisse la relâcher, ses yeux s'écarquillèrent, son arc lui tomba des mains, puis son corps disparut dans un éclat de lumière grise.

Cinquante centimètres derrière l'endroit où se trouvait la Bannie, Molly se redressa. C'était elle qui avait abattu la fille dans le dos.

— Quoi ? lança Molly à la ronde. Je l'aime bien, cette Néphilim. Elle me rappelle quelqu'un.

Elle fit un signe en direction de Shelby.

— Merci, déclara cette dernière. Sincèrement. C'était cool.

Molly haussa les épaules sans remarquer qu'on s'approchait par-derrière. Le Banni que Miles avait abattu avec le kayak. Phil.

Il brandit le kayak derrière lui, comme s'il s'agissait d'une batte de baseball, et frappa Molly, qui vola à travers la pelouse. Lâchant son arme de fortune, le Banni sortit une flèche brillante de sous son imper.

Ses yeux morts étaient la seule partie sans expression de son visage. Le reste de sa personne était l'incarnation d'une extrême férocité. Sa peau blanche semblait tendue sur son crâne osseux. Ses mains ressemblaient à des griffes. Le garçon pâle et bizarre mais plutôt mignon s'était soudain mû en un véritable monstre. Il visa Luce.

— Cela fait des semaines que j'attends ma chance. Je me montrerai plus persuasif que ma sœur, grommela-t-il. Tu dois venir avec nous.

De part et d'autre de Luce, les arcs argentés se dressèrent d'un bloc. Cam sortit le sien de sous son manteau et Daniel en ramassa un, par terre. Phil esquissa un sourire sinistre.

— Dois-je tuer ton amoureux pour que tu me suives ? demanda-t-il en visant Daniel. Ou bien dois-je tuer tout le monde ?

Luce fixa la flèche d'argent, pointée à moins de trois mètres de la poitrine de Daniel. Aucune chance pour que Phil manque sa cible. Elle avait vu les flèches abattre une dizaine d'anges, ce soir, avec cet éclair de lumière étrange. Mais elle avait aussi vu une flèche glisser sur la peau de Callie, comme si elle n'était qu'un vulgaire bâton.

« Ces flèches d'argent tuent les anges, se rappela-t-elle soudain, et non les humains. »

— Je ne te laisserai pas lui faire du mal. Tes flèches ne peuvent m’atteindre, déclara-t-elle en se plaçant devant Daniel.

Daniel émit un son étrange entre rire et sanglot. Les yeux écarquillés, elle se tourna vers lui. Il semblait effrayé, et coupable.

Elle pensa à leur conversation, sous le pêcher, à Sword & Cross, la première fois qu’il avait parlé de ses réincarnations. Elle se rappelait s’être assise avec lui, sur la plage, à Mendocino, lorsqu’il évoquait sa place au Paradis, avant elle. Quel effort cela avait été de l’amener à se confier sur cette époque lointaine ! Or elle sentait toujours qu’il y avait autre chose. Il fallait qu’il y ait autre chose !

Un claquement de corde la rappela à l’ordre. Le Banni bandait son arc, visant Miles, cette fois.

— Assez discuté, dit-il. Je vais abattre tes amis un par un jusqu’à ce que tu te rendes.

Un éclair brillant, un tourbillon coloré, puis un film étourdissant de ses vies défila devant les yeux de Luce. Sa mère, son père, Andrew. Ses parents du mont Shasta. Vera faisant du patin à glace sur l’étang gelé. La fille qu’elle avait été, nageant sous la cascade, en maillot de bain jaune. D’autres villes, d’autres maisons, d’autres temps qu’elle n’identifiait pas encore. Le visage de Daniel sous divers angles, dans un millier de lumières différentes. Et les feux successifs, se répétant à l’infini.

Abasourdie, elle recouvra ses esprits. Les Bannis approchaient, groupés, murmurant à Phil, qui ne cessait de les repousser d’un geste nerveux. Il s’efforçait de se concentrer sur Luce. La tension était à son comble.

Miles la fixait. Etrangement, il n’était pas terrifié. Il l’observait avec une telle intensité que son regard semblait la secouer jusqu’à la moelle. Luce eut un vertige. Sa vision se troubla. Vint ensuite la sensation étrange qu’on lui ôtait quelque chose, comme une enveloppe qu’on décollait de sa peau.

— Ne tirez pas ! lança une voix. Je me rends.

C’était un son creux, désincarné. Luce n’avait pas vraiment prononcé ces paroles. Elle se figea soudain face à la scène qui se déroulait sous ses yeux.

Une autre Luce se tenait derrière le Banni et lui tapotait l’épaule.

Mais ce n’était pas une vision d’une vie antérieure. C’était elle, dans son Jean slim noir et sa chemise à carreaux, à laquelle il manquait un bouton. Elle avait les cheveux courts, fraîchement teints en noir. Ses yeux noisette dévisageaient le Banni, qui assistait à l’embrasement de son âme, tout comme les autres anges. C’était un reflet d’elle-même. C’était...

L’action de Miles.

Son don. Il avait réussi à donner corps à une seconde Luce, comme il avait affirmé savoir le faire, le jour de son arrivée à Shoreline. « Il paraît que c’est facile à faire avec quelqu’un qu’on... aime. »

Il l’aimait.

Tous les regards étaient tournés vers son reflet. La vraie Luce recula de deux pas et se cacha dans la remise.

— Qu'est-ce qui se passe ? aboya Cam à Daniel.

— Je n'en sais rien ! murmura ce dernier d'une voix brisée. Seule Shelby semblait comprendre.

— Il l'a fait..., souffla-t-elle.

Le Banni tourna son arc vers la nouvelle Luce, comme s'il ne croyait pas à sa victoire.

— Allons-y, lança Luce, au milieu du jardin. Je ne peux pas rester ici avec eux. Il y a trop de secrets. Trop de mensonges.

Une partie d'elle-même y croyait, sentait qu'elle ne pouvait continuer comme ça, qu'il fallait que quelque chose change.

— Tu nous accompagnes ? demanda le Banni avec espoir. Son regard donnait la nausée à la jeune fille.

Il lui tendit sa main blanche et spectrale.

— Oui, répondit la voix de Luce.

— Luce, non ! implora Daniel, retenant son souffle. Tu ne peux pas...

Les Bannis levèrent leurs arcs vers Daniel, Cam et les autres, au cas où ils interviendraient.

Le reflet de Luce s'avança et glissa une main dans celle de Phil :

— Si, je peux.

Le Banni la serra dans ses bras blancs et raides. Il battit des ailes, créant un nuage de poussière malodorante. Dans la remise, Luce retenait son souffle.

Elle entendit Daniel étouffer un cri tandis que son reflet décollait avec le Banni. Hormis Shelby et Miles, ses amis restèrent interloqués.

— Que s'est-il passé ? s'écria Arriane. Elle a vraiment... ?

— Non ! Non, non ! hurla Daniel en s'arrachant les cheveux, les ailes déployées.

Aussitôt, les Bannis ouvrirent leurs ailes sales et brunes et s'envolèrent. Elles étaient si minces qu'ils devaient les agiter frénétiquement pour rester en l'air. Ils rejoignirent Phil et formèrent un bouclier autour de lui afin qu'il puisse emmener Luce là où il voulait.

Mais Cam se montra plus rapide. Ils se trouvaient à moins de vingt mètres d'altitude quand Luce entendit fuser une ultime flèche.

Elle n'était pas destinée à Phil, mais au reflet de Luce.

Il avait parfaitement visé.

Son reflet disparut dans un grand éclair blanc et lumineux. Dans le ciel, Phil poussa un cri atroce. Il allait redescendre vers Cam, suivi par son armée, mais s'arrêta à mi-chemin, comme s'il avait compris qu'il n'avait aucune raison de revenir en arrière.

— Ça recommence ! lança-t-il. L'histoire aurait pu connaître une fin paisible. Ce soir, vous vous

êtes fait des ennemis immortels. La prochaine fois, nous ne négocierons pas.

Sur ces mots, les Bannis disparurent enfin dans la nuit. Alors Daniel se rua sur Cam et le projeta à terre.

— Tu es complètement fou ? hurla-t-il en le martelant de coups de poing. Comment as-tu pu ?

Cam tenta de l'arrêter :

— Il valait mieux qu'elle finisse comme ça, Daniel. Celui-ci fulminait tout en frappant la tête de Cam sur le sol.

— Je vais te tuer ! hurla-t-il, hors de lui.

— Tu sais bien que j'ai raison ! cria Cam sans se défendre. Daniel se figea. Puis il ferma les yeux.

— Je ne sais plus rien, fit-il d'une voix brisée.

Il tenait Cam par les revers de son manteau, mais il le relâcha et s'écroula à terre pour enfouir son visage dans l'herbe.

Luce eut envie de courir vers lui, de lui expliquer que tout allait bien. Mais c'était faux.

Ce à quoi elle avait assisté, ce soir, était trop grave. Elle n'avait pas supporté de voir son reflet mourir de ce tir d'étoile filante.

Miles lui avait sauvé la vie. Elle aurait du mal à s'en remettre.

En sortant de la remise, elle avait le tournis. Elle voulait dire à tout le monde de ne pas s'inquiéter, qu'elle était encore en vie, quand elle perçut alors une autre présence.

Un Annonciateur frémissait sur le pas de la porte. Luce s'en approcha.

Lentement, il se détacha d'une ombre dessinée par la lune et glissa dans l'herbe, vers elle, se couvrant au passage d'une couche de poussière sale laissée par la bataille. Lorsqu'il l'atteignit, il se dressa et fila sur le corps de la jeune fille avant de planer au-dessus de sa tête.

Elle ferma les yeux et leva une main vers lui. La masse sombre vint dans sa paume en produisant un crépitement froid.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Daniel en faisant volte-face. Luce !

Il se releva. La jeune fille demeurait immobile devant la remise. Elle ne voulait pas regarder cet Annonciateur. Elle avait eu son lot d'émotions fortes, pour cette nuit. Elle ne savait peut-être pas pourquoi elle faisait cela... Mais elle le fit. Ce n'était pas une vision qu'elle recherchait, mais une issue. Quelque part où aller, très loin... Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas réfléchi par elle-même. Elle avait besoin d'une pause, de s'éloigner de tout. « Il est temps de partir », se dit-elle.

La porte-ombre qui se dressa devant elle n'était pas parfaite. Ses bords étaient irréguliers, et elle empestait les égouts. Mais Luce la traversa néanmoins.

— Luce ! Tu ne sais pas ce que tu fais ! cria Roland. Tu risques de te retrouver n'importe où !

Daniel courut dans sa direction :

— Luce, arrête !

Elle perçut au son de sa voix qu'il était soulagé, mais également paniqué de découvrir qu'elle savait manipuler un Annonciateur. Son angoisse ne fit que l'inciter à poursuivre.

Elle voulut s'excuser auprès de Callie, remercier Miles de son dévouement, dire à Arriane et Gabbe de ne pas s'inquiéter, laisser un petit mot pour ses parents. Elle aurait aimé dire à Daniel de ne pas la suivre, car elle avait besoin d'agir seule, et pour elle-même. Elle avança donc et lança par-dessus son épaule, à l'intention de Roland :

— Je vais devoir deviner toute seule !

Daniel se précipitait vers elle, comme s'il venait seulement de comprendre ce qu'elle allait faire.

Les paroles se bousculaient dans son esprit. *Je t'aime*. Car elle l'aimait pour toujours. Mais, si Daniel et elle étaient éternels, leur amour pouvait attendre qu'elle ait éclairci les zones d'ombre de son histoire. Ses vies et celle qui l'attendait. Ce soir, elle n'avait que le temps de le saluer d'un signe de la main, de respirer profondément avant de plonger dans l'ombre.

Vers les ténèbres.

Vers son passé.

ÉPILOGUE. TUMULTE

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Où est-elle partie ?

— Qui lui a appris à faire ça ?

Les voix affolées qui fusaiient dans le jardin semblaient lointaines et floues. Les autres anges déchus se disputaient, cherchant des Annonciateurs dans les ombres. Daniel, lui, était isolé, fermé, concentré sur sa propre douleur.

Il avait échoué. Il l'avait trahie.

Comment était-ce possible ? Pendant des semaines, il s'était escrimé à assurer sa sécurité, jusqu'au moment il n'avait plus pu la protéger. Ce moment était venu et reparti, comme Luce.

Il pouvait lui arriver n'importe quoi. Jamais il ne s'était senti aussi vide et honteux.

— On ne peut pas se contenter de l'Annonciateur dans lequel elle est partie, et se lancer à sa poursuite ? suggéra Miles, à genoux, en passant les doigts dans la pelouse, comme un imbécile.

— Cela ne fonctionne pas comme ça, expliqua Daniel avec dédain. Quand on voyage dans le temps, on emmène l'Annonciateur avec soi. C'est pourquoi on ne le fait que dans...

Cam observa Miles avec pitié :

— Dis-moi que Luce en sait davantage sur les déplacements par Annonciateur que toi.

— Fermez-la ! lança Shelby en venant à son secours. S'il n'avait pas créé ce reflet de Luce, Phil l'aurait emmenée.

Shelby semblait distante, désarçonnée parmi les anges déchus. Des années plus tôt, elle avait craqué pour Daniel, un sentiment qui n'avait jamais été réciproque, bien sûr. Jusqu'à ce soir, il avait toujours eu une bonne opinion d'elle. Désormais, elle était gênante.

— Tu as dit toi-même que Luce serait mieux morte qu'avec les Bannis, déclara-t-elle.

— Ces Bannis que tu as pratiquement invités, rétorqua Arriane en s'en prenant à Shelby, qui rougit.

— Comment peux-tu imaginer qu'une pauvre Néphelim puisse détecter un Banni ? lança Molly à Arriane. Tu as fréquenté cette école. Tu aurais dû te rendre compte de quelque chose !

— Silence, tout le monde ! ordonna Daniel, incapable de raisonner dans ce jardin grouillant d'anges.

Il ne supportait plus rien. Il en voulait à Shelby d'être tombée aussi facilement dans le piège du

Banni et à Miles d'avoir pensé qu'il avait un rôle à jouer dans l'avenir de Luce. Et à Cam pour ce qu'il avait essayé de faire...

Et cet instant où il avait cru l'avoir perdue... Ses ailes lui avaient paru si lourdes, plus froides que la mort. Il avait alors abandonné tout espoir.

Mais ce n'était qu'une illusion d'optique, un reflet... Ce soir-là, il s'était attendu à tout sauf à cela. Il avait reçu un choc terrible qui avait failli le tuer. Jusqu'à la joie de l'apparition de Luce.

Il restait de l'espoir.

Du moment qu'il retrouvait Luce.

Mais la dernière scène l'avait complètement abasourdi. Combien de fois avait-elle manipulé des Annonciateurs à son insu ?

— Qu'est-ce que tu envisages ? s'enquit Cam, à côté de lui. Leurs ailes se frôlèrent à cause de la force magnétique, mais Daniel était trop épuisé pour s'écarter.

— Je vais partir à sa recherche, répondit-il.

— Bonne idée, railla Cam. Va la chercher, n'importe où dans le temps et l'espace, sur plusieurs millénaires. À quoi bon établir une stratégie ?

Son sarcasme donna à Daniel l'envie de le frapper de nouveau :

— Je ne te demande ni ton aide ni ton avis, Cam.

Il ne restait que deux étoiles filantes, dans le jardin : celle qu'il avait récupérée sur la victime de Molly et celle qu'il avait trouvée sur la plage, au début de la trêve. Il y aurait eu une belle symétrie si Cam et Daniel avaient été ennemis, en cet instant : deux arcs, deux flèches, deux ennemis immortels.

Mais non. Pas encore. Il y en avait tant à éliminer, avant de s'en prendre l'un à l'autre.

— Ce que Cam insinue, intervint Roland à voix basse, c'est qu'il faudrait peut-être s'organiser. C'est facile de traverser les Annonciateurs sans effort. Sauf qu'elle ne sait pas ce qu'elle fait. Elle va très vite avoir des ennuis.

— Je sais.

— Ce n'est pas un signe de faiblesse d'accepter notre aide, insista Roland.

— Je peux vous aider, moi aussi, proposa Shelby, qui avait échangé quelques messes basses avec Miles. Je crois savoir où elle est.

— Toi ? railla Daniel. Tu nous as suffisamment aidés. Miles aussi.

— Daniel...

— Je connais Luce mieux que quiconque, reprit Daniel en se détournant des autres pour fixer l'endroit où elle avait disparu. Bien mieux que vous ne la connaîtrez jamais. Je n'ai pas besoin de votre aide.

— Tu connais son passé, dit Shelby en se plaçant face à lui pour le contraindre à la regarder. Tu ne sais pas ce qu'elle a enduré, ces dernières semaines. J'étais là quand elle a eu des visions de ses vies antérieures. C'est moi qui ai vu son visage quand elle a retrouvé la sœur qu'elle a perdue, quand tu l'as embrassée et qu'elle... La voix de Shelby s'éteignit.

— Je sais que vous me détestez tous, reprit-elle. Mais je vous jure sur... quelles que soient vos croyances... Bref, vous pouvez compter sur moi, désormais. Sur Miles aussi. On veut vous aider. Je t'en prie, Daniel, crois-nous.

Daniel refusa la main qu'elle lui tendait. Il avait toujours eu du mal à accorder sa confiance. Sa relation avec Luce était inébranlable. Il n'était pas question de confiance entre eux. Leur amour était là, voilà tout.

Daniel était incapable de croire en quiconque ou en quoi que ce soit d'autre depuis l'éternité. Et rien n'y pourrait rien changer.

Dans la rue, un chien jappa.

Les parents de Luce revenaient de leur promenade.

Dans le jardin plongé dans la pénombre, Daniel croisa alors le regard de Gabbe. Elle se tenait proche de Callie, sans doute pour la consoler, et avait déjà replié ses ailes.

— File, lui lança Gabbe.

Elle lui ordonnait d'aller chercher Luce, elle se chargerait de ses parents. Elle veillerait à ce que Callie rentre chez elle. Elle couvrirait les arrières de Daniel afin qu'il puisse s'occuper de ce qui comptait vraiment. « Nous te retrouverons et t'aiderons dès que possible », semblait-elle dire.

La lune surgit de derrière un nuage. L'ombre de Daniel s'étira dans l'herbe, à ses pieds. Il la regarda enfler légèrement, puis appela un Annonciateur en son centre. Les ténèbres fraîches et humides le frôlèrent. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas voyagé dans le temps. Il n'avait pas coutume de regarder en arrière.

Mais il n'avait pas perdu la main. Les gestes étaient inscrits dans ses ailes, son âme ou son cœur. Il agit rapidement et détacha l'Annonciateur de sa propre ombre en le soulevant de terre. Puis il le lança comme une boule d'argile, juste devant lui, et il forma un portail impeccable.

Il était présent dans toutes les vies antérieures de Luce. Pourquoi ne la retrouverait-il pas ?

Il ouvrit la porte. Il n'avait pas de temps à perdre. Son cœur le guiderait. Il sentait au plus profond de lui qu'un danger le guettait, mais il avait aussi l'espoir que quelque chose d'incroyable surviendrait.

Il le fallait.

Son amour brûlant le submergeait à tel point qu'il redouta un instant de ne pas pouvoir franchir le portail. Il serra ses ailes contre son corps et sauta dans l'Annonciateur.

Derrière lui, dans le jardin, il entendit une certaine agitation, des murmures, des bruissements, des cris.

Il s'en moquait. Plus rien n'avait d'importance.

Seule Luce comptait.

En traversant l'ombre, il poussa un cri de joie.

— Daniel.

Des voix, derrière lui, s'approchaient. Elles l'appelaient, tandis qu'il s'enfonçait dans le passé. Allait-il la retrouver ? Cela ne faisait aucun doute. Et la sauver ? Oui, toujours.

Sommaire

[PROLOGUE. EN EAUX NEUTRES](#)

[I. DIX-HUIT JOURS](#)

[II. DIX-SEPT JOURS](#)

[III. SEIZE JOURS](#)

[IV. QUINZE JOURS](#)

[V. QUATORZE JOURS](#)

[VI. TREIZE JOURS](#)

[VII. DOUZE JOURS](#)

[VIII. ONZE JOURS](#)

[IX. DIX JOURS](#)

[X. NEUF JOURS](#)

[XI. HUIT JOURS](#)

[XII. SEPT JOURS](#)

[XIII. SIX JOURS](#)

[XIV. CINQ JOURS](#)

[XV. QUATRE JOURS](#)

[XVI. TROIS JOURS](#)

[XVII. DEUX JOURS](#)

[XVIII. THANKSGIVING](#)

[XIX. LA TRÊVE EST ROMPUE](#)

[ÉPILOGUE. TUMULTE](#)

Retrouvez toute l'actualité de **DAMNES** sur [**www.damnes-lelivre.fr**](http://www.damnes-lelivre.fr)

Le tome **3** de *Damnés* paraîtra en novembre 2011.

^[i] *Yakov Smirnoff: humoriste américain d'origine ukrainienne, spécialisé dans les comparaisons comiques entre les Etats-Unis et l'ancienne l'union soviétique.*

^[ii] *Golden Gate Bridge : célèbre pont emblématique de San Francisco qui enjambe la baie de San Francisco, reliant la ville à Oakland.*

^[iii] *Utilisée lors des séances de spiritisme, planchette de bois sur laquelle sont représentés les lettres*

de l'alphabet égyptien, les chiffres mayas.

[\[iv\]](#) *Série télévisée américaine de la fin des années 1970 avec Robin Williams, qui incarne un extraterrestre.*

[\[v\]](#) *Pompom girls qui soutiennent l'équipe de basket des Lakers de Los Angeles.*

[\[vi\]](#) *Troupe mêlant dans son spectacle théâtral comédie, musique et effets spéciaux.*

[\[vii\]](#) *IHOP : chaîne de restauration rapide proposant une alimentation saine et diététique.*

[\[viii\]](#) *Poème épique (1667) du poète anglais John Milton, qui évoque notamment la tentation d'Adam et Eve par Satan, et leur expulsion du jardin d'Éden.*